N° 536 31e Année. Tome CXLIII 15 Octobre 1920

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



René Rousseau.....	*La Pensée poétique d'Albert Samain*...	289
Louis Lecoq et Ch. Hagel...........	*Broumitche et le Kabyle*, nouvelle......	316
Robert de Geynst..	*Poèmes de Robinson Crusoé*...........	367
Alexis M. Ch.......	*En Russie Soviétique : L'Industrie nationalisée*.........................	373
Léon Deffoux......	*J.-K. Huysmans et les Pères Salésiens. Une œuvre peu connue de J.-K. Huysmans : l'Esquisse Biographique sur Dom Bosco*.........................	398
Marcel Rouff......	*Voyage au Monde à l'Envers*, roman (suite, IV à XI).....................	409

REVUE DE LA QUINZAINE. — Emile Magne : **Littérature**, 459 | Rachilde : **Les Romans**, 463 | Maurice Boissard : **Théâtre**, 469 | Edmond Barthélemy : **Histoire**, 474 | Henri Mazel : **Science sociale**, 479 | Marcel Coulon : **Questions Juridiques**, 485 | Florian Delhorbe : **Société des Nations**, 491 | Thérèse Casevitz : **Le Mouvement féministe**, 497 | Carl Siger : **Questions coloniales**, 499 | Jacques Brieu : **Esotérisme et sciences psychiques**, 505 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 511 | R. de Bury : **Les Journaux**, 520 | Jean Marnold : **Musique**, 525 | Louis Courthion : **Notes et Documents d'Histoire**, 533 | Georges Marlow : **Chronique de Belgique**, 537 | Philéas Lebesgue : **Lettres portugaises**, 543 | J.-W. Bienstock : **Lettres russes**, 548 | Divers : **Bibliographie politique**, 550 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919**, 554 ; **A L'Etranger** : *Suisse*, 562 ; W. Deonna : **Variétés**, *A propos du tour hindou de la corde rigide*, 564 | Mercvre : **Publications récentes**, 568 ; **Echos**, 569.

—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Etranger....... 3 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LA PENSÉE POÉTIQUE D'ALBERT SAMAIN

—

A tous ceux que la vie meurtrit Samain est doux. Il console comme le pourrait faire un frère sentimental avec des paroles chimériques. Ou plutôt, on sent en lui une chaleur maternelle. Il a l'âme douloureuse, plaintive et bonne ; il a l'âme femme. De la femme, en effet, il avait la sensibilité exaspérée, la tendresse inavouée et constante, la volupté aiguë, toujours secrète. C'était une nature caressante. Il berçait la douleur de songes captieux et tout ce que la réalité a de trop brutal s'émoussait dans des rêveries auxquelles son imagination conférait une splendeur immatérielle. Samain fut un fervent idéaliste, soucieux de rechercher une eurythmie que sa propre vie devait révéler et réaliser.

Mais il fut encore autre chose, il fut créateur et visionnaire ; Nietzsche disait *apollonien*. Ses rêves ont rencontré la matière légère, fluide, indécise qui les pouvait exprimer. Sous la ténuité précieuse des vocables la conception du poète semble revêtue d'un voile léger, mais d'un voile de mousseline qui atténue sans rien brouiller. Se détachant en plein rêve, avec la netteté d'une vision hallucinatoire, son tracé rappelle les œuvres ésotériques de certains primitifs, et il serait aisé de découvrir, dans le « Chariot d'or », par exemple, maintes ébauches que la suavité du sujet et la fi-

nesse de l'exécution assimilent à des tableautins de vieux maîtres.

La ville est loin. Plus rien qu'un bruit sourd de voitures
Qui meurt, mélancolique, aux plis lourds des tentures...
Formons des rêves fins sur des miniatures.

Nous connaissons cet état particulier auquel nous incitent les veillées d'hiver, les flambées de bois dans l'âtre, le halo doré d'une lampe et, en général, tout ce qui précise en nous le sentiment égoïste du confort, du *bien-être*.

Ce sentiment est plus qu'un autre d'aujourd'hui. Il est possible que la culture du moi, *l'individualisme*, ait produit sur la génération actuelle des effets physiques autant que moraux; ou plutôt les uns et les autres sont les conséquences, lointaines mais inéluctables, d'une maladie, à tout le moins d'une fatigue de la volonté. Le fond de la pensée contemporaine, c'est toujours, sous de diverses apparences, le scepticisme. Et peut-être nous mourons-nous de scepticisme.

Le siècle d'or se gâte ainsi qu'un fruit meurtri.
Le cœur est solitaire, et nul Sauveur n'enseigne...

Un mal ronge le monde au cœur comme une teigne,
Car la lettre charnelle a suborné l'esprit...

Trop riche du trésor des papyrus falots,
Notre âme sous son poids de sagesse succombe.
Nos dieux sont décrépits, et la misère en tombe.
L'espérance est avare, et nous naissons vieillots.

Tout invraisemblable que cela paraisse, la croyance en l'inanité de l'action comporte des charmes secrets, d'intimes séductions. Elle oblige à un repli sur soi-même et l'âme, comme le corps, en devient plus frileuse, plus douillette, par conséquent plus voluptueuse. Enfin, le rêve — où nous dépensons une énergie perdue pour l'action — nous réserve des plaisirs de choix que le monde réel ne nous procurerait pas. Ces jouissances, à la fois subtiles et égoïstes, ce sont celles de la tour d'ivoire.

La vie est une fleur que je respire à peine,
Car tout parfum terrestre est douloureux au fond.
J'ignore l'heure vaine, et les hommes qui vont,
Et dans l'Ile d'Email ma fantaisie est reine.

Mes bonheurs délicats sont faits de porcelaine,
Je n'y touche jamais qu'avec un soin profond;
Et l'azur fin, qu'exhale en fumant mon thé blond,
En sa fuite odorante emporte au loin ma peine.

Chez les âmes tendres l'isolement de la tour d'ivoire provoque encore une disposition particulière qu'on pourrait appeler la nostalgie du passé. Baigné dans le jour diffus du rêve, le passé apparaît à ces âmes comme une patrie perdue, plus belle dans l'éloignement qui l'estompe. Et de cette Atlantide engloutie les souvenirs remontent.

Alors, on s'apitoie sur soi; on dénoue les fils de son destin, lentement, comme une chevelure. Sur le chemin qu'on jugeait aride on revient pour s'attarder, retrouver les échos des douleurs anciennes. On s'excuse, on s'absout comme un prêtre un pécheur repentant. Et l'on pleure avec amour les joies disparues.

Cherche en ton cœur, loin des grand'routes calcinées,
L'enclos plein d'herbe épaisse et verte où sont les croix,
Ecoutes-y l'air triste où reviennent les voix,
Et baise au cœur tes petites mortes fanées.

L'esthétique du poète est désormais facile à prévoir :

Tas d'affamés serrés à la table commune,
Laisse aux autres leur part hâtive du festin ;
Et que tes vers, secrets ainsi que ton destin,
Montent comme un jet d'eau de minuit vers la lune.

Samain veut donc *l'art pour l'art*. A cet égard, il fut très baudelairien, baudelairien pratiquant voué au culte impérieux de la Forme et de la Beauté *suraiguë*.

Il avait la résonance de bronze de Baudelaire, fait justement remarquer M. Camille Mauclair (1), et sa langue limitée, magnifiquement restreinte comme celle de Racine.

Tels vers d'Albert Samain, en effet, vers sonores, pleins,

(1) *Revue des Revues*, 15 septembre 1901.

aux contours parfois inquiétants dans leur concision suprasensible, ne seraient pas déplacés parmi les meilleurs des « Fleurs ».

Sur l'incommensurable mer de mon ennui
Les ténèbres sont comme un lourd tapis soyeux.
Vase mélancolique, ô Galswinte, ma sœur,
Sous l'incantation trouble des cassolettes,
Son corps vierge gonflé d'amour comme un fruit mûr
Comme un fruit mûr qui s'ouvre au soir d'un jour pesant
Tu berces leur vieux rêve éteint dans ta chair sourde
Et Salomé vient dans la salle basse et chaude
Secouer le péché touffu de sa toison.
Et des siècles passés vastes écroulements,
Rien ne reste que la splendeur de notre rêve.

C'est par sa volonté de *perfection* que Baudelaire, et pardelà Baudelaire qu'Edgar Poe avaient séduit le poète. Il le confesse dans le recueil, encore inédit, de ses notes :

La puissance de sa conception (il s'agit de Poe), la magnificence de ses hypothèses, la merveilleuse force de son imagination *toujours contenue* et *maintenue par une volonté extraordinaire* en font une figure presque unique dans l'art par l'assemblage de ces facultés. Si le mot perfection a pu être prononcé, c'est pour un cas comme celui-là (1).

Et voici qui est caractéristique :

Baudelaire, par l'architecture réfléchie de ses sonnets, est le seul chez qui nous rencontrions, au sortir des tumultes empanachés de la génération de Hugo, la volonté, la règle, la logique dans l'inspiration. C'est l'art suprême raréfié, cristallisé dans sa forme impeccable et qui donne par son *absolu* étincelant et *incorruptible* la sensation de la pierre précieuse (2).

Chez Samain, cette conception était profonde que l'Art, comme un joyau, ou encore comme la « Coupe » du « Jar-

(1) Cité par Léon Bocquet : *Albert Samain, sa vie et son œuvre.*
(2) *Idem.*

din de l'Infante »,doit manifester, envers et contre tous, les instincts utilitaires,

L'incorruptible orgueil de ne servir à rien.

Samain n'est pas Parnassien. Il eut le culte de la Forme, mais il n'en fut jamais idolâtre ; il n'en fut, en tout cas, jamais l'esclave. On a même, je crois, exagéré la correction de ses vers, dont certains comportent des défaillances qu'il serait peine perdue de chercher chez un Baudelaire, par exemple. Toujours est-il que Samain eut ce mérite insigne de ne pas ravaler la poésie au rang d'un procédé descriptif et de lui conserver ses fins et son caractère sacrés *d'art chanté*. L'âme du poète, ceci est manifeste dans les « Elégies » du « Chariot d'or », par exemple, s'épanche à l'aise selon le rythme naturel des sanglots et des soupirs,

Telle une fleur qu'on coupe et qui douce à souffrir
Ne sait rien qu'exhaler ses parfums et mourir.

Samain était un élégiaque et il a su, mieux que personne, confesser dans des vers chastes les souffrances d'une passion blessée. Il les a confessées dans la simplicité de son cœur, renonçant alors et pour jamais aux séductions spécieuses de l'artifice ; il les a confessées avec des larmes et des sourires, mélodieusement, exhalant avec le secret de ses afflictions toute la musique de son âme douce.

Ni la rhétorique rimée, ni la poésie purement architecturale et plastique ne pouvaient lui suffire. Seule, la substance aérienne des sonorités avait quelque chance d'exprimer entièrement les élans clandestins d'un mysticisme douloureux. La musique participe des forces profondes de l'être, et c'est tout naturellement l'art élu des natures féminines et artistes dont la vie inconsciente renferme des richesses presque illimitées. Ces natures ont un sens supplémentaire et particulier, le sens du *sublime*, grâce auquel elles communient instantanément dans la beauté sans qu'intervienne le moindre effort de l'intelligence. La sensation du *sublime* a plus d'une analogie avec l'extase telle que l'ont décrite les

auteurs mystiques. Albert Samain, qui fut avec Jules Laforgue un des Pères de l'Eglise panthéiste moderne, définit, dans les vers suivants, un état d'âme qui paraît voisiner de bien près avec cette sensation :

> Mon âme a fui !... Mon âme est dans la mer sacrée !
> Mon âme est l'eau qui brille et la clarté dorée,
> Et l'écume et la nacre, et la brise et le sel !
>
> Et mon essence, unie à l'essence du monde,
> Court, miroite, étincelle, et se perd vagabonde,
> Ainsi qu'un grain d'encens consumé sur l'autel
> Dans la splendeur sans bords de l'être universel.

Il nous arrive d'éprouver le sentiment du *sublime* devant un tableau, un monument ou sous le charme d'une lecture poétique ; mais la musique, et la musique seule, est le milieu parfait où l'âme perçoive le beau avec toute l'acuité d'une certitude.

> Musique, c'est ton eau seule qui désaltère :
> Et l'âme va d'instinct se fondre en ton mystère,
> Comme la lèvre vient à la lèvre s'unir.

Ces vers sont de Samain ; ils sont explicites. Moins, cependant, qu'une des *Pensées et Réflexions* où le poète précise sa pensée par une image toute réaliste :

> Il y a entre la volupté spéciale donnée par la musique et celle que nous procurent les autres arts la différence qui existe entre des coussins moelleux où l'on enfonce plus ou moins et l'eau fluide et tiède où l'on entre tout entier, qui s'ouvre devant vous, qui devient vous, et qui vous enveloppe partout à la fois d'un grand et intime baiser (1).

Dans l'espèce d'ébranlement que l'harmonie provoque en nous, nous avons l'impression très nette que le corps perd de sa matérialité, et c'est encore Samain qui l'atteste :

> Un vent d'aile a couru sur la chair qui s'allège ;
> Des mains d'anges sur nous promènent leur douceur.

A de pareils sommets, l'âme s'épanouit au-dessus des

(1) Cité par Léon Bocquet : *Albert Samain*.

contingences et des normes et une lumière — c'est à peine si je parle au figuré — brille en elle qui jette sur les choses une clarté radieuse et nouvelle.

Samain, constamment épris de beauté pure et spirituelle, insuffla à la matérialité des mots le frisson libérateur de la mélodie. Il brisa d'un coup d'archet le moule étroit du Parnasse. Son esprit sédentaire redoutait l'influence brutale du monde réel et, réfugié dans la Tour d'ivoire, il rêvait d'une esthétique intimiste, évocatrice aux âmes dans la profondeur d'une communion :

Je rêve de vers doux et d'intimes ramages,
De vers à frôler l'âme ainsi que des plumages,

De vers blonds où le sens fluide se délie,
Comme sous l'eau la chevelure d'Ophélie,

De vers silencieux, et sans rythme et sans trame,
Où la rime sans bruit glisse comme une rame.

Il faut, explique-t-il encore dans une des notes inédites (1), qu'à travers le fondu, la coupe noyée et effacée, on sente encore la présence latente, le bercement vague et perdu de la musique, comme dans une barque immobile on sent vaguement l'entraînement doux, presque insaisissable, mais irrésistible et profond du courant et l'enlaçante douceur de l'eau vivante.

Un *bercement vague et perdu*, voilà justement ce dont il nous donne l'impression dans des vers dont la coupe erratique met en valeur une intention à plaisir ambiguë :

L'effeuillement des heures d'or qu'on n'entend pas.

Ne plus savoir ce que sa vie est devenue.

Dans les parfums et la fumée aux lents manèges

Et c'était comme une musique qui se fane

Des sons plus doux que des paroles,
Le long des soirs irrésolus.

C'est comme si tout l'autrefois
Tombait dans l'eau goutte à goutte.

Sur l'eau divinement triste du grand canal

(1) *Idem.*

Amour ! musique bleue et songes odorants...
Et frêles papillons grisés de violettes...

Nul n'a, mieux que Samain, exprimé cette « musique du silence » dont on pressent, aujourd'hui, les harmonies mystérieuses. Le silence, il l'aimait comme il aimait la solitude, par besoin naturel d'un cœur pudique qui cherche à se retrouver dans toute la richesse de sa tendresse. Ce qu'il dit de la petite Divine, l'héroïne infortunée de l'un de ses « Contes », on peut le lui appliquer sans qu'il soit même besoin d'atténuer la précision expressive des termes :

La pudeur physique et tout ce qu'elle comporte d'ombrageuse sensivité semblait chez elle transposée au moral ; et la moindre émotion dévoilée, le moindre sentiment surpris lui causait l'intolérable malaise de la nudité.

Aussi tout ce qui est fait de demi-jour, de silence, de mystère, l'attirait-il particulièrement, les profondeurs du jardin, l'église ténébreuse et douce, la fraîcheur des pièces inoccupées. Là, elle se sentait vraiment vivre, là elle pouvait s'épanouir dans la plénitude de son être.

Comme la pauvre Divine, Samain avait la dilection du demi-jour, du silence, du mystère. La musique de ses vers suggère tout cela et il proclame ainsi ses préférences :

J'adore l'indécis, les sons, les couleurs frêles,
Tout ce qui tremble, ondule, et frissonne, et chatoie,
Les cheveux et les yeux, l'eau, les feuilles, la soie,
Et la spiritualité des formes grêles.

Des préférences ainsi marquées le désignaient comme le poète de la nuit, du crépuscule, de l'automne. Nul n'a excellé, comme lui, à transposer dans le monde moral la tristesse imprécise des soirs ou la mélancolie de l'arrière-saison. La lune obsède aussi ce païen mystique. Ses paysages les plus troublants sont de vaporeux clairs de lune, non pas les clairs de lune propices au vague-à-l'âme d'un Werther ou d'un René, mais des décors de rêve suggérant le mirage de l'infini dans l'angoisse d'un spleen cosmique :

Nos cœurs ont froid. La nuit d'une angoisse nous dompte...
Ecoute !.. On chante les derniers *De Profundis.*
Et voici que le spleen, le spleen lunaire monte !

Le cas d'Albert Samain illustre d'un exemple supplémentaire la règle, quasi absolue, qui révèle un panthéiste — conscient ou non — dans la personne de tout mystique.

Au besoin, il savait apprécier le charme sain des matinées ensoleillées ou les séductions des printemps. Mais aux élans joyeux de son être régénéré il mêlait toujours l'intime tristesse de son existence de poitrinaire. Il ne put jamais contempler les liesses de la nature, de la nature éternellement jeune, autrement qu'en convalescent. De toutes les fêtes de la lumière, il préférait la tiédeur exquise de l'atmosphère océanique. Les « matins sur le port » exaltent sa soif d'infini et ses rêves voyageurs accompagnent voiles frémissantes où claque doucement la brise chargée de sel.

Blessé par la vie, et meurtri dans sa sensibilité comme dans sa chair, il ne s'abandonnait jamais entièrement à la joie dont il redoutait la violence tyrannique. Ses « bonheurs délicats » étaient faits de « porcelaine », c'est dire assez qu'ils étaient fragiles. Nous avons prononcé le mot convalescent ; rien, en effet, n'est mieux comparable à l'état de convalescence que l'exaltation concentrée du poète.

Nous pourrions pousser l'analogie plus loin qu'on ne pense. Comme le convalescent, et comme l'enfant dont le le convalescent retrouve la curiosité fraîche et neuve, Samain se découvrait une sympathie inépuisable et latente pour les aspects — fussent-ils les plus fugitifs, les plus précaires — des choses. L'isolement, l'accoutumance à cette « tour d'ivoire », en développant chez lui la sensation, la perception nette et caractérisée de la vie (je voudrais bien savoir si ce qu'on appelle la *vie intérieure* a jamais été autre chose) le préservaient en même temps de tout ce que l'expérience comporte d'usure et de déchet, conservaient à sa sensibilité une qualité extraordinaire de jeunesse, voire de

naïveté, et lui gardaient, tout particulièrement, un œil robuste et apte à bien voir, à percevoir vite et juste. Telles notations — on voudrait citer, mais les exemples abondent et un choix serait arbitraire — constituent, par leur précision, la décision fouillée du trait, de quoi justifier l'assimilation d'Albert Samain à ces *artistes-hommes du monde-et-enfants* dont Baudelaire a défini le double génie dans son « Art romantique ».

L'influence tiède d'un rayon de soleil, un frôlis de feuilles mortes, le dessin effacé d'un panache de fumée, la grâce infléchie d'un fouet, sons, odeurs, couleurs se prolongent sur ses nerfs affinés en longues résonances. L'éclat et le tumulte ne convenaient guère à ce délicat, obstinément inquiet de se retrouver riche de lui-même. Il s'éloignait des joies véhémentes pour rechercher les exquisités de la nuance, connaissant dans des « bonheurs de porcelaine » la volupté mélancolique de l'éphémère.

On ne monte pas impunément jusqu'au ciel. C'est une vérité qu'Icare éprouva, dit-on. Les mangeurs d'opium, après chaque voyage dans leur éden artificiel, retrouvent, avec les nécessités d'ici-bas des souffrances physiques et morales d'autant plus intolérables qu'elles sont vulgaires et sans lustre. Le dégoût succède à la volupté et l'envers de l'ivresse est le désappointement des sens et de l'esprit. La rêverie, qui est une véritable griserie, traîne après elle les mêmes déboires. Les âmes émotives et songeuses ne retombent jamais sans meurtrissures des hautes cimes de la fiction, où elles se complaisent comme en leur patrie naturelle. Réfugiées dans le rêve par lassitude et dégoût d'un monde rebelle à la domination salutaire de l'Idée, ces âmes, à de certains moments, sentent peser sur elles l'inexorable fatalité de la matière. D'un coup d'aile, elles avaient quitté l'arène poudreuse et sanglante, et voici qu'elles s'y écroulent, plus pesantes que jamais, plus blessées, plus désespérées.

Déception, ou mieux encore, *désappointement*, sont des termes qui définissent, avec assez d'approximation, l'état d'âme de l'artiste qui, sur les débris de son rêve, contemple une réalité qui le rebute dans ses aspirations les plus secrètes (1). C'est pour avoir érigé cet état d'âme en système que Schopenhauer a pu exercer sur les esprits de toute une génération l'influence que l'on sait. Le pessimiste allemand était, ne l'oublions pas, épris de musique et, pour lui, les plaisirs de l'harmonie n'allaient pas sans comporter de véritables extases. Sa philosophie est celle d'un homme désabusé, j'allais dire *dégrisé*, qui, de la chambre solitaire où il brodait des songes de haute lice, passerait de plain-pied dans la rue.

Le pessimisme est moins un système qu'une tendance, mais comme les systèmes ne sont souvent que des tendances — et quelles tendances ! — il importe de nous demander quelle version de l'univers les opinions que Samain avait sur les choses et les hommes contiennent implicitement.

Descendre du rêve à la réalité, c'est passer d'un monde que nous avons organisé à notre image à un autre monde, dans lequel notre personnalité, limitée de toutes parts, éprouve par cela même autant d'empêchements qu'elle a de velléités. Sur le plan du réel, la définition de l'homme se ramène à celle que nous en a donnée Pascal :

dépendance, désir d'indépendance, besoin.

Le sort que la nature nous réserve est limité, précis et singulièrement décevant : c'est celui du *roseau pensant*. Encore cette image poétique pourrait-elle nous faire croire — j'interprète purement et simplement le point de vue d'Albert Samain — que la *pensée* pût nous être pratiquement utile à quelque chose. Il ne faut pas y compter ; la nature est *fatale* et nous sommes le jouet de la fatalité. Samain était pessimiste et son pessimisme le conduisit au fatalisme.

L'antique croyance à la fatalité s'accordait, dans une cer-

(1) Dans le poème d'« Au Jardin de l'Infante », « les Colombes », le poète exprime, sous le voile du mythe, ce sentiment douloureux.

taine mesure, avec une idée de finalité. Tout aveugle qu'elle fût, la déesse exerçait des vengeances où elle était, en quelque sorte, intéressée ; c'était une fatalité, atténuée dans son principe même, et dont la conception enveloppait une contradiction fondamentale. Plus en harmonie avec les enseignements de la science, le *déterminisme* peut être considéré comme la forme rationnelle du fatalisme. Dégagée de tout idéal religieux, cette doctrine a l'avantage de satisfaire des esprits surtout avides de logique, si elle n'a pas celui de nous faire concevoir les choses sous de brillantes couleurs. Envisagée sous l'angle du déterminisme, notre époque de *grande industrie*, époque d'américanisme et de chauffage central, suggère, en effet, plutôt que les Champs-Elysées du Dante, l'idée d'une grotesque sarabande :

Alors, l'antique lieu commun de l'ironie du monde m'apparaît et toute cette foule qui m'enveloppe, grouillante, affairée, confuse, me donne l'idée d'une danse macabre, triviale, s'en allant, détraquée et sautillante, au long d'une muraille allongée à l'infini, et toute exaspérée de réclames jusqu'à l'absurde conclusion du néant (1).

Il n'y a pas mal de dégoût dans ces quelques lignes qui trahissent aussi le sentiment de « l'embêtement de la vie », scepticisme élégant où se réfugiait le dédain de Flaubert. Cette sorte de nausée aristocratique pourrait bien être le pronostic de la maladie du nouveau siècle. Toujours est-il que les explications de la science ne pouvaient consoler Samain de la disparition des vieux idéaux de l'humanité :

La fatalité scientifique moderne, qui a remplacé l'Ananké antique et qui plane au-dessus de nous avec son cortège d'atavismes physiques et moraux et ses implacables enchaînements déduits, me semble bien plus terrible encore que l'autre. Il y a d'ailleurs longtemps que le mythe du péché originel, dressé au seuil de l'humanité, clame cette désespérance à la terre (2).

Dans la cohue des appétits, malheur aux natures fines,

(1) Notes inédites d'Alb. Samain. Cité par Léon Bocquet : *Albert Samain*, etc.
(2) *Idem.*

aux sensibilités délicates, aux chimériques, aux poètes. La nature est insensible, l'homme sans pitié, le monde empli d'une indécise clameur où s'exprime « la double horreur de naître et de mourir ». L'Histoire? Série de fresques atroces rouges encore du sang des peuples. La torche des Erynnies (1) désigne à une humanité fascinée les carnages et les stupres. Et ce troupeau se donnera toujours pour maîtres les « beaux Bouchers » (2), les brutes superbes et sadiques, les Hérode (3), mal repus farouches et luxurieux.

Le seul môle contre la tempête, c'est le Rêve, toujours le Rêve, le Rêve, Phénix libérateur qui nous dispense l'illusion de la liberté, don plus précieux que la liberté même ; Léthé dont les eaux consolent.

C'est dans le Rêve que s'est réfugiée l'infante symbolique. Dans l'Escurial vaste et silencieux de son ennui elle se résigne,

> Sachant trop pour lutter comme tout est fatal.

Et puis la forêt de l'Enchantement est à sa porte...

Du reste, cette langoureuse infante a, pour qui sait y regarder de près, quelque chose du bas-bleu. Ses poses étudiées et ses airs empreints d'un nonchaloir tout baudelairien — c'est dire assez qu'ils ne sont pas *naturels* — ne nous émeuvent guère. Elle intéresse notre esprit sans remuer notre cœur. Nous lui préférons ses sœurs ingénues dont Velasquez a fixé dans toute la magie tremblante de la lumière la grâce insaisissable.

Divine Bontemps nous séduit, au contraire, par tout ce qu'il y a en elle d'humanité souffrante et vraie. Mieux que l'infante théâtrale, elle est le symbole douloureux de l'âme du poète.

Divine, victime de *l'acharnement* de la vie, ne se révolte pas ; son cœur saigne dans le silence de l'humilité chrétienne ; elle ne proclame pas les droits imprescriptibles de

(1) « La Coupe. »
(2) « L'Hécatombe. »
(3) « Hérode. »

son égoïsme ; elle est accueillante à toute les souffrances et, chez elle, la pitié dépouillée de toute apparence de mépris répand bien un « parfum suave ». Albert Samain, l'homme de la tour d'ivoire, eut cette même haute distinction morale. Il était féminin, disions-nous, certes, et c'est à ce titre qu'il avait cette rare qualité d'âme qui donne à la bonté une vertu agissante et civilisatrice.

J'aime, a-t-il écrit, la large philosophie tolérante, faite de miséricorde et de compassion pour la souffrance humaine.

Penser cela n'est pas très neuf, mais il y a mieux que du mérite à le sentir. Dans la chaleur de son cœur, Samain a entouré ce sentiment de toutes les délicatesses.

Tels de ses poèmes, où il cultive la morbidesse faisandée de la décadence, sont, dans leur outrance artificielle, d'inutiles pastiches où il s'est égaré loin de ses voies ; car il était surtout une nature foncièrement honnête. Il déclare dans une des *Pensées et réflexions* :

Ne trouvez-vous pas qu'il y a comme différentes sortes d'odeurs dans l'honnêteté ? Il y a des honnêtetés rondes et rustiques qui sentent la pomme, la pomme saine et froide ; d'autres, naïves et comme enfantines, qui sentent le pain frais ; d'autres, douces et « coulantes », qui sentent le bon lait ; d'autres, renfrognées, qui sentent le moisi et le papier timbré ; d'autres, « bon enfant » et débraillées, qui sentent la pipe, et d'autres, antiques et sévères, qui sentent le chêne (1).

L'honnêteté d'Albert Samain ne sentait ni la pomme, ni le pain frais, ni le bon lait, ni le moisi, ni la pipe ; elle avait l'odeur du chêne. Et dans cette honnêteté, nous y insistons, il soufflait un large souffle de sympathie, de compassion sans phrase.

La vénération émue qu'Albert Samain professait pour Marceline Desbordes-Valmore mérite de retenir un moment notre attention. Nous sommes convaincus que le seul rapprochement de ces deux noms éclaire l'originalité respec-

(1) Cité par Léon Bocquet : *Albert Samain*, etc.

tive de deux poètes également sensibles à la pitié, également enclins aux déterminations généreuses, mais diversement doués. Un sonnet du « Chariot d'Or » célèbre les louanges de celle dont « la Pitié divine eût fait sa sœur », et on y voit ce que Samain appréciait le plus dans l'œuvre chaste de la douce écrivain :

Ivresse ou désespoir, enthousiasme ou langueur,
Tu jetais tes cris d'or à travers la tourmente,
Et les vers qui brûlaient sur ta bouche d'amante
Formaient leur rythme au seul battement de ton cœur.

Il voudrait qu'au pied de sa statue on rendît hommage à la poétesse sur un mode discret et rituel :

Mais pour mieux attendrir ton bronze aux tendres charmes,
Peut-être il suffirait — quelque soir — simplement
Qu'une amante vînt là jeter, négligemment,
Une touffe de fleurs où trembleraient des larmes.

Je ne peux m'empêcher de citer, à côté de ces vers harmonieux, d'autres vers savoureux, extraits, ceux-là, du « Livre des Tendresses » :

Les nœuds ont éclaté, les roses, envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;
La vague en a paru rouge et comme enflammée ;
Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée...

On comprend la petite supercherie à laquelle je viens de me livrer ; ces vers ne nous étonneraient pas dans « Aux Flancs du Vase », n'est-ce pas ? ils sont empreints de cet intérêt cordial, affectueux, que Samain portait aux êtres et aux choses lorsqu'il prenait la peine d'ouvrir les fenêtres de sa tour hermétique.

Il me semble que l'analogie apparaît plus flagrante encore dans ces vers :

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir ;
Tout tressaille, averti de la prochaine ondée ;
Et toi, qui ne lis plus, sur ton livre accoudée,
Plains-tu l'absent aimé qui ne pourra te voir ?

Là-bas, pliant son aile et mouillé sous l'ombrage,
Banni de l'horizon qu'il n'atteint que des yeux,
Appelant sa compagne et regardant les cieux,
Un ramier, comme toi, soupire de l'orage.

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux !

....

Dites, n'est-il pas très « Jardin de l'Infante », ce dernier vers ?

A ne rien celer, la manière molle de Desbordes-Valmore contraste avec l'art « incorruptible » de l'auteur d'« Aux Flancs du Vase ». Autant celui-ci mettait de coquetterie à pousser sa facture jusqu'à la précision, autant la tendre Marceline se souciait peu des négligences toutes féminines qui déparent ses recueils. Ses images flottent sur l'objet sans parvenir à l'envelopper.

Nous sommes loin, avec elle, de l' « imagination toujours contenue et maintenue par une volonté extraordinaire » qu'Albert Samain admirait chez Poe. Elle a les faiblesses de son sexe, et s'il y a chez Samain des intuitions de femme, il y a aussi une puissance de conception qui exige du cerveau une sorte de vigueur mâle qu'on n'aurait peut-être pas trop de mal à identifier avec d'autres énergies.

Il y a des défaillances qu'il ne se serait pas pardonnées. Lâchons le mot : il était *artiste*, ce qui veut dire que s'il avait du *charme*, il ne lui manquait pas une certaine *force*.

Lorsque parut le livre « Aux Flancs du Vase », du public lettré jusqu'aux propres amis du poète tout le monde fut décontenancé. Sur la foi de jugements tout faits ramassés dans les gazettes, on s'était forgé de la poésie d'Albert Samain un étalon immuable, dont tel ou tel poème d' « Au Jardin de l'Infante » passait pour le modèle accompli. Secrètement, naïvement, on en voulait à son auteur de démentir la réputation qu'il devait à sa première œuvre. Le « Jardin » avait eu l'heur d'être généralement goûté et compris ; mais le public, semblable en cela à la « critique »,

ne comprend jamais que pour classer et étiqueter. Grand désarroi, lorsqu'il fut démontré que l'étiquette, qu'on s'était un peu trop hâté d'appliquer à la poésie de Samain, ne répondait à la vérité — à toute la vérité humaine dont le fond de son talent était fait — que de loin et par à peu près. D'aucuns ne pardonnèrent jamais à l'auteur « du Vase » d'avoir pu se tromper sur son compte.

De fait, ce livre inattendu était assez différent du précédent (« Au Jardin »). Différent, mais bien plus par la forme que par le fond, comme nous l'allons voir.

La civilisation antique intéresse les esprits à divers degrés et à plusieurs titres. Les uns, les *géomètres*, selon Pascal, mesurant la réalité et la portée exacte des événements, n'y voient qu'un vaste champ d'expériences, une mine où puiser des documents humains, des exemples et des enseignements ; les autres, les *esprits de finesse*, s'intéressent à cette civilisation pour elle-même. Ils en pénètrent le sens profond par une sympathie accueillante. Ils s'efforcent de la reconstituer et ils revivent des états d'âme.

D'autres, enfin, n'en poursuivent les vestiges que pour habiller leurs rêves des dépouilles d'autres époques. Ce que, par ce stratagème, leurs conceptions perdent de réalité quotidienne d'un côté, elles le regagnent de l'autre en vérité universelle. Pour ceux-là, le souvenir évoqué d'un monde disparu est surtout une occasion d'incorporer à leur pensée les éléments du *pittoresque*, qui constitue une des formes esthétiques de la surprise.

Les romantiques, à les en croire, se complaisaient parmi les ruines. La grande leçon de choses de l'éternel éphémère ne tient-elle pas tout entière dans les débris d'un arc de triomphe ou sous le fronton mutilé d'un temple ? Mais les romantiques — et c'est déjà un mérite — se sont bornés à légitimer l'expression d'un sentiment qui s'est manifesté, et souvent, de du Bellay à Nicolas Poussin.

Samain était tout disposé, de par son tempérament d'élégiaque, de sentimental — et de malade, — à faire sienne

une disposition d'esprit particulièrement favorable à la rêverie. Il se complaisait dans une atmosphère de tristesse voluptueuse et douce, sorte de clair de lune moral. Cet état vague de l'âme incite le cœur d'un poète à un frisson, à un pressentiment de l'infini. La frise évocatrice des images classiques se mariait à merveille avec les fresques insolites d'un tel rêve. Samain,au demeurant, retrouvait — ou s'efforçait de retrouver — dans l'antiquité cette urbanité, cette cordialité souriante, cette *politesse* — je prends ce mot dans son acception étymologique — qui étaient les qualités personnelles du poète. Et s'il lui arrivait de prendre, dans le monde ancien, quelques décors appropriés à des songes magnifiques et désabusés, il y recherchait surtout l'apparence harmonieuse de la beauté du Tout, le gage concret de l'équilibre préétabli des choses.

Si l'on veut bien me le permettre, je comparerai volontiers la sérénité de cette antiquité idéale à la quiétude qui descend lentement dans notre cœur à la vue d'un ciel étoilé par une nuit tiède et embaumée de juin.

Dans une lettre à M. Paul Morisse, citée par M. Léon Bocquet dans son ouvrage nourri et clairvoyant sur Samain, l'auteur de « Polyphème » proclame :

L'antiquité que je sens n'est point barbare, sinistre ou hérissée, comme celle de Salammbô par exemple ou de Leconte de Lisle ; elle est plutôt mesurée, humaine et souriante comme celle des Homérides. Au reste, ce n'est point l'antiquité, c'est simplement l'esprit de beauté harmonieuse et simple que je sens qu'elle a réalisée, et qui est éternelle, comme la limpidité des sources et le parfum des roses.

Nous parlions de nuit étoilée : Limpidité des sources et parfum des roses ! corrige Albert Samain. La sensation exprimée par tous ces mots, nous la sentons. Elle est la même sous les trois images ; l'« esprit de beauté harmonieuse et simple » l'explique à notre raison, et cet esprit, c'est ce que Samain a fait passer dans « Aux Flancs du Vase », ce livre

qui n'a d'hellénique que la pureté de ses lignes marmoréennes.

Ce qu'il y a de grec dans mes vers n'est qu'apparent; les noms de mes petits bergers, quelques appellations usuelles, et puis c'est tout. Au fond, ce ne sont que des visions où mon âme s'est plu et qu'à cause de leur jeunesse et de leur limpidité j'ai situées dans une Ionie idéale. *Dans ce déplacement d'une réalité dans un décor d'archipel bleu et doré, mon imagination trouve une excitation particulière*, en tout cas nullement artificielle et aussi sincère que celle que pourraient me procurer une fleur respirée ou une femme rencontrée... (1)

L'excitation particulière dont il est question ici est une sensation qui se laisserait analyser sans peine. Elle est intimement liée à l'idée, ou plutôt au sentiment qu'on a sur la beauté. Il est, en effet, certain que toutes les contingences banales de la vie prennent, dans le cadre de l'existence réelle, vécue, une importance envahissante et de premier plan. L'essence pure de nos mobiles et de nos passions disparaît sous la vulgarité et la complexité des nécessités quotidiennes. Nous sommes surtout préoccupés de petitesses, et s'il nous arrive d'être vraiment grands — nous le paraissons quelquefois, — nous ne le sommes qu'un moment. Le déplacement de la réalité dans le décor s'impose dès lors comme le seul moyen de l'envelopper d'assez de rêve pour dégager la pure beauté des manifestations simples et foncières de la vie. Le rêveur que fut Albert Samain ne devait-il pas songer à un procédé aussi efficace et, au demeurant, aussi ancien ?

Mais, en dépit des costumes antiques que portent les personnages d' « Aux Flancs du vase », l'auteur de ce livre reste bien celui d' « Au Jardin de l'Infante ». Ici et là, même philosophie doucement désenchantée, même croyance aux fatalités, même tristesse devant la fugacité des phénomènes. Axilis tire d'une flûte d'ébène de clairs accords

(1) Lettre à M. Paul Morisse, citée par Léon Bocquet.

qui montent dans l'aurore. Les feuillages frémissent sous une brise légère, l'herbe est humide et des vapeurs impalpables glissent sur les pentes des collines. Axilis est heureux, il jouit de cette matinée calme et grave; il enfonce dans l'herbe grasse son visage pour mieux se confondre avec cette nature qui l'exalte. Oui, Axilis est heureux... Mais quoi! Le bonheur ne serait-il jamais que le songe d'une journée d'été, une rêverie inconsistante, fugitive comme les brumes du matin? Hélas! Le bonheur, Axilis en a joui; il en a joui dans l'instant précis de la plénitude de la jouissance, cet instant est maintenant passé, le bonheur s'est évanoui. Sur le ruisseau qui court à travers les prés le petit berger a jeté un regard de tristesse et, dans les eaux claires, les eaux musiciennes, son âme s'enfuit, croit-il, légère, décevante. Fragilité des choses humaines! Le beau thème pour Bossuet!

C'est sur ce thème éternel que Samain a brodé ces petits tableaux, légers comme de la dentelle, qui composent « Aux Flancs du Vase ». Prenez-les toutes, ces pièces brèves et charmantes, dans lesquelles un joli nom de bergerie résonne doux et clair, prenez-les, et dites-moi, je vous prie, si Bathylle, qui cherche en vain sa bulle de savon volatilisée, si Mnasyle, que la vue des amours d'un bouc et d'une chèvre remplit d'un étrange émoi; si Amphise, si Melitta, si Hermione, qui, en écoutant les bergers jouer de la flûte, sent son âme se fondre toute en le mystère ambiant des choses, si tous ils ne sont pas les frères et les sœurs de ce petit voluptueux d'Axilis?

> Immobile, le sein gonflé d'un long soupir,
> Jusqu'au fond de son être elle se sent mourir,
> Et laisse sur sa joue, et sans qu'elle s'en doute,
> Son âme en larmes d'or descendre goutte à goutte.

Et vous Alcis, Canope, amants heureux et mélancoliques, le temps est-il moins rapide pour vos délices conjuguées? Dans la nuit, seulement troublée de bruits de fontaines, à la terrasse en surplomb sur les flots, Canope a

posé sur l'épaule d'Alcis sa tête lasse et somnolente. La mer murmure sous les étoiles et il y a comme de l'ivresse éparse dans la tiédeur méditerranéenne.

Alcis, les yeux au ciel, avec un lent baiser,
Sur la bouche a laissé son âme se poser :
Et tout à coup son cœur semble en lui se briser !
Car il le sent, jamais, jamais plus dans sa vie,
Il ne retrouvera l'adorable accalmie,
La nuit et le silence, et cette mer amie,
Et ce baiser, dans l'ombre, à Canope endormie.

Le « Polyphème » d'Albert Samain est l'aboutissement naturel, en même temps que leur consécration, des idées et des tendances qui présidèrent à la conception d' « Aux Flancs du Vase ».

On sait le sujet de ce drame poignant, bref, pur de toutes les compromissions où la littérature de théâtre se complaît désormais. Ce poème dialogué — ainsi que l'appelait François Coppée, croyant présenter à son auteur une objection des plus sérieuses — a pour nous le double intérêt d'être ce que nous venons de dire, et de résumer d'autre part les qualités morales et le tempérament artistique de Samain. C'est à ce titre, surtout, que nous allons nous en occuper.

Polyphème, dans le mythe antique, apparaît comme la personnification de la brute primitive arrivée au seuil de l'humanité. Monstre, puisqu'il porte un œil unique dans un front qu'on imagine étroit et oblique, il traduit par son existence tumultueuse et grossière les énergies d'une nature que l'intelligence discursive n'est pas arrivée encore à discipliner. Polyphème, le cyclope, est tout près encore des géants ; les forces aveugles et catastrophiques trouvent un symbole en ce personnage farouche que la fable nous montre aux prises avec la Raison (Ulysse), comme dans une autre fable nous voyons David affronter Goliath. Ulysse et David se ressemblent et sont frères. Goliath, Polyphème, ce sont les premiers-nés de la Terre; leur destin, c'est de rester éternellement dans leur enfance initiale. Fatalement,

ils seront vaincus lorsqu'ils se mesureront avec les hommes nouveaux. Tant il est vrai qu'un peu de sagesse arme notre bras mieux que le ceste de l'athlète et le trident du gladiateur contre les monstres qui nous assaillent tous les jours sur la route de la destinée.

En définitive, ce Polyphème n'est pas un personnage compliqué. Quelques instincts, qui ne s'épanouiront jamais en sentiments, quelques sentiments qui ne se décomposeront jamais en idées, voilà le bilan moral de ce rustaud sicilien.

Il y a un sentiment qui est *naturel ;* je voulais dire très près de la nature, très primaire : c'est la jalousie. La jalousie est une perversion du sentiment de la propriété. Mais avant même la possession, et plus qu'elle encore, la convoitise alimente cette passion dans les âmes ardentes. Tel est le cas de Polyphème, et l'on comprendra à quelle terrible colère il put s'abandonner lorsqu'il surprit Galatée avec son rival Acis. Quand il écrase celui-ci sous un rocher, Polyphème assouvit une vengeance taillée à sa mesure, digne de lui.

En reprenant cette histoire, par tant de côtés poétique et jolie, Albert Samain conçut un Polyphème tout différent. Il efit ce lourdaud à son image, le douant de générosité, det poésie, de génie, de pitié. De pitié ! nous sommes loin, n'est-ce pas, du monstre monoculaire !

Polyphème devient l'homme de caractère — j'entends de caractère moral — de qui la vie fait un isolé, un méditatif peu soucieux de nouer avec ses contemporains des relations de convention et des amitiés à fleur de peau. Il s'attache à ce qu'il aime — et d'abord il est capable d'aimer. Son âme est grande, parce qu'elle est à la mesure de son cœur (comme il arrive toujours), et, chez lui la passion n'est pas l'apparence de la passion, c'est l'élan, le tourbillon qui prend tout l'être, qui le remplit, qui l'absorbe. Ce Polyphème, c'est une sorte d'Alceste panthéiste qui aime sa Galatée, comme l'autre sa Célimène, sans détours, avec une franchise brutale et maladroite.

Ce Polyphème, c'est le génie qu'on méconnaît, la constance et la loyauté bafouées.

Au berger Acis Samain attribue un rôle de second plan. Cette poupée précieuse de vitrine semble issue d'une pastorale de Florian ou mieux du Musée Grévin. Elle charme Galatée ; elle s'en fait aimer : voilà les fins et la raison d'être dans la pièce d'un personnage dont la nullité séduisante contraste très heureusement avec les qualités solides, mais dépourvues de lustre du géant Polyphème. Celui-ci, d'ailleurs, est laid ; il ne sera jamais aimé et cela malgré la profondeur de son cœur, malgré l'étendue de son amour :

> Mais je n'ai qu'un grand cœur tendre jusqu'au scrupule,

dit-il dans un moment de clairvoyance. Et la fatalité, il la subira comme la subissait Divine Bontemps, sans velléités superflues, dans le silence d'une tristesse résignée.

Pourtant, ce n'est pas sans luttes que Polyphème réprime les explosions terribles de sa jalousie exaspérée. Ses instincts sont terribles et il va jusqu'à suspendre ses poings massifs sur les deux amants enlacés. Mais la vue de tant de bonheur arrête son bras. Il comprend, il pardonne. Il préfère se crever les yeux pour ne plus contempler jamais un spectacle qui lui est cruel.

Cet acte désespéré une fois accompli, il sent le calme descendre en lui. Après les inquiétudes, les souffrances, les tortures, c'est une sorte de douce pitié qui l'a gagné.

> Mon cœur se calme et rend à présent sous ma main
> Un beau son grave et fort, comme une urne d'airain.

Entre la fatalité et nous, c'est toujours elle qui est la plus forte. Mais qu'importe la dure contrainte du destin, puisqu'il nous appartient de ramener la paix dans notre cœur ! Telle est la pensée d'Albert Samain et la moralité de « Polyphème », cette œuvre où l'auteur a tant mis de lui-même. La bonté dont elle est imprégnée, et comme parfumée, c'est la qualité supérieure, — en est-il une plus belle ? — de l'âme exquise du poète.

Dans cette étude, nous n'avions d'autre but que de dégager de l'œuvre d'Albert Samain le secret de sa pensée douloureuse. Mais ce faisant, nous avons, dans l'œuvre, retrouvé l'homme. Les qualités, les défauts de l'une sont celles et ceux du poète. Très émotif, très intuitif, Samain a laissé une poésie *personnelle*, dans le sens le plus littéral du mot. Pour nous, son âme est devenue lisible, manifeste ; elle s'éclaire au demi-jour des confidences ; elle se précise dans la clarté des aveux.

Cette poésie désenchantée, cette mélancolie douce, ce vague-à-l'âme épuisant et lourd de tendresses inavouées révèlent le douloureux engourdissement d'une volonté. Nous laissions entendre tout à l'heure que le divorce du rêve et de l'action était un mal du temps présent. On m'objectera que « la maladie du siècle », de l'autre, présentait les mêmes symptômes. Il est possible, mais qui pourrait contester que la nostalgie d'un René fut surtout littéraire encore que sincère ? Samain a pu cultiver la *littérature* (les trop nombreux Hérode lubriques et blasés), je ne crois pas qu'il ait eu à forcer la note pour nous dire son inquiétude, sa paresse devant la vie. Il manquait totalement de ce qu'on appelle vulgairement le *ressort*. Legs héréditaire ou conséquence de la phtisie qui le minait, c'est à cette apathie maladive qu'il était redevable de l'obsession angoissée sous la forme de quoi la perspective de tout effort se présentait à son imagination désemparée.

Je crois que la vie, confesse-t-il dans une lettre (1), doit être à la fois une espérance et une affirmation. Je n'ai ni l'une ni l'autre, je crois toujours que je ne réussirai pas ce que je veux faire et j'ai toujours comme une honte de parler de ce que j'ai fait.

Le *ressort* n'y est pas, disions-nous ; mais, par ce terme faut-il entendre ce qu'on appelle couramment la volonté ? Nous ne le croyons pas. Dans le langage ordinaire, en effet, ce dernier mot exprime l'effort d'une décision ; le *ressort* désigne la *foi* grâce à laquelle cet effort sera accepté et sti-

(1) Publiée à la suite d'« Aux Flancs du Vase », par les « Maîtres du Livre ».

mulé. Samain n'a pas cette *foi*. L'affirmation lui manquait parce qu'il n'avait pas l'espérance. Effet et cause.

Pour toutes mes démarches dans la vie, atteste-t-il, je manque de foi en moi-même, et cela, peu à peu, produit un malaise sourd qui, à certaines heures, me recouvre toute l'âme d'une grande nappe de tristesse. Je sens en moi une incapacité de prendre et de pétrir la vie à la façon des autres hommes. Mon art ne m'apporte que des consolations, plutôt des excitations toutes passagères ; je ne connais pas cette sérénité robuste du bon travailleur qui se met joyeusement à la tâche et se réjouit d'avance d'une longue suite de travaux (1).

Il ne croit pas en lui-même. Il ne croit pas non plus en son œuvre. Il ne pense pas que celle-ci puisse intéresser les autres et il ne trouve le courage de s'asseoir à sa table de travail qu'à de rares moments d'excitation.

La page à écrire m'éloigne ; c'est un calice que j'écarte toujours, que je ne bois qu'à la dernière extrémité (2).

Quand l'inspiration vient, et que, soudain, elle touche la corde mystérieuse de son âme, il est transformé, bouleversé. Il crée dans une fougue fébrile, aussi brillante qu'éphémère.

Je les fais (3) (mes vers), quand j'en fais — et que l'heure est bonne — et que je sens vraiment passer dans mon être un courant mystérieux qui multiplie les énergies de l'esprit et amène mon imagination à une sorte d'éclat incandescent, je fais donc mes vers, surtout la nuit, dans une ivresse heureuse, et j'ai un moment de chaude et rayonnante exaltation.

Il se découvre (4) une sorte d' « infirmité morale, une débilité de l'énergie vitale, une anémie de la volonté ». Il avoue encore (5) que la volupté qu'il y a « à conquérir les choses de haute lutte » n'est pas son fait, il se contente du

(1) *Idem.*
(2) *Idem.*
(3) *Idem.*
(4) *Idem.*
(5) Lettre à M. V. Lemoigne, citée par Léon Bocquet.

« désir réalisé par la seule force des choses ». Malheureusement la vie exige plus de l'homme :

... En résumé, cela fait que je ne me sens pas heureux, que je ne suis pas heureux, et qu'à certaines heures j'ai une grande souffrance noire au fond de moi. La vie n'étant qu'une suite de décisions à prendre m'apparaît souvent devoir excéder mes forces (1).

Dans la même lettre, il déclare qu'il sent en lui de l'enfant, du grand enfant ; qui pourrait affirmer qu'il se trompait ? Pouvait-il surmonter sa faiblesse native dans son pauvre être de malade, dans ce corps desséché où l'âme était devenue comme la flamme légère et pure qui vacille, presque immatérielle, sur l'huile parfumée d'une lampe attique ?...

Dans le cas d'un Albert Samain, l'œuvre et l'homme sont liés, nous le répétons, indissolublement. C'est parce qu'il fut un velléitaire incapable de grouper et de coordonner les énergies de son être moral, de réaliser — pratiquement du moins — la « synthèse mentale » sans laquelle il ne peut exister, en place d'une volonté absente, que des impulsions, c'est parce qu'une tendance irrésistible le livrait continuellement « à toutes sortes de sollicitations », l'invitait sans cesse à « dilettantiser » (2), c'est pour ces raisons que Samain fut l'auteur d'une œuvre d'où s'exhale la tristesse nonchalante et voluptueuse des décadences. Aux prédispositions à la maladie qui devait emporter ce Lillois dévoyé dans les routines bureaucratiques nous devons peut-être la qualité rare et troublante de ses rêves. La tour d'ivoire où le poète s'était réfugié par haine des tumultes et des luttes était le milieu de choix où pouvait s'élaborer la chaîne mystique et fleurie qui relie « Polyphème » aux « Flancs du Vase », et qui va du « Jardin de l'Infante » au « Chariot d'Or ».

L'habitude de la tour d'ivoire développe, ainsi qu'il est

(1) Publié à la suite d'« Aux Flancs du Vase », par les « Maîtres du Livre ».
(2) Lettre à M. Paul Morisse, 5 décembre 1899, citée par Léon Bocquet.

dit plus haut, notre faculté d'imaginer. Aussi, le culte en est-il sans cesse grandissant. Dans

> Un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve,

les lettrés se sont déclarés résolument pour le rêve. Ils se sont retirés du *struggle for life*, — expression qui, par la précision et la sonorité choquante des termes, évoque mieux que ses traductions la foire d'empoigne d'un temps mercantile, — estimant que la vie ne pourra jamais valoir l'image intelligible de la vie : l'Art.

Mais il était tout naturel que dans leur retraite, artistes et poètes fussent sollicités, nouveaux saint Antoine, par les séductions de l'artifice et les suggestions de l'égoïsme. C'était cependant pour eux mieux qu'un devoir d'éviter ce double péril. Il y allait — il y va — de l'existence elle-même de l'art au nom de quoi ils ont sacrifié le grand modèle de la Nature.

Samain, bien qu'il soit resté, sa vie durant, fervent de la tour d'ivoire, n'est tombé qu'à moitié dans le premier de ces pièges. L'équilibre de son intelligence et de son cœur faisait à la pensée la part de sentiment qui doit la féconder, au sentiment la part de pensée qui doit l'assagir et l'organiser. C'est dire qu'il n'est jamais tombé dans le second piège, de beaucoup le plus dangereux.

> J'aime la large philosophie tolérante, faite de miséricorde et de compassion pour la souffrance humaine.

L'homme qui a écrit cela est incapable de s'étioler dans un égotisme stérile. Un large courant de sympathie humaine traverse l'œuvre du poète. On a l'impression, à lire ses pages d'effusion, que la création devait être pour lui, comme chez la femme dont il avait la spontanéité et la fraîcheur des sensations, un don de soi, un sacrifice perpétuel et voluptueusement consenti.

RENÉ ROUSSEAU.

BROUMITCHE ET LE KABYLE

—

Couché sous les branches retombantes des buissons, Broumitche s'étira voluptueusement, comme à tenir la fillette qui, sur ses pieds nus, se dressait pour atteindre un collier de corail fleurissant la branche d'un chêne-liège.

Par les trous du sayon qui la vêtait il apercevait un peu de sa peau couleur de datte blonde, de sa chair, dodue, mûre pour l'étreinte, de fille arabe, tôt nubile, que la venue de la treizième année livre d'ordinaire au mari. Et comme elle sautillait vers le collier tentateur, à voir ses jambes, et, en éclair, le dessin ferme de ses cuisses, il se pressa violemment contre l'herbe sèche. Dans ses veines le sang battit plus vite. Il eut chaud.

Dès le matin, cette journée d'août s'annonçait torride. Nul souffle n'agitait les feuillages. La flamme du soleil vibrait dans un ciel blanc. Une torpeur figeait l'étendue muette, sans cris d'oiseaux, ni bruissements d'arbres. Seul vivait le rythme large de la mer qui s'étalait après la lande, calme et grise, miroitante sous la lumière.

Voilà trois jours que Broumitche dispose ce collier sur le passage de la Mauresque ; depuis trois jours, aux heures favorables, il la guette, près de l'appât. Il se félicite : elle s'y prend.

Déjà son stratagème le récompense par ces prémices qu'il prise autant, sinon davantage, que la possession charnelle : l'adolescente se hisse dans l'arbre et sa robe, troussée par une branche, la montre nue, nue jusqu'au ventre.

— Cristo !.. jure Broumitche, entre ses dents. Il se consulte : doit-il se ruer sur elle, la prendre de force ?.. La pru-

dence le retient : sûrement elle crierait... Hadj Méziane, son père, ne manquerait pas de survenir, et tous les Kabyles des alentours. Quelque jour, un coup de debbous au détour d'un sentier, ou un paquet de chevrotines, à bout portant, lui ferait expier sa tentative. Sans préjudice des explications du moment, d'une plainte à la justice peut-être.

Broumitche estime que la violence ne sert auprès des femmes que certaines faveurs obtenues. Ce n'est pas le cas : il reste donc.

Presque debout, se retenant au feuillage et toute à son labeur difficile, la fillette s'avisa de secouer les rameaux, comme on fait d'un arbre pour en avoir les fruits. De suite, la mince fil de perles tomba sur l'herbe de la piste.

Lorsqu'elle eut repris terre, elle aperçut l'homme. Sorti des broussailles en rampant, il restait couché pour ne pas l'effrayer. Tout de même elle bondit. Puis, elle se retourna.

Broumitche riait, toujours étendu sur le sol. Il avait pris le collier, il le jeta vers elle.

Le bijou s'allongea comme un serpent rouge ; sa médaille accrochait un rayon de soleil.

Elle évalua la distance la séparant du gourbi familial. L'entendrait-on, si elle criait ? Sûrement. En tournant la tête elle distinguait les jujubiers de l'enclos, et le grand figuier où pendillent des hardes : amarante, verts et citrons, les foulards de la hadjouza.

L'homme restant immobile, elle se rapprocha à petits pas, l'œil vigilant.

— Ouach mek ?.. lui demanda-t-il : comment t'appelles-tu ?...

Il l'interrogeait dans sa langue. Elle répondit en français, avec un accent chantant :

— Je m'appelle Débia...

Il dit :

— Je te connais, tu es la fille de Méziane, le Kabyle... Tu parles le français ? .

Volubile, avec une fierté dans la voix, elle expliqua :

— J'ai été à l'école des Français, quand j'étais petite. Et puis j'ai travaillé chez Mme Maréchal, tu connais? celle qui tient la mercerie... Je sais faire le ménage. Cent sous par mois elle me donnait...

Levé, peu à peu rapproché, et avec un bon rire, d'une voix qu'il rendait douce, riche d'intonations câlines, il interrompait :

— Je connais... je connais... Ah! Ah! tu es la fille d'Hadj Méziane qui me chipe mon poisson?.. La fille d'Hadj Méziane, le sarracqueur?.. sarracq, hein?..

Sa main dessinait le geste de rafler, une mimique de tire-laine, et elle riait, l'instinct du vol victorieux des principes généraux d'honnêteté inculqués à l'école des Français.

— Amane! C'est toi, Broumitche? C'est à toi les palangres?

Elle lui retournait sa ruse, car elle le connaissait parfaitement, quoique ils se parlassent ce jour pour la première fois. Moqueuse, le considérant d'un air amusé, avec une curiosité ironique, comme on fait de quelqu'un dont on se gausse en famille, elle ajouta :

— Il sont bons, tes poissons, tu sais...

— Ils sont bons, hein?... et le collier, il est bon aussi? Tu le voulais?.. Tu sautais après?...

Toujours riant, il allongeait doucement le bras, il caressait l'épaule frêle et la chaleur de la tendre chair brûlait sa main râpeuse, durcie de cals par la manœuvre des avirons.

Elle se reculait, craintive, devinant le désir de l'homme.

— Ils étaient bons, les poissons?.. Oui?.. Ça ne fait rien, puisque tu en as mangé... J'aime donner aux jolies filles — tu es jolie, tu sais... Jolie... et jeune... jeune...

Elle ne l'écoutait pas. Désignant le bijou sur l'herbe :

— Tu le laisses?...

Il alla le chercher, le fit sauter dans sa main et les yeux de l'enfant le suivaient au vol.

— C'est du vrai, certifiait-il. C'est du vrai ; ça, c'est en or...

— C'est en or ?...

— En or !..

Il conservait depuis longtemps ce cadeau d'une matrone férue d'amour pour ses vingt ans, alors qu'il naviguait dans la flottille des Amalfitano, les patrons chalutiers d'Alger.

Collier parant sa poitrine opulente de bouchère, avec d'autres présents multiples auxquels ne s'attachait point la même valeur de souvenir, elle lui avait fait jurer qu'il le garderait durant sa vie en mémoire d'elle. Mais il ne se rappelait plus le serment, à peine l'amoureuse donatrice.

— Regarde-le !...

Elle le contempla, le fit briller dans le soleil, l'arrondit de ses doigts brunis de henné avec ces mouvements gracieux dont les femmes les plus primitives savent faire valoir une parure.

— Viens par là, — proposa-t-il, — viens... Nous serons plus tranquilles... Des fois, si quelqu'un passait...

Autour d'eux, la lande paraissait pourtant vide de toute présence humaine.

Par le bas, elle rejoignait la plage, cette bande de sable où se cabrait le ruissellement des vagues ; par le haut, elle rattrapait les collines qui s'enfoncent dans l'intérieur du pays, croupes couronnées de pins parasols et fuyant d'un mouvement doux, ravins broussailleux, vallonnements encombrés de végétations aquatiques. Des plantes, à cette époque de l'année desséchées, l'avaient dévorée : ravenelles, carottes sauvages, belladones. Des genêts, des houx s'y massaient par touffes et, au ras du sol encore, une infinité de graminées menues s'obstinaient à ne point mourir, roussies à demi, mais s'efforçant de grainer, pour la continuation de l'espèce, au renouveau des pluies. Sur l'ensemble ainsi buissonneux, quelquefois un arbre, eucalyptus ou pin, se surélevait en dôme, ayant tout de même atteint son développement malgré le vent qui souffle du large.

En bas vivait la mer, jusqu'au trait, tendu comme un fil,

de l'horizon, la mer étale et balançant sur ses facettes innombrables le rutilement du jour. Très loin, un roc surgissait de la pleine eau ; sur la gauche, le promontoire de Matifou se plaquait comme une tête de serpent ; et sur la droite, par teintes violentes et durement opposées, la fuite des terres s'incurvait jusqu'au phare de Bengut, monticules pierreux, criques et rocs amoncelés. Et, mer et terre, le paysage s'immobilisait sous la flamme tombant du ciel.

Autour d'eux l'étendue était déserte...

— Viens par là....

Près d'un ancien puits, margelle délabrée exhalant sa fraîcheur sous un bouquet de lentisques embroussaillés de viornes et de chèvrefeuilles, il essaya de la culbuter. Il avait des mains dures, fébriles de désir. Sa bouche happait la bouche enfantine ; il balbutiait des mots ardents, les mots dont défaillent les filles plus à cause de l'haleine chaude qu'ils leur mettent au cou que par leur sens. Elle se défendit, garantissant sa robe, sans protéger sa face autrement qu'en se rejetant en arrière.

— Assez ! disait-elle. Je te mords... Je crie...

— Je t'aime.

— Je te jure, je crie...

Elle avait élevé la voix, farouche, résolue. Et elle se débattait entre ses bras. Lui, pensa aux ennuis possibles, au debbous, aux chevrotines, à la police... L'heure n'était pas venue. Il se contint.

— Là, tu vois... Je te laisse... Il y a longtemps que je pense à toi. Laisse-moi t'embrasser.

Elle se dégageait de son étreinte.

— Tu es un cochon !.. un cochon !..

L'affolement de l'avoir sentie contre lui, presque nue, faisait virer dans ses yeux à nouveau la tentation du viol, de l'assouvissement, quelles qu'en fussent les suites.

— D'abord, tu es trop vieux...

— Je te donne le collier. Il est en corail, tu sais. Et la médaille en or. Je te le donne... si tu veux...

Il faisait effort pour parler, la voix rauque. Et il s'assit sur le tapis des herbes, tant pour la rassurer que parce que ses jambes tremblaient.

Devant lui, un instant, elle tortilla le beau collier rouge, ensuite elle le disposa sur sa poitrine où les seins menus dressaient leur victoire. La médaille étincela sur sa peau. Elle soupira !

— Je ne veux pas... Je suis trop petite. J'ai peur... Laisse-moi ! Laisse-moi partir... Ma mère, elle va me crier... Garde le collier, tant pis !

Elle le restituait...

— Attends un peu, va !...

De ses gros doigts de pêcheur, des doigts habiles à vaincre l'entrelacs compliqué des nœuds, il dénouait le cordonnet de soie. Des perles roulèrent dans sa main.

— Tiens, prends ces grains. Je te les donne... pour rien... Parce que tu es jolie.

Elle ne pouvait le croire.

— Pour rien ?...

Quand il l'eut répété, avec des jeux de lèvres qui simulaient des baisers, elle tira de sa robe ce sachet de cuir où les femmes arabes enferment leurs amulettes. Elle y glissa les perles écarlates. Certaine du don, éblouie par cette munificence, elle demeura près de lui, passive. Il la serrait contre sa chair, embrassait sa bouche, palpait sa taille. Enfin, elle jugea la récompense proportionnée à l'offrande, le repoussa et s'enfuit.

— Au revoir ! Je t'en donnerai d'autres, tu sais... Tu n'auras qu'à vouloir...

L'éclatante lumière vibrait dans le ciel. Jusqu'à cette heure tardive de la soirée où se lèverait la brise, écrasée de silence, inerte et vide la lande refléterait, vers l'altitude, la clarté brutale qui tombait du soleil.

L'homme se hâta vers sa demeure. Un rire bridait sa bouche, il se frottait les mains. Elle avait mordu à l'appât du collier, elle voudrait l'avoir tout entier. Elle reviendrait...

Alors, n'est-ce pas ?...

★

A cause de la dextérité qu'il déploie à capter les poissons, on l'appelle Broumitche, d'un mot algérien qui veut dire amorce, appât.

Faisant métier de vendre dans les bourgades le produit de sa pêche, — parfois une grosse pièce en loterie, cent billets à cinq sous : une bonne journée, — il possède deux bateaux, un palangrier pour l'hiver, un canot léger pour l'été « quand la mer est belle ».

Dans sa profession, Broumitche est un irrégulier ; il travaille pour le plaisir plus qu'il n'accomplit une tâche. Jaloux de son indépendance, il a simplifié sa vie ; ses goûts sont frustes, son appétit robuste mais frugal. Il n'a pas de vices, ne boit, ne fume, ne joue ; ses frais de toilette se réduisent à l'achat de quelques pantalons de toile bleue, d'espadrilles et de tricots à raies multicolores. L'hiver seulement il met des souliers et un paletot de cuir. En toute saison le coiffe une chéchia de chasseur d'Afrique.

La maison qu'il habite lui appartient ; il l'a héritée de ses parents avec une rente de huit cents francs, fruit d'un capital que les vieux économisèrent sou par sou en se privant durant quarante ans. La basse-cour le fournit de poules, de lapins, de pigeons ; l'enclos lui donne des pommes de terre, des haricots, des courges, et, assaisonné de riz, ou cuit en soupe avec des macaronis, le poisson constitue sa nourriture habituelle.

Il pratique deux sortes de pêche : celle faite en vue du gain par des moyens presque mécaniques, avec des palangres, les nasses ou encore le boulitche, filet de surface dont on cerne les bancs de sardines ou les mulets qui vont par groupes, et l'autre, la savante, la vraie, la pêche à la main, celle qui comble la férocité native de l'homme, qui, se compliquant de mystère, s'élève jusqu'à devenir un sport : l'art pour l'art. La première, Broumitche la méprise ; dans

la seconde il déploie les richesses infinies de son expérience et de son adresse. Connaissant les heures et les jours, les vents et les eaux propices, il cueille les variétés marines qu'il décide, tant il connaît les mœurs et les goûts de cette faune invisible. Rien qu'à la façon dont est accueillie l'amorce dans la profondeur, au coup de gueule vorace, à la succion prudente, il reconnaît la bête. Et il se crée des difficultés pour le plaisir de les surmonter. Une dorade au bout d'un crin fin, si fin qu'il va peut-être se briser, quelle joie, quelle fièvre !

Les cabanonniers de Surcouf ou de La Pérouse, les gens de la plaine qui viennent passer l'été au Rocher Noir, riches bourgeois ou propriétaires terriens, s'adjoignent, moyennant salaire, cet homme au secours précieux qui connaît les fonds et dont l'adresse est notoire.

C'est le meilleur pêcheur de la côte ; il mérite son sobriquet qui est une louange. Son état civil le dénomme : Salvador Parascandola ; il ne s'en souvient qu'aux grandes occasions. En temps normal, il est Broumitche, ici, dans ce coin de campagne, comme à Alger, comme partout à la ronde. Il est Broumitche et cela suffit.

Sa maîtrise professionnelle ne fut pas seule à lui valoir son sobriquet. Il l'acquit au temps de sa jeunesse pour s'être montré supérieur dans l'art d'abuser les filles. Jovial, subtil, presque psychologue, sa malice vêtue d'allures paternes l'arme pour la séduction. Il a des épaules larges, une taille souple, un sang impétueux et rouge ; il touche à la maturité, mais le souffle des grands espaces, l'activité constante et la caresse du soleil l'ont maintenu vigoureux, indemne des décrépitudes. Il est amoureux avec ardeur, toutes ses pensées concourent à cette fin : la femme, la femme, obsession de son cerveau, image unique imposée à son regard, au désir toujours renaissant dont son cœur se gonfle. Et il obéit à sa nature avec allégresse.

Pour satisfaire à cette passion que charroient ses veines, il traque et circonvient, enjôle et minaude. La modestie de

sa condition le désavantage. Pour atteindre à cet état de grâce qu'un euphémisme ingénu lui fait appeler amour, il doit vaincre de multiples obstacles. Il n'est point riche, son audace s'assigne des buts difficiles. Qu'importe ! puisque la ruse intervient, abondante, infinie. La ruse porte fruit. Il a rusé aujourd'hui même avec cette petite mauresque qu'il convoite depuis quelque temps ; il a employé un procédé assez grossier, approprié toutefois, tel qu'elle devait s'y prendre, qu'elle s'y est prise à moitié. Voilà pourquoi il chante, s'interrompant parfois pour rire, cependant que, dans la cour, à la volée, il jette du grain devant ses poules...

★

Broumitche poussait son canot vers les vagues molles. La quille de l'embarcation crissait sur le sable. Hadj Méziane plaisanta :

— Hô, Broumitche, tu veux je te donne un coup de main ?

Nonchalant, à moitié couché sur les galets, il roulait une cigarette. Son attitude rendait l'offre dérisoire.

— Pas la peine, bougonna Broumitche, pas la peine.... ni maintenant, ni tout à l'heure pour lever les palangres. Que je t'y prenne une fois !.... Je te jure... (Il lève la main, s'en frappe la poitrine...) Je te jure sur la tombe de mon père, ce jour-là, tu nageras tout habillé !

Sa voix s'anima. Simulait-il ? On ne pouvait le dire. Sans nier, ni se défendre, Méziane certifia :

— Akarbi ! j'en ai cassé mon bateau... Alors tu as pas peur je te vole les palangres aujourd'hui.... Marche tranquille, hô !

Il avait une embarcation, lui aussi, volée, Allah savait où ! une de ces barques à fond plat qu'on appelle « bettes » ou « pastéras ». La sienne faisait eau par tous les joints. Radoubée cent fois à force de filasse et de céruse, elle tenait la mer quand même.

Hadj cracha sur le sable pour appuyer son serment, tira

une bouffée de sa cigarette et cria vers l'autre en manière de défi :

— Hô, Broumitche, mets la petite lampe sur le liège..... Comme ça je trouve.

Loin déjà, Broumitche lui répondait par une injure.

Le soir venait ; le canot fila sur la mer assombrie par la fuite du soleil, là-bas, derrière le cap écrasé sur l'eau comme une tête de serpent fabuleux. L'Italien ramait assis, le dos au large.

Une dépression marquait l'embouchure de l'oued. Sur la gauche, au flanc d'un monticule jetant ses arbres jusqu'au rivage, il distinguait le gourbi de Méziane. Basse, avec un toit de tuiles rouges la coiffant de travers, sa maison s'asseyait à bonne distance, sur l'autre rive, dans un boqueteau. Le gourbi, là, et la maison, ici, qui se faisaient pendant, peuplaient seuls cette étendue de côte. Derrière, venaient la lande, les collines, les montagnes : le Bouzegza aux deux têtes, et plus loin encore, gardant le dernier soleil sur leurs cimes, les pics de la Grande Kabylie.

Ce fut le soir. La mer devint obscure. Le rivage se fondit dans l'ombre, les avirons remuèrent des phosphorescences. Broumitche allait dans une rumeur confuse, un bruissement sourd et régulier. Il obliqua vers le nord. Sa barque coupait les houles lentes qui se poussent jusqu'à la côte dans un mouvement immense.

Une rame plongée dans l'eau, s'abandonnant comme une aile blessée, l'autre fouettant vigoureusement, plus tard, il fit pivoter l'esquif. Il filait parallèlement à la terre, souquant avec ampleur, s'arcboutant des pieds contre les traverses de la membrure. — Appariée au murmure de la mer, sa voix monotone pleura la cantilène :

— *Io so nette virginella....*

Un moment il s'arrêta pour dire, avec un rire bref :

— Il ramera si ça lui dit !

Le chant reprit, syllabes douces traînant sur la mer lente.

— *Virginella.....*

Il exagéra :

— Au moins une heure que je m'esquinte !....

Dans l'ombre qui est propice à la méditation, il apprécia l'excellence de son plan :

Méziane est un vieux routier, mais Broumitche joue fortes parties. Venu relever sa direction sans y paraître, le Kabyle a dû prendre sa course vers son gourbi, dans l'espoir de repérer, de cette hauteur, l'endroit où le pêcheur jetterait ses lignes. Son histoire de barque démolie, c'était « du bluff » — aménageant à son accent ce mot d'une langue étrangère, Broumitche prononce : « de la bloffe » — n'importe! il réussira bien à l' « engréguer » !

Pour Broumitche, « engréguer » ou « faire de la bloffe » équivaut à tromper, induire en erreur. Cela veut dire plus précisément, ce soir, se faire suivre sur la vaste mer par un voleur qui sera volé. Oui, ce soir, Broumitche « engrègue » le Kabyle. Il se propose de l'engréguer encore mieux si Hadj Méziane ne se laisse pas prendre à la feinte et cherche les palangres du bon côté, de ce côté vers lequel oblique justement Broumitche, dans l'intention bien arrêtée d'engréguer également la fille du Kabyle. Mais là le mot exprime séduire.

Il abandonna les rames, souffla, les reprit, poussant vers la côte invisible. Droit devant lui un phare brilla. A sa gauche, sur la lueur pâle du ciel se profilèrent les deux pics du Bouzegza. Une étoile y était captive, énorme et bleue, scintillante, diamant sur le velours d'un écrin.

A l'intersection des droites idéales que déterminent ces points de repère : le phare et la montagne, sa barque arrêtée, il jeta ses palangres. Il laissait filer la longue corde, alternativement garnie de lièges et de plombs. A cette ligne mère par des crins légers se relient les hameçons ; de loin en loin un gros flotteur a charge de soutenir le dispositif.

Donc, s'il arrive, par miracle, qu'Hadj Méziane trouve

l'engin, il perdra deux heures à le remonter. Sans profit, d'ailleurs, puisque les hameçons ne sont point garnis.

Le pêcheur riait par avance de cette déconvenue :

— Y dira : Zop ! c'est pas des poissons, c'est le diable ! Tous y ont mordu, aucun y se l'est fait mettre !....

Il riait... Avant de partir il scruta l'obscurité dans cette direction par où pouvait venir le Kabyle. Il ne vit rien. L'eau noire courait par ondulations tellement espacées qu'il les percevait à peine.

Quelquefois une crête luisait, blancheur confuse qui restituait la perspective, rétablissait la vastitude. Coup sur coup, deux, trois lames se pressaient, rides plus marquées répercutant quelque mouvement accompli dans les profondeurs, très loin, on ne savait où.

Le bateau tanguait avec des « flocs », des « clacs ». Le clapotis fini, renaissait le grand balancement doux, et, le calme revenu, c'était un bruit de plus qui se joignait aux voix de la mer, berçait la côte, peuplait le ciel, emplissait l'espace.

Broumitche plaqua ses mains sur les avirons brusquement :

— Hô hô ! entention.....

Dans l'éloignement il avait cru apercevoir une vague lueur. Et bientôt, il ne put douter davantage :

— La cigarette, hô !

Ainsi, chaque fois, ou presque, le Kabyle se trahissait et, au lieu d'aller dormir à terre, Broumitche montait la garde. N'ayant rien à défendre, il pensa :

— Cherche toujours, salop !

Il partit vers la côte, indigné et amusé à la fois, se passionnant à ce duel de ruse et de rouerie. Un voleur, ce Kabyle, certes, mais un matois. Il nourrit sa famille, ses deux femmes et le troupeau de ses enfants, du produit de ses rapines. Il rafle le poisson de l'Italien, ses poules, ses lapins, ses légumes et les lièvres qu'il prend au collet. Depuis quelque temps, même, il abuse.

— Sers-toi largement, va ! ta fille paiera la facture !

Tout d'abord Broumitche n'a vu en Débia qu'une proie passagère. A son insu, il s'est pris de plus en plus au piège amoureux ; maintenant il aime autant qu'il peut aimer, avec la certitude d'une envie charnelle qui durera longtemps.

Peu à peu le rivage se révèle et le monticule qui porte la demeure de Débia. La barque se presse. Les rames fouettent l'eau. L'amour cingle l'homme. Il est sombre, la bouche sèche, les mains parfois tremblantes, avec de la joie, de l'impatience, de l'anxiété : la fièvre ! Viendra-t-elle comme elle a promis ?....

Proche, le ressac chuchotait, bruit régulier, mesure égale : un choc, un ruissellement. Il s'arrêta de ramer, laissa mourir l'élan de la barque.

Comme de brusques bouffées de vapeur, des blancheurs d'écume floconnèrent dans l'ombre, successives, limitant la terre incertaine.

Le bruit du ressac s'enfla. Accourue des espaces infinis, une vague déferlait, qui jeta sur le sable, unis dans un même rythme, la force expirante de la mer et l'âpre vitalité de l'homme.

★

Sous les nopals aux raquettes épineuses, après l'ardente escalade du raidillon planté de tamarins, Broumitche module l'appel pleurant d'un chat.

— C'est toi ?....

Une mince forme blanche, légère, flottante s'avançait. Débia ! Il la saisit sans mot dire, écrasa sous ses lèvres ce que pouvait toucher de peau tiède une frénésie trop longtemps distante.

— Tu m'as porté les bonbons ?....

Il les lui donna, collés au papier, fondus à la chaleur de sa poche.

— Viens par ici !....

Elle l'entraînait, par crainte, la maison proche, des chiens calmés qui pouvaient se reprendre à hurler.

Au creux du ravin, près de la barque, il la prit sur ses genoux. Elle subit la palpation de ses mains tant qu'elle eut des bonbons à croquer, puis s'écartant :

— Laisse ! Tout le temps alors ?.... Tu peux pas rester tranquille ?.....

— C'est que je t'aime....

Il donnait à sa voix une inflexion câline et véhémente. Par vieille habitude, et malgré l'obscurité, de ses yeux langoureux, de sa bouche implorante il mima la force du désir. Ses mains se moulèrent à la ligne du corps plus doux au contact après la rugosité des rames.

— Je te donnerai tout ce que tu voudras... Personne ne saura rien.... Pourquoi ne veux-tu pas ?.... Hein, pourquoi ?.... Réponds, chérie ?.... Tout ce que tu voudras.... Tu n'auras qu'à demander...

Ses lèvres chaudes se délectèrent à la nuque fraîche, la moustache rude carda les frisons qui débordaient la coiffure, soie plaquée en serre-tête.

— Je te donnerai tout ce que tu voudras... Un beau foulard, hein ? un beau foulard ?....

Elle hocha la tête. A treize ans, elle était déjà renseignée par la vie familiale, dans ce gourbi où, pêle-mêle, à sept, couchait toute la smala. Elle avait observé le désordre amoureux des bêtes et, dans la montagne, les petits bergers, ses compagnons de jeux, n'avaient d'innocent que leur extrême jeunesse. La méfiance ne s'effaçait point, mais déjà elle ne se refusait pas tout à fait. Elle dit :

— Tu me donneras encore des perles ?....

Il en gardait quelques-unes, les autres offertes pour solder les précédentes entrevues. Chaque grain du collier avait payé des caresses. Les derniers, il les prit dans sa main, les fit sauter, frotta du pouce la médaille d'or qui grava jadis de l'image de la vierge Marie la poitrine opulente d'une dame mûre. Il parut réfléchir.

— Eh bien, si tu veux, je te les donne.....

— Non !

Non, elle ne voulait pas. Comme il l'enlaçait plus étroitement, elle se fâcha.

— Je crie, tu sais !....

Il n'insista point.

— Tiens, les voilà !..... Je n'en ai plus.... C'est fini !..

Comme elle faisait à chaque fois, elle tira le sachet d'un geste presque rituel, y introduisit les dernières perles. Gonflé, elle le palpa avec amour. Elle ne pouvait montrer son butin, elle le cachait à cause de la rapacité de sa famille ; tout de même la merveille des merveilles dormait là, sur son cœur. Pas toute, hélas ! pas toute.

Elle guigna la médaille frottée par des doigts distraits et qui ramassait sur sa face des lueurs éparses.

Elle s'intimida, n'osa formuler le souhait ; elle redouta la compensation qu'il faudrait consentir ; au même temps, plus fort que la crainte, le cri jaillit en prière :

— Et ça ?.... tu me le donnes ?....

Câlinement, elle offrit sa bouche sans qu'il la cherchât. Broumitche, perplexe, disait non de la tête, ajoutant à voix basse :

— La médaille, non ! la médaille est en or, ma petite. Ça coûte cher, au moins cent francs, vingt fois ce que tu gagnais chez Mme Maréchal. Tu vois, si tu disais : oui ! je ne sais pas si je pourrais te la donner.... Cent francs !....

Elle resta silencieuse. Belle médaille ! qui vaut plus cher que la douleur des filles dans l'amour ! Précieuse médaille ! En échange de son baiser, peut-être ne la donnerait-il pas... Et si elle la voulait, même en la payant de sa frayeur, de sa souffrance, il lui faudrait marchander. Et si elle l'obtenait à ce prix, elle ferait une bonne affaire.... Il le disait, lui, le vieux roumi au visage dur et franc qui avait pourtant l'air de la désirer si fort, si fort.....

Ils restaient silencieux, assis côte à côte sur le sable dans la nuit noire et bleue. Broumitche mit le bijou entre ses lèvres ; elle allongea la main pour le saisir.

Alors, brusquement, il la coucha.

L'heure de la violence était venue. Il tint le corps tiède entre ses bras vigoureux, sûr de la victoire et qu'elle ne crierait pas maintenant qu'elle lui arrachait le fétiche d'or. Il l'embrassa sur la face, prenant plaisir à retarder la possession certaine. Elle, elle levait son bras, à travers les baisers, contemplant son butin. Elle l'admira, sa peur distraite.

— Je voulais te dire, demanda-t-elle tout à coup, qui c'est le portrait ? Une femme ?....

Inopportune question et singulier moment d'expliquer à une musulmane que c'était quelque chose comme le Dieu des Roumis, cette femme !.....

Très vite, il répondit :

— C'est le portrait de ma sœur.....

— Ah ! ta sœur.....

Elle levait le bras, mirant la pièce dans la confuse clarté des astres.

Son bras se rabattit, ses doigts se serrèrent convulsivement, elle gémit et ferma les yeux.....

Nuit tiède ! Ressac bruissant près d'eux ! Choc des vagues mourant et reprenant à leurs oreilles ! Dans le ciel noir, étoiles multipliées, dansant comme un essaim de mouches brillantes ! Plus rien ne subsiste qu'une clameur ininterrompue, un bourdonnement de vagues qui s'enfle, dure sans défaillance ! Tout s'abolit dans cette ombre et cette musique ! Ensuite le monde renaît, plus lucidement perçu, plus net : étoiles à peine scintillantes, plainte triste et long sanglot, lamentation illimitée des flots, le monde renaît après cette douleur et cette pâmoison mêlées.

Elle restait immobile, pâle et lasse. Il l'embrassa. Il l'aimait bien, pauvre petite proie à mépriser un peu après le plaisir. Pas trop mauresque, non, une mauresque sauvage et sale ! Bien nette au contraire. Elle parle le français, elle est vive, coquette, rusée, intéressante. Et si jeune ! De l'avoir prise, il éprouvait un peu de honte en même temps qu'une sorte de joie perverse.

Il l'embrassait, la palpait de ses mains puissantes, la

rassurait, soucieux de l'avenir. Elle pensait à la médaille, elle se souvenait de la douleur. Sur sa face se mêlaient des larmes et du rire. Elle eut peur : ne voudrait-il pas reprendre le don ?... Plus fort, elle le serra contre elle.

— Je m'en vais. Ma mère, elle pourrait s'apercevoir...

Elle était sortie avec mille précautions, la famille endormie.

— Et ton père ?...

— Je sais pas...

Elle eut une malice au coin de la bouche, à l'imitation de Broumitche qui disait :

— Je sais où il est, va !... Il cherche les palangres, il cherche le poisson... Je lui ai jeté le broumitche à ton père... Je savais bien qu'il ne serait pas par là... Il nous fiche la paix comme ça, hein ?

Il sollicita une approbation de complicité, elle resta muette.

— Embrasse-moi encore... Attends, va, tu as le temps !

Il la manœuvrait. Elle se refusa.

— Non ! je rentre... Je suis malade... Adieu.

— Tu reviendras au moins ?... Je te donnerai des choses, tu sais... Un beau foulard rouge, hein ?

Elle promit :

— Je reviendrai... maintenant !

Elle eut un petit geste de résignation.

Il l'aida à remonter le raidillon. Elle disparut, minime et blanche sous les arbres. Les chiens grondèrent. Lui, redescendit. Il s'allongea à cette place foulée, où il venait de la posséder. Il l'aurait voulue encore. Pourquoi n'était-elle pas restée ? Elle refusait toujours ! En secret, il l'approuva d'être ainsi plus désirable. Il pensa qu'il l'aimait et il s'endormit sur le sable, pour quelques heures, dans la nuit tiède et bleue. Aux premières clartés de l'aube, amorçant les palangres, il irait jeter le broumitche, le vrai, aux poissons...

★

L'Italien menace Méziane :

— J'ai trouvé le système. Tu viendras plus sarracquer ma pêche, ô fils des mille pères, et puis répondre, quand je te reproche, que le poisson il a pas mordu... Tu es louette, mais moi plus mieux que toi !... la magataille, elle est finie !...

La magataille est l'aubaine, l'objet utile trouvé en quantité, à bon prix ou gratis, et le louette est le malin.

L'autre ricane :

— Ah ouat! Tu m'as pas regardé !... Moi, je te prends le poisson ?... Le poisson, y s'fout de toi ! Il connaît lire et écrire, et toi, tu sais pas amorcer.

— Ah ! Kaouette !

Et Broumitche feint la colère pour piper l'autre.

C'est qu'il a son plan. Chaque après-midi presque, il part dans son canot, loin, le plus loin possible. A cette époque de l'année, la Méditerranée est indulgente, et Broumitche, quand il a mis ses mains sur les avirons, sa barque coupe toutes les vagues, Sangre de la Madone! Pas une ne le fera dévier.

Il part loin, très loin, de manière qu'Hadj Méziane doive passer une bonne partie de la nuit à la recherche des lignes. Délivrée de la surveillance de son père, Débia peut plus facilement s'échapper.

Par cette manœuvre le pêcheur concilie ses intérêts d'argent et ses satisfactions amoureuses.

Au premier jour de cette tactique nouvelle, Méziane fut désorienté, mais, par la suite, dès que Broumitche s'éloignait, l'Arabe galopait vers l'Ouchaya, piton qui s'élève à quelque distance de la mer et d'où le regard découvre un immense horizon. Imperceptible comme la tête d'une épingle il retrouvait la barque. Et il fumait des cigarettes, l'âme paisible.

L'embarcation là-bas ne bougeait plus, l'autre plaçait les palangres. Qu'Allah soit loué ! Tantôt, quand la mer sera obscure et comme colorée en noir de sépia, le Kabyle n'aura

qu'à ramer devant lui, et à telle distance, par tel travers, il donnera dans les lièges flottants.

Hadj avait un sourire mince. Puis, songeant au dur travail de ramer qu'il lui faudrait accomplir, du haut de son observatoire sous les pins parasols tordant vers le ciel bleu leurs flexuosités de cols de cygne Hadj soupirait. Cuites de soleil, les aiguilles à terre et la résine pleurant au long des troncs écaillés peuplaient l'air d'une odeur balsamique. La campagne s'engourdissait sous la chaleur du jour et lui, dans l'immobilité qu'il aime, il s'alanguissait d'une envie de sommeil et d'un désir de volupté. Alentour, s'étalait l'enchevêtrement des plantes, des massifs, des lianes et des fourrés sonores du cri des merles et du pépiement des fauvettes. En face s'approfondissait la mer bleue, les côtes dessinant leurs courbes molles qui s'apparentent, à travers la distance, aux grasses formes féminines qu'apprécie ce bon musulman. Et ainsi planté de nobles arbres dont les branches s'ingénient à des combinaisons de lignes souples et charmantes, parfumé, chaud et tintant de la joie affairée des oiseaux, splendide et serein paysage, l'endroit prêtait abondamment à l'élaboration du désir amoureux. De nulle part la mer ainsi joyeuse, la plaine ainsi dorée en colorations diverses irisant l'étendue ne s'harmonisaient aussi fastueusement. La complainte des vagues bruissait contre la grève, rythme large sur quoi phraser des prières passionnées, des allégresses, des paroles de foi, en sourdine. Jamais, comme ici, devant la beauté du monde, l'homme transitoire et qui s'angoisse n'avait décemment pu regretter de n'être point immortel.

Encore qu'il se désintéressât du charme inclus dans les choses, Hadj Méziane subissait l'influence du site. Il tournait à la mélancolie; il rêvait d'une jeunesse qui serait durable, d'une vitalité qui ne déclinerait point. Il pensait à des baisers, à l'amour, l'amour à sa manière, triste geste exact, œuvre de chair que rien de l'âme n'accompagne, le même que pratiqua dans la sylve ténébreuse ou dans la ca-

verne qu'elle disputait aux ours la créature des temps premiers.

Hadj Méziane soupirait. Il maudissait l'époque qui est inclémente, la nécessité de nourrir deux épouses dont l'une est déjà vieille et l'autre presque mûre, et quatre enfants fort affamés. Il rêvait aux belles bécharas de jadis, aux fructueuses bécharas...

... Avec de hardis compagnons on enlève des bœufs,des chevaux ou des mulets. Pour les ravoir, les propriétaires devront payer le tiers de leur valeur à des intermédiaires inconnus, dans des endroits déserts. Si le roumi ou le riche fellah regimbe ou porte plainte, il ne reverra plus son bien, jamais plus. Des semaines après, les bêtes seront vendues sur des marchés lointains, ou bien, dans les douars, à cent kilomètres de là, on mangera du couscouss à la viande...

Hadj Méziane avait excellemment usé de la béchara — cette pratique vieille comme la Berbérie, — mais la sagesse étant de ne point la répéter sur les mêmes victimes, il avait dû réduire ses entreprises. D'ailleurs, dans ce coin de terre qu'il habite, la colonisation gagne, les fermes deviennent plus nombreuses, la surveillance plus étroite.

Hadj soupirait. Il gémissait pour des raisons d'arithmétique, parce qu'un douro et un autre douro font deux douros et que ce qui n'existe point ne peut s'additionner.

S'il avait eu de l'argent, son premier souci eût été de prendre une troisième femme, de treize à seize ans, jolie et telle qu'il pût s'en distraire agréablement le reste de sa vie. S'il avait eu encore de l'argent, après les dépenses de la dot et les frais de la cérémonie, il se serait soucié de faire vivre sa famille ; il aurait acheté un canot comme celui de Broumitche, et le crin, le filet, les hameçons. Car tout lui est contraire, en vérité,et ce Broumitche lui donne un travail considérable.

— Amchi ! Ça fait rien va ! In all din !...

Tout de même il jure :

— Qu'Allah maudisse ce roumi bâtard, fils d'un Italien et d'une Maltaise ! Que son père, né d'un Sarde et d'une Espagnole, soit confondu ! Que sa mère, fille d'un Maltais et d'une Juive, soit honnie pour l'éternité ! Aller pêcher si loin, est-ce raisonnable ?...

Cependant que, noire sur la mer scintillante, dure ou onctueuse, minuscule sur l'eau violemment bleue ou teintée de l'éclat laiteux des perles, la barque s'arrondissait comme un écueil lointain, Hadj pensait à la troisième épouse qu'il pourrait caresser si le Rétributeur le rétablissait dans sa Justice. Il hochait sa face ravinée de rides où le nez saille en bec d'aigle, il pleurait sur la misère de la culotte de bure, le sarouel serré aux mollets par une broderie devenue un souvenir. Il se lamentait sur la vétusté du gilet de satin, vestige d'une béchara qui fut de bon rapport ; il s'apitoyait sur soi et demeurait songeur. Non, décidément, la faveur de Dieu s'est retirée de lui. Rien ne lui réussit plus ! Quand, par hasard, se présente une occasion, le gros du profit est dévoré par les intermédiaires.

★

Alors que, sous les pins, Hadj Méziane surveillait l'étendue, Broumitche ramait en disant :

— O Hadj Méziane, fils d'un bic et d'une fathma, ne trouves-tu pas que les Arabes sont bêtes cette année ?... Ce soir, ce sera ton tour de ramer, de chercher par ici et de ne rien trouver, si je le veux, ô Hadj Méziane, seigneur des troncs de figuiers !... Mais tu trouveras, va ! console toi... tu trouveras parce que c'est mon intérêt que tu trouves de temps en temps... pas trop pour me ruiner, assez pour t'encourager, ô Fils de l'Huile !... Et tandis que tu rigoleras en jurant le nom de ma mère... je caresserai ta fille, Hadj Méziane, ta fille que j'aime, que j'aime ! Beuheuheu ! — il imitait le cri du bouc officiant : beu heu heu !... Adjbet slimane !...

Ainsi, mû par la satisfaction de voir l'Arabe se prendre

au piège qu'il lui tendait, Broumitche manifestait-il son contentement. Toutes les trois ou quatre nuits, il plaçait ses lignes parallèlement au rivage : Hadj Méziane serait encouragé ce soir-là !... Le reste du temps il les disposait perpendiculairement, rendant la trouvaille impossible. Après quoi il ramait à l'aventure, pour le plaisir.

La mer était calme et chantante. Il allait par les feux mordorés de la lumière, le torse bombé du gonflement des muscles. Il plaisantait, enivré de sa vigueur, et de la joie charnelle qu'il se promettait, ponctuant son allégresse d'invectives et de huées.

Devant lui, vers la côte, dans un ciel de jade et d'obsidienne, dans un ciel verdâtre frangé d'une mousse d'ardente braise, rayonnait la gloire démesurée du couchant. Le soleil s'abaissait derrière le promontoire de Matifou, énorme et rutilant. De là-bas fusait un arc de triomphe, comme une roue d'un char aux rayons d'or. Des améthystes, des verts de végétaux naissants, des roses clairs comme la pulpe des fleurs aux clartés du matin ou noircissants comme du sang qui caille, zébraient le firmament par bandes alternées. Des nuées de soufre, des fumées spumeuses, ardentes, comme issues de la gueule d'un four ou à peine colorées d'une rouille légère, s'en allaient à la dérive insensible des courants, dans l'altitude. A l'autre horizon, où se rejoignent le ciel et la mer, la dernière lumière éclaboussait de sa pluie tiède la nuit montante.

Le soir était un grand spectacle merveilleux que Broumitche ne contemplait point. Il songeait. Cependant que ses rames agitaient l'eau molle, il songeait à l'avenir, à l'amour, à la bonne tenue de sa maison, toutes choses qui trouvaient leur terme en Débia. Sa face se rembrunissait, la fillette trouvait mille raisons de manquer aux rendez-vous ou de les écourter : les chiens, sa mère qui veillait, sa marâtre qui pouvait la surprendre. Les nuits de lune où vainement, dans l'air silencieux, il avait modulé la plainte du matou amoureux, il ne les comptait plus. A chaque visite, il devait

la conquérir. Il y parvenait en lui promettant des cadeaux.

Aussi devenait-il le client assidu de Mme Maréchal, cette mercière chez qui Débia avait autrefois servi, une femme grasse et blanche, empressée, quelque peu coquette. En la courtisant — sait-on jamais ?... — en la flattant de compliments qu'elle lui retournait en minauderies, Broumitche acquérait d'elle des berlingots, des rubans, des mouchoirs de soie, des flacons d'odeur, des savonnettes et des verroteries — un bazar, quoi ! disait-il ! — un bazar, Corpe del Cristo !...

La Kabyle lui demandait :

— Tu m'apporteras « du sent bon »... Tu me donneras un foulard noir avec le bord rouge comme ça, tu sais... — elle lui en indiquait la grandeur appréciable ; — s'il n'est pas comme ça, je ne viens plus !...

— Et où je vais le trouver ?...

— Cherche !...

Il cherchait, bouleversant la boutique et, en désespoir de cause, il s'en allait jusqu'à Ménerville, le bourg distant de deux lieues où les mozabites tiennent commerce de toutes les étoffes qui peuvent séduire les indigènes. Il cherchait, s'étonnait de sa docilité, n'ayant jamais éprouvé pareille tyrannie, ses liaisons jusque-là brèves et rondement menées. Il se soumettait, surpris et charmé d'un émoi nouveau.

— Et où fourres-tu tout ça ?... questionnait-il quelquefois. Tu vas monter le magasin ? Tu vas faire concurrence à la « Galerie de France... » ?

— Sandifik !... Je dis pas !...

Il finit par le savoir : comme une pie voleuse, elle dissimulait son butin, dans un coin de la lande, au couvert d'une grotte perdue parmi des arbres. Souvent elle allait contempler son trésor. Elle fut mortifiée qu'il l'eût surprise.

— A quoi bon je te donne tout ça, si tu le caches ?... Va travailler au village... retourne chez Mme Maréchal... Tu diras que c'est elle qui te le donne... Au moins tu profiteras... Et tu seras plus libre.

— Ah ouatt !...

Elle secouait sa figure fine, jolie, dont la peau est couleur de datte blonde et dans quoi les yeux d'agate restent enfantins.

— Ah ouatt !... Mon père, y veut plus que je travaille. Y veut plus que je sors... A cause les hommes... Je deviens vieille, tu comprends... Ceux de la tribu y peuvent venir par ici...

— Il m'embête, ton père, tu sais! Ton père !... Pour lui, je fais un trafic du diable... bessif : par force... sans parler du poisson qu'y m'vole... que toi, tu le manges, mais barca pour les autres !... J'en ai marre !

Il disait sa colère brutalement, la face violente. Les mots de haine allaient jaillir de sa bouche : devant l'étonnement de sa maîtresse, il se contint, n'acheva pas sa pensée.

★

Septembre amenait l'ouverture de la chasse que, braconnier émérite, Broumitche pratique au collet. Septembre lui donna un moyen nouveau d'abuser le Kabyle.

Il se servit de la fille pour en conter au père. Elle proposa de suivre Broumitche, de savoir où il posait ses rets, et de les dégarnir avant lui. Méziane hésita entre le profit de l'opération et la crainte d'exposer sa fille aux convoitises des rôdeurs. L'amour du gain l'emporta. Quand il eut conseillé la prudence, après quelques avis complémentaires, l'affaire fut entendue. Ces quelques pièces que « chaparderait la dégourdie, lumière de mon œil », arrondiraient d'autant le produit de sa propre chasse.

Ce fut pour Broumitche le plein temps de l'amour. Il s'en allait disposer ses collets dans la lande. Feignant de l'épier, Débia le rejoignait dans quelque fourré. Là, son désir se satisfaisait d'elle. Dans septembre aux jours dorés, ils commirent parfois l'imprudence de s'endormir. Le pesant soleil triturait dans l'air l'odeur des résines et le relent des

humus qui fermentent. Ce fut un temps d'amour furieux pour l'homme.

— Une jeune femme ! disait-il. Eh oui ! une jeune femme !...

Ces mots lui plaisaient.

Pour elle, c'était un temps d'assujettissement. Elle se lassa bientôt de subir des étreintes sans compensation. Car, calculateur malgré l'amour, n'ayant plus d'ailleurs le temps de se rendre au village, Broumitche tenait pour une rémunération suffisante le gibier qu'il abandonnait. Elle avait l'esprit trop inventif pour rester dupe. Entre eux trois : Méziane, Broumitche et Débia, la gageure fut posée de savoir qui tromperait les deux autres. Elle la gagna.

Rapportant à son père que des Kabyles l'attendaient au passage et menaçaient de l'assaillir, elle fit croire à Broumitche que Méziane ne voulait plus qu'elle sortît, un homme de la tribu ayant critiqué cette liberté laissée à une fille déjà grande.

L'Italien se prit de colère.

— La mort de ses os ! Kabyle de malheur ! Celui-là...

Il se ressaisit :

— Viens travailler chez moi... Tu tiens la maison propre... je te nourris et je te donne quinze francs par mois.

— Tu deviens fou... Et mon père ?

— Alors, je me marie avec toi !...

— Tu es un roumi ; mon père y voudra jamais... Les autres de la tribu lui feraient honte...

— Ton père, toujours ton père !... J'peux pas me faire bicot pourtant !... Porter le burnous !...

Progressivement l'idée qu'Hadj Méziane s'opposait seul à la réalisation du bonheur rêvé prenait possession de son esprit. Il tenait fortement à Débia, s'estimant trop vieux désormais pour la quête amoureuse : quarante-six ans l'âge de se fixer ! Avec elle, ce serait « taïba », plus de trente ans de différence : il aurait du temps devant lui avant de la voir vieillir ! En outre, s'il l'avait à demeure, elle lui serait

précieuse : cuisine plus soignée, maison bien tenue. Lui qui vivait dans sa solitude, fixé depuis six ans sur l'héritage du père, il connaîtrait enfin la douceur d'avoir un ménage. Débia serait la flamme de ce foyer, l'ange de cet asile, un ange cloîtré comme de juste, car Broumitche a trop le respect des mœurs musulmanes, protectrices des vieux maris, pour soustraire Débia à sa destination.

Ces pensées le sollicitant, il lui demanda :

— Et si ton père mourait, tu viens avec moi ?...

Elle avait amalgamé sous son crâne de petite barbare le bien et le mal et obtenu une morale pratique, codifiant les obligations, départageant ce qu'on peut faire et ce qui est interdit.

— Oui, je viens avec toi, répondit-elle. Ma mère, elle est vieille et puis j'ai pas peur. Tu cries, tu donnes un peu d'argent, alors elle dit rien...

Cette nuit-là, ils se trouvaient sur la plage, Méziane tout de même parti à la recherche des palangres qu'il ne trouverait pas, l'autre les ayant ramenés. Broumitche énonça des hypothèses :

— Une supposition, hein ?... Moi, je t'aime bien et, à cause de ton père, je peux pas faire comme je voudrais... Voilà. Un jour, je suis en colère — je parle en supposition, hein ? — un jour, comme ça, je le tue... Tu viens avec moi ?

Question formelle ! Elle médita. Que son père mourût, la chose fut admise. Elle n'avait point vu de cadavres ; comme tous les enfants, elle faisait de la mort quelque chose d'abstrait, d'irréel ; de plus, cette vie merveilleuse : bien manger, posséder une vraie maison, une armoire à glace, une table, un buffet... son père l'empêchait d'y accéder. Il avait la main lourde, l'estomac vaste : quand il était rassasié, la famille devait l'être.

Elle trancha la difficulté comme un juriste versé dans la connaissance des Kanouns — ce sont les coutumes ; — elle dit :

— Si tu le tues comme ça tu as pas de raisons, ses frères à lui qui sont dans le douar ils te tueront pour la vengeance et moi je peux pas venir avec toi ; — s'il a tort, tu paies le prix du sang à ma mère et pour moi la dot, mais alors tu te maries Kabyle...

— Et si je le tue quand il me vole le poisson ?

— Tant pis pour lui, tant pis pour tous, tu paies rien. Moi je vais chez toi, aucun y fait attention. Mais comment tu prouves qu'il prend le poisson ? Où tu as la preuve ?...

— Où j'ai la preuve ?... tout le monde le sait !...

Elle triompha :

— Ah ! voilà. Où tu as la preuve ?... Si personne y voit, tu as pas la preuve !...

Non ! il n'aurait pas la preuve, avec une majuscule comme Justice, Droit ; la Preuve, avec un grand P comme Providence, Police, Patrie... Il le sentit. Il n'aurait pas la preuve irréfutable contre quoi ne peut rien la subornation des témoins, si fréquente au pays de la foi punique, ni le mensonge concerté de toute une tribu, de tout un peuple, unanime à innocenter les siens, unanime à construire d'extraordinaires et fabuleuses histoires...

*

De toute une semaine Broumitche ne put réussir à joindre Débia, bien que Méziane se fût absenté nuitamment.

— Elle fait exprès ; elle ne veut plus, voilà !..

L'évident parti-pris découragea sa patience. Sa suffisance meurtrie lui commanda de ne point insister, mais il chut dans la mélancolie. L'après-souper, assis sur un banc au seuil de la maison rustique que coiffe de travers un toit de tuiles rouges et dont les fenêtres s'enguirlandent de vigne sauvage, il jouait de l'accordéon. Le souffle de l'instrument montait dans l'air léger, portant jusqu'à l'ingrate, à défaut d'une tendresse plus effective, la sentimentalité vague de Broumitche.

Cet accès d'élégiaques sérénades dura peu.

— J'ai passé l'âge, hô!... Et pis, à quoi ça sert ?...

Bientôt des désirs précis le tourmentèrent.

— Je vais rester comme ça, moi ?...

Il s'enquit de palliatifs :

— Un petit voyage à Alger ?...

Il fit une moue. L'âge mûr dépouillait les plaisirs de la ville des attraits qui séduisirent sa jeunesse. Il en éprouva du regret, un regret d'archéologue qui médite devant des ruines... Sa jeunesse !...

Enfin, ses yeux s'illuminèrent du resplendissement de l'idée qui naît.

Par gros temps, sur les rochers de la Pointe-Blanche, il amorça des poissons de choix : pageots et dorades. Lorsqu'il jugea sa pêche suffisante, il ramassa ses engins, passa chez lui, déjeuna, fit un brin de toilette et s'en fut chez Mme Maréchal.

Vers les deux heures il pénétrait dans la mercerie.

— Tenez, madame Maréchal... Il y a assez longtemps que je voulais vous faire goûter un peu de poisson... Ma foi, aujourd'hui, la mer était bien comme y faut, j'ai de suite pensé à vous.

Elle le remercia, le plus naturellement du monde, l'introduisit dans la salle attenante à la boutique. Sur un plateau elle disposa deux verres et ils burent à la bonne santé.

Mme Maréchal est une « Française », la veuve d'« un homme qui travaillait par là, dans une place du Gouvernement». Elle a dépassé la quarantaine. Elle garde de beaux yeux, de beaux cheveux et, encore qu'un peu fatigué, un beau visage de Junon majestueuse. Si sa jeunesse a été complaisante, ainsi que prétendent les commères du village, il est certain que son âge mûr s'accommode de discrétion. Attitude digne, maintien correct... mais Broumitche possède sur elle, par Débia, des renseignements qui l'encouragent dans son projet. Il s'est endimanché ; ses cheveux fleurent l'eau de lavande ; son gilet se pare d'une chaîne d'or. Ils boivent à la santé. La regardant, il lui sourit.

— Encore une fois merci, dit-elle... vous êtes aimable d'avoir pensé à moi... Votre attention me touche...

— Je serais déjà venu, explique-t-il... j'ai hésité, car vous savez, dans les villages, on blague, il y a des langues de vipère...

Elle acquiesce, entre deux sourires.

— On trouve de méchantes gens partout, il ne faut pas y faire attention.

Broumitche parle. Avec une franchise qui s'embobeline de componction il proclame qu'il est discret, lui. Il insiste là-dessus : il ne fréquente personne, habite des lieux éloignés, vit en solitaire. Discret comme la tombe, discret comme le poisson... Si rarement on a chance de ne pas se tromper dans le choix de ses amitiés ! Il en a fait l'amère expérience du temps qu'il était jeune !...

Elle se récria :

— Vous n'êtes pas vieux !...

Il confessa son âge en se rajeunissant :

— Quarante-deux ans, hô ! même un peu plus...Ça commence à bien faire.

Elle s'étonna. On ne lui aurait pas donné cet âge. Il lui retourna le compliment avec l'intonation amoureuse et la mimique appropriée. Elle attendit, soudain intéressée :

— Où veut-il en venir ?... On dirait qu'il a des intentions... Tiens, tiens !...

Ils causèrent, elle, bienveillante, un peu coquette ; lui, flatteur et insinuant. La conversation dévia sur l'amour.

Tout en lui répondant avec de petits rires, des mines gentiment scandalisées, Mme Maréchal considérait Broutmitche — bel homme, solide comme un chêne... Elle l'avait souvent pensé, tous ces temps derniers qu'il fut son meilleur client ! Mon Dieu ! Comment ne s'en était-elle pas rendu compte plus tôt ? Ces savonnettes, ces foulards qu'il achetait chez elle, bien sûr ! autant de prétextes pour la voir, s'introduire. Préliminaires !...

Elle comprenait toute sa conduite maintenant...Il n'avait

pas osé plus tôt par timidité, peut-être parce qu'il ne se sentait pas de son monde. Bah !...

Elle souriait, en voyant luire dans les yeux du pêcheur la petite flamme qui marque la fièvre amoureuse. En retour, par charité d'âme ou par réflexe, elle lui coula une œillade. A l'improviste, les paupières cillèrent pour un regard si ambigu que Broumitche jura muettement :

— Cristo !

Il pensa :

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?... Allez, j'y vais ?... C'est une femme de monde, ça... Je connais pas l'habitude...

Elle lui vit un air absent, méditatif. Pour mettre à l'aise, elle lui versa de la liqueur.

— Merci, merci... protesta-t-il.

Défendant son verre qu'elle menaçait d'emplir, il allongea le bras... leurs doigts se frôlèrent ! Alors il lui prit la main. Il la pressait tendrement ; qu'adviendrait-il ?

— Vous n'êtes pas raisonnable ! soupira-t-elle.

Elle attendait, sans doute. Hélas ! les séparant de toute sa longueur, la table interdisait les gestes spontanés. Elle prit un air contrit ; il retira sa main. Pour le remercier de son obéissance, elle mit un battement de cils veloutés sur ses yeux, un sourire sur sa bouche.

Mme Maréchal se leva. Elle s'empressa vers la porte. Il la regarda de face, de profil et de trois quarts. Il la trouva très belle, avec des cheveux crespelés, un torse plein, une croupe harmonieuse sur quoi plaquait le peignoir.

— Cristo !

— Tiens ! je croyais qu'il y avait quelqu'un....

Au retour qui s'effectua avec une sage lenteur, elle passa près de lui.

— Qu'est-ce qu'il faut faire?

Et comme naissait un autre sourire et qu'elle regagnait sa place à petits pas, décidant d'instinct, rapide, il allongea le bras, la prit à la taille, la plaqua sur ses genoux. Renver-

sée, il la baisa sur la bouche, d'une caresse formidable dont elle pensa perdre le souffle.

— Qu'est-ce qu'elle va dire ?...

Pour qu'elle se tût, il lui donna un autre baiser, un autre, un autre... Il crut remarquer qu'elle n'y restait pas insensible ; pour s'en assurer il recommença...

Trouva-t-elle que Broumitche allait un peu vite? On peut le penser.... Elle n'eut pas le temps de l'en convaincre. Dans la salle à manger même, sur le divan où ses bras la portèrent incontinent, il sacrifia à sa beauté mûrissante. Elle essaya de quelques objurgations :

— Ce n'est pas raisonnable : si l'on venait !

Il n'entendait rien.

— Vous êtes fou, disait-elle encore. Vous êtes fou, fou...

Enfin elle resta silencieuse, ou presque....

Tandis qu'elle se pelotonnait sur sa vaste poitrine et le regardait d'un œil humide, Broumitche se disait :

— Quand même, je l'ai bien « engréguée » avec l'histoire de la discrétion....

Il ajoutait :

— Les femmes du monde, c'est chic, y a pas à dire !... Y a des avantages.

Il pensait à des chambres à coucher coquettes, vrais nids d'amour dont le lit se pare d'une courte-pointe de dentelles, aux alcôves dont les rideaux enclosent mieux l'intimité, aux bibelots fanfreluchés, aux flottements élégants des peignoirs adornés de rubans, où certaines langueurs assouplissent les lignes, pimentent et précipitent les abandons... Dans ce décor, parmi ce détail, son ingénuité situait la femme du monde.....

Ah ! qu'il était loin de Débia à ce moment, et aussi de l'amour d'autrefois sur les plages et dans les champs !

Ils ne virent point passer l'après-midi. Ils dînèrent du poisson apporté ! ils s'attardèrent à table et, la soirée avançant, comme le temps menaçait, ils se trouvèrent d'accord, presque sans mot se dire, pour que Broumitche, le reste de

la nuit, pût goûter la satisfaction profonde et neuve de se délasser dans le lit d'une femme du monde.

Au petit matin seulement, sorti avec précaution d'une fenêtre qui se referma sans bruit, il rejoignit sa maison.

Il fut heureux durant huit jours, après lesquels il trouvait tout de même Mme Maréchal un peu molle des chairs, tenant moins qu'elle ne promettait quand la cuirassaient son corset, ses jarretelles, son soutien-gorge, son soutien-ventre, son soutien..... quoi, quel soutien ?....- Néanmoins elle est blanche, sa parole s'affirme aussi douce que véhémente sa pâmoison ; ses cheveux ne sont pas tous à elle, qu'importe ! elle sait *y* faire ! Cristo!...

Deux semaines écoulées l'amenaient au terme des disponibilités amoureuses consenties à sa conquête.

Considérée sans contrainte au début, la femme du monde maintenant lui en imposait. Devant elle, il se sentait gauche, emprunté. Bibelots et fanfreluches lui plaisaient moins. Mme Maréchal avait des finesses de langage qu'il ne percevait pas, elle poussait, avec de petits rires strangulés, des exclamations d'étonnement, des oh ! des ah ! dont il demeurait interloqué. Elle soignait son corps d'eaux aromatisées, de vinaigres et de produits pharmaceutiques. Avec elle les pratiques de l'hygiène se compliquaient jusqu'à devenir la célébration d'un culte. Somme toute, une fois de plus, l'artifice humiliait la simple nature.

— Hô ! tu veux monter le magasin de vaisselle ?... lui aurait-il demandé, devant le spectacle impressionnant de sa table à toilette, s'il ne s'était condamné à surveiller son langage.

Ainsi réfrénées, parce qu'il les soupçonnait de nature à le révéler vulgaire, ses habitudes de longtemps acquises s'insurgeaient. Il en éprouvait du malaise. Toujours il se demandait :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'il faut faire ?....

Ce qu'il fit, ce fut d'espacer ses visites. Il viendrait trois nuits par semaine, deux nuits. Il arguerait de l'éloignement,

de son travail. Deux fois par semaine : elle y trouverait son compte !....Il ne voulait pas de rupture ; non !.... De temps en temps quand même.... A défaut de mieux, n'est-ce pas?....Trop heureux de la retrouver encore : la poire pour la soif, quoi !....

Nature trop accueillante, la veuve de « l'homme qui avait travaillé dans une place du Gouvernement » devint donc l'objet de comparaisons péjoratives avant de déchoir plus encore. Et aux dernières flambées de ce feu qui avait duré quinze nuits successives, quand Broumitche rentrait chez soi, c'est le souvenir de Débia qui l'accompagnait. Il comparait dans un soupir. Comme cette pâle étoile qu'il voyait s'effacer dans le triomphe de l'aube, l'image de l'amoureuse quadragénaire et falote se trouvait balayée par le véhément afflux de l'autre amour.

— Voilà, j'ai voulu me guérir. Pas moyen ! C'est qu'elle est jolie, ma petite gosse... Celle-là, oui, elle est jolie !...

La seule marque de spiritualité que puisse donner Broumitche, c'est d'être sensible à la beauté des femmes.

De l'apprécier de façon aiguë, ses appétits grossiers s'ennoblissent d'idéal. Il ne se lassait pas, naguère, d'admirer Débia. En elle ne le choquaient nul défaut, nulle tare physiques. Il lui devait mieux que l'assouvissement : d'inépuisables joies sentimentales.

— Va savoir pourquoi ! ajoutait-il, non sans quelque mélancolie.... Il vaudrait mieux non !.... à cause de ce Kabyle de malheur.

Et son escapade, cette distraction qu'il prit de Mme Maréchal ne servit, en définitive, qu'à l'attacher davantage à sa jeune maîtresse, tant le véritable amour s'accroît par l'abstinence.

★

Faisant litière de tout orgueil, plusieurs jours de suite Broumitche guetta la jeune Mauresque sur la lande. Il finit par la rencontrer. Sa vue lui fit éprouver un choc au cœur,

une faiblesse inattendue, mal dissimulée. Ingénument elle fut heureuse.

— Ya Broumitche! Oh, Broumitche!....

Dans les yeux d'agate liquide, il lui parut que transparaissait mieux que le simple plaisir de la rencontre, l'expression d'un émoi qu'il perçut obscurément et dont il augura pour sa félicité.

— Ya Broumitche!.... C'est toi!.... Je te trouve!.... Pourquoi tu étais fâché contre moi?...

Un fourré les masquait. Prenant la tête dorée à deux mains, il l'avait baisée sur la bouche. Bouche fraîche, enfantine, ni molle, ni lassée, du goût même de l'amour: contraste!

— Ya Broumitche.... je suis contente que tu m'aimes toujours...

Ils prirent rendez-vous. Lui, la quitta une force nouvelle dans le sang, une fièvre dans toute sa chair qu'elle eût reçu et rendu son baiser avec une ardeur inhabituelle.

— C'est une jeune femme! songea-t-il.

Orgueilleusement, il éprouvait quelque chose comme de la tendresse.

A la nuit, ils se retrouvèrent sur cette petite plage qui serrait la barque et leurs deux corps de ses pentes abruptes, qui les gardait comme un berceau; cette plage réduite à la mesure d'une alcôve, plus belle, plus incomparablement belle maintenant au cœur que la chambre confortable et sans amour.

Encore, après l'attardement d'un crépuscule d'or, c'était un soir de mer calme et berceuse, un soir de brise tiède où flottaient l'odeur des algues et l'odeur des résines. Sur l'harmonie frissonnante des vagues la lune imposait son jour candide. Illuminant l'immensité, fulgurante de moire et de phosphore, la mer semblait balancer l'espace.

Il n'eut pas, dans son étreinte, la fillette passive qu'il avait connue, mais une bête de joie, nerveuse et passionnée, qui pressait contre son sein la volupté incluse en l'homme, un désir ne luttant contre l'autre désir que pour

aller chercher plus loin et plus intensément la pâmoison commune, une force adverse qui ne s'oppose que pour rompre plus délicieusement l'énergie. Dans un transport d'allégresse, Broumitche, à genoux, souleva dans ses larges mains Débia presque nue ; la limpidité lunaire caressa la peau blonde, les cuisses longues, le ventre, la face qui, haussée par-dessus la chemise groupée sur les seins, riait du jeu, riait :

— Laisse-moi !... Tu vas me faire tomber !... On va nous entendre.... On va nous voir !

L'air dur, soudain, il demanda :

— Et ton père, où est-il ?

Le souci d'autrefois revenait... Il la posa sur le sol, guigna le haut du talus, brusquement méfiant, aux aguets. « Toujours le vieux, toujours le bic ! » Il découvrit qu'il détestait le père autant qu'il aimait la fille.

En lui la colère faisait aisément naître l'intention homicide. Sa haine s'affirmait entière, brutale, sans mesure. Si l'autre avait surgi, l'autre dont la seule image évoquée ruinait le charme de la volupté et la beauté du souvenir, sans conteste, il l'aurait tué.

Il restait attentif, observant l'ombre balancée des tamarins sur le sol, l'ombre immobile des broussailles aux pentes du talus. Elle le rassura :

— Il est pas là... Il a été condamné à la corvée. Trois jours il lui a donné l'police, pourquoi il a coupé du bois.... Juste, voilà le dernier jour....

Du regret traînait dans sa voix. Comme il restait silencieux, elle poursuivit :

— Quand il est là, je peux pas venir. Pourquoi je suis pas venue l'autre semaine, pourquoi tu t'es fâché ; c'est parce que j'ai peur de lui. Moi, j'en ai assez ! Tu vois, je t'aurais pas vu, je te jure, je me jette dans l'eau.

La mer fut allègre et puissante. Sa musique coula dans les veines de l'homme, chaleureuse, illimitée.

Sous l'incohérence des mots, il devinait un désespoir

celui, peut-être, qui venait de la mûrir, de la transformer en femme, dans le court abandon; ce même désespoir dont elle devenait une maîtresse ardente, pareille à celles de sa race en qui l'intelligence n'existe que pour exalter l'amour.

Il serra les poings.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait?

Elle lui vit une figure inconnue : celle des jours de bataille, jadis, sur les quais d'Alger : mâchoires contractées, œil dur, face violente, brune comme un cuir cordouan.

— Va! dis-moi.... n'aie pas peur!....

Elle se confia. Depuis huit jours elle espérait sa présence, sa protection. De les désirer si avidement, elle avait compris qu'il lui était cher. Presque sanglotante, elle expliqua :

— Il veut me marier... Il a dit comme ça qu'il va me marier avec un de la montagne qui donne cinq cents francs, un Kabyle! Déjà, ils ont parlé. Moi, je veux pas....

Elle s'indignait à la pensée de partager la couche d'un barbare, brutal et crasseux, elle qui avait été à l'école des Français. Le sort de vivre avec une première épouse flétrie et d'autant plus jalouse, cette perspective de subir les caresses d'un mari puant l'huile et le bouc, dans la chambre où bêtes et gens gisent pêle-mêle, et ne jamais manger à sa faim et se plier aux rudes caprices du maître et puis, devenue vieille, cet avenir entrevu de porter des charges, de tirer la charrue accouplée au bœuf, d'être moins soignée que la jument et plus battue que le chien, tout cela au lieu de vivre avec Broumitche, tout cela l'épouvantait.

Elle pleura. Elle lui embrassait les mains.

— Je te jure, je me jette à la mer... ou bien je pars, je vais à Alger dans une maison de femmes... Je te jure....

Elle avait d'autres craintes, et celles-là confinaient à la terreur folle.

— Quand il saura, quand le Kabyle lui dira que je suis comme ça, il me tuera....

De fait, chez ce peuple où la virginité constitue la grande valeur des filles, chez ce peuple où la rouge preuve de cette

virginité s'étale sur une chemise arborée comme un étendard, la réalisation du projet de mariage menaçait d'avoir des suites terribles :

— Il me tuera.

— Attends, dit Broumitche. Il réfléchissait : — Partir, l'emmener. — dans une ville de la côte, où il pourrait travailler, où ne saurait l'atteindre la vengeance du père ? Partir ?... Il abandonna cette idée. Et sa maison, son bien, sa vie tranquille et libre ? Il faudrait recommencer les louages d'avant ?... Et la police ?...

— Attends, répéta-t-il.

Il posait sa large main sur l'épaule frêle.

— Pleure pas... Ecoute-moi... Je te jure que tu n'épouseras pas le pouilleux, tu resteras avec moi !...

Elle levait sur lui des yeux d'espoir, des yeux craintifs et sauvages. Broumitche se campa. Sous le jersey aux rayures multiples, le torse bombé, il conta sa propre louange :

— Je suis Broumitche !... Ecoute... Un jour, trois hommes, trois costauds, tous à la fois, je les ai descendus... Je suis Broumitche... D'un coup de tête je casse une porte...J'ai reçu sept coups de couteau..., j'ai nagé pendant dix heures dans une tempête..., sur les quais tous avaient peur : j'étais le roi !... Je suis Broumitche ! les poissons sont louettes, mais moi, plus qu'eux ! Et je suis plus louette que ton père et toute la séquelle des bicots...N'aie pas peur : je te défendrai. Il y a quelque chose là — il frappait ses pectoraux et ses biceps d'un poing noueux — et là aussi il y a quelque chose... Tiens, écoute ! — sur son crâne des coups sonnèrent comme le choc d'un marteau sur du bois. — Je suis Broumitche, et la tête, elle vaut encore mieux que les bras... Je te défendrai. Ton père, je le prendrai comme ça, tu vois, et comme ça — il avait ouvert ses mains qui se contractèrent en des gestes d'étrangleur ; il figurait la torsion lente, le ploiement irrésistible vers la terre — comme ça... je le mettrai dedans et il ne bougera plus...

Aux grondements de cette colère cruelle se crispa le

visage de la fillette. Sous le ciel lunaire, développant jusqu'à l'infini sa plus pacifique clarté, au chuchotement puissant et répété de la mer, l'évocation du meurtre flotta.

Il y eut un grand et profond silence où vibra par intervalles la symphonie des vagues. Broumitche réfléchissait.

Plus tard elle balbutia :

— Tu le jetteras dans l'eau ?...

Face souple, redevenue joviale.

— Non ! Pas ça !... t'inquiète pas ! Nous sommes au mois d'octobre... Les premiers orages y vont pas tarder... Attends qu'il pleuve, qu'il fasse le tonnerre... Asténa !

Que voulait-il dire ? Elle questionna, curieuse, insistant :

— Pourquoi tu dis qu'il faut le tonnerre ?

Il ne répondait pas. Il la prenait à nouveau d'une étreinte qui enveloppait tout le corps.

— T'occupe pas... Donne-moi ta bouche... Profite. De quelques jours on se verra pas. Mais n'aie pas peur, je veille sur toi. Quinze jours encore peut être... et après tu viendras avec moi, pour toujours... Je te jure !...

Il allongeait le bras, solennel. Elle, la confiance la pacifiait. Ils mêlaient leurs bouches encore, les lèvres d'où le désir renaît. Il la raccompagnait, il lui répétait :

— N'aie pas peur... Je veille sur toi...

Avec sincérité.

★

A Espinoche, le cafetier, maigre et mélancolique Espagnol dont le profil de renard apparaît dans un encadrement de bouteilles, à Espinoche qui s'efforce, par raison commerciale et mercantile diplomatie, de simuler une joie qu'il n'éprouve jamais et une attention parfois défaillante, Broumitche proposa :

— Je te joue encore une partie... Hô Méziane ! grand voleur, viens ici... Je fais un verre sur toi !...

Hadj était sur la porte de l'estaminet, regardant tomber la pluie. Dès l'invite, il fut accoudé au comptoir.

— Grand voleur ?... j'te jure, tu gzagères. J't'ai pas pris dix kilos en trois mois !...

Il but son café, se brûlant la gorge avec délices, à jeun depuis le matin, malgré l'humidité du temps.

D'un grand geste las, il expliqua sa misère.

— Meslout !... Y en a pas l'sou !

L'hiver débute : depuis quelques jours, la tempête cingle, une tempête entrecoupée de coups de soleil. Broumitche ne sort plus en mer, la saison du braconnage est passée et, comme chaque année, à la même époque, Méziane rôde au village en quête de travail, à la piste de menus vols, ou de plus gros, s'il s'en présente.

— Allez, encore une « maison » !...

Sur un comptoir de bois, dans une salle au plafond bas, qu'assombrissaient les tables peintes en vert, la tapisserie brunâtre et la tristesse du jour, Broumitche lançait les dés. Mais loquaces et bruyants survenaient Roudil, le forgeron, et les frères Caruana, les laitiers. Espinoche s'empressa. Ses yeux rapides allaient des verres où il ne faut pas verser plus que la mesure aux dés projetés par le gobelet de cuir.

— Triche pas, hein !...

— Et où je triche ?... protestait Broumitche d'une voix plaintive... Regarde ! J'ai le concierge, j'ai pas la maison... Encore tu dis que je triche !...

Certes, il n'avait pas de chance. Il ne lui restait que deux coups à jouer. Le jeu commande qu'on ait d'abord la « maison », qui est le quatre, puis l'as : le « concierge ». Les points qui figurent les « locataires », et dont le nombre fait le gain ou la perte, ne peuvent être comptés qu'ensuite. Il y avait, dans cette récréation, comme un symbole, comme une apologie de la propriété. Au deuxième coup, Broumitche amena le quatre, au troisième il compta ses locataires : six dés, dix-sept points !

Le patron jouait à son tour. Il gagnait.

— Hô Méziane ! tu vois l'argent que tu me coûtes !

— Eh bien ! Broumitche, demandait Roudil, ce matin tu perds ce que tu veux ?

— C'est sa troisième tournée, précisait Espinoche.

— La culotte, quoi ! concluait Roudil, gaillard jovial et noir, vrai forgeron de village.

— Où tu prends l'argent? Y a pas moyen de faire l'association ?...

Et, d'un air farce, clignant de l'œil, Caruana l'aîné sortait une plume de sa poche, faisait mine de l'arracher du dos de Broumitche :

— Hacalla ! où y sont les pigeons ?

Broumitche riait. Et le visage chafouin de Méziane se plissait de gaîté.

— Laisse !... Le café, si je veux, je l'achète... qu'est-ce que c'est pour moi ?... Tiens, Espinoche, donne un paquet de cigarettes...

Méziane tendait la main.

— Tu fumes maintenant ? Jamais je t'ai vu fumer !...

— Aujourd'hui je me refuse rien !...

— Oh ! oh ! tu as trouvé la fortune, alors ? raillait Espinoche. Tu as trouvé la mine de fromage roquefort ? Tu as récolté le macaroni ?...

Ils s'esclaffèrent, Roudil d'un rire sonore, les Maltais avec des gargouillements dans la gorge, le Kabyle par éclats crépitants. Broutmiche prit la mouche.

— Vous croyez que j'ai pas le sou, alors ? Salaouèdje comme vous ? Nous avons le portefeuille, nous autres !...

— Ah ouatt !

Il le sortit grand, luisant, solide. Avec un sourire de triomphe anticipé, il ouvrit les fermoirs, tirant une liasse de billets de banque.

— Je suis un crève-la-faim, moi ? Banquier, mes amis, banquier !... Pas besoin ! je fais renouveler les traites, moi !...

Il visait les Maltais, le forgeron, Espinoche...

— Hacalla ! mon-z-ami ! tu as tué un Juif !...

— Eh ! eh ! Combien tu as là-dedans ?

— Les économies ! se rengorgeait l'autre. Qu'est-ce que vous croyez ? La purée ?... Plus de mille francs, y a là...

— Hacalla ! jurait Caruana l'aîné. Méfie-toi le bicot, Broumitche, y va te faire la pêche !...

Mais Hadj Méziane se récriait, le doigt tendu, menaçant :

— Entention, le Maltais, hô !... Ferme ça que tu dis ! Toi, tu voles plus que moi. Tu moulles la lait...*Du laye* maaâdam, paaâsse le bol... *Du laye ?* sbouba du *laye !*... de l'eau, oui !

Impayable, il restituait à merveille la tonalité de cet accent de Malte où les longues s'exagèrent, où les brèves tombent soudain.

— Sbouba du laye !...

Roudil calma la dispute commençante. Car piqués au vif, les Maltais se vengeaient de l'injure par l'outrage consacré : sale bicot !

— Vous autres, les bics, vous êtes des voleurs !

— Assez !... barca !...

Méziane insistait :

— Moi, j'rigole pour le poisson, tu entends, hô, le Maltais ! Pas pour l'argent, tu sais...

Rageur, il dressait son doigt maigre devant sa figure de fouine.

— Entention, hô !

— Barca !... reprenait Roudil.

Et, comme toujours, la plaisanterie de Broumitche désarma les colères :

— Qui c'est qui dit que Méziane c'est un voleur ? Où il est celui-là ? Tiens, Méziane, mon vieux, voilà l'argent : tu mets l'enchère pour avoir le sardinale tout neuf. L'intérêt, tu le paies avec les sardines ; tous les matins je ramasse les arêtes...

Il promenait le portefeuille sous le nez du Kabyle pour jouir de sa mimique d'indifférence.

Un temps, ils bavardèrent, Broumitche racontant mille

histoires dont pouffaient les autres. Encore, il offrit une tournée.

— Allez, je paie, voilà cent francs...

Espinoche servait. Méziane retrouvait sa bonne humeur. Il buvait à petites gorgées, parlant d'abondance. Tous étaient heureux.

Broumitche expliquait :

— Quand y fera beau, je vais à Alger, mettre l'argent au « Créionnais ». Plus tard je vends la maison, j'achète un bar dans la rue Sadi-Carnot ou à Bab-el-Oued, là où y a affaire, quoi ! Oil là, je fais comme toi, hô ; Espinoche ! je gagne le pèze !...

— Achète plutôt les chèvres, essayait Caruana. A Alger on porte le lait en ville.

— Tu sais, si tu veux, je te vends ici, hasardait Espinoche. Moi, j'ai fait la pelote. J'ai envie de me mettre colon...

Broumitche raflait la monnaie rendue sans compter, d'un geste de faste :

— Laisse, laisse, je me sauve !... Tous y veulent faire des affaires... Ma parole, si je reste ici, je suis fauché... Hô Méziane, tu rentres chez toi ?...

Il s'en allait, simulant une crainte comique, et Roudil lui criait :

— Hô Broumitche, prête-moi cinq cents francs ! Nous montons le garage des automobiles !...

Déjà loin sur la route, Broumitche se retournait et, le bras tendu sous le claquement de l'autre main, taillait une basane :

— Tiens !

Les autres s'égaudirent sur le seuil. Quand même, ce sacré Broumitche !...

L'un abrité par son caban de prélart, l'autre encapuchonné d'un sac, les deux hommes marchaient sous la pluie, une pluie dense et qui fouettait. La route se prit à des aspects de rivière, ils durent s'abriter à mi-flanc d'un talus, sous un gros arbre.

— Sale temps ! grognait l'Italien. Va savoir quand je pourrai aller à Alger !...

— Ti en as peur pour l'argent ?...

— Hé ! répondait l'autre, secouant la tête d'un air perplexe, une vague inquiétude sur sa face — hé ! bien sûr, ce sera plus mieux dans le coffre-fort...

L'Arabe donnait sa recette :

— Tu vas chez toi, tu fais le trou dans la terre, tu caches. Personne y trouve. Meilleur que la banque !...

— Tu as trouvé ça tout seul ?...

— Moi, comme ça, j'fais... J'en ai deux cents francs... Personne y connaît... Rien que des douros... Dans la terre, ti es sûr... c'est taïba !

Il souriait matoisement. Ils repartirent et Broumitche qui esquissait des ronds de jambes pour éviter les flaques répondait.

— Ah ! figure de couscouss ! Tu crois que je vais faire un trou dans la terre ?... Tu m'as pas regardé... Laisse ! Il est bien l'argent. Laisse qu'il dort dans le paletot. Celui qui veut le prendre, il tombe sur un os...

Méziane pinça les lèvres, moue dubitative :

— Et si la nuit y vient les sarracqs ?... C'est pas bon, ti sais ?... Tu en as pas vu comment y te regardait le garçon à Espinoche ?... C'est un homme des Kalfoun, là-bas, Palestro. Crapules, mon-z-ami !

Mue par quelque ressouvenir, querelle de douars, antipathie de tribus, une vieille haine pointait dans ses paroles. Non sans malice il ajouta :

— Demain tous les Arabes sauront que tu as de l'argent...

— N'aie pas peur, la porte, elle est solide. Ça m'empêchera pas de dormir...

Un instant Méziane fut silencieux, puis comme une vérité démontrée, propre à dissiper toute inquiétude, il affirma :

— C'est vrai !... Toi, tu en as la porte... Dans les gourbis y en a pas la porte !.. macache !..

Ils allèrent. La pluie qui avait presque cessé recommen-

ça de tomber à grosses gouttes. Ils coururent. Passé le ponceau où bifurquent les chemins, ils se quittèrent. Méziane prit à droite.

— Allez, adios!..

De gros nuages roulaient derrière eux, engloutissant les cimes de l'Atlas. Le tonnerre gronda.

*

L'après-midi de ce même jour, vers cinq heures, dans sa cour, Broumitche profitait d'une accalmie pour soigner ses volailles quand une voix le héla :

— Ya Broumitche !..

Il leva la tête. Au bas de la côte qui porte à mi-flanc le gourbi du Kabyle Débia apparaissait à travers une haie de roseaux. Elle lui faisait signe d'attendre. Quelques instants après elle arriva.

— Hô Broumitche !... Voilà : mon père y m'a dit comme ça de voir si tu étais chez toi. Tu sais, il a dit : cache-toi pour pas que Broumitche y connaisse...

— Tiens ! il a dit ça, ton père ?

Il ne marquait nulle surprise.

— Reste un peu.

Elle se défendit.

— J'ai pas le temps...

— Un peu, rien qu'un peu...!

Il l'entraînait. Ne le voyait-on point ? Non... La porte tourna, se referma.

— Embrasse-moi !

— Tu es fou !..

Déjà il la prenait en hâte, non sans sensualité nouvelle, à cause de l'imprévu. Il se secouait comme un coq, l'enlevait dans ses bras, l'embrassait :

— Tu peux partir, si tu veux...

Le motif de la visite semblait oublié.

— Tu peux partir...

— Pourquoi il m'envoie ? demanda-t-elle.

Elle répéta :

— Tu sais, il m'a dit de me cacher bien, de dire à lui tout seul, de pas dire devant les autres.

Il sourit, plaisanta :

— Il n'a pas eu le temps de venir, il t'envoie. C'est une affaire entre nous deux... c'est convenu.. T'inquiète pas, marche... Amchi l'trek, marche le chemin.

— Alors je m'en vais ?

— Oui, va-t'en, ma belle. Merci du renseignement. Et puis merci pour le reste... Ça éclaircit les idées... Ah !.. et dis-lui bien à ton père... que je suis là...Tu m'as vu faisant la popote... dis-lui ça : ça lui fera plaisir...

De la cour il la vit circuler par la pente et disparaître enfin dans les figuiers. Il lui envoyait des baisers.

— Adieu, chérie !

La pluie recommençait, fine, pressée. Il regarda les montagnes coiffées d'une calotte de nuages : des fumées roulaient sur les pentes.

— Il connaît le temps, le bic !..

L'amour lui avait lassé les membres. Portes closes, il alla s'étendre sur son lit. A pratiquer son dur métier de marin, il possédait ce pouvoir de dormir à sa fantaisie le temps qu'il voulait. Deux heures après, comme il se l'était fixé, il se réveilla.

L'obscurité était venue. Régulière, l'averse sonnait sur les tuiles.

Il pensa :

— Ça c'est des bonnes pluies, des pluies qui durent... la terre, elle avait besoin, elle était sèche...

La nature de sa remarque, confrontée avec la raison précise qu'il avait de désirer la pluie, le fit sourire d'une manière ambiguë.

La clarté d'une chandelle déformant ses gestes sur les murs, il dîna des reliefs du précédent repas : du poisson et des pommes de terre bouillies. Il mangeait sans hâte, coupant des cubes de pain qu'il arrosait d'une lampée de vin.

Il se tourna,rangea la vaisselle, s'assura que les portes se trouvaient verrouillées ; celle qui donne sur la lande, devant la mer, l'autre, à l'opposé,qui ouvre sur la cour. Un haussement d'épaules :

— Pour ce que ça sert, les serrures !...

En quête d'occupation,il erra par le logis. Dans la chambre se dressait son lit, monumental. Une glace dorée brillait sur la cheminée, derrière des pots gagnés à la foire et garnis de fleurs artificielles. Un fauteuil,une table à toilette; sur une commode, dans un globe de verre, un bouquet tout jauni de fleurs d'orangers, trois chromos : le Christ, Joseph et Marie — les meubles des vieux, tels qu'il les avait trouvés au jour de leur mort. Le tout scrupuleusement net. Il astiquait sa maison comme un bateau. L'autre pièce, sur le devant, l'ancienne salle à manger, il l'avait transformée en magasin. Là s'entreposaient les engins de pêche, les nasses et les filets, les corbeilles à palangres, puis des cordages, des voiles roulées, des avirons debout dans un coin et des pots de peinture sur des étagères. De l'autre côté se rangeaient les provisions de bouche : deux sacs de pommes de terre, des pâtes dans des papiers jaunes, du riz dans des sachets verts, des piments rouges à côté d'un chapelet de soubressades. Une chaise dépaillée, et qu'il se proposa de réparer au premier jour, montait la garde devant la table où il tressait ses lignes. Derrière la cloison, la cuisine; en face, un cabinet de débarras. Une vraie maison, plus que grande pour deux, une vraie maison bâtie et meublée avec amour et patiemment.

Broumitche goûta cette impression de bien-être et d'intimité à quoi s'était aussi complue l'âme naïve de ses parents. Il aima sa maison, commode et amicale.

— Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?..

Sous la flamme jaune de la chandelle, battant un paquet de cartes grasses d'usage, il commença une réussite. Celle qu'il tenta était compliquée. Il s'y absorba. Après trois échecs le succès récompensa sa patience.

— Y a bon !

Il soupira.

— Quelle heure c'est ?...

Neuf heures et demie seulement! Il hésita à se jeter sur son lit. Dormir deux heures ?...

Il se ravisa par crainte du sommeil qui tout de même pouvait le gagner.

— Et les cigarettes, hô ! les cigarettes !

Il oubliait le paquet, acquis chez Espinoche, le matin même. Il en fuma deux, coup sur coup.

— Pas loin de dix heures. Allons !

Dans sa chambre, au-dessus du lit, il décrocha un fusil, le vint examiner dans la lumière ; calibre douze, percussion centrale, triple verrou : une belle arme, payée cher, mais par mensualités. Bien entretenue, graissée. Il l'essaya soigneusement, enleva les cartouches qui garnissaient le tonnerre, promena un coup de baguette dans le canon, fit jouer la détente, doucement, son pouce maintenant les chiens :

— Taïba !

Il chargeait l'arme avec des chevrotines, faites du jour même, par méfiance des vieilles qui peuvent rater. Il s'amusa à faire reluire le vernis de la crosse : un coup de chiffon. Il posa l'arme sur son lit, s'y assit et souffla sa chandelle.

L'ombre régna. Longtemps après, il fut ouvrir la porte. Une bouffée de vent lui cingla la face, la pluie oblique le fustigea.

Nuit compacte. Toute proche la mer mugissait, et, plus près encore, l'eau de l'oued précipitait sa course furieuse.

— Quel sale temps !...

Le calme du logis, la porte refermée, lui parut profond.

— Bon, voilà le canon de Jésus-Christ !

Flammes tressautantes, des éclairs s'allumèrent, qu'il devina aux rais de clarté brusque filtrant au travers des issues. Le tonnerre retentissait : un bruit lointain, roulant

par rafales énormes dont tremblait la maison, sourd, qui s'éloignait.

— Ça va !

Dans les ténèbres, il revint au magasin, retrouva sa chaise, son tabac. Il fuma.

Longtemps. Trois ou quatre cigarettes. Il s'engourdissait. La pluie tombait toujours. Il entendait, sur le crépitement brouillé de l'averse, le floquement des gouttes égarées par la cheminée. Et le petit tison rougeoyait dans le noir, à chaque aspiration. Seule vivait cette étincelle silencieuse, inquiétante, ce point rouge, qui brillait dans un halo bref, s'assoupissait sous la cendre.

Un moment la chaise craqua de son départ brusque. A genoux, incliné, il se glissait lentement le long des murs. De l'autre côté vivaient la pluie, le vent, la tempête, la nuit mystérieuse. Par les quatre pièces successivement, il circula dans une reptation muette, collant son oreille au mur, essayant de reconnaître le bruit qu'il attendait, le bruit qu'il avait appâté le matin même et qui ne pourrait pas ne pas venir.

Il ne distingua rien, rien, que le chant de la pluie monotone et flic-flaquant sur le sol.

— Pas minuit encore !...

Il fuma. A chaque aspiration, sa face sortait de l'ombre. Ses yeux surprenaient sur son nez comme un reflet rouge. Il s'exerça à produire le plus de clarté possible, évalua la distance où les objets restaient encore perceptibles, atteints par ce rougeoiement.

— Au moins quinze centimètres...

Deux, trois cigarettes. Le temps passait insensiblement. Venue quand même, une crainte le fit repartir au long des murs, les auscultant...

Le tonnerre gronda, la pluie redoubla de violence. Sous la porte le vent sifflait, s'engouffrant par la cheminée. Toute la maison était secouée de rafales.

Rien. A travers toutes ces rumeurs, il guetta l'autre qui

devait se faire hameçonner. Car si la sardine prend le poulpe, les bonnes manières les femmes, l'argent les voleurs, le bruit se prend par les autres bruits.

Il écoutait : rien !

— Mon vieux, comme je fume !

Il eut un petit rire, la gorge sèche, l'estomac brouillé. Pour tuer les minutes, ces minutes qui amèneraient l'événement, à la longue, comme une ligne de fond mène le mérot, dans le noir, nu pieds, il arpenta la pièce.

Le bruit ruse avec le temps, mais Broumitche était sûr qu'il viendrait.

Il essaya de prévoir par où. Par la chambre, par la cour, le hangar ?... Dans la chambre, il ne surprit rien, ni dans la cuisine, non plus dans le débarras, mais un moment après, comme il sommeillait presque dans cette pièce qui lui sert de magasin, le bruit se fit prendre.

L'homme se trouvait assis à terre, le dos contre le mur. C'est par le truchement du corps que le bruit se révéla. Il ne l'entendit pas, il le sentit. Ce fut une percussion contre le mur, légère, à la vérité, suffisante pour que le corps la recueillît. Il se pencha, l'oreille confirma la capture.

L'homme éprouva un grand apaisement, l'heure d'agir chassait l'angoisse de l'attente.

Le bruit est double : choc sourd, irrégulier, et, dans les intervalles, grattement de fer sur la chaux et les briques.

Le tonnerre éclate. Il se répercute dans les vallonnements proches ; la grêle cingle la terre, le vent hulule : le bruit ne fait trêve. Autour de lui, il y a les bruits innombrables qui l'ont attiré. N'importe ! derrière le mur l'oreille le guette et le reconnaît, l'oreille le suit. Et l'homme sourit.

Fantomatique, l'homme va dans la chambre, revient.

Il s'assoit sur sa chaise et, au travers de ses genoux, il tient son fusil. En l'air, il y a le voyage d'un point de feu, le paisible geste du fumeur ; dans la chambre, un silence pesant, plus dense d'être assailli par les clameurs de l'orage, d'être sapé peu à peu par le grattement à mesure perçu

plus net, plus proche, si proche que, tout à coup, il pénètre dans la chambre, avec un jet de vent qui met du froid sur la main pendante de Broumitche.

Par le trou, au ras du sol, entra dans la chambre quelque chose qui vivait, qui arracha le plâtre, tâta les pierres et les disjoignit. La main qui portait le feu à la bouche de l'homme interrompit son va-et-vient. Elle s'immobilisa contre le mur, et, conque lumineuse, elle descendit, éclaira la chose vivante qui pénétrait et s'en allait tour à tour, et, enfin, ne reparut plus.

Le murmure de la pluie s'était assourdi. Un froissement d'étoffe se fit entendre.

Sous une dernière aspiration, la cigarette penchée vers le sol projeta un halo furtif révélant une forme bizarre : un sac roulé autour d'un bâton. Cela entrait avec précaution, se mouvant dans tous les sens. La clarté fit ressortir cela brusquement, et, son office terminé, décrivit une parabole, retomba et s'éteignit, juste dans le même temps qu'en bas la chose s'immobilisait.

L'homme aux aguets devina la poussée rampante et respirante d'un corps.

Quelques secondes... Allongeant le bras et tâtant du canon de son arme, Broumitche rencontra un obstacle, une boule ronde et dure. Une syllabe rauque, un cri de terreur et de supplication, avant la détonation des deux coups lâchés à la fois... Braâm !...

Le silence de la maison avait lancé son éclair et son tonnerre contre le bruit. Et le bruit étant mort, la maison redevint vivante.

Broumitche alluma la chandelle. Un homme était couché là, sa tête et ses épaules déjà dans la chambre, une tête en bouillie broyée par dix chevrotines logées à bout portant. Et cette bouillie saignait sur le bâton qui s'habille d'un sac et rentre toujours le premier, pour que ce simulacre reçoive, en cas de guette, le coup de feu inefficace et qui prévient.

La ruse ne peut rien contre Broumitche.

— Je suis Broumitche, hô !...

Au contact de l'arme, dans un effort convulsif, Hadj Méziane avait tenté de s'enfuir. Il apparaissait contracté, tête fracassée, corps maigre boulé sur les mains, dont l'une tenait une lame, une flissa bleuâtre, longue de vingt centimètres, propre à éventrer un homme d'un seul coup.

— Ah ! le salaud !... Il m'aurait fait !...

Le cadavre mis en pleine lumière :

— Je vais le rentrer... *Ils* seraient capables de venir l'enlever...

Il demeura rêveur. Cela simplifierait bien des choses, oui... Pourtant il n'y fallait pas compter : Hadj n'avait pas de complices.

Et qu'importait du reste ! L'Italien ne tenait-il pas sa Preuve, avec une grande lettre, la Preuve contre quoi ne peut la subornation des témoins, le mensonge accumulé d'une race ?...

— Vaut mieux pas toucher... rien toucher...

Il avait sommeil, il était rompu. Il regarda son lit : avant le jour, deux heures de repos, comme cela lui serait nécessaire ! Il se raidit : non !

Dans la lumière placide de la bougie, près de cette tête qui continuait de saigner, assis sur sa chaise, Broumitche se chaussa. Sans retard, il fallait aller prévenir les gendarmes, les témoins, Espinoche, Roudil, les Caruana. Il répétait sa leçon :

— C'est parce qu'il m'a vu de l'argent !... qui l'aurait cru ?... — Lui ne s'était point douté qu'il tirait sur Méziane. Arrivé juste, réveillé par miracle... (il défaisait le lit, s'y étendait un instant, froissait les draps de l'oreiller)... — réveillé à temps, bon Dieu! parce que, comme couteau, ça se posait là !... Pauvre diable !... Après tout, c'était un père de famille !... La misère... un moment de folie... En dédommagement, il offrait de nourrir un de ses enfants, la petite Débia, par exemple, qui sait faire le ménage....

LOUIS LECOQ et CHARLES HAGEL.

POÈMES

DE ROBINSON CRUSOÉ

CHANT I

Pour célébrer Vendredi.

A Vendredi, moi, Robinson Crusoé,
je dédie ces poèmes.

Parce qu'il était nu, noir et naïf,
j'ai voulu perdre Vendredi
dans les détours de mainte foule
et de maint livre.

Vendredi ! Vendredi !
Et te voici
au seuil de ce livre,
ô mon âme perdue
et toujours retrouvée !

Est-ce donc ma faute,
ma belle âme ?

— Nigra sum sed formosa.

Vendredi ! Tu es encore là.
Tu roules de bons yeux.
Tu es l'esclave.
Je suis le maître.
Je te dédie ces poèmes.

Et je n'ai donc été si loin
que pour trouver cet homme
naïf, noir et nu ?

Vendredi ! écoute :
as-tu bien oublié
le goût de la chair d'homme ?
Ne me réponds pas. Joue
avec mon porte-plume
devant ma bibliothèque.

Tu es l'esclave.
Je suis le maître.
Nous nous aimons.

Mais pourquoi,
chaque fois que je veux raconter
ma vie, faut-il que je trouve
sur mon papier comme sur le sable, jadis,
l'empreinte de ton pied nu ?

—

CHANT II

Pour célébrer la soie et l'eau de ma sagesse

Vendredi ! Vendredi !
il en va des livres
comme des enfants :
on n'invente à les faire
que la joie de créer.

Ma sagesse comme quelque chose de joli
se déroule
et les mots abstraits mêmes
sont pleins d'odeurs.

L'Allégorie est changeante,
sincère dans l'abondance
des réminiscences.
Car il en est peu qui viennent
de mes professeurs.
Et comment plusieurs réminiscences
pourraient-elles m'empêcher d'être ?

L'Amour est une bouche avec des dents
qu'un mince trait de salive sépare.
La Haine, un poing avec ses rides
et ses tendons.
La Beauté, une statue. Puis
au bord d'un trottoir
une petite fille.
Puis un accord sonore.
Puis un vers. Et la beauté
est absolue.

Vendredi ! Vendredi !
si tu n'avais pas peur,
au bout de mon regard
sur la planche aux théorèmes,
tu verrais quelle physionomie
je donne à l'Absolu.

Mais regarde
ma sagesse comme quelque chose de joli
qui se déroule,
ma sagesse
comme de la soie qui tombe
sur tes épaules noires.

Ma sagesse,
comme une cascade en Suisse
(avec tout le paysage)
qui sonne sur ton dos de nègre.

Et ne crains rien.
Car tu en sortiras tout nu
et à peine mouillé.

—

CHANT III

Pour célébrer une nuit d'insomnie.

Dans cette mansarde,
où l'insomnie de deux amis

rend la mienne presque douce,
je pense à Vendredi
(l'un se soulève sur la paille),
je pense à Vendredi, si bien
que je ne dors pas.

Ah! qu'il faut peu de chose
pour consoler le poète qui songe
à Vendredi et s'étire !

Parce qu'ils ne dorment pas,
voilà que je suis heureux.

Comme je referme l'oreille
sur le seul silence
de la maison inconnue ;
comme au vent de rosée
je sens que ma poitrine
se colle au ciel humide ;
mais comme un ver luisant
égaré dans la chambre
dangereusement se meut
dans la paille :
voilà que je suis heureux.

—

CHANT IV

Pour célébrer une joie.

Mais avec du soleil
aux coudes, le Poète,
parce qu'il n'a plus
de pardessus d'hiver
(eh! est-ce par pudeur ?)
rit comme un enfant nu.

Mais à travers les fleurs
de ce petit verger,
parce qu'il a pu lire
le nom de l'aubergiste,

il dit à son amie
que voilà le printemps.

—

CHANT V

Pour célébrer un soir de mai.

Vendredi! avec ton rire
ignorant du sourire
le poète va aux champs.

Vendredi! avec ton verbe
aux flexions lentes gazouillantes
le poète parle à ses amours.

Vendredi! les amours du poète
ont des bras doux comme ceux des nègres
muris sous l'équateur.

Mes amours, emmêlons nos jambes
aux sièges de la balançoire,
qui nous balance
des fleurs du cerisier
aux branches du prunier.

Et le poète et ses amours
suspendus au ciel de mai,
à voir le branle des étoiles
pensent avec simplicité
qu'ils sont le pendule
qui règle l'ordonnance
du ciel de mai.

O balançoire de l'Auberge!

—

CHANT VI

Pour célébrer la sincérité de nos chants.

Parce que je n'étais pas inspiré
était-ce donc une raison
pour ne pas chanter?

— Mais Vendredi se met à rire.

Me voici plein de pudeur
comme une baigneuse qu'on n'a pas vue.
Que je suis sincère !
N'ai-je pas soufflé
ce tout petit souffle
qu'est mon âme de tous les jours ?

— Mais Vendredi se met à rire.

Ah ! il est dangereux de guérir
de son orgueil.

— Mais Vendredi se met à rire.

ROBERT DE GEYNST.

EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

L'INDUSTRIE NATIONALISÉE

—

Pour éclairer et déterminer les voies à suivre dans l'organisation de la production industrielle, il est essentiel d'examiner l'organisation industrielle établie par les bolcheviks communistes après leur conquête du pouvoir en Russie. Cela est d'autant plus important que, dans beaucoup de pays, les éléments qui se croient avancés préconisent la nationalisation de l'industrie comme le seul moyen de régénération économique.

Quels sont les effets de l'œuvre des Soviets, œuvre que résumait, au début, la formule démagogique : « Les usines aux ouvriers » ?

Afin d'étudier le régime industriel des Soviets dans l'ordre chronologique, nous devons considérer les périodes suivantes :

1° Tout le pouvoir dans l'industrie aux comités ouvriers.

2° Collaboration des comités ouvriers avec les administrations des usines.

3° Nationalisation de l'industrie.

4° Militarisation de l'industrie.

5° Faillite des principes communistes.

I. — TOUT LE POUVOIR DANS L'INDUSTRIE AUX COMITÉS OUVRIERS

C'est après la révolution de février 1917 qu'avec l'autorisation du Gouvernement Provisoire se sont formés les Comités ouvriers dans toutes les usines de Russie. Ces Comités étaient élus en *assemblée générale de l'usine.* Au début, ces Comités, après certains efforts des éléments

intellectuels, ont suivi la voie modérée et ont aidé à calmer les masses ouvrières en état d'excitation et, même, ont permis d'organiser la production pour la défense nationale, ébranlée dès les premières semaines qui ont suivi la révolution.

Mais c'est alors qu'arrive en Russie Lénine avec ses compagnons et que commence l'agitation sans merci contre la défense nationale et contre le Gouvernement Provisoire. Les bolcheviks virent immédiatement que les Comités ouvriers étaient le milieu le plus important où ils pouvaient faire pénétrer leur influence. Leur agitation fut très bien organisée ; sous prétexte d'augmentation des cadres ouvriers, des agitateurs professionnels, membres du parti communiste, s'infiltraient dans les usines hostiles au bolchevisme. En se basant sur les difficultés d'existence, en soulevant les masses ouvrières rétrogrades par des revendications constamment renouvelées, les bolcheviks réussirent, dans toutes les usines de Pétrograd et de Moscou, à se rendre maîtres de l'opinion des Comités ouvriers.

Sous leur influence, les Comités commencèrent alors l'organisation de la Garde Rouge, dévouée aux bolcheviks et répartie par détachements dans les divers quartiers des deux capitales. En même temps, les Comités ouvriers commençaient à se mêler directement à l'administration des usines et même aux travaux techniques, s'efforçant de cette manière de désorganiser le travail de la défense nationale.

La Garde Rouge, dirigée par les Comités ouvriers et le parti communiste, a pris part d'une façon active et directe aux révoltes du mois de juillet. Après s'être rendu maître de cette insurrection, le Gouvernement Provisoire essaya de désarmer la Garde Rouge des usines, mais sans y parvenir en réalité.

Au moment de la révolte décisive d'octobre, à Pétrograd et à Moscou, les Comités ouvriers et leurs Gardes Rouges avaient en main le contrôle effectif de la capitale, et purent fournir aux bolcheviks les cadres nécessaires pour la

prise du Palais d'Hiver et des casernes gardées par les rares troupes fidèles au Gouvernement Provisoire.

La police de la ville et l'occupation des bâtiments et des institutions publiques furent également assurées par la Garde Rouge aidée des soldats soulevés contre la guerre.

Le service rendu par les Comités ouvriers était considérable et le gouvernement bolchevik avait à s'acquitter envers eux de lourdes dettes. Au début, les usines furent donc mises à la complète disposition des Comités ouvriers.

Mais, comme d'énormes cadres d'ouvriers, surtout d'ouvriers non qualifiés, étaient toujours présents dans les usines mobilisées pour l'industrie militaire, il fallait les satisfaire, les payer suffisamment et répondre à leurs exigences parfois extravagantes. Les Comités se trouvèrent dans une situation difficile et à laquelle ils n'étaient pas préparés.

En premier lieu, ils mirent la main sur les caisses ; mais comme le contenu des coffres-forts était insuffisant et que les sommes les plus importantes appartenant aux usines figuraient sur les comptes courants des banques, qui à ce moment n'étaient pas encore nationalisées, les Comités se virent obligés d'une façon ou d'une autre de s'adresser aux directeurs propriétaires des usines.

Il s'ensuivit des conflits quelquefois sanglants, mais, devant la force, les directions des usines durent s'exécuter, d'autant plus que tous les pouvoirs du gouvernement bolcheviste appuyaient pour le moment les revendications des ouvriers.

En ce qui concerne la production et l'organisation du travail, l'administration et les ingénieurs ayant perdu leur autorité, les Comités ouvriers étaient incapables d'avoir une influence positive sur les masses ouvrières. En essayant de sauver les principes, les bolcheviks criaient sur tous les toits que maintenant que les usines étaient aux ouvriers, ceux-ci devaient travailler d'une manière consciencieuse et énergique. L'effet de toutes ces proclamations était nul. Dans les ateliers, pendant les heures de travail, on discutait, on fai-

sait cuire la nourriture, on lisait les journaux, mais on ne travaillait pas. Quand le comité ouvrier essayait de faire une pression quelconque sur les masses ouvrières, immédiatement s'organisait une assemblée générale, et le comité tombait; on en élisait un autre, qui d'ailleurs suivait plus ou moins la politique du premier et en peu de temps subissait son sort.

Bref, toute la politique des Comités ouvriers se réduisait à ce système : étrangler le bourgeois et évoluer de manière à rester le plus longtemps au pouvoir. Mais il faut reconnaître que les plus conscients des ouvriers, surtout les ouvriers qualifiés, faisaient tout le possible pour ménager l'administration et les ingénieurs, comprenant qu'ils étaient indispensables à l'industrie.

Dans cette période, le pouvoir bolcheviste suivait dans la politique industrielle le principe du laisser faire, du laisser aller. Mais la preuve était faite. Les Comités ouvriers étaient complètement incapables de diriger les usines et encore moins l'ensemble d'une branche d'industrie.

2. — COLLABORATION DES COMITÉS OUVRIERS AVEC LES ADMINISTRATIONS DES USINES

Sous l'influence de deux faits, il s'établit entre les Comités ouvriers et les administrations des usines une entente qui était d'ailleurs loin d'être cordiale. Ces deux faits furent, d'une part, le besoin de trouver les fonds nécessaires pour payer les ouvriers et, d'autre part, les exigences du pouvoir soviétique touchant la fourniture du matériel nécessaire à la formation de l'Armée Rouge. Les deux parties contractantes étaient évidemment dirigées par des sentiments différents. Les Comités ouvriers, sous la pression des masses ouvrières, qui, déçues des résultats de la révolution bolcheviste, ouvraient les yeux devant l'évidente misère, grandissante malgré les énormes augmentations des salaires, et exprimaient bruyamment leur mécontente-

ment, les Comités, disons-nous, cherchaient un appui dans les administrations des usines.

De leur côté, les administrations des usines, supposant que l'état de choses établi par le régime bolcheviste était temporaire, et considérant que l'industrie russe étant un élément de force économique très important pour le pays, il fallait à tout prix la sauver d'une destruction complète, voyaient que cela n'était possible qu'avec la collaboration des Comités ouvriers qui, sous la direction des ingénieurs et des techniciens, empêchaient les actes de vol, de destruction et de sabotage auxquels pouvaient se livrer certains éléments ouvriers.

La question de recevoir les fonds nécessaires des banques, qui venaient alors d'être nationalisées, ne pouvait se régler sans une entente mutuelle entre les administrations des usines et les comités. Le mécanisme était le suivant : l'usine présentait un devis pour le mois courant; ce devis était contresigné par le comité ouvrier et certifié par le soviet local ; il était ensuite présenté avec un chèque signé par le directeur à la banque, qui délivrait la somme après un contrôle effectué dans la banque même par un commissaire.

Comme la production des usines était presque nulle, aucune somme nouvelle n'entrait au crédit des comptes courants des usines, et comme, d'autre part, les augmentations de salaires épuisaient les sommes figurant aux comptes courants, on était obligé de rechercher les fonds nécessaires. Cela se faisait par des démarches faites à la fois par l'administration et le comité auprès des pouvoirs soviétiques.

Telle était la situation quand survint la paix de Brest-Litovsk. L'armée se démobilisa. Par contre, les bolcheviks réussissaient à former les premiers cadres de l'Armée Rouge, composés d'hommes sur lesquels ils pouvaient compter. Le mécontentement des ouvriers dans les villes devenait inquiétant ; les dépenses de l'industrie étaient si grandes, que les banques délivraient avec difficulté le papier-monnaie nécessaire. Les bolcheviks se virent obligés de se dé-

barrasser des ouvriers qui ne leur étaient plus nécessaires et devenaient même dangereux. Ils se décidèrent à démobiliser l'industrie, sous prétexte de la réorganiser pour le travail de paix. Les administrations des usines étaient aussi très heureuses de ne plus subir la terreur des ouvriers inconscients et affamés. En quelques jours on décrétait la démobilisation complète de l'industrie et les ouvriers se voyaient jetés dans la rue, en recevant comme récompense pour les services accomplis une avance de salaire de six semaines.

Les militants communistes qui s'étaient le plus distingués comme ayant rendu des services au pouvoir soviétique bénéficiaient de fonctions diverses dans les innombrables administrations soviétiques. Les usines conservaient leur administration, un cadre de spécialistes réduit au strict minimum, et leur comité ouvrier comme gérant et contrôleur.

Poussés par le chômage et par la famine que produisait le blocus déclanché par les campagnes contre les villes communistes, la majeure partie des ouvriers ayant conservé des relations avec leurs villages s'empressèrent de quitter les villes. Mais l'état des choses était plus grave pour ceux des véritables prolétaires, en général des ouvriers qualifiés, qui n'avaient rien d'autre que leur métier. Ceux-ci, qui ne désiraient nullement rejoindre l'Armée Rouge, après avoir mangé leurs disponibilités, se virent réduits à une terrible misère. Restant tout de même fortement rattachés à leurs usines respectives et à l'industrie en général, ils commencèrent une action de pression sur le pouvoir soviétique, et surtout sur les Comités des ouvriers qui, restés dans les usines, jouissaient d'une situation privilégiée.

Les Comités ouvriers, sous l'effet de cette pression, furent obligés de faire des efforts pour la réouverture des usines et pour la reprise du travail. Alors nous assistâmes à un phénomène curieux : des ouvriers des Comités, accompagnés de représentants bourgeois de l'administration des usines, parcouraient les innombrables administrations bu-

reaucratiques des soviets, à la recherche de l'argent manquant, de nouvelles commandes, de combustible et d'autres matières indispensables à la production. Partout ils constatèrent l'incohérence et l'incapacité des innombrables fonctionnaires de nouvelle formation du gouvernement soviétique. De plus en plus les ouvriers honnêtes et conscients voyaient que, au moins, avec le vieux système de production, les usines travaillaient et produisaient, et que les ouvriers avaient de quoi manger. L'autorité des spécialistes de l'administration grandissait et les éléments ouvriers qui restaient dans les usines rentraient de plus en plus dans le cadre de l'ancienne organisation. On entendait souvent les ouvriers maudire le nouveau régime et la révolution accomplie, qui leur apportait la misère et la famine.

3. — NATIONALISATION DE L'INDUSTRIE

D'après ce que nous venons d'indiquer, on voit qu'il se créait une tendance de solidarité des ouvriers avec leurs usines et leurs administrations. Cet esprit de coopération paraissait dangereux au Gouvernement Soviétique, et par tous les moyens celui-ci s'efforçait de déclencher la haine mutuelle, la haine des classes.

A peu près à ce moment, s'affermit la situation intérieure des bolcheviks, suffisamment soutenue par l'Armée Rouge mercenaire de première formation. Ils pouvaient commencer à réaliser leur programme dans le domaine économique et à mettre une main ferme sur les restes de la classe ouvrière, ainsi que sur l'industrie en état de décomposition. Pour l'exécution de leur programme, ils utilisèrent l'idée qui était en voie de réalisation sous le Gouvernement Provisoire, à savoir la création d'un Conseil Supérieur Economique (1) représentant les professions, les sciences et les corporations. Il est évident que cette idée, dans la réalisation bolchéviste, a reçu une autre forme.

(1) On voit que cette idée n'est nullement allemande, comme on le prétend maintenant.

Cet organe économique, qui devait concentrer toute la direction de la vie économique et de la production industrielle et agricole, reçut le nom de « Conseil Supérieur d'Economie Populaire (1) » ; il était constitué uniquement par la représentation des éléments ouvriers et communistes. Dans le début, les actions de ce Conseil furent complètement incohérentes ; on confisquait, réquisitionnait, municipalisait et nationalisait sans système, avec fracas et avec l'appui de la force armée. Bien vite, le pouvoir soviétique supérieur comprit l'incapacité complète des ouvriers communistes et même de leurs intellectuels à accomplir un travail positif. A ce moment propice, survint l'homme nécessaire : Léonide Krassine, représentant de la grande bourgeoisie industrielle, qui adhéra ouvertement au pouvoir soviétique pour des raisons dont le mobile nous est encore caché. Homme très intelligent et de grande énergie, il commença par chasser les communistes incapables des différentes sections du C. S. E. P. et chercha les moyens d'attirer des ingénieurs et des intellectuels de conception non bolchéviste. Ces derniers, terrorisés et affamés, acceptèrent la protection de Krassine et les avantages qu'il leur offrait. Il est de toute évidence que ces représentants de la classe intellectuelle russe n'étaient nullement des partisans de la conception communiste et qu'ils essayaient, dans la situation créée, de faire le maximum pour conserver et consolider les forces économiques du pays en état de destruction.

Le C. S. E. P. était alors organisé de la façon suivante : le Président du conseil était nommé par le Comité Exécutif Central des Soviets et choisi parmi les rares membres du parti communiste plus ou moins au courant des questions économiques. Ce président avait plein pouvoir dans toutes les questions de la compétence du C. S. E. P. Les conseils économiques locaux et provinciaux étaient subordonnés au C.S.E. P. Dans l'organisation intérieure, le C. S. E. P. était subdivisé en sections correspondant aux différentes bran-

(1) Nous l'appellerons pour simplifier le C. S. E. P.

ches de l'industrie : par exemple, les sections chimique, mécanique, électro-technique, textile, etc...

Chaque section était directement subordonnée au président. Krassine plaça à la tête de ces sections, partout où il le put, des intellectuels et des ingénieurs spécialistes. Après quoi, on se décida à procéder à la nationalisation de l'industrie, en manœuvrant entre les principes et exigences communistes et les besoins de conserver l'industrie intacte, et, autant que possible, en tenant compte des transformations futures.

Le principe fondamental de la nationalisation était de former des trusts, par branches d'industrie, en conservant, au commencement, les individualités des diverses entreprises ou, tout au plus, en unissant ensemble des entreprises similaires.

Le mécanisme de la nationalisation était le suivant : un beau jour, dans le *Journal Officiel* paraissaient des décrets, tantôt signés par Lénine, comme Président du Conseil des Commissaires du peuple, tantôt par Ricoff, le Président du C. S. E. P.

Aux termes de ce décret, tous les biens, meubles et immeubles, comptes courants et fonds en caisse de toutes les entreprises d'une des branches de la grande industrie étaient déclarés propriété de la République Soviétique. Les administrations anciennes étaient obligées de remettre toutes leurs propriétés aux administrations nouvelles, nommées par le C. S. E. P., et tout le personnel technique et administratif était obligé de rester sur place, les uns et les autres étant considérés comme responsables devant le Tribunal révolutionnaire.

Il est évident que les chefs des sections du C. S. E. P. trouvaient préalablement le moyen de s'entendre avec les administrations des usines pour que l'opération se fît avec le moins de difficulté possible. En général, les administrations nouvelles des usines séparées et des trusts se formaient de la façon suivante. On invitait les administrateurs

des usines à prendre part à l'administration des usines nationalisées. Pour des raisons et considérations diverses, les administrateurs bourgeois acceptaient cette invitation. On les nommait par un ordre du jour du C. S. E. P. Ensuite, on complétait l'administration des usines par des représentants choisis parmi les employés du C. S. E. P. et par des ouvriers élus dans les usines. Par une pression constante et énergique, on agissait de façon à ce que les élus fussent des communistes, mais des communistes rangés et soumis aux indications supérieures de l'administration soviétique. D'ailleurs, si l'élu était indésirable, le C. S. E. P. ne confirmait pas son élection.

L'administration des trusts se formait de la même manière, par élection parmi les membres des administrations des diverses entreprises du trust.

En même temps que paraissait le décret de nationalisation, des statuts spéciaux étaient établis pour diriger les entreprises. D'après ces statuts, l'administration d'une entreprise n'avait que le contrôle effectif et la direction supérieure. La direction de fait et tout le pouvoir dans l'intérieur de l'usine, dans les ateliers, dans les bureaux et en somme dans tous les organes administratifs de l'entreprise étaient dans les mains d'un administrateur général, élu par l'assemblée de l'administration de l'entreprise, parmi les techniciens spécialistes. En général, l'arrangement était tel que cet administrateur général était l'ancien directeur, car le Pouvoir Soviétique n'avait guère confiance dans les capacités de ses hommes. Cet administrateur général recevait des pouvoirs directoriaux illimités et tout le personnel lui était subordonné directement, car tous les chefs et tous les employés principaux étaient nommés par lui. Il est clair qu'une telle situation était incompatible avec l'existence des Comités ouvriers et le droit qu'ils avaient de se mêler à toutes les questions de l'administration et d'exercer un contrôle. Effectivement, après les dé-

crets de nationalisation, les Comités ouvriers se trouvèrent réduits à une simple représentation du syndicat professionnel de leur branche d'industrie.

C'est avec une grande résistance que les Comités ouvriers durent se soumettre à la nouvelle situation. Ce n'est qu'avec la pression du parti communiste et des dirigeants des syndicats professionnels qu'ils consentirent à rendre leurs pouvoirs. La façon de voir et d'expliquer les choses des représentants des Soviets était celle-ci : ils disaient aux ouvriers que maintenant que les fabriques étaient administrées par l'Etat, et que l'administration comptait des représentants ouvriers, les intérêts de la classe ouvrière étaient suffisamment défendus, et que les comités ouvriers et les ouvriers devaient se soumettre à une discipline rigoureuse. Après une courte lutte, la soumission des ouvriers dans la plupart des usines et des fabriques était chose faite. Alors, commença l'organisation du fonctionnement de l'industrie nationalisée.

Voici quel était schématiquement ce fonctionnement : les administrations des usines dépendaient directement de la section correspondante du C. S. E. P. qui devait leur fournir les fonds, des commandes, le combustible, les matières premières, et en général tout ce qui est nécessaire à la production. Toutes les fournitures devaient se faire par l'intermédiaire de la section du C. S. E. P. et par des transactions entre les diverses sections du C. S. E. P., les commissariats intéressés et les administrations correspondantes de fournisseurs et de consommateurs.

Ce plan paraissait magnifique aux apôtres communistes, et, effectivement, il pouvait, tracé sur du papier, avec des encres de couleurs, présenter une belle image de l'avenir.

Mais nous allons analyser ce fonctionnement de plus près, en considérant la réalité sans parti pris, en praticien et en homme d'affaires.

Que voyons-nous dans cette industrie nationalisée, travaillant sans initiative privée, ayant supprimé l'intérêt indi-

viduel, dirigée soi-disant dans l'intérêt supérieur des classes travailleuses par l'Etat socialiste et grâce à tout un appareil de fonctionnarisme ?

Le premier point à élucider, en l'espèce, c'est la question financière. Il n'y a aucun moyen de remplacer l'argent (papier-monnaie) par d'autre valeurs effectives, lesquelles n'existent presque pas en Russie, et qui d'ailleurs seraient complètement insuffisantes à la balance équitable des échanges et à leur payement, même si la question se posait dans les limites d'une économie politique mondiale (car il est évident que l'humanité est encore très loin de créer le minimum de richesses nécessaire à la satisfaction des besoins les plus stricts des hommes de notre époque). D'ailleurs, le système financier du Gouvernement Soviétique a dû se baser sur une sorte de budget calculé en roubles-papier. Comme ce budget ne peut avoir aucun équilibre, il est bouclé par l'émission fiduciaire qui est incessante et qui met en circulation des centaines de milliards de roubles, dont la valeur absolue tombe à peu près en proportion équivalente avec l'émission.

Or, dans ce budget d'une république socialiste, tout doit être prévu, tout doit concorder, et surtout il faut qu'il existe les sommes nécessaires à l'industrie en relation exacte avec le crédit et le débit.

Quiconque est un peu au courant des questions économiques et financières entrevoit immédiatement l'énorme, pour ainsi dire insurmontable difficulté qui surgit, surtout lorsqu'il s'agit de signes dont la valeur décroît incessamment. Mais poursuivons. Ce budget existe, et il comprend des sommes au compte du C. S. E. P. représentées par des milliards. Comment ces sommes seront-elles calculées et déterminées ? Car ce travail doit être fait à l'avance pour au moins une demi-année. On procède comme suit : auprès de la présidence du C. S. E. P. est formée une commission, où sont représentés les membres de la présidence du C. S. E. P., le Conseil des Commissaires du Peuple, le

Commissariat des finances, le Commissariat du contrôle d'État, le Commissariat du commerce, et les représentants des sections du C. S.E. P. et des administrations respectivement intéressées. Des commissions analogues sont formées auprès de chaque section du C. S. E. P. Les diverses entreprises sont prévenues par circulaires qu'elles doivent présenter leurs devis à des dates déterminées, selon des formes et des indications spécifiées. On se représente qu'un devis, dans les conditions indiquées, ne peut être élaboré qu'à condition que l'entreprise connaisse d'avance le programme de travail qu'elle doit accomplir.

Donc, en premier lieu, avant de faire le devis, l'entreprise s'adresse à la section du C. S. E. P. en lui demandant de lui fournir son programme de production pour l'année courante. Ce programme, d'après les principes posés, ne peut être déterminé qu'en collaboration avec les diverses administrations consommatrices. Les difficultés sont innombrables : on forme des commissions qui délibèrent longuement, de vraies batailles ont lieu entre administrations consommatrices, chacune désirant recevoir la plus grande partie de la production escomptée. En fin de compte, on détermine plus ou moins le programme de production pour une usine, pour des groupes d'usines et même pour une branche de production. Après quoi seulement l'administration de l'entreprise se met au travail pour établir son devis. Les difficultés sont accrues par le manque de combustible, la concentration de toutes les matières premières entre les mains des innombrables administrations de l'Etat, et du fait que, quand il n'y a pas de marché libre, ni réserves dans les magasins, tout doit être calculé pour que l'organisation fonctionne avec la plus grande précision.

Insoluble d'une part, exigeant d'autre part une précision absolue, le problème se compliquait encore du fait qu'on calcule avec une unité monétaire indéterminée. Un certain compromis intervenait : le devis était subdivisé en

parties diverses, dont l'une contenait des clauses prévoyant des dépenses en roubles-monnaie, les autres des demandes de matières premières, combustibles et matières évalués d'après des prix théoriques. En ce qui concerne le coût de la production, il ne pouvait être évalué que d'une façon très fantaisiste. Un devis ainsi établi était présenté à la commission de la section. Dans cette section s'accumulaient les nombreux devis des diverses usines, dont la discussion traînait en longueur, car, d'une part, les Commissariats des finances et de contrôle étaient intéressés à diminuer la charge budgétaire et, d'autre part, les entreprises opérant avec des valeurs qui ne leur appartenaient pas désiraient en avoir le plus possible à leur disposition. Après des modifications et des compromis, le devis était accepté. Mais ce n'était pas fini. Il était renvoyé à la Commission près la présidence du C. S. E. P. où il subissait encore l'examen de la bureaucratie, et ce n'est qu'après un retard énorme qu'il était définitivement admis. Pendant ce temps, l'entreprise marchait sur des avances faites par la section du C. S. E. P.

La distribution des sommes se faisait de cette manière : dans les banques nationalisées, des comptes courants étaient ouverts pour chaque section du C. S. E. P. qui, de son côté, en ouvrait pour chaque entreprise individuelle. Une fois les devis adoptés, on créditait le compte de la section des sommes correspondantes fixées pour les entreprises.

Chaque mois, l'entreprise présentait un devis à la section du C.S.E.P.établi conformément aux clauses du devis principal et énumérant les dépenses pour le mois courant. En même temps, elle devait présenter un compte rendu des dépenses faites le mois antérieur. La section vérifiait les devis, mettait son cachet et les renvoyait au Contrôle d'Etat, accompagnés d'un chèque signé par des membres de l'administration de l'usine. Au Contrôle d'Etat, nouvelle vérification ; souvent on opérait une réduction des sommes prévues,au gré des centaines de circulaires diverses et con-

tradictoires. De là le devis du mois était renvoyé à la banque, où, après une série de démarches et appositions de visas, on délivrait la somme.

Pour payement entre usines, ou d'une usine à une administration ou inversement, la même histoire se répétait infailliblement, avec la différence qu'on ne délivrait pas des sommes au comptant, mais qu'on opérait des transmissions sur les comptes correspondants de l'administration, des sections du C.S.E.P. et des usines. Il fallait des semaines pour réaliser un payement et, comme aucune des institutions initiales ou intermédiaires n'était intéressée dans l'accomplissement de l'opération, il était normal qu'on oubliât de la faire.

Telle était à grands traits le système financier de l'industrie nationalisée.

Il est important de remarquer que le coût de tout ce système de fonctionnarisme d'Etat dépassait de beaucoup le revenu global du capital dans les conditions ordinaires de concurrence libre, et encore sans se capitaliser sous forme de nouvelles industries.

Examinons maintenant comment se passait la distribution des matière premières, combustibles, produits, etc. La procédure bureaucatique était la même que pour l'argent, mais avec cette distinction que chaque sorte de matières premières, comme, par exemple, le métal, le bois, les produits chimiques, le naphte, etc., et chaque produit fabriqué, pneus, verreries, papiers, tissus, etc., étaient concentrés dans une autre administration, section ou sous-section du C.S.E.P., qui devait détenir tous les stocks et toute la production correspondante dans tout le pays. Il est clair que la complication en était plus grande encore que pour l'argent, qui est fabriqué dans un lieu déterminé et qu'il n'est pas difficile de concentrer. Toutes les matières premières et produits étaient en mouvement perpétuel et instables en quantité. Continuellement il y avait des demandes transmises par des entreprises ou des livraisons faites par elles,

et il résultait de leur concentration un gâchis général. Pour s'y retrouver, il aurait fallu disposer d'un appareil administratif miraculeux avec des forces surhumaines. Des centaines d'enquêtes et de statistiques, faites avec un retard constant, ne faisaient qu'accroître le pêle-mêle. En effet, pour recevoir, dans une usine, une certaine quantité d'un produit fabriqué, disons, par exemple, des clous, il fallait, en pratique, faire de quinze à vingt démarches dans les divers centres, sections, sous-sections et magasins, et quand, en fin de compte, la permission de se faire délivrer arrivait, il se trouvait que, pendant le temps écoulé, une autre usine avait déjà pris les clous réservés à la première. Après quoi tout était à recommencer. Il en était ainsi, avec peu de variations, pour toutes les matières premières et tous les produits fabriqués.

Sans même tenir compte de tous les autres obstacles, le seul fait de l'impossibilité d'acquérir à temps, sur le marché libre, des matières premières et des objets nécessaires à la fabrication, conformes à la marche générale du travail, en qualité et en quantité désirable, détraque tout le plan de la production.

Un autre problème, excessivement difficile à solutionner dans le paradis soviétique, c'est celui de la main-d'œuvre. Comme nous l'avons indiqué déjà, la plupart des ouvriers, surtout non qualifiés et les manœuvres, avaient déserté les villes, au moment de la fermeture des usines par le Pouvoir Soviétique. Ceux qui étaient restés étaient extrêment affaiblis par les privations et par le système de règlement du travail. En effet, le payement à l'ouvrier ou à l'employé ne se faisait pas selon ses capacités individuelles ou en considération de l'effort déployé, mais d'après les catégories définies par une entente entre les unions professionnelles d'ailleurs non libres et le Commissariat du Travail. En premier lieu il y avait la tendance à un nivellement général. Toutes les professions et toutes les catégories d'ouvriers devaient gagner à peu près la même chose ; mais bientôt on

dut renoncer à ce système. C'est ainsi, par exemple, qu'au commencement de l'année 1919, il y avait, dans l'industrie métallurgique, 36 catégories, dont les salaires variaient de 600 à 3.600 roubles par mois ; mais pour les ouvriers proprement dits ces variations n'allaient que de 900 à 1.200 roubles par mois, soit une différence illusoire entre un bon travailleur et un travailleur médiocre. Il s'en suivit une démoralisation considérable, et les bons travailleurs ne voulaient pas produire plus que les mauvais. Phénomène d'autant plus grave que, dans les ateliers et usines, c'est toujours l'initiative, la capacité et l'entrain des bons travailleurs, dirigés par une main habile, qui élèvent le niveau général de la production.

Pour les travaux de manœuvre et les labeurs ordinaires on ne trouvait pas d'ouvriers, car c'est en général la campagne qui fournissait ces travailleurs; l'argent se trouvant complètement déprécié et le déséquilibre entre la production agricole et la production industrielle s'opérant à l'avantage des campagnes, aucun paysan n'avait intérêt à aller travailler dans les villes, ce qui créait pour l'industrie nationalisée une situation désastreuse.

Outre la question de la main-d'œuvre ouvrière, il s'en posait une autre tout aussi importante : celle de la direction des usines et entreprises et du personnel intellectuel appelé à y collaborer. Traqués et terrorisés dès le début par les bolcheviks, privés de toute liberté personnelle, affaiblis par la famine et les privations, les travailleurs intellectuels ne demandaient cependant qu'à continuer à remplir leurs fonctions, faisant tout leur possible pour tirer le maximum de la situation dans l'intérêt de l'industrie et des classes laborieuses. Mais il est de toute évidence que, sans liberté d'initiative, liés par de multiples décrets contradictoires sur le travail et sur l'industrie, et ne recevant pas de rémunération suffisante rendant possible le travail de l'esprit, les travailleurs intellectuels se débattaient entre la pression et la terreur du Gouvernement Soviétique et le mécontentement des ouvriers.

Le plus curieux est que, luttant perpétuellement contre les actions destructives des communistes, ils étaient en butte à l'animosité des ouvriers, qui leur reprochaient d'aider à l'exploitation de la classe ouvrière au profit des communistes et des commissaires.

Il en était de même de la direction principale, qui, placée dans les mêmes conditions que les autres représentants intellectuels et ne disposant pas de moyens d'action rapides et souples, se voyait paralysée. Ce n'est que dans des conditions de liberté d'initiative, aiguillonné par l'intérêt personnel, qu'on peut déployer toute l'énergie nécessaire, atteindre à une grande production et organiser convenablement le travail. Toutes ces conditions n'existaient pas dans l'industrie nationalisée par le Gouvernement Soviétique.

Il était encore moins possible de créer du nouveau et de faire des inventions dans l'industrie nationalisée, quoique le Gouvernement Soviétique ait rétabli le droit de prime et une sorte de privilège pour les inventions ; mais il s'agissait de sommes médiocres en roubles soviétiques.

Nous ne parlons naturellement là que de la situation générale ; il pouvait arriver que, dans des cas exceptionnels et avec des efforts hors ligne, certains résultats fussent atteints.

Constatant la banqueroute de la nationalisation pure et simple, le Pouvoir Soviétique, avec son opportunisme habituel, se vit obligé d'en arriver à des compromis et à des tolérances qui, au fond, n'étaient pas autre chose qu'un retour au système bourgeois. Ce fut surtout Krassine et ses collaborateurs qui poussèrent les choses dans cette direction.

Tout d'abord, devant l'échec pratique de la nationalisation de la grosse industrie, faite surtout pour des raisons politiques, on décida de s'abstenir de nationaliser l'industrie moyenne et petite, pour autant qu'elles subsistaient, et de les soumettre seulement au contrôle du C. S. E. P. et du

Commissariat du Travail, ce qui était déjà une charge suffisante. Les petits artisans conservèrent même une liberté entière, car on ne disposait pas des moyens de les prendre dans l'étau de l'Etat soviétique.

Pour ce qui concerne la grande industrie, les principales réformes qui lui furent appliquées sont :

1° Suppression des droits de contrôle et d'intervention des Comités ouvriers.

2° Droits administratifs illimités pour les chefs d'entreprise et leurs collaborateurs principaux.

3° Introduction du travail aux pièces ou par équipes dans les ateliers et usines.

4° Droit d'établir des primes pour toutes les catégories de travailleurs, à condition que la somme globale du salaire ne dépasse pas 300 % du salaire de base selon les catégories établies.

5° Heures supplémentaires de travail.

6° Introduction ou plutôt essai d'introduction du système Taylor simplifié.

7° Octroi aux dirigeants et techniciens principaux, tous d'anciens bourgeois, de salaires exceptionnels allant jusqu'à des centaines de mille roubles par mois, afin de les intéresser davantage aux affaires et de leur assurer des conditions de vie satisfaisantes.

On peut juger, d'après cette énumération, que c'était là un renoncement complet aux principes proclamés au début de l'action bolcheviste, principes qui avaient conquis les sympathies des classes laborieuses et les avaient engagées dans la voie de la révolution communiste.

L'ensemble de ces réformes n'apportait cependant qu'une amélioration à une situation très mauvaise et était loin de constituer un remède radical.

Nous croyons pouvoir émettre la supposition que tout ce qui avait été fait dans le sens de la nationalisation de l'industrie avait en réalité pour but de permettre, au moment propice, de livrer des trusts entiers de l'industrie nationa-

tisée en concession à des capitalistes étrangers, en vue de fins gouvernementales.

Mais il nous faut encore noter certains faits typiques qui se sont produits dans l'industrie nationalisée. C'est avant tout le mécontentement excessif des ouvriers à l'égard des représentants ouvriers dans les administrations des usines. On traitait ceux-ci de vendus chaque fois qu'ils donnaient leur adhésion à des décisions considérées par les ouvriers comme désavantageuses pour eux. En général, les masses ouvrières n'envisageaient jamais que leurs intérêts immédiats, comme elles le font dans les Etats dits bourgeois. Les cas où les représentants ouvriers dans les administrations devaient agir contrairement à ces intérêts immédiats étaient évidemment très fréquents, car une production ne peut être dirigée uniquement par des considérations d'avantages ouvriers, mais est nécessairement guidée par des conceptions plus générales d'économie et d'utilité publique.

Dans de pareils conflits, la liberté des concurrences réglée par certaines lois de collaboration peut seule être un régulateur efficace. Dans l'industrie nationalisée, au contraire, la position de l'Etat entrepreneur, concentrant tout entre ses mains, est pleine de duplicité et de contradictions intérieures, surtout quand l'Etat prétend être l'expression d'une dictature prolétarienne.

Les ouvriers ont essayé, mais vainement, de recourir pour la défense de leurs intérêts aux unions professionnelles. Celles-ci, étatisées elles-mêmes et, d'ailleurs, fonctionnant dans des conditions de manque complet de liberté d'opinion, de presse et de parole, étaient soumises à la dictature intérieure du parti communiste. La majorité des ouvriers n'appartenant à aucun parti, et même souvent manifestant une opposition violente au communisme, ont dû plier devant la volonté des communistes, manifestée, en cas de conflit, par les plus rudes moyens existant dans l'arsenal du Gouvernement Soviétique.

Cette opposition ouvrière eut d'ailleurs une répercussion

dans les milieux mêmes des éléments communistes orthodoxes, qui envisageaient d'un mauvais œil les tendances de Krassine et de ses collaborateurs à remettre dans les usines le pouvoir aux mains des anciens bourgeois.

Le parti communiste qui, de fait, est maître de tout, se décida alors à diminuer l'influence des ex-bourgeois ; Krassine fut déplacé au Commissariat des Chemins de Communication, puis reçut plus tard une « haute » mission diplomatique à l'étranger.

La guerre civile et les multiples fronts militaires avaient leurs exigences ; le militarisme soviétiste s'affirmait de plus en plus et l'industrie nationalisée devait maintenant s'adapter aux considérations purement militaires, qui commençaient à prédominer.

4. — MILITARISATION DE L'INDUSTRIE

Concentrant tous les efforts dans la direction militaire, e Pouvoir Soviétique a abandonné à la déchéance toutes es industries qui n'avaient pas de rapports plus ou moins lirects avec les fournitures militaires.

Diverses méthodes énergiques furent employées pour que 'industrie militaire rendît. Les usines et les fabriques de ette catégorie ont été placées dans des conditions exclusivenent favorables ; c'est à elles qu'on fournissait en premier ieu le combustible, l'électricité, les matières premières et es fonds nécessaires. Tous ceux qui travaillaient dans les ndustries de guerre étaient libérés de la mobilisation dans 'Armée Rouge et étaient considérés comme mobilisés dans eurs usines, où ils n'avaient pas le droit, en aucun cas, le quitter le travail. Pour encourager les ouvriers on leur lonnait la ration militaire comme aux soldats de l'arrière.

Mais comme tout cela n'était souvent pas suffisant, on iommait, dans les usines, des commissaires militaires pourus de pouvoirs illimités. Ces commissaires étaient touours des communistes, qui souvent imposaient leurs décision, revolver au poing.

Il en résulta que, dans certaines limites, l'industrie militarisée travaillait et, grâce au régime de terreur qui lui était appliqué, arrivait à fournir le minimum nécessaire à l'Armée Rouge.

Pour la direction de cette industrie militaire, une « Commission Extraordinaire pour la fourniture de l'Armée Rouge » a été formée. Au début, ce fut Krassine qui en fut le Président. Cette Commission avait pour but l'organisation des fournitures militaires dans tout le pays. Auprès de chaque soviet local (de district ou même de département) des commissions analogues furent formées. On organisait non seulement la grande industrie nationalisée pour la production militaire, ce qui était d'ailleurs simple, car il y avait les réserves et stocks de munitions de la grande guerre, mais on essayait encore d'utiliser les artisans et petits fabricants. Ceux-ci, sans être proprement nationalisés, travaillaient exclusivement sous le contrôle des commissions extraordinaires.

Au bout d'un certain temps, toute l'industrie militaire fut concentrée dans les mains de Rikoff, président du C. S. E. P., qui était nommé membre du Conseil de Défense, formé de cinq membres et dont le président était Lénine lui-même. Mais comme, dans les conditions soviétiques, il était impossible de se rapprocher des chiffres de production atteints par l'industrie militaire avant la révolution, Trotsky, en sa qualité de Président du Conseil révolutionnaire militaire, et tout le parti militaire, étaient toujours mécontents et criaient « au sabotage ».

C'est probablement à ce moment que Trotsky sortit son projet d'organiser des armées du travail.

Ces armées du travail, formées d'hommes mobilisés et commandées militairement, devaient accomplir de grands travaux en masses, tout en restant prêtes à être employées pour des opérations militaires.

L'organisation de ces armées avait pour raison d'une part la réaction contre le soi-disant libéralisme de mise dans

l'industrie, et, d'autre part, le désir de ne pas démobiliser les soldats, dont on redoutait les tendances anti-soviétiques. C'est un fait très connu que, d'après une déclaration même de Trotsky, « l'Armée Rouge est comme un radis : *rouge* à l'extérieur et *blanc* à l'intérieur ».

Cet essai de militarisation complète non seulement de l'industrie de guerre, mais de tout le travail industriel, a donné, d'après les renseignements recueillis, des résultats médiocres. Ce n'est qu'un travail excessivement simple, réduit à quelques opérations ordinaires, qui peut être fait par le moyen de forces organisées en compagnies ou régiments. Sans la distribution des différentes opérations du travail et la séparation des travailleurs qualifiés et des travailleurs ordinaires, un travail plus ou moins compliqué ne peut être effectué. C'est élémentaire pour toute organisation de production. Dans le cas des armées de travail, des travaux pour ainsi dire forcés avec des hommes privés de leur liberté et détenus dans des camps et des casernes, la qualité de la production ne peut être que réduite au minimum.

Les événements ont retardé cette expérience, mais on peut conclure d'avance, et d'après les nouvelles reçues que, de même que pour les autres expériences, celle-ci a échoué.

5. — FAILLITE DES PRINCIPES COMMUNISTES

Une fois lancé dans la voie de l'opportunisme, le Pouvoir Soviétique a dû poursuivre sa retraite devant les principes communistes.

Les multiples exigences de la vie, la faillite de l'application des principes communistes purs et simples a conduit à l'application de moyens se rapprochant excessivement des moyens bourgeois. Nous avons parlé des « réformes » dans l'industrie nationalisée; il nous faut aussi indiquer ce qui s'est fait dans les fournitures et dans les travaux liés directement à cette industrie.

Pour les travaux de préparation du bois, par exemple, tant comme combustible que pour la construction, on a

pour la première fois employé le système des « chargés d'affaires ». Ce système consistait en ce que l'Etat Soviétique, par l'intermédiaire du département des forêts, chargeait un individu de la préparation d'une certaine quantité de bois. Un contrat formel se concluait entre le département de l'administration et l'individu indiqué. Ce contrat comportait des charges du gouvernement qui s'obligeait à fournir des avances de fonds, des instruments pour le travail et la nourriture pour les ouvriers. De son côté, le « chargé d'affaires » s'obligeait à organiser le travail et à préparer pour des dates déterminées un cubage déterminé de bois. Comme l'Etat soviétique ne pouvait pas reconnaître de bénéfices, le système reposait sur le principe que le contractant faisait toutes les dépenses au compte de l'Etat et que, pour l'organisation du travail, il recevait une certaine somme exprimée en pourcentage de la somme de dépense, qui se déterminait à 20, 30 et même jusqu'à 50 o/o. En outre, des primes étaient prévues pour tout le personnel travaillant sous ses ordres, ainsi que pour lui-même, en cas de préparation avant date ou en plus grande quantité du bois nécessaire.

Il est évident que ce système donnait de bons résultats, car il était encore plus avantageux pour le chargé d'affaires que ne l'étaient les contrats faits par des entrepreneurs dans les périodes bourgeoises, pour la simple raison qu'il n'y avait pas de risques et qu'on n'avait pas besoin de capitaux. Ce système se répandait de plus en plus dans les divers domaines, citons, par exemple : la réparation des édifices publics, les travaux de chemins de fer, les installations électriques, le transport des matériaux, etc. Ce qui est curieux, c'est que même le ravitaillement de l'Armée Rouge se faisait souvent aussi par l'intermédiaire des « chargés d'affaires », car, disons-le en passant, le monopole d'Etat, pour l'alimentation, faisait également faillite, rongé qu'il était par un bureaucratisme infini.

Le recul devant le communisme allait plus loin encore :

dans l'industrie militarisée et avec le système des chargés d'affaires, on avait souvent besoin de matériaux et d'instruments qui n'existaient pas ou qu'il était impossible de trouver dans les stocks nationalisés ; on était alors obligé, bon gré ou mal gré, d'autoriser leur acquisition sur le marché libre, au prix libre. On peut se représenter quelles spéculations s'ensuivaient. Il en était de même avec la main-d'œuvre ; ne pouvant trouver des ouvriers au salaire des catégories fixes, nourris défectueusement au taux des rations des villes, il se formait des entrepreneurs « chargés d'affaires » qui, sur autorisations délivrées, allaient dans les villages et embauchaient des ouvriers au prix libre, qui venaient travailler en ville, apportant avec eux leur ravitaillement.

Tout cela a abouti à une confusion profonde. D'une part, il y a des éléments exclusivement favorisés, et, de l'autre, des fonctionnaires et des travailleurs tenus dans les tenailles de l'étatisme. Mais comme les premiers dépendent souvent des seconds, il est inévitable que la corruption se soit répandue partout.

A la formule communiste : « Qui ne travaille pas ne mange pas » s'est en réalité substituée la formule : « Qui ne spécule pas ne mange pas ». En fusillant certains spéculateurs, le Pouvoir Soviétique n'est arrivé qu'à ce résultat que les spéculateurs exigent plus de profits pour de plus grands risques.

Au lieu du royaume du communisme, il se forme en Russie une bourgeoisie nouvelle. Comme, par le fait de la famine, il se trouve que l'alimentation est en fin de compte le principal objet de spéculation, c'est surtout le producteur des vivres, le paysan, qui s'enrichit et accumule les valeurs réelles qui existent dans le pays. C'est ainsi que peu à peu se forme une classe moyenne, représentée par le paysan propriétaire de ses terres et la petite bourgeoisie commerçante et spéculatrice. C'est inévitablement la seule base possible du futur État russe.

ALEXIS M. CH...

J.-K. HUYSMANS
ET LES PÈRES SALÉSIENS

UNE ŒUVRE PEU CONNUE DE J.-K. HUYSMANS : L'ESQUISSE BIOGRAPHIQUE SUR DON BOSCO [1]

—

C'est une plaquette plutôt qu'un livre : quatre-vingts pages in-douze de format allongé sous une couverture de couleur vert-bouteille. Elle fut composée et imprimée dans des circonstances assez particulières et qu'il peut être intéressant de rapporter pour les nombreux bibliophiles, amateurs de J.-K. Huysmans, qui recherchent vainement ce petit ouvrage.

Rien qu'à son aspect extérieur, on voit qu'il s'agit d'une plaquette de propagande pieuse ; cette impression se précise lorsque, en feuilletant rapidement l'opuscule, on y trouve une quinzaine d'illustrations, d'un dessin hésitant, soulignées de naïves légendes, telles qu'on en trouve au bas des estampes de la maison Pellerin ou dans le « jardin des vertus » de nos vieux almanachs :

Jean Bosco enseigne le catéchisme à ses petits camarades et leur répète le sermon du curé. — Le petit Jean Bosco demandant une correction à maman Marguerite. — Don (2) Bosco, à l'âge de neuf ans, voit en rêve sa mission. — Don Bosco passe sa main sur les yeux d'un petit aveugle et le guérit. — Don Bosco convertissant son assassin. — Un bon curé, touché jusqu'aux larmes du bien que Don Bosco vient d'opérer dans sa paroisse, se jette aux pieds du serviteur de Dieu. — Don Bosco défendu par le chien il Grigio. — Don Bosco, mourant, recommande son Institut à son Eminence le cardinal Alimonda, archevêque de Turin, etc.

(1) D'après des notes et des renseignements inédits.
(2) Ce titre est ainsi orthographié à toutes les pages de la plaquette.

Le texte de J.-K. Huysmans s'efforce, sans y parvenir toujours, de se maintenir dans cette qualité d'émotion pour imagerie pieuse. L'auteur d'*A vau l'eau* avait alors beaucoup atténué son âpreté caricaturale. Tout au plus se permettait-il, dans son humilité de pécheur repenti, de souligner parfois d'une plainte drôlatique l'exposé de ses misères personnelles. Certaine phrase d'une lettre écrite à Dom Du Bourg, après la publication d'*En Route* (1895), est typique à cet égard : « Si vous voulez bien, dit Huysmans, demander à la Sainte Vierge qu'elle me protège et m'empêche d'avoir des ennuis au Ministère, vous me rendrez un bien grand service. » *Son Esquisse biographique sur Don Bosco* (1902) contient des élans de ce genre, mi-navrés, mi-comiques (1). Quelques truculences, quelques trivialités involontaires égayent encore, de-ci, de-là, le style, lui donnant cette saveur exaspérée si plaisante dans les premiers livres d'Huysmans et qui allait s'éteignant dans les derniers. En somme, un ouvrage très caractéristique du Huysmans dernière manière que cette apologie du thaumaturge, dont la vie apparaît à l'écrivain catholique comme la traduction peinte de l'*Agnus redemit oves* de la prose de Pâques.

C'est aussi, ajoute-t-il, la translation, en la langue des images, du songe que Don Bosco eut dans sa jeunesse et qui prépara sa vocation de dompteur de petits démons, de pâtre de petits anges.

§

Conformément aux décrets du pape Urbain VIII l'auteur déclare qu'en attribuant au héros de cette biographie la gratification de *bienheureux* ou de *saint*, il n'a nullemen

(1) Parlant de Don Bosco confesseur, J.-K. Huysmans montre le vieux prêtre prenant doucement par le col celui de ses pénitents qui a terminé son examen : « Il l'enveloppait de son bras gauche, dit-il, et appuyait la tête de l'enfant sur son cœur ; ce n'était plus le juge, mais le père qui aidait son fils dans l'aveu souvent si pénible des moindres fautes... »

Huysmans eût souhaité pour lui pareille douceur, pareille miséricorde :

« Il serait singulièrement doux, pour des convertis, qui ont à renverser d'un coup leur existence aux pieds d'un prêtre, d'être ainsi adjuvé, d'être ainsi choyé ; ce ne serait peut-être pas assez rigoureux, assez pénitentiel pour les récidivistes des hontes, mais on ne peut s'empêcher de croire tout de même que ce serait vraiment bon ! »

l'intention de « préjuger les décisions infaillibles de la sainte Eglise dont il restera toujours, avec gloire, le fils bien soumis ».

Telle est la note que l'on trouve tout d'abord au verso du faux-titre (1). Puis, à la page suivante, sous un dessin représentant une hirondelle, les ailes étendues, se lit, en manière de préface, le sonnet suivant de François Coppée :

A JORIS KARL HUYSMANS POUR SA BIOGRAPHIE DE DON BOSCO

Lisez, ces faits récents n'ont rien d'une légende,
Des enfants du ruisseau — pour demain des pervers —
Virent un Saint venir vers eux, les bras ouverts,
Et furent bons et purs, comme Dieu le commande.

L'homme est mort, mais toujours plus féconde et plus grande
Et vivant des seuls dons par les chrétiens offerts,
Son œuvre a rayonné sur le vaste univers.
Lisez. Est-ce un miracle ou non ? Je le demande.

Jadis, du tablier de sainte Elisabeth,
C'était une moisson de roses qui tombait.
Aujourd'hui Don Bosco, qui, d'abord, dans les fanges,

Ramassa les petits vagabonds de Turin,
Voit s'envoler, devant le Juge souverain,
De sa vieille soutane une légion d'anges.

FRANÇOIS COPPÉE.

Le 17 juin 1902.

La date mise par Coppée au bas de ce sonnet est celle de la publication de la plaquette, laquelle fut imprimée, ainsi qu'on peut le voir au verso de la couverture, à l'*Ecole typographique de Don Bosco*, et porte, comme nom d'imprimeur, page 80 : *Imprimerie J. Bologne, 29, rue du Retrait.*

(1) Huysmans avait déjà pris semblable précaution lorsqu'il avait écrit, dans l'avant-propos de *Sainte Lydwine de Schiedam* (1901) : « Dans ce volume, au cours duquel défilent les noms d'un grand nombre de célicoles, les expressions « saint » et « sainteté », « bienheureux » et « vénérable » ne sont parfois employés que d'une manière relative et non dans le sens rigoureux que leur assignent les décrets du pape Urbain VIII ; il n'y a donc pas à attribuer une signification absolue à ces termes lorsqu'ils s'appliquent à des personnages dont la béatification ou la canonisation n'ont pas été officiellement proclamées par les pouvoirs sans appel de Rome. »

Quelle était cette « école typographique » installée dans ce coin quasi-provincial de Ménilmontant ? Quelle était cette imprimerie J. Bologne ? Et enfin, comment Huysmans fut-il amené à écrire la biographie de Don Bosco ?

§

A cette dernière question l'auteur de *l'Esquisse biographique* répond lui-même, mais de façon incomplète, dans les pages que nous avons sous les yeux.

Huysmans raconte qu'à diverses reprises, certains jours de grande fête, il avait vu arriver, chez les Bénédictines, au monastère de Saint-Louis-du-Temple et du Saint-Sacrement, rue Monsieur, où il s'était installé pour quelques semaines, après avoir quitté Ligugé, une petite troupe d'enfants conduite par un ecclésiastique. Ils disparaissaient dans la sacristie et revenaient vêtus en enfants de chœur pour assister, dans les cérémonies de la chapelle, les prêtres officiants.

J'avais été chaque fois, dit-il, saisi par l'humble piété de ces petits et par l'aisance avec laquelle ils évoluaient, au moindre signe du cérémoniaire, devant l'autel ; ils avaient été évidemment très bien dressés. Je demandai quels étaient ces enfants. — Mais, me fut-il répondu, ce sont les Salésiens, les fils de Don Bosco ; ils viennent de Ménilmontant, où ils habitent, ici.

Sur ce, Huysmans, toujours en quête d'histoires édifiantes, se renseigna.

Il apprit que le thaumaturge Jean-Melchior Bosco, né le 16 août 1815, au bourg de Murialdo, dans la commune de Châteauneuf d'Asti, près de Turin, avait fait ses études au séminaire de Chieri et avait été ordonné prêtre, à Turin, en 1841. C'est au cours d'une mission dans la prison de cette ville que Don Bosco « avait vu clair en lui ».

— Parmi les captifs, raconte Huysmans, figuraient un grand nombre de petits voleurs et de petits vagabonds, enfermés par autorité de justice et qui achevaient de se taler et de se pourrir, les uns contre les autres, en ces tristes

lieux. Don Bosco se rappelait alors un songe qu'il avait eu dans son enfance, une vision d'animaux sauvages qui hurlaient et s'entre-déchiraient, tandis qu'une voix mystérieuse lui disait : « Prends ta houlette et mène-les paître ». Il avait obéi, et tous ces animaux s'étaient transformés en de paisibles brebis.

Don Bosco comprit toute la signification de son rêve, lorsqu'il franchit le seuil de l'ergastule de Turin. Il n'eut plus aucun doute sur la nature de son apostolat, et c'est pour venir en aide à l'enfance abandonnée qu'il fonda, dans le monde entier, en faisant appel à la charité privée, en multipliant ce que Huysmans appelle les « miracles pécuniaires », des patronages, des orphelinats, des écoles professionnelles et qu'il créa, pour la propagation de son œuvre, cet ordre qu'il plaça sous le patronage de saint François de Sales et qui groupa bientôt des milliers de prêtres (1).

§

Par son voisin et ami François Coppée Huysmans apprit encore que les Salésiens étaient campés et bivouquaient sur toute la terre. Ménilmontant — plus exactement la fondation située dans le quartier du Père Lachaise, 29, rue du Retrait, — n'était qu'un point minuscule de leur espace. Il résolut de connaître au moins ce point. Accompagné de Coppée, il s'en fut, un jeudi après-midi, visiter l'orphelinat,

(1) *Don Bosco thaumaturge.* — « Nous savons par ses historiens, écrit Huysmans, qu'il multiplia les pains, guérit, par la vertu de ses prières, des malades, qu'il lut dans les âmes, qu'il prophétisa, qu'il fut un agent de miracles en un mot. » Les « historiens » de Don Bosco vont plus loin. Il en est qui, parlant d'une certaine visite que Victor Hugo aurait faite, deux ans avant sa mort, à Don Bosco, représentent celui-ci comme « l'agent de la conversion » du grand poète. Hugo aurait dit à Don Bosco à l'issue de cette visite : « J'espère mourir entre les mains d'un prêtre catholique qui recommande mon esprit au Créateur. » Cette parole est formellement contredite par la phrase bien connue du testament d'Hugo en date du 2 août 1883 : « *Je refuse l'oraison de toutes les Eglises*, je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu. » — Aussi, malgré toute sa bonne volonté, Huysmans n'a-t-il pas cru devoir recueillir cette légende dans son essai sur Don Bosco. — Voir, au sujet de la prétendue visite de Victor Hugo à Don Bosco, *La Croix* du 22 juin 1920.

cet « Oratoire salésien Saint-Pierre-Saint-Paul », d'où venaient les enfants qu'il avait remarqués aux offices chez les Bénédictines.

Ce qu'il vit là, Huysmans ne nous le dit pas dans sa brochure purement apologétique, mais nous avons pu le reconstituer, car nous avons visité nous-même, à la même époque que J.-K. Huysmans, cette maison, ses ateliers, son école typographique et son imprimerie, que le supérieur des Salésiens de Ménilmontant, le Révérend Père J. Bologne, ne dédaignait pas de surveiller en personne et à laquelle il donnait son nom.

§

Ménilmontant, Huysmans connaissait déjà ce quartier. Il y était venu pour la première fois en 1875 et, dans ses *Croquis parisiens*, il avait noté que « pour les gens qui haïssent les bruyantes joies retenues toute la semaine et lâchées dans Paris le dimanche; pour les gens qui veulent échapper aux fastidieuses opulences des quartiers riches, Ménilmontant sera toujours une terre promise, un Chanaan de douceurs tristes ».

Il avait alors décrit « la navrante et interminable rue de Ménilmontant » et s'était promené longuement rue de la Chine (c'était alors une sorte de sentier bordé de haies) en laquelle il avait salué « un havre imploré par les âmes endolories qui ne demandent plus qu'un bienfaisant repos loin de la foule ».

Il dut retrouver une partie seulement de ces sensations lénitives rue du Retrait, en 1902.

Cette voie est parallèle à la rue de la Chine, cent mètres plus bas que celle-ci, sur la butte, entre la rue des Pyrénées et la rue Boyer, non loin de l'Ermitage construit pour la marquise de Pompadour et dont un bâtiment de style grec subsiste encore dans le jardin de l'hospice des sœurs de Saint-Vincent de Paul (1).

(1) Ce bâtiment fut occupé de 1780 à 1789 par le comédien Favart.

Au milieu de la rue du Retrait, une croix, surmontant une porte à un seul battant peint en marron, indiquait l'entrée de l'Oratoire salésien.

Sans dégager la poésie de la fameuse porte du Petit Picpus décrite par Hugo, celle-ci n'en avait pas moins quelque caractère singulier à cause de son exiguïté et du judas en fer dont elle était percée. Lorsque, après un bon moment d'attente, cette porte s'ouvrait au visiteur, une sonnette placée derrière le battant faisait grand bruit à quoi répondaient, de proche en proche, dans le vaste enclos, d'autres sonnettes comme autant d'appels avertisseurs. En somme, dans ce quartier d'opinions révolutionnaires, un pareil endroit ne manquait pas de pittoresque.

Mais, ce qui conduisait Huysmans en 1902 ce n'était plus, comme en 1875, le seul goût du pittoresque, la curiosité du promeneur. Il se sentait maintenant une mission d'ordre moral ; il consacrait cet après-midi à l'étude de l'œuvre pour la défense de laquelle l'ami qui l'avait amené jusqu'ici avait sollicité son concours. Le pittoresque de l'établissement, non plus que certaine odeur d'usine et de réfectoire qui flottait dans les locaux, retinrent donc peu son attention. Ni Coppée, ni lui ne s'attardèrent à considérer la topographie des lieux. A peine remarquèrent-ils la singulière déclivité du terrain, l'étagement des bâtiments — ateliers, chapelle, dortoirs, théâtre, infirmerie, habitation du Supérieur et du Préfet (1) — jusqu'à la rue Boyer.

On pense bien que de tels visiteurs étaient attendus. Le R. P. Bologne, Supérieur, et le Père Pauc, préfet de l'Oratoire, leur firent les honneurs de la fondation. Le premier était un homme très brun et de forte corpulence ; sa politesse était extrême et se teintait parfois d'italianisme.

Le père Pauc était d'aspect plus sévère et parlait peu. Tous deux étaient coiffés d'une haute barrette à quatre

(1) L'habitation du Supérieur et du Préfet — un pavillon de deux étages — avait été construite pour le docteur Déclat sous le Second Empire. Lorsque les Salésiens s'installèrent là, ils ne trouvèrent que cette construction. Leur première messe fut célébrée en plein air, le 1er décembre 1877.

cornes ; leur robe était semblable à celle de tous les prêtres de la communauté.

La visite commença par les bureaux situés à gauche; on passa rapidement à la Chapelle, qui était sans caractère ; on traversa le théâtre, où un groupe d'enfants — un patronage d'externes — répétait du Labiche ; et l'on termina par les dortoirs et les ateliers installés sur un rez-de-chaussée et un étage dans des bâtiments neufs (1). Le Père Bologne donnait les explications sur le fonctionnement de l'œuvre.

Les cent cinquante enfants élevés par charité dans l'établissement y apprenaient un état : mécanicien, tailleur, cordonnier, serrurier, menuisier, typographe ou relieur. Pendant la période d'apprentissage, qui allait de trois à cinq ans, une gratification de 10 o/o leur était attribuée sur un rendement quotidien moyen de six francs au minimum. La moitié de cette gratification, soit trente à cinquante centimes par jour, était remise à l'apprenti, l'autre, portée à la masse, n'était acquise qu'au sortir de l'apprentissage. Les métiers étaient enseignés soit par des professeurs, soit par des prêtres sortis du rang et restés par vocation dans l'établissement.

L'imprimerie occupait dans les ateliers, au rez-de-chaussée, la plus grande place ; elle avait sa rotative Marinoni et plusieurs machines à pédales. Une trentaine d'apprentis étaient occupés à la composition et au tirage de revues périodiques, de journaux, de livres classiques et de brochures de propagande.

Au rez-de-chaussée et au premier étaient aussi répartis les ateliers des menuisiers, où se fabriquaient des meubles pour le faubourg Saint-Antoine ; les ateliers des tailleurs, où se confectionnaient les vêtements ecclésiastiques, les costumes pour le personnel de la maison et aussi pour différents grands magasins, etc. Les cordonniers travaillaient

(1) Aujourd'hui repris par une fabrique de cartonnerie. Les autres bâtiments ont été soit détruits, soit complètement transformés.

pour l'œuvre et pour des entrepreneurs, ils fabriquaient jusqu'à des ballons de foot-ball; les serruriers exécutaient des grilles pour les églises et les propriétés privées, etc.

Partout une discipline sévère était observée et le silence absolu imposé pendant les heures de travail. La monotonie des exercices religieux était réduite au minimum ; les Pères répartissaient la besogne ou surveillaient les ateliers ; il n'était pas de gens plus occupés que les Salésiens et leurs élèves. En les observant, Huysmans eût pu se rappeler le célèbre passage d'*A Rebours*, dans lequel il évoquait « les monastères métamorphosés en usine, les grands livres de commerce posés sur des lutrins et les moines courbés sur des inventaires et des factures ».

Mais, en 1902, Huymans n'observait plus qu'en rapport de ses convictions. Il fut conquis par ce qu'il appela « le côté débrouillard et habile » dans la bienfaisance des continuateurs de Don Bosco, bien dignes, en cela, du fondateur de l'ordre.

Jusqu'à sa mort, survenue, en janvier 1888, Don Bosco, homme fort entendu en affaires, n'eut-il pas toujours à batailler, toujours à renouveler ses trouvailles d'ingéniosité, surtout dans la recherche d'un gîte pour lui et ses jeunes ouailles, qu'aucun propriétaire ne voulait tolérer ! Et, à ce propos, Huymans observe que si, « comme il sied de l'espérer, Don Bosco est un jour canonisé, il est vraiment tout désigné pour être le patron des locataires. Ceux-ci pourront, en effet, l'invoquer, mieux que tout autre, pour tâcher de découvrir des propriétaires généreux et indulgents et de vivre, une fois installés chez eux, sans crainte des congés, en paix ».

En paix, les Salésiens l'étaient peu lorsque Coppée et Huysmans leur firent visite.

Le gouvernement de M. Emile Combes, après celui de Waldeck-Rousseau, avait conclu contre eux au refus d'au-

torisation. L'exposé officiel des motifs de ce refus prétendait que l'examen des listes du personnel salésien y révélait la prédominance de l'élément étranger. Les Pères, s'il fallait en croire cet exposé, se livraient, sous prétexte de charité, à l'exploitation de l'enfance et de la crédulité publique ; les orphelins étaient alimentés par des pensions que payaient soit les familles, soit des personnes charitables, soit encore le travail des enfants ; les conditions d'hygiène et de salubrité des ateliers étaient déplorables ; non seulement l'enfant y était surmené, mais, de plus, il était spécialisé à tel point, qu'une fois sorti, il ne connaissait en réalité aucun métier ; grâce à la gratuité de la main-d'œuvre, à la quantité de travail produit en raison de la spécialisation à outrance, aux avantages fiscaux que les Salésiens tiraient de leur caractère d'association charitable, ils pouvaient soutenir une concurrence dont souffraient les industriels et commerçants leurs voisins, etc., etc. (1).

Le réquisitoire gouvernemental se terminait par cette phrase : « Tour à tour imprimeurs, éditeurs (et quels éditeurs, toutes leurs publications sont rédigées contre nos institutions), marchands de vins, de liqueurs, de produits pharmaceutiques, leur action économique est néfaste. »

Contre ces accusations, Coppée devait, par la suite, protester dans le *Gaulois* (12 janvier 1903) (2). Mais tout de suite après la visite à Ménilmontant, il avait sollicité et obtenu la collaboration de J.-K. Huysmans pour la défense des religieux menacés. L'imprimerie J. Bosco établissait, quelques semaines plus tard, l'*Esquisse biographique sur Don Bosco*, par J.-K. Huysmans ; cet ouvrage, tiré à un millier d'exemplaires, était destiné, dans la pensée du Père supérieur, à être offert seulement aux bienfaiteurs des Salésiens.

Cependant les menaces se précisaient de jour en jour

(1) Résumé de l'*Exposé officiel* des motifs concluant au refus d'autorisation.

(2) Coppée ouvrit dans le *Gaulois*, au bénéfice des Salésiens, une souscription qui, en quelques jours, produisit une somme de 37.374 fr. 50 (*Gaulois* du 21 juillet 1903).

contre les congréganistes. Les expulsions se faisaient de plus en plus nombreuses. On se rappelle les plaintes de l'Oblat Durtal à ce sujet : «... les tristes journées et les plus tristes nuits commencèrent. Les stalles des religieux au chœur se vidaient (1)... »

Pour les Salésiens, c'était aussi le désarroi, la fermeture des ateliers et l'exil.

A partir de 1903 et jusqu'en 1906, par petits groupes, ils quittèrent la France, les uns rejoignant la maison-mère de Turin (2), les autres s'établissant en Espagne, en Belgique, en Angleterre et jusqu'au Brésil et au Chili.

La plupart des exemplaires de la plaquette rédigée par Huysmans furent alors dispersés avec les Pères, et cela explique que cet ouvrage soit devenu aujourd'hui une rareté de librairie.

LÉON DEFFOUX.

(1) On sait que Huysmans avait été lui-même fort désorienté par la loi qui expulsait les moines bénédictins de Ligugé chez lesquels il résidait alors. *Ce que je vais faire*, écrivait-il, le 3 août 1901, à un ami, *je n'en sais encore rien. Voilà encore un nouveau tournant de vie à franchir et ce que je suis las ! Je voudrais pourtant bien être assis, mais le Céleste Ebéniste ne fait plus hélas que des meubles qui se décollent dès qu'on s'y pose. Les Bénédictins partent en Belgique, à la fin de septembre. Ma première idée avait été de retourner à Paris, y passer l'hiver et d'aller les retrouver au printemps. Mais le Père abbé et le chapitre voudraient, pour qu'il n'y ait pas interruption du culte de saint Benoit et de saint Martin et arrêt d'offices, que je reste avec cinq ou six moines qui résideraient çà et là chez les uns et chez les autres ; ce serait une petite communauté de Pères et d'oblats. Tout cela est-il, avec cette odieuse loi, possible ?* (Lettre inédite).

Ce ne fut pas possible et Huysmans dut se résigner à s'installer de nouveau à Paris.

(2) En Italie, les Salésiens ont repris toute leur influence. Le pape Benoît XV s'est fait représenter par le cardinal de Séville à leur congrès tenu en mai 1920 et, le 24 du même mois, à l'issue du congrès, un monument à Don Bosco a été élevé à Turin.

VOYAGE
AU MONDE A L'ENVERS [1]

—

CHAPITRE VI

J'ai passé dans ma vie bien des nuits blanches... et d'un blanc de toutes les nuances. Je n'avais encore jamais connu l'insomnie de l'écœurement, durant ma veille forcée qui suivit le spectacle de cet invraisemblable enterrement ; je roulai dans ma tête des pensées qui n'avaient rien d'indulgent pour mes hôtes malgré eux. Cette prostitution publique, ces insultes à la mort, cette fille se livrant devant le cadavre de son père, cette scatologie générale et permanente, ces fonctions accomplies *coram populo*... c'est complet, rien ne manque. Maints autres détails encore, tout aussi scandaleux, dansent dans ma tête une sarabande diabolique.

J'essaye de tirer une conclusion, de projeter une lueur bien incertaine sur tous ces événements surprenants. Il existe donc dans l'hémisphère antarctique une terre, hors de toutes les routes, défendue par un Océan inexploré, où vit une population primitive qui, sortie de la sauvagerie proprement dite, se débat encore dans la barbarie. Découverte qui ne pourrait intéresser que quelques géographes cacochymes sans ce détail curieux : cette peuplade appartient à une race blanche très proche de la nôtre.

J'en étais là de mes désobligeantes considérations, quand un jeune homme s'est présenté devant moi. Robuste, fort et beau, il s'assit sans façon et, sans s'embarrasser de formules de politesse; il me communiqua qu'il venait me

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 535.

quérir pour prendre part au repas de sa famille et à une réunion d'amis. Je ne pus m'empêcher, imprégné que j'étais encore de notre code raffiné de courtoisie, de m'étonner mentalement que l'on ne m'ait pas invité à l'avance et par une carte en bonne et due forme. Mais l'annonce qu'il s'agissait de déguster un gibier délicat, tué par le messager lui-même, la curiosité d'assister à une séance mondaine de cette société si nouvelle pour moi, le désir d'observer plus en détail ces mœurs imprévues, l'attente attrayante enfin de quelques surprises inédites, eurent raison de ma susceptibilité.

Parmi tant de stupéfactions qui m'assaillaient depuis mon naufrage aérien, la plus complète, sinon la plus profonde, m'attendait à cette réception. Nous abandonnons encore assez aisément l'idée que nos habitudes morales, intellectuelles, religieuses et politiques soient revêtues de la majesté de la perfection. Nos moralistes eux-mêmes, nos littérateurs, nos prêtres et nos politiciens nous ont habitués à concevoir la relativité de leurs convictions et les vicissitudes de l'histoire nous ont inculqué le dogme indiscutable de l'identité des contraires. Nous sommes beaucoup plus orgueilleux et intraitables sur le chapitre de notre vie de société et de nos mœurs! C'est notre persuasion orgueilleuse et têtue que nous avons, en cette matière, atteint le définitif et l'absolu, que l'ordonnance de nos relations et la subtilité de notre politesse ne souffrent nulle critique, ni même aucune discussion. Ah ! notre vie de société. C'est là que nous triomphons et que nous sommes incomparables !

Notre vie de société ! Rien ne peut nous blesser dans les moelles mêmes de notre fierté de civilisés comme une atteinte portée à sa majesté. Nous aimons notre vie de société, comme un enfant vicieux et difforme, mieux que nos autres conquêtes, plus tendrement, plus absolument ! Nous l'avons formée, cette vie de société, avec le meilleur de notre manque de cœur et de notre critique malveillante. Elle est

la matérialisation même de nos plus chers préjugés, de nos plus douces prétentions, de nos plus mauvaises habitudes ; elle est l'expression idéale de notre piètre personnalité humaine, le déversoir de nos plus tristes sentiments intimes, notre chère création perverse. J'avoue qu'en acceptant cette invitation, de forme au moins inusitée, je ne pensais pas un instant, malgré l'opposition essentielle, radicale, que j'avais constatée entre ce monde et le nôtre, que je pusse trouver dans une réunion mondaine de ce Continent à l'Envers autre chose que les familières traditions, mais plus rudimentaires, de nos réunions de civilisés. Il peut y avoir, admirais-je, après réflexion, plusieurs manières de considérer la mort, il n'y a pas deux façons de recevoir, quand on s'est évadé de la sauvagerie primitive, de la matière à peine organisée. En nouant mon nœud de cravate, et bien que je fusse édifié sur le peu de complications qu'exigeait la conquête de... l'âme sœur, je ne sus me défendre de cette confuse vanité dont les hommes escomptent toujours, au hasard et sans objet précis, un effet... rémunérateur. Je me réjouissais d'être renseigné sur les habitudes et les acteurs de ces réunions, sur l'intime psychologie de société de ces êtres parmi lesquels le destin semblait avoir fixé mon sort. Je vais donc enfin contempler, me disais-je, l'homme influent de ce coin de terre, politique avisé, dont aucun des convives aux petits soins ne serait sans doute étonné d'apprendre le lendemain l'arrestation; je vais retrouver à nu l'homme du monde, dans toute la stupidité de son gilet impeccable, l'aisance de sa conversation vide, l'abandon de ses manières faciles, la stupidité admirée de ses lieux communs, la sécheresse de son cœur. Je vais écouter l'homme d'affaires important, qui balance la gloire de l'homme de salon et du politicien, car « il ne faut pas être bête pour gagner une grosse fortune ». Je vais être présenté à la mondaine, aussi pudique en apparence que ses épaules sont décolletées, trompeuse et légère, avide et inconsciente. Je vais coudoyer la femme pour qui la

culture est l'utile paravent de profitables vices, la jeune fille qui sait montrer habilement sa jambe, en rougissant avec délicatesse, le petit jeune homme qui pense décrocher le ciel parce qu'il a le nez en l'air. Je vais retrouver tous ces délicieux fantoches, accommodés certes au goût de l'endroit et à son degré de civilisation, mais enfin ce seront eux toujours, car les hommes sont partout les hommes. Ils peuvent dans la vie publique se contraindre et dissimuler, jouer un rôle, incarner une morale et une mentalité officielles, ils peuvent avoir en foule des notions spéciales sur les rapports des sexes et la pudeur de la nature, ils peuvent différer sur des modalités importantes, ils se retrouvent eux-mêmes, immuables et éternels, quand le cercle de leurs évolutions se rétrécit en une petite société réduite où la culture de leurs infirmités et de leurs passions redevient le moyen infaillible de leur universelle vanité et de leur impérissable ambition. Je vais donc me retrouver chez moi, dans ma vie sociale coutumière, dans les médisances et la sottise, dans les intrigues et l'intérêt, je vais respirer enfin, mêlée à des épices nouvelles, l'âme parfumée de notre glorieux vieux monde ! Et je jetai un dernier coup d'œil à mon accoutrement.

Le jeune homme me conduisit par un dédale de chemins. La demeure de sa famille ressemblait à la mienne. Elle était plus spacieuse, étant destinée à contenir un plus grand nombre d'habitants. Famille étrange, en vérité ! Le père, la mère étaient d'âge assez avancé. Le père, fort digne, me parut être, à en juger par son maintien et sa prestance, un haut personnage. Ils étaient entourés d'un grand nombre d'enfants. Ils me présentèrent les uns comme leur appartenant en commun, les autres comme étant issus du père ou de la mère séparément. J'en conclus qu'ils étaient l'un et l'autre ou veuf ou divorcé. Trois jeunes femmes, sur six êtres féminins que comportait la famille, étaient entourées, elles aussi, de leur progéniture, bien qu'une seule d'entre elles fût accompagnée de son mari. Je rougis malgré moi,

et bien que je sois peu timide, en reconnaissant en l'une des jeunes filles la première des servantes qui fut préposée à mon ménage et qui m'avait tant surpris en se comportant de la façon que j'ai racontée. Sa parfaite assurance me mit vite à mon aise. J'étais naturellement décidé à ne faire aucune allusion à son inconvenance, bien qu'en cette étrange région elle ne semblât pas constituer une exception. Mais ce que je ne comprenais plus du tout, c'était comment une simple domestique pouvait être la fille d'un homme qui paraissait considérable.

Je distinguai entre toutes une des jeunes filles. Elle était exceptionnellement belle. Sa peau de dix-huit ans avait des reflets de nacre et d'or, que je n'ai observés chez aucune autre femme d'aucun pays. L'ingénuité rieuse de ses yeux était empreinte d'une bonté touchante. Ses cheveux paraissaient illuminés d'une flamme mourante, et sa bouche innocente avait des tendresses d'enfant. Ses frères l'appelaient Eumia.

Quelques invités étaient déjà installés sur les divans de fourrures devant des coupes et des vases de miel, quand j'entrai. Hommes et femmes portaient la simple tunique de promenade, les unes rehaussées de cordelettes d'or, de ceintures en plaques d'ébène, les autres ornées de fleurs naturelles cousues sur l'étoffe. Personne ne se leva pour me saluer. Je n'éprouvai moi-même aucune gêne. Je ne sentis peser sur moi ni l'hostilité, ni même la curiosité de l'assemblée. Aucun froid, aucun silence ; au contraire, je m'avançai dans une atmosphère de bienveillance, convaincu immédiatement que ma présence, qui constituait assurément « le clou » de la réunion, ne gênait aucun désir de paraître et de briller.

Au son d'un mélodieux et mélancolique instrument, des jeunes filles dansaient en frissonnant de vie, comme les herbes se courbent au vent du matin. Elles dansaient sans souci d'exposer leurs formes ni leur habileté, chastement, purement, exprimant en des gestes rythmiques la nature

avec ses joies, ses forces et ses allégresses, l'ombre balancée des arbres, les épanouissements des fleurs, la surface des lacs apaisés comme les cœurs après la tempête.

Quand je fus parvenu au milieu du vaste hall, le silence se fit à la demande du père. Il m'accueillit par un discours très discret; il me déclara que depuis longtemps il méditait de recevoir à sa table « l'Homme inconnu », et qu'il était très honoré que j'eusse bien voulu accepter son invitation. Il me pria de me considérer chez lui comme chez moi. Puis, me prenant par la main, il me présenta à chacun de ses enfants et ensuite à chacun de ses hôtes. En me désignant un de ses fils qu'il nommait : Kimer, il m'informa qu'il allait nous quitter, étant de service, ce jour-là, « aux pierres lumineuses ». Il accompagna le nom de deux des jeunes mères de ces mots étranges : « en recherches ». Il qualifia la troisième de « fixée ». Je traduisais mentalement, et approximativement bien entendu, les mots de cette langue étrange qui ont le pouvoir d'exprimer des nuances, des idées et des faits intraduisibles dans aucun de nos idiomes, parce qu'ils correspondent à des nuances, des idées et des faits que nous ne soupçonnons même point. Le repas fut charmant, d'une gaîté abandonnée, d'une exubérance naturelle qui contrastait étrangement, dans mon souvenir, avec la morne tenue de nos repas de cérémonie. Peu de ces conversations particulières où l'on discerne si bien l'adultère qui s'ébauche ou l'ambition qui travaille. Je fus tout surpris, je l'avoue, et plus enclin que jamais à considérer ces hommes avec une insurmontable pitié dédaigneuse, en constatant qu'aucun d'eux ne s'ingéniait à se raconter lui-même et à se présenter favorablement à ses contemporains. Je n'entendis pas un mot de flatterie, pas un compliment, pas une médisance. Cette simplicité de langage donnait à la conversation générale et enjouée un ton assez naïf et enfantin.

On n'était point fixé inexorablement à son siège pendant la durée du festin : on circulait au contraire beaucoup. La

jeunesse entrecoupait le repas de danses et de jeux, puis revenait autour de la table. Pourquoi faut-il que toute cette bonne humeur, qui, pour un peu ridicule et vulgaire qu'elle me semblait, avait cependant, je le reconnais, un certain charme, ait été, comme toujours, accompagnée de manifestations érotiques et scatologiques ?

Je ne pense pas avoir nulle part, même dans nos campagnes les plus savoureuses, mangé des fruits, des légumes aussi embaumés, aussi pleins du sang de la terre. Les viandes, à la fois riches et légères, étaient assaisonnées d'herbes dont j'ignorais le goût et le nom. Le gibier annoncé, et qui m'avait séduit, espèce de chevreuil, mais de chair plus pâle et moins dense, assez rare, paraît-il, dans le pays, valut au jeune chasseur une ovation. Les laitages, parfumés de menthe et de verveine, alternaient avec cette boisson légèrement fermentée qu'on servait quotidiennement sur ma table. Tout était parfaitement bon et rappelait les repas des idylles théocritiennes. Je n'étais écœuré que par cette déplorable habitude que ces êtres bizarres maintenaient jusqu'au sein de ces délicieuses réjouissances, de rendre aussi communs que leurs repas la nécessité de les évacuer...

La conversation, je l'ai déjà noté, fut charmante. Elle mérite que je m'y arrête. Certes, elle me dérouta un peu. Il ne fut question ni de scandales, ni d'amour, ni de théâtre, ni de fortune. Ces braves gens sont au fond prodigieusement simples et fort loin encore de notre civilisation, dont ces incidents, ces accidents et ces préoccupations sont la rançon de la grandeur. On s'entretint d'insectes et de bêtes, de plantes, de la mer ; on s'éleva — ô pas bien haut — jusqu'à une primitive et très pure philosophie naturelle. On effleura, je ne sais à quel propos, le sujet de la mort, mais exactement dans l'esprit que nous mettons à parler de l'horaire des trains de marée. Surtout, ô surtout, on discourut longuement et passionnément sur la forme, les illusions, les apparences des nuages : leur ressemblance avec les objets terrestres était visiblement le grand souci

de ces simples esprits. Je remportai un succès d'ahurissement tel en prononçant les mots « argent » et « journal », que personne ne comprit que je jugeai à propos, pour effacer ce déplorable effet, d'entreprendre immédiatement un discours improvisé sur l'aspect souvent évocateur des rochers marins, essayant de les entretenir d'un de ces sujets de nature qui leur étaient particulièrement agréables. Et de fait, jusqu'ici je n'avais aperçu dans ce pays ni la moindre feuille imprimée, ni la moindre matière monnayée. C'était d'ailleurs dans le but de me renseigner d'une manière indirecte sur cette absence de ces objets de première nécessité qui m'intriguait que j'avais abordé ces sujets.

Eumia, en la portant à ses lèvres, laissa choir une coupe dont le liquide se répandit sur sa poitrine; elle baissa sans la moindre gène le haut de sa tunique et, avec une légère étoffe qui semblait de drap d'or, elle essuya le sein le plus adorablement pur et ferme que je verrai jamais. Ce geste aggrava singulièrement les réactions gênantes que me procurait la contemplation de la gracieuse personne et que j'essayais, bien en vain, de combattre par une feinte inattention. Je remarquai, d'ailleurs, que son visage candide changeait peu à peu d'une façon singulière. Je ne dirai pas que tout à coup il exprimât le désir; il était bien plutôt animé de frémissements, de cette ardeur brûlante qui secoue et embrase le corps des animaux à l'époque où la femelle appelle le mâle. On devine que l'atmosphère brûlante qui émanait de cette vierge ainsi tourmentée ne calmait point mon propre état. Je m'intéressai de plus en plus, et pour ainsi dire malgré moi, à cette jeune fille, mais, pour la première fois de ma vie, c'est avec des sentiments infiniment simples et dénués de perversité que ma chair la voulait, sans que mon intelligence la souillât d'aucune image. Mon énervement me faisait un peu honte, et, pour m'y appesantir le moins possible, je me contraignis à maudire consciencieusement en moi-même l'ignorance où l'on était

en ce pays du café, de la liqueur et des cigarettes. Médiocre dérivatif, dérivatif impuissant quand Eumia, toute troublée, toute ardente, enveloppée d'une grâce charnelle, vint, sans hésiter et sans feindre, s'asseoir à côté de moi sur le divan où je m'étais étendu en sortant de table. Et quelle fut ma stupéfaction folle et mon horrible gêne, quand elle prit dans sa main mignonne, mais vigoureuse, ma main brûlante et que je sentis la pointe de son sein entrer dans mon épaule sur laquelle elle était penchée. Oui, oui, devant cette assemblée d'amis et sa propre famille! La situation était scabreuse. Je n'étais plus maître de moi, et, d'autre part, j'attendais avec angoisse que les frères et sœurs de l'imprudente poussassent des cris d'indignation et se jetassent sur moi, qui étais pourtant tout près d'être purement et simplement violé! Ils nous regardèrent d'un œil distrait et indifférent, de ce regard vague de l'antilope du Jardin des Plantes qui contemple à travers les barreaux ses visiteurs. Le tableau suggestif que nous formions ne les amusait, ne les excitait, ni ne les révoltait. Quant aux vénérables parents, ils étaient passionnément occupés à construire avec de petits os polis d'harmonieux dessins géométriques. Leurs invités les y aidaient, dansaient ou causaient entre eux. Quand ils daignaient tourner la tête vers notre groupe lascif, c'était avec l'air indulgent de gens mûrs pour les distractions de la jeunesse.

J'étais, est-il besoin de le dire, terriblement mal à l'aise, partagé entre le désir impérieux de m'isoler rapidement avec cette enfant sans préjugés, n'ayant pas, comme elle, l'habitude de m'exhiber à ces moments qui réclament l'intimité, et gêné par le flegme suprême et écœurant qu'affichaient sa famille et ses amis. En dépit de mon ivresse, je conservais la faculté de mépriser leur attitude. Je sentais d'ailleurs que la situation ne pouvait guère se prolonger. Eumia y mit fin, sans que je pusse raisonner plus longtemps, en m'entraînant doucement vers l'horizontale du divan, où l'inévitable conclusion ne put plus être, malgré l'assistance, différée.

Et comme, légèrement ébouriffée et étourdie, ma jolie maî
tresse reprenait pied à la fois sur les peaux du plancher e
dans la vie réelle, elle parut soudain oublier complètement
et comme par enchantement, l'acte si grave qu'elle venai
de consommer et, ce qui me fut plus sensible, m'oublie
moi-même. Tandis qu'une des jeunes mères s'approchai
de moi et me demandait le plus naturellement du mond
si je m'entendais à naviguer à la voile, Eumia combinai
pour le lendemain, avec ses dignes parents, une partie de
plage à laquelle sa mère lui suggérait, sans qu'elle y con
sentît d'ailleurs, l'idée de m'inviter.

CHAPITRE VII

Ma raison chavirait en un doute d'elle-même, tandis qu
je regagnais mon domicile. Les mœurs de ce continent où
m'avait jeté mon naufrage aérien étaient si prodigieuse
ment, si complètement la négation de tout ce qui avait ét
ma vie morale, physique, intellectuelle jusqu'à ce jour, qu
je me figurais par moment être en proie à une hallucinatio
prolongée. Mille détails, mille questions, mille énigmes se
couaient pêle-mêle et tumultueusement mon pauvre cer
veau, handicapé d'ailleurs par le récent et délicieux surme
nage que lui avait imposé Eumia. Heureux bénéficiaire d
mœurs qui, je l'avoue, commençaient à me plaire, sans ces-
ser de m'étonner, j'étais à chaque pas de ma course de re-
tour au logis assailli par de nouvelles curiosités. Qu'était-
ce que cette foule qui musait, riait, s'aimait, errait su
ces routes et dans les chemins, sans but, insouciante
satisfaite de la minute qui passe, insensible à celle qui vient
Qu'était-ce que ces individus dont pas un ne paraissa
préoccupé d'une activité, d'un travail quelconque? Dans ce
maisons sans porte, n'importe qui entrait n'importe o
pour s'y nourrir, s'y abreuver, y posséder une fille devan
sa mère, une mère devant sa fille, sans qu'il se mêlât à ce
actes un soupçon de perversité, et s'en allait ensuite, pou
suivant sans hâte un chemin qui ne menait nulle part. Q

représentait ici l'autorité ? Quel pays anarchique où l'on ne rencontrait nul agent, où ne se dressaient ni palais pour les législateurs, ni bureaux pour les fonctionnaires ! Point de tramways, ni d'automobiles, ni de voitures! Où se traitaient donc les affaires ? Où tenait-on commerce? Je n'avais encore aperçu aucune boutique. Et, s'il en existait quelque part, quels étaient les moyens d'échange ? L'or, l'argent, les billets étaient complètement inconnus ou, du moins, je ne les avais jamais aperçus. On ne m'avait point réclamé de termes et on m'apportait, sans qu'il fût question de rien à payer, nourriture et vêtements. Ne se passait-il point d'événements sur ce continent? Les hommes n'y avaient-ils point coutume de s'y insulter dans la presse pour mieux affirmer leurs idées? N'y goûtait-on point les jeux de l'imagination ni les nouvelles du monde ? Comment expliquer que les journaux y fussent ignorés, comme d'ailleurs les livres et toutes les manifestations imprimées?

C'est en vain que je cherche dans ce groupe humain les traces de l'indispensable hiérarchie de cette société : les riches qui en sont l'armure et l'ornement, les producteurs qui ont la mission honorable de travailler pour entretenir et accroître la richesse, et les pauvres qui doivent nécessairement faire contre-poids aux riches. Pas trace ici de cet ordre magnifique et logique, fruit de tant de siècles et de civilisation. Tous paraissent égaux et heureux, ce qui me choque un peu et contrarie désagréablement toutes mes plus fermes notions. Ces gens ne sont point pourtant des sauvages. Leurs mœurs, quoique basses par plus d'un côté, sont en somme douces et inoffensives ; elles ne sont point soumises à cette incohérence et à cette brutalité qui sont le propre des peuplades primitives. Ils sonts amoraux, mais policés. Ils ne respectent point la mort, mais cultivent aimablement la vie. Certes, je n'ai encore découvert, dans la capitale, où le sort m'a conduit, aucune trace de ces religions sans lesquelles il n'est point de morale, de désintéressement, de vérités évidentes et de certitude sur l'au

delà : ni prêtres, ni églises. Du moins n'y ai-je aperçu ni sorciers, ni idoles qui mentent et dupent. Bien que ces hommes ignorent apparemment les lois des Saints Livres, ils ne désobéissent ni ne tuent, selon toute évidence, puisque l'usage des serrures et des portes est complètement inconnu en ce pays. Tout en les plaignant de n'avoir point parmi eux de ces pasteurs inspirés qui s'interposent volontiers pour détourner la colère ou attirer les bienfaits de la divinité au moyen de rites qu'ils ont inventés, je dois reconnaître qu'ils ne sont point mauvais, ni méchants, ni pervertis.

Je méditais sur ces stupéfiantes constatations en regagnant mon logis et, sans que je le voulusse, ma pensée revenait par tous les détours de ses étonnements à une forme gracieuse dont la jeune senteur fraîche voltigeait encore autour de moi. Pour la première fois, je me sentis isolé dans ma confortable demeure : un fantôme seul m'y tenait compagnie et m'y rendait plus lourd le poids de la solitude. Mon pauvre cerveau, envahi d'une brume grise, et mon pauvre cœur, son complice, n'étaient plus tout à fait sûrs de leur indifférence.

Je ne pus m'endormir qu'après avoir pris une résolution : celle de retrouver à tout prix le vieillard, mon professeur, et d'avoir avec lui une décisive conversation.

J'avais compté sans la difficulté de découvrir cet homm
vénérable. Il était loin d'être seul de son espèce et l'agglo
mération comptait bien plusieurs centaines de milliers d'ha
bitants. Ignorant le lieu de sa demeure, après trois jour
de courses inutiles, force me fut de m'en remettre à m
chance et d'attendre. Presque quotidiennement, et par u
hasard avec lequel collabora sans doute ma volonté in
consciente, je passais devant la demeure d'Eumia. Bie
qu'une pudeur peu adaptée aux mœurs du pays m'ait in
terdit d'y pénétrer, il m'arriva de la rencontrer. La pre
mière fois je fus confus en la voyant venir. La seconde
j'eus au cœur un désagréable pincement en constatan
qu'elle ne m'adressait, en passant, qu'un petit salut indiffe

rent de la tête. Encore imbu de la tactique amoureuse de la vieille Europe, pénétré de nos habitudes et de nos préjugés, je résolus sur l'heure de me venger, de stimuler sa jalousie. Pour la première fois je m'approchai d'une jeune fille quelconque qui passait, avec la crainte, ici stupide, d'être vertement accueilli. Elle était modeste et timide, agréable et d'une tenue chaste qui ne manqua point de me piquer. Elle ne me retira point la main que je lui pris et me suivit docilement jusqu'à la plus proche chambre de feuillage inoccupée. Mais Eumia ne remarqua même pas cette savante contre-attaque.

Lorsque, sentant la faim, je me trouvais loin de chez moi, j'entrais au hasard dans un logis. Bien stupidement je m'imaginai longtemps accomplir un acte inouï de sans-gêne et d'audace. J'y troublais quelquefois de tendres entretiens. J'y surpris de touchants enlacements, même entre gens d'âge mûr que ne gênait point la présence de leurs enfants, ni la mienne. Partout je fus cordialement et délicieusement traité. Certain jour, je m'introduisis en une nombreuse réunion. Les hôtes du logis avaient convié des amis. Ils buvaient tous ensemble un breuvage fortement parfumé de marjolaine et mangeaient de petits fromages sucrés, accompagnés de galettes infiniment variées d'aspect. Sans façon, je fus convié à m'asseoir. Les femmes, comme partout, portaient des tuniques de couleurs et de coupes différentes, mais toutes infiniment modestes. Aucune ne cherchait à briller ou à l'emporter sur les autres, ce qui enlevait beaucoup de saveur à leur conversation et d'attrait à leur tenue. Chose étrange ! en dépit de leurs débordements et de leur obscénité, j'observai chez elles beaucoup de réserve et même une pruderie excessive. Quelques plaisanteries libertines que je risquai furent accueillies avec une froideur marquée et réprobative. J'en conclus que l'hypocrisie, une hypocrisie insondable, est le caractère essentiel de ce peuple. Ainsi, dans ce salon, comme partout ailleurs, des accouplements passagers s'étalaient sous nos

yeux, à l'appel d'un simple signe, visiblement au gré de besoins plutôt que de désirs ; ni hommes ni femmes n'hésitaient à prendre publiquement des postures scandaleuses, et pourtant la moindre gauloiserie, la plus insignifiante des légèretés, une gaillardise même très sobrement pimentée étaient accueillies par un silence de glace.

A la vérité, il s'opérait quotidiennement en moi une étrange évolution. A force de contempler chaque jour cette continuelle orgie et d'y participer, je devenais moi-même plus insensible; mes impressions s'émoussaient. Comme mes hôtes, je ne demeurais soumis qu'aux seuls besoins de ma nature. Je contemplais plus indifférent des mœurs auxquelles je m'habituais. Il me semblait que mon désir se dépouillait peu à peu de sa perversité intellectuelle. Mes ardeurs s'épuraient de toute imagination.

Il ne fut tenu, au cours de la conversation à laquelle me mêla ma visite impromptue, aucun propos médisant; c'est dire qu'elle fut sans esprit et sans saveur. Ces gens n'ont décidément ni humour, ni sens du ridicule ! Ils ne savent point cet art délicieux de proférer le mal contre son prochain; nul doute que, dans leur faible cerveau, probablement limité au présent dans le temps et dans l'espace, le souvenir des faits et gestes de leurs contemporains ne s'efface au fur et à mesure comme traces sur le sable. Ce qui explique qu'ils ne colportent point les aventures ni les travers de leurs amis, ce qui rend en fin de compte leurs entretiens si ternes.

De politique, d'argent, de gouvernement, de bourse, d'amour, il ne fut pas plus question que chez les parents d'Eumia. Je fus ainsi confirmé dans mon idée que ces braves gens n'en sont qu'aux premiers stades de l'humanité, qu'ils ont encore un long chemin à parcourir avant d'atteindre le foyer de civilisation où nous sommes nous-mêmes si magnifiquement installés. Je me risquai, à un moment qui me parut propice, et pour être fixé au juste sur leurs conceptions et leur mentalité, à demander innocemment si j'aurais

l'intérêt d'assister bientôt à quelques élections, le nom des principaux ministres de l'Etat, à quel nombre on estimait les millionnaires du pays et quelle était l'assiette de l'impôt. Je fus obligé d'employer pour aborder ces divers et essentiels sujets de nombreuses périphrases, les mots manquant complètement dans cette curieuse langue pour exprimer ces idées ou ces événements. Mes questions furent accueillies par un nouveau silence, d'autre essence que la froideur indignée dans laquelle étaient tombées tout à l'heure mes plaisanteries. J'y sentis planer cette fois la stupéfaction, l'incompréhension totale, le soupçon que j'étais dément; puis les lèvres se pincèrent et ne purent dompter plus longtemps un formidable rire qui s'envola jusqu'au dôme de verre, manifestation imprévue et presque involontaire chez ce peuple courtois et indulgent. Ma voisine, qui n'eût pas fait la moindre objection si je l'eusse invitée à quelque partie d'amour, instinctivement recula le siège sur lequel elle était assise, soupçonnant évidemment la santé de mes facultés mentales. Et cette hilarité générale ne se calma que pour laisser place à une commisération teintée d'angoisse et d'inquiétude.

Pauvres gens ! S'ils pouvaient savoir quelle pitié je ressens pour leur demi-sauvagerie, moi le représentant d'un sublime effort humain, noble de milliers d'années ! Je n'ai jamais éprouvé, comme à cette minute où je fus entouré, enlacé par les plus outrageantes suppositions, la fierté d'être européen !

Je crus comprendre que la grande préoccupation de cette assemblée mondaine était fixée sur une cérémonie dont j'entendais parler pour la première fois. Elle devait avoir lieu, me semblait-il, au sud de la cité, en pleine campagne, à l'endroit où, de la banlieue, on découvre la mer. Je ne manquerai pour rien au monde de m'y rendre, car le spectacle doit être pour moi imprévu, si j'en juge par ce que j'ai pu saisir des félicités escomptées. Attendons. En tous cas, certains détails longuement commentés me pro-

mettent des heures savoureuses. Ces cérémonies, si j'ai bien compris, ont lieu quatre fois l'année. Je m'imagine, en rapprochant les propos saisis au passage, que ce doivent être des manières de concours agricoles, pour animaux... et pour humains.

Ces gens sont vraiment étranges : bien que leur aspect extérieur ne diffère pas du nôtre, ils sont moralement beaucoup plus loin de nous que les nains de la Grande Forêt équatoriale ou les Fuegiens. Ils ignorent absolument toutes passions. Ils ne s'entretiennent, quand ils sont réunis, de rien de ce qui constitue notre vie sociale. Ils discourent et discutent à perte de vue sur les choses de la nature et leur accordent un intérêt ardent et inlassable qui a pour moi un je ne sais quoi de naïf et de puéril. Les nuages, comme je l'ai déjà remarqué, constituent un de leurs thèmes favoris. Ils les observent, les aiment et se racontent, sans se fatiguer, les merveilles qu'ils y ont découvertes. Ils ne pratiquent aucune politesse ; en visite, ils acceptent de manger aussi longtemps qu'ils ont faim ; ils sont parfois grossiers au point de ne point s'efforcer de dissimuler leurs sentiments, de dire au nez des gens les vérités les plus désobligeantes et de pas savoir, quand quelqu'un qui leur déplaît vient s'asseoir au milieu d'eux, lui céler leur déplaisir. Le monde et ses bienséances leur sont totalement étrangers.

CHAPITRE VIII

J'ai enfin retrouvé mon vieillard de professeur et dans des circonstances bien imprévues. Après une continence de plusieurs jours, durant laquelle, pour la première fois de ma vie, je me suis senti libéré, et sans effort, de tout appel charnel, j'ai abordé ce matin, dans la rue, une belle jeune femme. Je m'attendais à ce qu'elle me suivît docilement, comme c'est la coutume, vers la plus prochaine chambre d'amour. A ma grande surprise, elle a arrêté net ma certitude qui se faisait déjà familière, par ces mots énigmatiques : « Prenez garde, frère, il y a dix ans... »

Elle a passé tandis que je demeurais bouche bée sur la route.

Je fus assez long à revenir de ma stupéfaction ; c'est alors que j'aperçus à ma droite un immense dôme et l'entrée d'un escalier plus large, plus important que les autres. Le quartier où je me trouvais, assez éloigné du mien, m'était encore inconnu. Une foule nombreuse de visiteurs entrait et sortait, montait, descendait. J'ai suivi la foule. A la dernière marche, je me suis trouvé dans une salle unique, très vaste, doucement éclairée, tapissée et tendue de fourrures noires, luisantes. Au milieu, un jet d'eau bruissait mélancoliquement dans une vasque qui semblait d'or fin. Des jeunes filles offraient à tout venant des victuailles et des boissons sur des plateaux; d'autres se dirigeaient, mais chargées seulement d'aiguières d'eau pure et de galettes noires, vers les divans du fond de ce hall où étaient étendus pêle-mêle quelques hommes, jeunes gens et vieillards, parmi lesquels je reconnus tout à coup, et avec un tressaillement d'aise, mon bon professeur, le vieil helléniste. Dans un silence profond, que ne troublait pas le moindre chuchotement de la foule des spectateurs, pieusement silencieux, les membres délibérants de cette assemblée, ceux qui étaient réunis sur les divans, sans hâte, sans fièvre, conversaient tranquillement entre eux. Ils ne prononçaient pas un mot plus haut que l'autre. Je m'avançai le plus que je pus vers le fond de la salle et je parvins enfin à saisir un étrange colloque. Ces personnes graves et si confortablement installées me semblèrent tout d'abord n'être — y compris mon vieillard — que des mandataires aux halles et des maîtres d'hôtel. Elles ne s'entretenaient en effet que de la composition de menus, de la quantité et des genres de victuailles et de denrées qu'il fallait introduire dans la ville, de leur distribution. Après une heure de cet entretien — que je n'aurais assurément pas supporté cinq minutes tant il était monotone, si je n'avais eu un intérêt puissant à attendre le moment d'aborder celui que

j'avais si longtemps cherché, — ce palabre changea brusquement de tour. Les augures se mirent à parler de la fête prochaine, dont j'avais été averti à l'aimable réunion où j'avais passé pour fou. La discussion fut longue, mais toujours placide. Elle finit par une série de résolutions.

Il fut ensuite question de la prochaine réunion des « gardiens », ce qui me fit supposer qu'il existait, bien qu'elle ne se montrât pas, une police occulte. Je n'en avais jamais complètement douté. Sans la force publique, une société est-elle possible ? Puis l'assemblée passa à l'examen d'une série de réparations nécessaires à effectuer dans l'agglomération urbaine, réparations aux routes et chemins, aux travaux d'eau, aux habitations particulières, création de nouveaux bosquets d'amour, entretien des arbres, fleurs et pelouses.

Enfin les membres de la réunion se livrèrent à un très long travail, et très fastidieux, qui dura plusieurs heures. Je crois bien que, appuyé contre un mur, je sommeillai tant bien que mal assez longtemps. A tour de rôle, chacun des jeunes hommes lisait sur un parchemin, semblable à celui que le vieillard avait jadis développé devant moi, une liste interminable de noms, trois ou quatre centaines peut-être. Quand le lecteur avait terminé sa longue énumération, il s'arrêtait ; alors l'homme mûr qui était assis à sa gauche prononçait, comme une litanie, une phrase, à peu près toujours la même, et dont voici un spécimen : « De la première floraison des œillets du grand carrefour à la première éclosion des sauges de la rivière aux truites. » Et le vieillard qui siégeait à la droite du jeune homme laissait à son tour tomber, en variant, après chaque énumération et chaque indication d'époque, des mots dans le genre de ceux-ci : tuniques, vivres, routes, chênes, fourrures, cuisine, lumière, etc., etc... Puis un autre groupe de trois âges reprenait la nomenclature des noms, la fixation des points de repère, l'appel des rubriques.

Après avoir écouté cinq fois ces inconcevables paroles,

ma patience était à bout et ma curiosité à son paroxysme ; je n'y tins plus. Je suivis un homme qui remontait l'escalier et que j'avais remarqué pour son air grave et son attitude recueillie. Pour ne point manquer, d'autre part, mon professeur, que je voulais aborder après la séance où il était retenu, j'arrêtai l'inconnu au haut de l'escalier.

— Frère, lui dis-je, je suis l'Etranger qu'un hasard a jeté dans votre patrie. J'ai pénétré ce matin dans l'enceinte que nous venons de quitter. Daignez m'éclairer. Je ne comprends rien à ce que j'ai vu et entendu. Quelles sont ces augustes personnes ? Que font-elles ?

L'homme me regarda avec des yeux confiants et bons.

— Frère, mon nom est Palapio. Je vais du mieux que je pourrai te renseigner. Tu viens d'assister à un conseil de notre gouvernement.

— C'est impossible et tu abuses indignement de mon ignorance ! m'écriai-je. Ces hommes ne se sont en aucune façon occupés des affaires de votre pays ! Quand ont-ils abordé les grandes questions de votre politique ? Sont-ils seulement divisés en partis ? Où sont les représentants du peuple qui doivent sanctionner leurs décisions ? Les avez-vous entendus défendre éloquemment leurs places et leurs privilèges ? Je n'ai point assez sommeillé pour qu'ils aient prononcé, sans que je m'en aperçusse, de grands et beaux discours. Ils volent l'argent que vous leur donnez. Ils ne se sont point disputés ni battus. Ils n'ont point parlé des impôts dont ils vont vous frapper, ce qui est la fonction et le privilège essentiel des législateurs. Ils n'ont même pas décidé le nombre d'années pendant lesquelles vos fils seront retenus dans les casernes. Et, je vous prie, quelles provocations, quelles nobles menaces ont-ils adressées aux peuples voisins ? Quels projets de ravir des territoires nouveaux ont-ils formés ? Non, ce ne peut être votre gouvernement. Et d'abord d'où, de qui, de quoi est-il issu ? Qui lui confère sa souveraineté ? Avez-vous des assemblées électorales où des citoyens discutent les mérites des can-

didats et le meilleur parti qu'ils pourront personnellement tirer de leur influence, ou avez-vous des cardinaux qui affirment solennellement que ces chefs sont les élus de Dieu ?

— Nos chefs, me répondit Palapio d'un air ébahi, ne sont désignés que par l'époque de leur vie. Chaque groupement de deux mille dômes envoie dans ce palais un vieillard, un homme mûr, un jeune homme. Ils ne sont nommés par personne, mais se succèdent tous à tour de rôle, automatiquement, suivant l'ordre qu'il plaît à chaque communauté d'adopter. Ils siègent une saison, puis cèdent la place à leurs successeurs. Ils ne sont point friands de ce labeur, car, pendant la durée de leurs fonctions, ils demeurent, sans en sortir, dans ce palais où on ne leur offre qu'une maigre pitance, comme vous avez pu le constater, et ils doivent s'abstenir de céder aux désirs de leur sexe. Aussi est-ce une consternation quand le roulement automatique nous atteint, ce qui va m'arriver aux premiers chrysanthèmes. Chacun de nous est désigné, dans sa vie, au moins une fois comme jeune homme et une autre fois dans sa maturité. Dans les régions peu peuplées, on est exposé plus souvent à ce désagrément. Quant aux vieillards, moins nombreux, ils sont assez souvent de service. Ce qui est juste et bien, car, délivrés des lois les plus impérieuses de la vie, ils doivent aux autres leur expérience et les directions de leur sérénité.

— Vous employez étrangement leur expérience et leur sérénité à établir des menus, à édifier des plans d'architecte et à composer des programmes d'impresario !

— A quoi voudriez-vous donc que nous les employassions ? Que peuvent faire des chefs dans un Etat policé, sinon ordonner les fêtes, veiller à l'entretien de cet État et pourvoir à son alimentation ? Tout le surplus du gouvernement n'est-il pas dans l'âme et la conscience de chacun des citoyens ? Nous n'avons nullement besoin qu'on nous dirige ni qu'on nous conduise. Nos mœurs et la Loi sont

confondues. Notre existence en est tissée. La Loi n'est point extérieure à nous. Nous la vivons.

— Et qu'est-ce donc que cette étrange et fastidieuse énumération qui se poursuit encore, tandis que je vous parle, dans le palais de votre gouvernement ?

— C'est l'attribution de la besogne à chacun et l'indication de sa durée.

Et comme, visiblement, je ne comprenais pas, Palapio m'expliqua :

— Chacun de nous, depuis l'âge de quinze ans, travaille, pendant le temps qui lui est assigné en ces réunions, aux services publics auxquels les chefs l'attribuent. Cette période terminée, il est désigné pour un autre labeur. Revenez ici à la première éclosion des sauges de la rivière aux truites et vous entendrez que tel groupement, affecté aujourd'hui à la « cuisine », c'est-à-dire à la nourriture de la cité, passera à la fabrication des sandales. Tel autre, préposé tout à l'heure à l'entretien de nos arbres, sera chargé de l'industrie des dômes. Chacun, au cours d'une vie humaine normale, travaille successivement à tout, tant qu'il jouit de quelque force, et nul ne chôme. Aussi le travail n'est-il jamais monotone, et, comme notre population est nombreuse, il n'est jamais, quotidiennement, de longue durée. Vous venez d'assister à la distribution de la vie active de notre cité entre les différents groupes de citoyens.

— Est-ce aussi votre gouvernement qui fixe les salaires ?... La rémunération de ces travaux ?

Ici encore je fus obligé de me faire entendre par d'abondantes explications et d'avoir recours à d'interminables périphrases.

Enfin Palapio, ayant compris, me répondit :

— Nous ignorons ce que vous appelez « salaire ». Chacun travaille et chacun reçoit gratuitement aux magasins de son quartier tout ce qui est utile à sa vie et à son plaisir. N'est-ce point ainsi que les choses se passent dans les pays d'où vous venez ?

Il eût été trop long de répondre à cette question. J'étais d'ailleurs trop avide de questionner. Je continuai :

— N'y a-t-il point chez vous quelques êtres trop supérieurs pour être astreints au travail ? Ne possédez-vous point une jeunesse élégante qui fait l'ornement de la ville et dont l'oisiveté luxueuse est pour ainsi dire une si grande gloire de la patrie, que celle-ci tient à honneur de la dispenser d'un labeur dégradant ? Vous devez sans doute vous enorgueillir aussi de posséder des gentlemen, qui, pour illustrer votre goût, consacrent leur temps à l'art de se bien vêtir et imposent à l'étranger l'admiration de votre raffinement en le montrant sur les hippodromes, dans les clubs ou dans les bars ? C'est un signe à quoi l'on reconnaît une nation vraiment civilisée, qu'elle ait des jeunes gens élégants qui meublent ses lieux de luxe et de plaisir, qui savent danser avec grâce et arrondir artistement le bras en tendant à une jeune fille une assiette de gâteaux dans une pâtisserie.

— Non, me répondit-il, nous ne possédons point ces merveilles. Notre seule fierté réside dans un travail bien ordonné, consciencieusement accompli et utile à tous les hommes. Nous mépriserions profondément les êtres que vous dites, loin qu'ils soient pour nous un sujet d'orgueil ou de gloire.

— Vous avez au moins des militaires ? Je n'en ai encore point rencontré. Je suppose qu'ils campent autour de la cité et remplissent du bruit de leurs sabres des garnisons lointaines ?

— Des militaires ? Que voulez-vous dire ?

— Des hommes vêtus d'un costume spécial pour les distinguer du commun et brillant pour qu'ils soient considérés de leurs semblables.

— Et que font ces hommes pour le bien de leurs concitoyens ?

— Ils les exercent à être invincibles. Ils les entraînent à détruire en masse et sans coup férir l'ennemi qui prétend

défendre sa liberté et ses richesses. Et parce qu'ils représentent la plus essentielle et la plus naturelle des passions humaines, ils sont tacitement revêtus de majesté et entourés de respect. Ils vivent entre eux surtout.

— Nous ne possédons point de tels hommes. Je comprends même mal ce que sont leurs fonctions. Je ne conçois pas sous l'empire de quelles aberrations vous en arrivez à vous détruire, ni ce qui peut bien vous pousser à convoiter des richesses ou de nouvelles terres qui ne vous appartiennent pas.

Je me tus. Je commençais à éprouver une immense gêne morale devant l'ingénuité générale de ce peuple. Il était inutile d'essayer d'initier ces êtres primitifs à la complexité, lentement acquise et si belle, de notre civilisation. Un monde nous séparait, et j'étais de plus en plus gonflé d'orgueil en découvrant les innombrables déficits de ces paisibles innocents. J'eus l'inspiration, à ce moment, pour triompher plus complètement de Palapio et lui faire saisir sur le vif toute l'imperfection de leur état, de lui poser cette simple question :

— Vous n'avez jamais eu l'idée d'adjoindre à votre gouvernement.... des femmes ? Il me semble que, dans certaines de ses attributions, elles pourraient apporter des compétences utiles.

— Les femmes, me répondit-il, ont longtemps siégé au palais dont vous sortez. Mais voici cinquante années, période néfaste de notre histoire, heureusement la seule, elles se sont soulevées pour être affranchies de cette obligation. Elles ont mené une longue campagne, proclamant que la différence de constitution imposait une différence de devoirs et de fonctions, qu'elles étaient peu aptes, à certaines périodes spéciales et régulières, à s'occuper du bien public, qu'elles ne pouvaient point enfanter et gouverner, élever leurs enfants et remplir leurs charges. Après une grande révolution, où, hélas, nous eûmes à déplorer force griffes et crises de nerfs, ce qui restera une tache indélébile dans

nos annales, on trouva un terrain d'entente : les femmes, désormais délivrées de la participation à la direction de la Cité et affranchies du travail collectif, restèrent cependant astreintes à fournir les soins domestiques : entre 15 et 30 ans elles sont incorporées dans les organisations de quartier. Elles sont tenues de procéder, suivant un roulement et une distribution qu'elles établissent entre elles, mais dont elles doivent compte à nos chefs, à l'entretien de toutes les demeures et de tous les ménages. Les femmes de trente à quarante ans ont une autre fonction, elles sont chargées de l'éducation à domicile des enfants « d'essai », de préparer les plats que les ravitailleurs transportent chaque matin dans chaque quartier et que les jeunes filles de la première catégorie vont distribuer dans les demeures où elles sont de service. Elles sont libres de toute obligation après quarante ans.

J'avais, en effet, été longtemps intrigué par les processions de belles créatures chargées de victuailles qui sillonnent les routes et chemins. J'allais demander à Palapio ce qu'il entendait par « enfants d'essai », quand la foule, qui sortait de la salle des séances, nous sépara.

CHAPITRE IX

J'ai pu aborder mon professeur quand la foule se fut écoulée. Après lui avoir prodigué et avoir reçu de lui les mille amabilités dont ce peuple est très friand, je lui énumérai toutes les difficultés que j'avais eues pour le retrouver et ce qui m'avait décidé à entreprendre sa difficile recherche. Il m'écouta avec bienveillance et, après m'avoir complimenté sur mon aisance à parler la langue dont il m'avait enseigné les premiers éléments, il me déclara qu'il se mettrait volontiers à ma disposition, mais qu'il était trop occupé, jusqu'à la maturité des raisins, pour déférer à mon désir dont la satisfaction exigerait, pour le moins, plusieurs jours de conversation. Il fallait, m'expliqua-t-il, qu'il siégeât aux « gardiens » et y fît l'invocation. Il fallait qu'il s'occupât de

cette fête dont j'entendais tant parler. Il fallait enfin, suivant la mission qu'il avait reçue, qu'il allât à la « Maudite » et y passât plusieurs jours « pour observer si ses habitants présentaient enfin quelques symptômes de rédemption ». Il invoqua la fatigue que tant d'occupations imposaient à son âge pour solliciter de moi quelque repos, quand il aurait fini d'accomplir ces multiples devoirs; il m'indiqua qu'à l'époque où je verrais sur les routes les premiers vendangeurs, je pourrais venir le trouver à l'endroit qu'il me désigna. L'époque était encore lointaine, mais j'avoue sans honte que j'avais complètement oublié un projet longtemps médité, celui de quitter ce continent et de tenter, par un moyen que je ne précisais pas, de regagner ma patrie. Je pouvais donc attendre. Envahi par un charme étrange, ma faculté de me souvenir s'était pour ainsi dire assoupie ; par une assez lâche capitulation intime, je m'étais peu à peu blotti dans une vie facile et amusante, déchargé du chagrin de regretter : ma fiancée, mes parents, mes amis, le vieux monde s'étaient estompés dans un lointain où ils se confondaient avec des fantômes de l'imagination, bien moins attirants désormais que la réalité. J'acceptais donc paisiblement la vie sur cette terre simple, naïve, où les jours se déroulaient dans la joie et la paix. Un ciel sans nuage versait sur les choses une lumière tendre et une tiédeur que de légères pluies mensuelles semblaient parfumer. Les êtres étaient bons, pacifiques, accueillants, sans passions et sans tourments, policés quoique primitifs. Leur contact versait dans mon esprit et dans mon cœur une sérénité en laquelle je m'assoupissais, un calme heureux. Tous les soucis de l'existence coutumière, tous les besoins inutiles aussi, avaient disparu ; affranchi des désirs, je jouissais d'un équilibre sûr. Ma jeunesse, qui, au début de mon séjour, s'était frénétiquement ruée sur les amours prodigieusement faciles de cette contrée, ne me tourmentait plus de ses appels charnels. L'aisance inimaginable des possessions avait balayé mon cerveau de toute la pourriture de l'ima-

gination et des représentations intellectuelles. Je consommais désormais, quand le besoin et non le désir me l'ordonnait, un acte auquel je n'attachais pas plus d'importance que mes partenaires. Je me sentais libéré, assagi, apaisé, débarrassé de toute cette superstition amoureuse qui vicie nos existences européennes et y usurpe la place essentielle. De temps à autre, cependant, je subissais encore un ultime sentiment mauvais qui contribuait à m'attacher plus fortement à cette terre où s'étaient comme fanées en moi les joies malsaines de la perversité : l'orgueil. Je me sentais fier, moi, civilisé, de dominer de la hauteur de tout ce que j'avais laissé là-bas ces aimables pauvres gens.

En somme, je suis dans ce pays parfaitement heureux, d'un bonheur peut-être un peu néga et déprimant, mais heureux. Pourtant je voudrais comprendre et savoir. Trop de mystères m'entourent et m'écrasent. C'est la seule ombre au tableau. Je vis béat dans l'incompréhensible. C'est une existence d'allégresse qui n'a aucun sens. Il y a certainement un mot à deviner, une clé à trouver pour que tout s'éclaire et que tout le sens se dévoile. Mon bonheur ne sera complet que quand je la posséderai. Comprendre !... Comprendre !... La frénésie de comprendre rompt parfois l'équilibre exquis où je me complais comme en un vol plané. Ces êtres ne s'agitent pas au hasard, comme des marionnettes folles. J'attends avec impatience le moment, encore éloigné, où le vieillard m'expliquera la Conception.

J'ai assisté aujourd'hui à la séance des « gardiens ». Mon professeur, à qui je n'ai pas dissimulé ma curiosité, m'a aimablement fait prévenir de sa tenue. Dans la salle même où j'avais vu siéger le gouvernement, sur les mêmes divans, es « gardiens » sont étendus, moins nombreux, beaucoup moins nombreux que les « chefs » : une dizaine de vieillards et autant de jeunes hommes seulement. Les vieillards, m'expliqua-t-on, représentent dans cette assemblée « la Raison », les jeunes gens « les passions ». Réellement, je n'avais aucune idée de la cérémonie à laquelle j'allais assister. Ricel,

mon professeur, s'est levé le premier et a prononcé l'allocution suivante qui a commencé à m'éclairer :

— « O Divinité ! Si ton esprit, occupé de la mathématique des mondes, daigne s'intéresser parfois, ce dont je doute, aux œuvres misérables de la plus infime des planètes, pardonne-nous d'avance toutes les erreurs et toutes les injustices que nous ne pouvons pas ne pas commettre. Nous allons condamner ou absoudre nos semblables, suivant les tristes nécessités de l'égoïsme social. Nous jurons que nous n'avons point pourtant la prétention de les juger. De quel droit nous érigerions-nous en arbitres du bien et du mal ? Nous avons trop de passions, ou pas assez pour décider si les actes des hommes qui vont être traduits devant nous ont été justes ou injustes. Nous savons que nul, sauf Vous, n'a droit de s'attribuer sur des êtres humains le pouvoir de juger. Au nom de quoi nous déclarerions-nous, nous-mêmes, juges et nous attribuerions-nous à nous-mêmes une mission qui suppose l'omniscience, l'infaillibilité ou une inspiration que Vous vous souciez peu de nous accorder ? Nous avons supprimé la Loi, parce que la Loi est une création humaine combinée au profit de quelques-uns et d'un ordre qu'il faut être dément pour estimer immuable et absolu. Nous n'avons ici que le souci très bas et très égoïste, nous l'avouons, de sauvegarder un état de choses qui nous a fourni un bonheur encore relatif, mais suffisant, et de détourner, par la terreur des châtiments nos concitoyens du dessein de céder aux tentations passionnées que pourraient leur suggérer quelques êtres malades décidés, par ambition, à rétablir les anciennes erreurs. »

Un grand silence suivit cette invocation. Un recueillement envahit l'assemblée, « gardiens » et spectateurs. Ils parurent se recueillir, non comme dans nos églises, mais profondément. J'en profitai pour glisser à mon voisin, au risque de troubler sa méditation :

— Ce noble vieillard vient d'invoquer la Divinité. Je n'ai pourtant vu nulle part ni églises, ni prêtres.

— Avons-nous besoin de prêtres et d'églises pour élever notre âme vers la grande Force? Quel meilleur intermédiaire entre elle et nous que le recueillement et l'effort de notre conscience?

— Quelle est donc la religion officielle de votre peuple?

— Nous n'avons point de religion.

— Comment voulez-vous que Dieu s'occupe de vous si vous ne lui adressez pas l'offrande d'un cérémonial bien réglé, d'un culte ordonné et fixe que vous puissiez célébrer aisément, sans y penser, pour ainsi dire? Quoi, point de religion officielle avec des encens, des chants, des prières imprimées par les soins d'hommes de métier, spécialement entraînés à chercher les meilleures formules, les paroles les plus propres à toucher l'Eternel! Point de prêtres qui, moyennant salaires, se chargent de prier pour vous et d'être les intermédiaires patentés entre le Ciel et vos vœux! Et vous prétendez que Dieu s'occupe utilement de vos affaires, de votre santé, de votre bonheur!

— Nous ne prétendons rien de tout cela! La Force est; nous nous efforçons seulement de la concevoir, ou, mieux, de la sentir pour la simple béatitude d'une seconde où nous remontons, en nous concentrant, à notre origine, à notre raison d'être, où nous éprouvons notre fin, et c'est tout. Mais pensez-vous réellement qu'Elle s'occupe de chacun de nous en particulier, de notre santé?...

— Indubitablement...

Je fus interrompu par une rumeur discrète. Deux femmes introduisaient le premier inculpé.

C'était un homme encore jeune et dont le visage ne portait aucune trace de vice.

Ses deux gardiennes soutinrent à peu près en ces termes l'accusation : Elles avaient été plusieurs fois de service de semaine chez l'inculpé. Il les avait envoyées, l'une et l'autre, au magasin de quartier (où se font quotidiennement les distributions) pour qu'elles en rapportassent des tuniques, des pierres éclairantes, des ustensiles de ménage, des san-

dales, tous objets, affirmait-il, dont il avait un urgent besoin pour remplacer ceux qu'il avait mis hors d'usage. Or, l'inculpé, racontaient les deux femmes, ne manquait nullement de ce qu'il envoyait quérir. Elles en donnaient comme preuve que l'une et l'autre, ayant successivement refusé pour diverses raisons personnelles de s'étendre aux côtés de l'homme, celui-ci avait tenté de les y décider en sortant trois tuniques dissimulées sous son divan et deux gobelets qu'il leur avait offerts.

Je m'attendais à voir autour de moi des épaules se hausser et des sourires ironiques accueillir l'énoncé de ces peccadilles. Je pensais que le chef de ce tribunal allait admonester sévèrement ces grotesques justicières. Pas du tout. Un murmure d'horreur voltigea sur l'assemblée, et Ricel s'étant levé, inexorable et majestueux, prononça ces mots :

— Reconnaissez-vous, Kiloe, vous être rendu coupable de ces crimes affreux dont Ienithe et Romei vous accusent ?

Kiloe laissa tomber sa tête sur sa poitrine. J'entendis qu'il avouait en sanglotant.

Ricel consulta rapidement ses assesseurs, puis reprit :

— Kiloe, vous avez tenté contre notre bonheur les deux forfaits les plus abominables que nous puissions concevoir : vous avez perfidement essayé de rétablir parmi nous la richesse, la thésaurisation et vous avez incité des femmes au désir et à se donner par intérêt. Vous êtes condamné « à devenir immortel » et à vivre votre immortalité à la « Maudite ».

Mon voisin m'apprit que Kiloe était frappé du châtiment le plus terrible. Quant à moi, une idée s'implanta immédiatement dans mon cerveau, idée qui m'avait hanté déjà aux premiers jours de mon arrivée, qui surgissait, ou s'éloignait, suivant les hasards de cette étrange existence. Je n'eus plus aucun doute, cette fois, en entendant les termes de cette condamnation, que mes hôtes n'appartinssent à cette race de fous logiques et raisonnables, dont la maladie n'est perceptible qu'à quelques obsessions parfaitement stupides.

J'étais enfermé chez un peuple de fous ! Kiloe, désespéré, pleurait avec de grands hoquets de désespoir. Autour de lui, quelques amis, la figure bouleversée, atterrés par ce châtiment qui leur semblait redoutable. le soutenaient maladroitement.

Déjà on introduisait une jeune femme devant l'aéropage. Sa figure agréable, mais d'un agrément assez commun, ne décelait point une grande criminelle. Elle marchait côte à côte avec une personne du même sexe, dont les yeux resplendissaient d'une flamme étrange et inspirée. Elles étaient accompagnées toutes deux d'une escorte assez tapageuse. Un homme se détacha de la troupe et, tourné vers les « gardiens », prit la parole :

— Nous sommes tous témoins, ô Ricel ! Mareni, que nous traduisons devant votre vigilance, a publiquement, à plusieurs reprises, « envié la voix » de Lubol ici présente et son incomparable don de remuer les âmes en chantant.

— Tu ne contestes point, Mareni ? Tes accusateurs auraient-ils raison ? Tu mériterais d'être condamnée à devenir « immortelle ». L'envie qui a pénétré en toi est comme la ronce : elle envahit les plus belles cultures et les étouffe. Or, l'envie est la mère de tous les vices, que nous redoutons le plus, et qui, si les « gardiens » ne veillaient, réduiraient bientôt notre pays tout entier au misérable état de la Cité que tu sais, que nous avons appelée « Maudite » et où, si personne ne s'y oppose, nous déciderons de te condamner à vivre sans t'infliger le châtiment plus cruel que tu as mérité.

Sans bien me rendre compte de la peine qui frappait la malheureuse, je jetai un coup d'œil de pitié sur la victime de ces misérables insensés qui parodiaient la noble, la pure Justice, telle qu'on la pratique dans mon vieux monde.

Mais la séance des « gardiens » était terminée ; je me précipitai, en bousculant la foule, vers Ricel. Il s'apprêtait à sortir, après avoir accompli sa sinistre besogne. Je le retins par sa tunique.

— Je ne veux troubler ni votre bonheur ni votre repos ! m'écriai-je. J'attendrai l'heure que vous m'avez assignée pour recevoir de vous le mot de l'énigme, la lumière révélatrice. J'accepte que, jusque-là, mon pauvre esprit, sans boussole, se débatte dans le chaos et la nuit ! Mais, dès aujourd'hui, je vous en conjure, sans retarder, éclairez-moi au moins sur la cérémonie à laquelle je viens d'assister. Qu'est-ce que cette « Maudite », ces « immortels », ces châtiments inconcevables et qui semblent purement symboliques ?

— Mon fils, répartit Ricel, il ne s'agit point là de symboles. Je ne puis répondre à vos sollicitations sans entreprendre l'histoire générale de notre pays et de notre civilisation. Et, je vous le répète, il faut attendre.

— Mais, au moins, clamai-je, en proie à une nervosité qui visiblement l'inquiéta, une phrase, une étincelle, une lueur pour que je n'arrive point à vous haïr, vous tous qui me faites tant de bien. Eclairez-moi sur les crimes de ces malheureux que je ne comprends point, sur ces châtiments que j'ignore et qui me paraissent à la fois grotesques et affreux. Des crimes ! Quoi ? Il est criminel ici de garder en réserve quelques tuniques et quelques gobelets et d'essayer de tenter, de ces bien modestes présents, la vertu facile de filles qui ne résistent que pour se donner à d'autres dans le premier bosquet du premier coin de route ! Mais, à ce compte, l'Europe est une caverne de brigands : l'on n'y est occupé que d'accumuler les richesses et l'on ne pense qu'à s'en servir, comme il est naturel, pour acheter les plaisirs ! Je comprends que l'on punisse rudement quiconque a volé... le moindre objet : il a porté une grave atteinte au principe sacré de la propriété sans lequel il n'y a point de société réelle. Je comprends que l'on prive de liberté le diffamateur qui insinue, sans preuves, qu'un homme enrichi n'a pas honnêtement gagné son or ; sans le respect absolu de la fortune, il n'est point d'état social. Je comprends qu'on frappe sévèrement un ouvrier qui médite d'exiger par la

violence que son travail participe aux bénéfices que son patron en tire : sans salariés, le capital ne peut plus être rémunéré. Je comprends qu'on voue à la mort le soldat qui a manqué de déférence à ses chefs : sans discipline, à quoi parviendraient les nations ambitieuses quand il s'agit de conquérir un territoire?...

— Mon cher fils, interrompit Ricel, vous me paraissez, dans votre monde, en être où nous en étions nous-mêmes au temps de ma jeunesse, il y a plus de deux mille ans.... Nous nous expliquerons bientôt. Mais, tenez dès maintenant une chose pour assurée : plus que ce que vous dites, il est dangereux, pour une société digne de ce nom, que des hommes soient capables d'accumuler des biens, de corrompre des femmes, de leur inculquer une idée d'intérêt, d'envier chez un de leurs semblables un don naturel....

Et il me quitta.

CHAPITRE X

Cette conception de la Justice, viciée à son origine par le manque de toute foi en sa souveraineté infaillible, de la Justice réduite à n'être que la gardienne vigilante d'une morale pratique, mère des mœurs, et le censeur cruel des vices personnels, sous prétexte qu'ils menacent l'ordre social, m'a laissé longtemps rêveur. Cette civilisation, chaque fois que j'en découvre de nouvelles manifestations, me révolte et m'exaspère. Quand j'en pénètre un peu mieux le sens et le principe, je me sens soudain apaisé et presque indulgent.

J'ai soutenu aujourd'hui une longue discussion, dont je suis encore échauffé, avec un indigène, tandis que nous nous frictionnions l'un et l'autre les cuisses, après le bain, sur le bord d'une piscine publique. Mais je reprends l'ordre chronologique de mes aventures. Mon bain, délicieux par ailleurs, a été interrompu de piteuse façon. On ne se guérit pas en quelques semaines : il faut toujours attendre les retours offensifs de longues habitudes sentimentales. Mon

dernier revenez-y m'a valu une sensible humiliation. Parmi la foule des personnes qui s'ébattaient en même temps que moi dans cette eau tiède que traversent de puissants courants parfumés, j'ai remarqué tout à coup une petite femme brune, souple, cambrée, aux yeux alourdis d'une mélancolie, fort rare en ce pays. Ce précieux regard a réveillé en moi toutes les sottises quintessenciées dont nous nous obligeons à entourer un acte qui pourtant ne dépasse pas sensiblement en raffinement ni en élévation les autres fonctions naturelles. J'avais cru pourtant bien assoupis en moi ces érotismes intellectuels. Un regard vient remuer tout le résidu ! C'est bête.

Je me suis approché d'elle et, par simple besoin de compliquer les choses, j'ai commencé à lui raconter sur sa beauté des balivernes qui, en somme, visaient à de toutes autres fins que des conclusions esthétiques. Je lui ai débité, pendant un long quart d'heure, le plus pur, le plus lyrique boniment, sans risquer un mot déplacé d'ailleurs, sans user du droit à la polissonnerie que, dans tout autre pays, sa parfaite nudité m'eût octroyé..., ni privautés oratoires, ni autres précisions... Un cercle de jeunes personnes m'écoutaient, sans discrétion, ce qui gênait un peu mes effusions verbales, mes aveux et mon charabia romantique ; les unes en affichant un ahurissement indéniable, les autres en m'accablant d'une gaîté ironique du plus mauvais goût. A la fin, l'objet de mes tendres folies me dit simplement, après m'avoir laissé réciter mes fadaises idylliques :

— Frère, vous êtes écœurant avec votre.... amour. Une jeune fille saine ne peut vraiment pas vous écouter plus longtemps. Je devrais porter plainte aux Gardiens contre votre obscénité. Je n'ai nul besoin d'aller en ce moment m'étendre aux côtés d'un homme. Mais, fussé-je dans un état où je désirerais cette promiscuité, je n'accéderais certainement pas à la requête d'un fou qui prétend vicier la pureté, la franchise, la simplicité de l'acte d'abandon par je ne sais quelles perversités imaginatives. Laissez-moi.

Et elle se perdit parmi la foule des baigneurs, m'abandonnant à ma courte honte.

Heureusement pour mon amour-propre, ce peuple paraît incapable de ressentir une impression plus de cinq minutes ou de suivre longtemps une idée. Tout s'efface immédiatement dans son cerveau et dans son cœur. Cet incident fut rapidement oublié et mon humble personne redevint très vite indifférente et anonyme. Je dois dire que moi-même je me remis plus vite que je n'aurais pensé de cet affront et, après ce sursaut malheureux du vieil homme, je revins prestement par une pente douce à cette complète indifférence sensuelle, qui m'avait mis à l'unisson de mes hôtes, depuis que je m'étais dépouillé de tout ce que nous mettons d'artificiel autour de l'acte si simple et si naturel de s'unir.

C'est donc l'esprit parfaitement allègre et libre que je sortis du bain. Je me trouvai, pour me sécher, assis auprès d'un homme au visage affable et déjà mûr. Notre conversation débuta par quelques considérations générales sur les distributions quotidiennes de vivres, de vêtements, de tous objets enfin nécessaires à l'existence. Je lui exprimai toute ma gratitude pour ses compatriotes qui me traitaient sur le même pied qu'un des leurs et m'entretenaient gratuitement.

— D'ailleurs, ajoutai-je, je ne sais trop comment je pourrais m'acquitter. Je n'ai encore jamais aperçu ni or, ni billet, ni argent quelconque, depuis que ma bonne étoile m'a conduit parmi vous. Mais je ne doute pas que, comme toute nation civilisée, vous ne possédiez une monnaie ; je désirerais, en me rendant utile, en acquérir pour me libérer enfin et cesser de vivre aux dépens de la collectivité.

Je ne sais trop pourquoi je choisis cet instant pour formuler une fois de plus à cet inconnu cette obsession qui me tourmentait depuis longtemps de l'absence de monnaie.

— Nous ne possédons point ce que vous dites, frère.

— Quoi, vous n'usez d'aucun moyen d'échanges?

— D'aucun. Nous ne faisons point d'échange, ou plutôt...

si, nous échangeons notre travail contre tout ce qui est nécessaire à notre vie, à notre confort et à notre plaisir. Chacun de nous fournit quotidiennement sa besogne et reçoit quotidiennement ce qu'il demande. Personne n'a jamais eu l'idée de demander plus que ce qu'il peut utiliser en une journée, puisqu'il est assuré que le lendemain...

— Mais, en ce cas, comment peut-on devenir riche chez vous ? Car, enfin, il faut bien des riches et des pauvres. Il n'y a pas de société sans riches et sans pauvres. Sans moyens d'échange, comment réunir une grosse fortune ? Et sans la possibilité de la réunir, où est l'intérêt de la vie? Sans grosses fortunes, le pays est sans force et sans gloire. Comment, puisque, faute d'or et de monnaie fiduciaire, vous ne pouvez pas prêter à vos voisins, vous introduisez-vous, pour les subjuguer, dans leurs finances ? Comment réussissez-vous à les affaiblir à votre profit ou à les contrôler ? Que faites-vous de la concurrence sans laquelle la volupté de la lutte ni les joies de triompher des autres n'existent ?

— Je n'arrive point à réaliser vos idées, repartit l'homme, et je ne comprends point ce dont vous voulez parler. Pourquoi affaiblirions-nous les trente-sept villes de ce continent, peuplées d'hommes comme nous, ou les paysans qui nous fournissent les produits de la terre contre les objets que nous fabriquons en commun dans les cités ? Nous ne sommes point des habitants de la « Maudite ».

— Pourtant, suivez mon raisonnement : une paire de sandales, par la matière première, par le travail qu'elle représente, par les frais généraux qu'exige sa vente, vaut plus qu'un radis rose...

— Pourquoi ? fit le baigneur avec de grands yeux étonnés. La paire de sandales ne « vaut » pas. Elle est. Le paysan en a besoin et moi j'ai besoin de radis. Et voilà tout. Tout le reste est inutile complication.

Il ne voulut devant la force d'aucune logique se départir de ce point de vue enfantin. Tous mes arguments, toutes mes explications irréfutables et irrécusables, empruntées à

nos économistes les plus vénérés, se heurtèrent à sa profonde incompréhension. Quand je me rendis compte que les mots les plus usuels par lesquels nous désignons l'argent, la richesse, la circulation des espèces, n'éveillaient même pas une image ou une idée en son cerveau obtus, je quittai la place, désespérant de pouvoir jamais causer sérieusement de ces graves questions avec ces êtres primitifs. Il me restait pourtant de cette conversation une obsession plus précise de cette « Maudite » à laquelle mon interlocuteur avait, encore une fois, fait allusion et qui paraissait être pour tous ces gens un objet d'horreur et de répulsion.

CHAPITRE XI

En quittant, assez énervé, la piscine publique, je repris la route de mon domicile. Comme je traversais les quartiers de l'ouest, plantés d'iris si hauts qu'ils dissimulent presque complètement les dômes, je m'arrêtai devant les vastes vergers de mûriers attenant aux élevages de vers à soie. Pendant que je contemplais les feuilles argentées et harmonieuses de ces arbustes, on me frappa doucement sur la main. Eumia riait devant moi de la surprise qu'elle m'avait causée. A vrai dire, je l'avais rencontrée trois fois depuis le jour où, sous les yeux de sa famille, elle avait... mais j'ai raconté cette scène scabreuse. A aucune de ces rencontres, elle n'avait plus prêté à ma modeste personne la moindre parcelle de cette attention qu'elle m'avait accordée une seule fois avec exagération... en public. Elle m'avait, depuis cette heure mémorable, ignoré, m'adressant tout au plus quelques-uns de ces saluts souriants qui sont plus que de l'indifférence et dont, quand ils succèdent à certaines effusions, on rougit comme d'une gifle. D'où venait qu'aujourd'hui elle me manifestait par cette gaminerie le désir de s'entretenir avec moi ? Je l'appris bientôt.

— Je suis enceinte de vous, mon frère, me dit-elle à brûle-pourpoint.

Puis, sans daigner remarquer sur mon visage cet ahurissement que les circonstances me dispensaient avec tant de générosité, elle m'annonça, abandonnant un sujet qui pourtant valait la peine qu'on s'y arrêtât, qu'elle s'occupait depuis un mois des ruches qui bourdonnaient au pied de la Colline du Sud et que sa sœur, après deux ans « d'essai », avait quitté le père de ses deux enfants.

Elle me quitta assez brusquement en me serrant la main. Cette famille, qui pourtant paraissait jouir de la considération générale, n'avait guère de chance avec ses vierges nubiles. Deux jeunes filles avec taches... et quelles taches ! Pendant deux jours j'examinai sous toutes ses faces la situation nouvelle que me créait la révélation d'Eumia. Puis je pris mon parti. Je me rendis à la demeure de la jeune fille avec l'intention bien arrêtée d'avoir avec son père une conversation sérieuse. Je lui tins le seul discours qui pût venir à l'esprit de tout honnête homme en pareille circonstance, m'offrant joyeusement à prendre pour toujours la responsabilité de la jeune mère et de l'enfant qui allait naître. Je lui demandai la main de sa fille, l'assurant que je n'accomplissais point là une action héroïque et que mon devoir était parfaitement d'accord avec mon cœur. Pauvre fiancée d'Europe ! Tu aurais reconnu, au passage, des mots que tu as entendus, que je t'ai dits, à toi aussi, et avec les mêmes larmes dans les yeux.

Ce brave homme de père, d'un ton posé et où rien ne dénotait que l'honneur de sa fille fût engagé dans l'aventure, me répondit :

— Je suis très touché, pour ma part, de l'intention qui vous inspire. Mais vous n'êtes absolument pas obligé, parce qu'un enfant a été conçu par ma fille dans votre étreinte, de vous enchaîner à elle, ni à lui. Ce n'est point la coutume chez nous. Nous n'admettons rien de ce qui peut restreindre, malgré lui, la liberté d'un humain.

— Mais qui entretiendra ce petit être, qui aura soin de sa fragilité ? m'écriai-je au comble de l'étonnement et, le

dirai-je, de dégoût. Qui prendra la responsabilité du déshonneur que j'ai infligé pour toujours aux yeux de la société à Mademoiselle votre fille ?

— Ne vous faites aucun souci. Ma fille n'a rien fait, que je sache, contre le bonheur, la paix, la liberté de notre cité, ni d'aucune de ses semblables. Elle n'a point violé les lois de la nature, bien au contraire. Elle n'est donc point déshonorée. Quant à l'entretien de l'enfant qui va naître, on nous distribuera quotidiennement au magasin du quartier tout le nécessaire à son existence. Encore une fois, l'honneur que vous pensez me faire... Mais je doute que ma fille consente à se lier définitivement avant d'avoir poursuivi plus avant ses expériences. Elle est bien jeune encore. Vous n'êtes que son troisième « essai », à ce que je crois. Elle ne s'est donnée à vous qu'une fois et n'a jamais manifesté le désir de recommencer. Peut-être même, en ce moment, se livre-t-elle à une autre tentative, ce qui lui interdirait...

Je n'y tenais plus. J'avais envie d'étrangler tout net ce père immonde qui parlait avec une placidité olympienne et souriante des horribles débordements de son enfant. Je croyais bien avoir subi totalement, complètement, l'emprise de cette civilisation étrange. Je me trompais. Cette fois, c'en était trop. Je n'étais point préparé à cette abominable extravagance, dont rien de ce que j'avais vu et entendu, depuis mon arrivée, n'approchait. Sa fille ! Il osait m'entretenir sur ce mode des amours illégitimes de sa fille — qui, peut-être à mon insu, me touchaient autrement que je ne voulais me l'avouer. Tout ce qui demeurait dans le vieil homme des conceptions de ma lointaine et honnête Europe me fit éclater. D'un coup fut abolie toute l'accoutumance que je croyais enracinée en moi des mœurs nouvelles de ce pays et toute prudence aussi :

— Mon frère, m'écriai-je surexcité, dans le monde d'où je viens la vérité est sacrée, chérie et respectée de tous. Personne n'hésite à lui sacrifier même ses intérêts, et nous tenons son culte pour si essentiel, que nous osons même

immoler, pour le servir, jusqu'à nos plus précieuses amitiés!

Le père me regarda avec étonnement, mais j'étais lancé. Il fallait, avant que j'abordasse le point spécial, l'indignation particulière qui faisait déborder la coupe, que je vidasse complètement mon cœur de la totalité de ses dégoûts mal digérés. L'irréductible mentalité de ma race, brisant le fragile vernis d'habitudes et de conceptions nouvelles dont j'avais méconnu la fragilité, se mit invinciblement à hurler. Je continuai, hors de moi, vomissant toutes les stupéfactions que je croyais avoir assimilées :

— Depuis que je suis arrivé dans votre pays, les plus ignobles spectacles ne cessent de me scandaliser. Partout, en public, sur les chemins, dans les demeures, devant n'importe qui, les sexes s'accouplent ; on fait l'amour au grand jour, aux yeux de tous, comme on mange, comme on boit. Spectacle ignoble de débauche qui prouve assez combien vous êtes primitifs et sauvages ! Et si ce n'était que l'amour ! Les plus sales fonctions de la vie animale sont étalées avec la même impudeur ! C'est un flot d'écœurant cynisme, de répugnante immoralité. Apprenez que chez nous, hommes civilisés, nous avons honte de ces fonctions naturelles et que les brutes seules les accomplissent à votre mode. Notre amour a besoin de chambres closes, de rideaux tirés, de verrous, parce que nous sommes des créatures pudiques et dignes ; nous ne faisons allusion aux choses secrètes et cachées de notre corps et de notre cœur que par polissonnerie et par jeu, mais en rougissant, dans des termes toujours discrets et voilés. Quel abîme sépare votre impudicité, votre grossièreté des raffinements de notre civilisation ! Nos repas communs sont des merveilles de tenue, les réunions où nous nous entretenons de nos semblables son exquises de décence, nous savons solliciter notre esprit en nous laissant aller à boire ; nous nous plaisons à jouer au hasard avec une finesse délicate, femmes et hommes possèdent l'art de se troubler mutuellement, d'entretenir entre eux des désirs dont ils ne parlent jamais

en public ; ils dissimulent noblement leurs pensées, tout en laissant deviner, deviner seulement; leurs chairs ; nous vénérons, comme il convient, la richesse, et nous attribuons poliment sa conquête à l'intelligence. Nous respectons l'argent et la magnificence. Nous avons solidement établi les rites de leur culte ; nous savons que, la vie ayant ses exigences matérielles, l'amour doit servir à les satisfaire, et nous admettons tacitement qu'il soit un des moyens d'existence de la vierge comme de la femme, nous consentons avec joie qu'elles s'y consacrent et en tirent des ressources. En face de votre bestialité, que toutes ces coutumes sont réglées et harmonieuses! Nous sommes si policés qu'un regard superficiel ne vous dévoilerait point e rude combat que nous nous livrons les uns aux autres, et nous entourons de formes charmantes le devoir impératif de l'égoïsme ; nous avons la politesse et la fantaisie d'accorder aussi leur place même aux Inutiles, qui ne s adonnent ni au négoce, ni à aucune carrière susceptible de leur apporter la seule vraie puissance... Mais, vous entendez bien, il est une loi sacrée sur laquelle nous ne transigeons pas : dissimuler scrupuleusement tout ce qui relève de la nature ; l'amour, l'accouplement, la création de la vie, la venue d'un être au monde, les baisers, les caresses sont enveloppés du triple voile de notre pudeur, de notre honte et de notre discrétion. Et ceci suffirait à démontrer notre supériorité incontestable sur vous, qui livrez au public, avec une sorte de frénésie sadique, toutes les besognes où l'homme doit corriger le cynisme de la nature.

Le digne homme fit un geste, comme pour répondre, mais, comprenant que je voulais continuer, il se tut. Ce peuple, en effet, dans la discussion est sans feu et sans énergie. Il laisse toujours flegmatiquement le contradicteur achever, sans l'injurier, les développements qui le blessent et le heurtent le plus.

— Quoi, continuai-je, vous osez vous montrer presque constamment nus les uns aux autres ! J'entre dans des

maisons où des jeunes filles me reçoivent dans une tenue dont rougirait chez nous une fille publique ! J'ai vu, de mes yeux vu, des hommes et des femmes, nus des pieds à la tête, discuter gravement dans vos salons. Quoi ! ne comprenez-vous donc pas qu'il est des parties du corps honteuses et qu'il convient de cacher, que la décence veut que nous n'exposions que notre visage et nos mains, que nos compagnes, nos filles, nos sœurs doivent respecter cette modestie qui ne les autorise à dévoiler que leur gorge et la naissance de leurs seins, dans des circonstances spéciales et bien définies, dissimulant le reste de leurs formes sous des étoffes d'ailleurs aussi collantes qu'il leur convient et qui ne les font que deviner ? Mais vos abominables erreurs triomphent surtout dans la conception scandaleuse que vous vous faites de la vertu des femmes et du don d'elles-mêmes. Comment ! Vous, un père de famille, vous osez me parler candidement, sans agoniser de chagrin, des passades de votre fille, de ses amants, de ses turpitudes ! Vous considérez, sans mourir de déshonneur, qu'elle soit enceinte ! Je ne vous prends point à partie personnellement ; je sais bien, mon cher ami, que vous êtes la victime de votre milieu, de votre barbarie et de la mentalité de notre nation. Vous êtes ce que vous a fait votre rudimentaire civilisation, triste produit de votre impudicité, de vos mœurs dissolues et du cynisme de votre sensibilité.

Celui qui avait écouté avec une angélique douceur ma véhémente interpellation me répondit simplement, sans hâte, et, après avoir, comme dans une vision interne, considéré, non sans un sourire ironique qui m'irrita, les choses que je venais de lui exposer :

— Je vois que vous en êtes encore dans le monde d'où vous venez, à cette période de sauvagerie que nous avons aussi traversée...

Je ne le laissai pas poursuivre. En vain mon interlocuteur m'avait-il donné l'exemple du respect qu'on doit au contradicteur, toute l'ardeur de ma race généreuse, toute la

fierté de la civilisation que je représentais me poussèrent soudain à l'interrompre véhémentement. Etonné de mon impétuosité à lui couper la parole, il me dit simplement :

— Je constate que chez vous on ne tolère que malaisément l'expression de la pensée des autres. Moi, qui fais de la discussion un utile jeu de l'esprit en même temps qu'une manière pratique de développer mes propres connaissances, moi qui, comme tous mes compatriotes, essaye de jeter sur le monde un regard sincère, je ne vous ai point interrompu.

Cela fut dit du ton froid et sans passion d'un savant qui énonce une vérité objective, indiscutable, où sa personnalité n'est nullement en jeu.

Et comme je demeurais un peu surpris — et honteux de cette leçon donnée d'une façon si détachée, — il continua :

— Nous avons traversé, nous aussi, cet état de sauvagerie dans lequel vous paraissez encore vous débattre ; mais nous nous en sommes affranchis. La période des relativités est chez nous complètement passée. Nous sommes arrivés à l'absolu de la nature où nous puisons désormais nos seules règles de conduite, les seules directions de notre vie et, j'ose le dire, notre seule grandeur. Nous avons connu ces siècles où, pétris du fatras de préjugés sans fondement, de lois platement humaines, d'idées non contrôlées, ces siècles où vous êtes encore plongés, nous raisonnions intensément et stupidement toutes nos manières d'être, toutes nos coutumes, toutes nos impressions ; ce furent les siècles des philosophes, ces naïfs et inoffensifs penseurs que l'on avait longtemps tenus pour de vides et creux spéculateurs, sans influence. Ce furent eux pourtant qui nous ont conduits au parfait équilibre où nous sommes, dans la loi souveraine de nature, qui nous ont arrachés à la fièvre mortelle de la vie-machine, à la honte des décadences, à la sottise des pudeurs conventionnelles, des préventions acceptées, des habitudes imposées et surtout au vertige de

la fortune qui nous précipitait aux abîmes, à la noirceur des égoïsmes où nous pataugions bêtement, au règne oppresseur du négoce et des affaires, aux mensonges de l'hypocrisie, à cette sadique et malsaine conception de l'amour où vous semblez vous vautrer encore sans en discerner l'aberration, qui fait de la femme une esclave sur le trône, à la fois puissante et déchue par sa chair souillée de toutes les voluptés perverses et de toutes les illusions souveraines que vous lui attribuez.

Moraliste hautain qui reçoit à l'improviste une leçon, je plongeais dans un gouffre de stupeur : je ne trouvais même pas un argument contradictoire à bredouiller. Tout à l'heure, dans mon indignation, il me semblait être indubitablement dans la vérité indiscutable, je m'efforçais même de me modérer pour ne pas écraser trop complètement mon adversaire, convaincu qu'il courberait la tête de lui-même devant la majesté de nos irréfutables conceptions. Et c'était moi qui commençais à entrevoir tout à coup la fragilité des assises de notre civilisation. Je doutais. J'entrevoyais une vérité... peut-être plus vraie que la mienne. Le père d'Eumia m'écrasait sous la lumière de sa parole révélatrice. Il parlait avec le calme et l'orgueil d'un homme qui a atteint la réalité éternelle et, vaguement, confusément, il se glissait en moi comme une humiliation...

— Voulez-vous, reprit-il après un silence, de sa voix froide et implacable, voulez-vous me dire en quoi les parties de votre corps que vous cachez avec tant de soin et que vous ne dévoilez qu'en les escortant ignoblement d'idées de débauche, de jouissance et de perversité, sont plus honteuses que celles que vous montrez ? Vous croyez, dites-vous, en une Force créatrice et directrice que vous appelez Dieu et que vous entourez de crainte et d'adoration ? Et vous vous permettez de critiquer son œuvre en en décrétant une partie d'ignominie et de bassesse ! Au nom de qui, je vous prie ? Votre ventre ne sort-il pas de sa volonté comme votre tête ?

J'étais embarrassé au point d'en devenir déloyal, je l'avoue, par cette question précise, à laquelle il n'y avait point deux réponses possibles. Je balbutiais; mais, par un sot embarras à me déclarer vaincu, pour dissimuler ma faiblesse, malhonnêtement, sans tenir compte des hochements de tête sarcastiques de l'homme que j'avais interrogé et dont j'arrêtais la réponse, je me lançai, lui coupant de nouveau la parole, dans une nouvelle diatribe véhémente, fuyant le terrain qui se dérobait, me jetant éperdument et maladroitement sur le chapitre des mœurs où je n'étais pourtant guère plus assuré.

— Quelle ignominie, quoi que vous en puissiez dire ! Et indigne, je vous l'assure, d'êtres qui prétendent s'être élevés au-dessus des fanges primitives et des instincts de la matière ! Tous vos paradoxes ne justifieront pas cette horrible réalité : vos vierges, vos jeunes filles se prostituent à tout venant, elles se jettent dans les bras du premier passant, elles roulent de lit en lit, d'étreintes en étreintes sous l'abominable prétexte de découvrir enfin, dans un de leurs amants d'un jour, l'homme de leur destinée ! La voix de la nature et ses exigences règlent seules ici le rapprochement des sexes ; vous bafouez la sublime noblesse de dompter sa chair et ses instincts ; vous leur obéissez aveuglément, sans frein, soumis avec frénésie à votre plus basse essence. Vous avez réduit cet auguste acte social du plaisir à ne dépendre que du sentiment d'une minute et vous l'accomplissez publiquement comme je ne cesserai de vous l'imputer à honte. Chez nous, au moins, les civilisés, les jeunes filles ont tant de pudeur à enfreindre les lois raisonnables qui corrigent et rectifient les turpitudes de la nature, qu'elles préfèrent la dissimulation et le mensonge, quand elles s'y laissent tomber, à l'aveu de leur déchéance. Elles se cachent, Monsieur, elles ne répondent que dans le mystère à l'appel de leurs sens, quand, à leur honte, elles ne savent plus les réfréner. Elles ont la délicatesse de mentir. Il est rare, d'ailleurs, qu'elles se laissent réduire à cette extrémité. Elles savent

ouffer la nature qui parle en elles, et nombreuses sont
lles qui vieillissent et meurent sans avoir pu comprendre
sens de la voix qu'elles ont douloureusement entendue.
est admirable. Quant au mariage, que vous ne rougissez
is de réduire au seul élan de votre cœur, nous sommes
rivés, nous, à le dépouiller de la vanité des inclinations
assagères déraisonnées pour l'établir sur la seule réalité'
es leçons de la vie. Comparez notre sagesse et votre indi-
nité. Ainsi, chez nous, les unions respectent à l'ordinaire la
érarchie des classes, l'équivalence des fortunes et contri-
ient ainsi à fortifier l'impératif social et l'ossature de notre
vilisation. Aussi entourons-nous leur célébration de pom-
es officielles et bien réglées qui attestent que l'acte final
lui-même n'est rien, que la majesté de la cérémonie
nane tout entière de sa fonction sociale et conservatrice.
ous fondons ainsi saintement des familles. Nos jeunes
les savent ce qu'elles doivent à elles-mêmes, ce qu'il leur
ut craindre des fallacieuses tentations d'une nature im-
rfaite, et elles rougiraient, comme d'une atteinte à la sou-
raineté de la fortune, clef de voûte de notre civilisation,
mêler à leurs projets d'union une faiblesse sentimentale
une spontanéité intuitive. Elles ont une conception du
le universel de leur dignité qui semble manquer aux
tres. Cette coutume scandaleuse de chercher l'élu parmi
prostitution et la débauche leur ferait horreur. Elles édi-
nt tout d'abord leur foyer sur les exigences de leur classe,
itte à lui adjoindre, plus tard, des satisfactions person-
lles, des revanches privées et secrètes qui ne deviennent
nais criminelles que quand elles attentent à l'ordre en
rtant du mystère. C'est affaire d'adresse et d'y mettre
tte discrétion que réclame une société policée pour que
rdonnance de ses institutions ne soit en rien troublée:
nsi, ni la dépravation autorisée et limitée, ni les distrac-
ns particulières des femmes régulières n'ont, depuis si
ngtemps qu'on les pratique, ébranlé l'armature solide de
tre édifice social. Et je ne vous expose ici que superfi-

ciellement, cher Monsieur, les règles morales d'un mond qui a atteint un degré de civilisation et de perfection do nous sommes fiers et que je souhaiterais voir régner i pour la santé et la dignité de votre peuple.

Le pauvre homme, que j'attaquais aussi vigoureusemen garda un long silence, comme pour s'assurer que j'ava réellement fini de proférer mon exaspération. Puis, avec u grand calme dont, à la vérité, je me sentis accablé, il r prit :

— Il est, je crois, bien inutile d'essayer de vous convain vre que notre coutume est infiniment moins dévergondée obscène que la vôtre. Vous resterez, je le sais, obstinéme convaincu en vous-même que nos âmes, pures et exempt de toutes les perversités intellectuelles qui agitent l vôtres, sont impudiques et barbares. Je désire pourta vous initier à quelques-uns des principes qui inspirent not civilisation. Peut-être les méditerez-vous, malgré vous, av quelque fruit. Au nom de quoi, je vous le demande e core une fois, car enfin toute l'erreur formidable de vot morale découle de cette convention, erronée, de ce préju fondamental, au nom de quel critère absolu, de que norme irrécusable, décrétez-vous la division de votre cor en parties nobles et en parties viles qu'il faut dissimule En quoi ce que vous cachez est-il plus honteux que ce q vous montrez ? Pouvez-vous réfléchir sans parti pris et pondre sans aveuglement ? Car, une fois admise l'égalité vos organes, l'égalité de leurs fonctions et leur liberté co plète s'en suit naturellement. Et toute notre conception la vie est changée. En tous cas, les derniers organes d vous devriez rougir, si tant est qu'il en est de honteux, s ceux qui perpétuent la vie et auxquels est dévolue la p noble des missions : assurer la persistance de la race et l'être. Au reste, n'en serait-il pas ainsi, vous êtes étran ment hardis d'affirmer sans cause, sans raison, poussés la vanité de croyances aberrées, que la sublime nature, d sa géniale création, a pu commettre des erreurs dont il v

›partient, à vous, infimes et ridicules, de réparer les hon-
s et les imaginaires turpitudes en les dissimulant hermé-
quement. Vous en êtes simplement arrivés, je le vois, par
›s dogmes stupides, à créer en vous de dangereuses perver-
ons. Vous avez consommé complètement le grand crime.
a nature n'a plus aucun droit ni aucune part dans vos
ıions salies et viciées par le mystère dont s'entoure le
›rps de vos femmes, et les étoffes sous lesquelles vous dis-
mulez leur chair la plus sublime, où se noue la chaîne
ıinterrompue de la vie, secouent dans leurs plis les raf-
nements pervers, les troubles malsains et les déprava-
ons immorales des civilisations faussées. Le seul fait que
›us soyez incités, par leurs voiles, à les déshabiller men-
lement... Pour nous, une femme est un être qu'il n'est
as plus inaccoutumé de voir nu qu'un homme. Il y a des
ommes et des femmes comme il y a.... le jour et la nuit,
›au et la terre, le soleil et l'ombre. Voilà tout, rien de plus.
ous ne pouvons plus nous créer mentalement, à l'avance,
n paradis artificiel, et toujours érotique, de voir les femmes
: dévêtir ou de les imaginer, puisque nous assistons jour-
›illement à cette opération. Aussi sommes-nous affranchis
es souillures de ce que vous appelez la pudeur. Ainsi, ayant
›rtifié nos esprits et nos cœurs, nous avons pu restituer
ur saine simplicité à toutes les circonstances et fonctions de
›tre existence. Autour d'elles, il ne reste plus aucun men-
›nge. Quand nous avons envie de manger, nous entrons
ans une demeure et nous mangeons; quand nous avons
ıvie de dormir, nous gagnons nos lits et nous dormons ;
uand nous avons envie de posséder une femme, nous de-
andons à l'une d'elles de nous suivre, nous entrons dans
ı de ces bosquets que vous voyez partout autour de vous et
›us la possédons. Fonctions naturelles, frère, pures fonc-
ons naturelles, toutes au même degré, toutes de même
ısence. Nous ne comprenons pas plus que l'on dissimule
ıne que l'autre. Ayez honte de manger comme de vous
ccoupler ou n'ayez honte ni de l'un ni de l'autre. Ce que

vous mettez autour de la femme, nous ne le concevons pas, ou plutôt nous ne le concevons plus, car on dit qu'en un temps lointain... Je me bornerai à arguer que, du moment que vous « l'y mettez »,c'est que « ça n'y est pas » naturellement. Vous substituez une imagination malsaine et des sentiments artificiels à la saine nature qui seule, est souveraine et bonne conseillère de vérités. Voyez-vous, cher frère, le fait de posséder une femme n'est pas du tout ce que vous pensez. C'est ce qu'il y a de plus simple et de plus banal au monde. Pour vous, le grand malheur, c'est que pour la posséder, vous êtes d'abord obligés de la désirer, ensuite de la conquérir, enfin de la déshabiller. Votre dépravation suit ces trois étapes. Ce qui est normal, c'est le besoin ; ce qui est obscène, c'est le désir par quoi votre cerveau pervertit vos sens, et, vraiment, en vous opposant ces raisons qui me paraissent ridicules, tant elles sont simples, il me semble que j'ai la grotesque prétention de vous démontrer qu'il est bien naturel de manger quand on a faim, mais singulièrement immoral de solliciter cette volupté quand son besoin ne s'impose pas lui-même.

— Vous ne connaissez donc point toutes les grandes passions de l'amour ? Vous les avez supprimées ! Vous les niez ! Vous ne concevez point que posséder n'est que le sublime commencement d'adorer ou la suprême conclusion

— Non, heureusement.

— Vos mœurs extravagantes, qui ravalent l'homme à n[e] plus fonder sa perpétration que sur la plus basse sensualité...

— Sur la plus éternelle réalité, voulez-vous dire !..

— Vos mœurs ne m'expliquent pas encore comment puisque votre fille est enceinte de mon chef et qu'en hon[]nête homme...

— Mon cher frère, c'est ma fille qui est enceinte. Il n[e] s'agit donc que d'elle, et je ne conçois pas pourquoi vou[s] vous adressez à moi. Chez nous, les jeunes filles ont no[n] seulement le droit, mais le devoir de répondre aux appels d[e]

nature, dans le but, dans le seul but, vous m'entendez
en, de concevoir. Elles ne sont nullement tenues, ni par
s lois, ni par l'honneur, de fixer leur choix sur un seul
omme, en eussent-elles même des enfants. Ces enfants
« l'essai », comme nous les appelons, sont élevés par leur
ère, dans sa famille ou à son foyer marital, si celle-ci vient
se fixer, jusqu'à huit ans, par leur père jusqu'à treize, par
communauté jusqu'à dix-sept. Si, au cours de ses « es-
is », la jeune fille rencontre un homme qui semble l'atti-
r spécialement et dont elle peut espérer faire un mari, elle
la *faculté* d'aller vivre chez lui et de quitter ses parents
leur laissant ou en emmenant à son gré son enfant. Elle
t *tenue*, par contre, d'aller vivre chez tout homme dont elle
au moins deux enfants. En ce cas commence la période
la vie que nous appelons « tentative ». Le jeune homme
la jeune femme vivent ensemble et font réciproquement
xpérience de leurs caractères, tout en conservant pendant
nq ans la liberté de continuer à chercher ailleurs s'ils ren-
ntrent un meilleur bonheur. S'ils y réussissent, ils ont tout
isir de se quitter immédiatement ; mais dans cette alter-
tive, ils sont irrévocablement, et sans qu'il leur soit pos-
ble de se donner ou de chercher ailleurs, à l'être en fa-
ur de qui ils interrompent la « tentavive ». S'ils termi-
nt au contraire l'un près de l'autre cette période de
nq ans sans avoir couru d'autres chances ou sans qu'elles
ent été couronnées de succès, ils sont aussi définitive-
ent unis et tenus à une mutuelle fidélité.

— Il doit pourtant y avoir, même en ce cas d'union com-
ète et définitive, des appels de nature... insinuai-je avec
on sourire le plus boulevardier.

Mon interlocuteur me considéra d'un air indigné :

— Mais quel est donc, dans votre hémisphère, le sens de
morale, le respect de vous-mêmes, la religion du contrat ?
mment, libres que nous sommes de choisir entre des mil-
ns d'êtres, et par expérience, le compagnon de notre vie,
us voudriez que nous ne nous engageassions que pour

mentir et tromper? Si vous agissez ainsi, chez vous, laisse
moi vous dire que vous avez peut-être la sotte pudeur
corps, mais assurément pas la vraie pudeur de l'âme... Apr
trente ans, notre coutume interdit toute union. Les femm
qui, à cet âge, n'ont pas établi leur foyer, sont tenues
continuer à se donner jusqu'à quarante et de se consacr
ensuite aux soins et à l'éducation des enfants sans paren
Les hommes qui ne se fixent pas sont, à partir du mên
âge, affectés aux besognes les plus désagréables, les pl
pénibles et les plus dangereuses.

J'avais mille questions au bord des lèvres. Je sentais bi
que je touchais là à la conception essentielle sur laque
est bâti ce monde où le hasard m'avait jeté et par où
est aux antipodes moraux de celui dont je suis issu ; ma
ce père, qui m'avait reçu de si étrange façon, quand je v
nais lui proposer les justes réparations dues à l'honne
de sa famille, laissa tomber entre nous un silence glaci

MARCEL ROUFF.

(*A suivre*).

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

alentine Poizat : *La véritable Princesse de Clèves*, La Renaissance du e. — *Lettres de Jean de La Fontaine à sa femme sur un voyage de is en Limousin, à Mmes de Bouillon, de Champmeslé, Ulrich, etc., à . Jeannart, de Maucroix, Foucquet, Racine, au prince de Conty, etc... tion complète illustrée, par J.-L. Perrichon, de Paysages et Portraits vés sur bois*, Helleu et Sergent. — Adrien Legras : *Mme d'Epinay valennaise*, Valenciennes, 29, boulevard Pater.

.orsque, en 1659, des extraits des manuscrits de Brantôme urent à la suite des Mémoires de Castelnau, ils excitèrent une taine curiosité parmi les lettrés. Il y avait alors à Paris une ne femme d'esprit avisé qui, venue de Normandie, s'insinuait is les ruelles galantes. Elle se nommait Catherine des Jardins. e rêvait d'acquérir la gloire littéraire. Elle se signala bientôt à tention par la véhémence de ses mœurs, l'ardeur amoureuse de poésies et la singularité de romans, où elle commentait les ntures scandaleuses de plusieurs familles illustres.

Elle parcourut les extraits de Brantôme avec une évidente saactión. Elle avait précisément le dessein d'emprunter à l'hise la matière de ses prochains romans. Elle nota quelques épies caractéristiques et, parmi ceux-ci, la passion d'Anne d'Este, hesse de Guise, pour Jacques de Savoie, duc de Nemours. années passèrent.

En 1670, Catherine des Jardins, plus connue sous le nom de e de Villedieu, publiait *Les Désordres de l'Amour*. Une tie de ce roman, la meilleure, était bâtie sur les notes prises s Brantôme. Le sujet de la *Princesse de Clèves* y était traité, eu près dans tous ses épisodes, d'une manière aisée, habile, vent remarquable.

On connaît généralement peu ce fait. Les uns montrent Mme de Fayette et La Rochefoucauld arrêtant ensemble les épisodes la *Princesse de Clèves*, et le second relevant dans Brantôme faits que la première utilisera dans son récit. Les autres affir-

ment que Mme de La Fayette relata, dans son œuvre, des évén
ments personnels. Ne se borna-t-elle pas, tout simplement, à r
manier l'ouvrage de Mme de Villedieu, paru huit ans avant so
propre ouvrage, et, si l'on en juge par le nombre de ses édition
fort apprécié du public ?

Nous n'examinerons pas ici ce problème littéraire. Nou
nous bornons à signaler à Mme Valentine Poizat que l'hi
toire d'Anne d'Este avait trouvé, avant Mme de La Fayette, u
« romaniste » habile à l'exploiter. Mme Valentine Poizat s'i
quiète d'ailleurs médiocrement des sources documentaires
Mme de La Fayette. Elle n'eut d'autre but, en écrivant **La vér
table Princesse de Clèves,** que celui de projeter quelq
lumière sur la physionomie, jusqu'alors demeurée dans l'ombr
de l'amoureuse du duc de Nemours.

Née à Ferrare, le 16 novembre 1531, Anne d'Este était fil
d'Hercule et de Renée de France. Mme Valentine Poizat la pare
toutes les vertus avant, pendant et après son mariage avec
duc de Guise. Elle nous offre, de la cour de Henri II, une imag
idéalisée et bien faite pour encadrer son héroïne, chantée par Ro
sard sous le nom délicieux de Vénus la Sainte. Dans cette co
décrite, semble-t-il, par une disciple de Madeleine de Scudér
tous ces personnages, que les chroniqueurs nous présentèrent pe
clus de vices apparaissent comme de charmants et douceâtr
demi-dieux.

Jacques de Savoie, duc de Nemours, beau comme Adonis, sor
dirait-on, tout enguirlandé de fleurs, d'un paysage de *l'Astré*
Ah ! le délicieux jouvenceau ! Mme Valentine Poizat lui voue u
telle admiration qu'elle l'excuse d'avoir, sans vergogne, bern
Françoise de Rohan, coupable de l'avoir trop aimé. On devi
bien que ce bellâtre, rencontrant Vénus la Sainte, va lui inspir
quelque tendresse et, de son côté, humer avec délices son parfu
de vertu. Les mœurs du temps, si pures, s'opposent évidemme
à ce que les deux galants causent la moindre affliction à Franço
de Lorraine, duc de Guise, mari sympathique, plein de sagess
d'équité, de gentillesse et d'honnêteté de la sensible Italienne. C
mari, certain jour, courbera sa femme sous ses violents repr
ches. N'importe ! Anne d'Este fut victime de l'injustice que pr
voque la jalousie, souvent aveugle.

Ainsi l'histoire longtemps côtoie le roman, reproduisant s

atmosphère d'idéalisme. Nul souci de psychologie. La documentation emprunte sa matière à quelques mémorialistes (Brantôme, Castelnau, le duc de Guise) et à quelques épistoliers (intéressés à l'aventure amoureuse ou comparses) dont les lettres sont restées inédites. Pour prouver la chasteté de la duchesse avant la mort du duc de Guise Mme Valentine Poizat donne des arguments de cette valeur : « Si elle ne fût pas restée honnête, Nemours ne l'aurait pas épousée. » Les hommes de ce temps étaient, en effet, remarquables par leurs scrupules ; ils n'avaient point d'appétit pour la richesse, les hauts emplois, les dignités ; les femmes ignoraient la coquetterie et ne parvenaient à réaliser leurs desseins politiques ou galants que par des voies honorables.

N'insistons pas. Disons que, contrairement à la version de Mme de La Fayette, la duchesse de Guise épousa Nemours. Ils furent heureux et, par suite, n'eurent guère d'histoire. Anne d'Este connut la gloire d'être chantée par Le Tasse. C'est le seul événement notable que Mme Valentine Poizat signale dans les cent pages concernant la vie de son héroïne après son second mariage. Anne d'Este disparut de ce monde le 17 mai 1607. François de Sales prononça son oraison funèbre. En somme, cette princesse n'eut pas à se plaindre du destin. Et voici que, par une rare fortune, elle rencontre, après sa mort, une panégyriste convaincue de son mérite, volontiers attendrie, pleine de vénération, soucieuse de présenter avec piété ses moindres actes, moins verveuse et pittoresque que Brantôme, néanmoins diserte et désireuse de persuader. Quelle meilleure espérance posthume pouvait-elle entretenir ?

§

Le bon La Fontaine était un grand paresseux, l'homme « le mieux né » au parasitisme, le flâneur par excellence, l'éternel copiste des anciens dont il rajeunissait, en les adaptant à son temps et à son tempérament, les textes et les thèmes. Peu d'écrivains ont, autant que lui, manié le cliché et le lieu commun, et aussi multiplié les grâces et les finesses de style. Il ressemblait à un jardinier indolent qui laissait envahir par l'herbe sauvage ses parterres de fleurs délicates.

Il ne dut jamais être un furieux épistolier. Communiquer avec autrui, par l'entremise de la lettre, était certainement pour lui un supplice. C'est pourquoi un très petit nombre de ses missives nous

ont-elles été conservées. Encore ces missives ne sont-elles strictement écrites que pour être répandues dans les ruelles. Aucune n'offre un caractère d'intimité. On s'en rendra compte en feuilletant l'édition complète qui vient d'en être publiée sous le titre : **Lettres de Jean de La Fontaine**.

Seule, peut-être, la fameuse *Lettre sur un voyage en Limousin* mérite-t-elle quelque attention. La Fontaine est alors dans la période héroïque de sa vie. Le procès Foucquet vient de se terminer par la condamnation du surintendant. Le fabuliste, suspect au roi, suit dans son exil son « cher oncle » Jacques Jeannart, procureur général au Parlement, exilé à Limoges. Il raconte à sa femme, pécore frivole, les événements de ce voyage. Ils sont assez puérils, ces événements. On mettait alors un mois pour se rendre de Paris en Limousin. On avait d'innombrables amis sur les routes. On regardait peu le paysage. Comme on était tout à fait ignorant des choses de l'architecture, on abrégeait les descriptions. La Fontaine donne quelques détails de costumes et de mœurs. Il s'arrête longtemps ébloui à Richelieu. Mais, visiblement, il se plaît davantage à écouter les potins des filles de province et enregistre avec trop de complaisance ce qu'il appelle « les avis de la concierge ». Enfin il trahit singulièrement son maître Rabelais lorsqu'il envisage les Limousins « pour aussi fins et aussi polis que peuple de France ».

La plupart des autres lettres, sauf celles où il traite de finances, sont des lettres de nouvelliste empressé à plaire, de galant qui se repaît de fumées, d'écornifleur qui flatte ses amphitryons.

M. J.-L. Perrichon a illustré ces lettres de bois où l'on rencontre quelques larges et beaux paysages. Il réussit moins bien le portrait. Son La Fontaine prend une allure quelque peu solennelle. Sa duchesse de Bouillon est bouffie et vulgarisée. Ses images de Richelieu et Foucquet, empruntées certainement aux estampes de Montcornet, défigurent quelque peu les originaux.

§

La *Belle Dame*, de l'abbé Galiani, la *Belle Philosophe*, de Voltaire, la *Sublime Louise*, de Grimm, Louise-Florence-Pétronille Tardieu d'Esclavelles, dame d'Epinay, a enfin trouvé en M. Adrien Legros un admirateur désireux de dissiper les légendes qui l'environnent.

M. Adrien Legros se propose d'écrire une biographie complète

de la protectrice de Rousseau, qui fut, à son avis, trop louée par les uns, trop décriée par les autres, et dont les œuvres, subirent de fortes mutilations. En attendant que des temps meilleurs lui permettent d'offrir au public le résultat de ses investigations dans les archives et les minutiers, il examine, dans une brochure, **Mme d'Epinay valenciennoise**, les origines provinciales de cette dernière.

Mme d'Epinay naquit à Valenciennes, le 11 mars 1726. Elle était fille de Louis Tardieu d'Esclavelles, gouverneur de la citadelle, et de Florence Angélique Prouveur. Elle appartenait à une famille honorable de petite noblesse étudiée ici en détail et d'après des actes originaux. Sa naissance et sa première éducation offrent une grande importance, si l'on veut comprendre son caractère. Issue de parents âgés et d'humeur un peu sombre, elle fut, dès l'âge tendre, imprégnée de cette mélancolie qui parut à beaucoup inexplicable aux heures de ses triomphes mondains. Selon M. Legros, elle ne cessa jamais d'être valenciennoise de cœur. A Paris, elle fut une déracinée en représentation, conservant ses vraies amitiés en même temps que ses biens dans la ville que le sort la força à abandonner.

M. Adrien Legros conduit son héroïne jusqu'à l'heure où Louis Tardieu d'Esclavelles, mort brusquement, la laisse, dans la capitale où il vient de s'installer, dans une situation précaire. Son travail, très consciencieux, fourmillant de faits et de documents, est une alléchante promesse.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Jeanne Landre : *Où va l'amour?* Albin Michel. — Louis Bertrand : *L'Infante*, Arthème Fayard. — Maurice Genevoix : *Jeanne Robelin*, Flammarion. — Roland Charmey : *Une femme*, Renaissance du livre. — Henri Ardel : *Le feu sous la cendre*, Plon. — Albert Juhellé : *Morceau de roi*, Fasquelle. — Jehan d'Ivray : *Mémoires de Béchir Aga*, Albin Michel. — Jacques de Lacretelle : *La vie inquiète de Jean Ermelin*, B. Grasset. — Pierre Lièvre : *Une amitié*, Renaissance du livre.— Pierre de Vairose : *La Téméraire*, Perrin. — H.-R. Lenormand : *Le penseur et la Crétine*, Crès. — Gustave Geffroy : *Nouveaux contes du pays d'Ouest*, Crès. — Claude Varèze : *Au pays blanc*, Sansot. — Ernest Tisserand : *Contes de la Popote*, Crès. — Marcel Prévost : *Femmes et maris*, Ferenczi. — Edmond Jaloux : *Vous qui faites l'endormie*, Ferenczi. — Eugène Figuière : *Petit bréviaire des heures*, Figuière.

Où va l'amour? par Jeanne Landre. Comme j'ai déjà dit tout le bien que je pensais du spirituel écrivain qui signe ce livre,

je ne veux pas y revenir. Jeanne Landre est une femme de lettres qui n'est peut-être pas assez connue parce qu'elle est trop connue. Travaillant beaucoup, produisant sans effort des livres qui sont à la fois très amusants et correctement écrits, elle est punie par où elle pèche : elle s'est classée. Elle a voulu amuser son public et s'amuser elle-même en créant ses œuvres, se moquer un peu de son propre état d'inventeur d'une philosophie féminine, qui surprend toujours, parce qu'on admet difficilement la philosophie chez les femmes, et elle n'arrive plus à attendrir : *c'est un auteur rosse*, déclare-t-on dans le monde des amis confrères, où l'on compte autant d'ennemis que de critiques bien informés. Non, Jeanne Landre n'est pas rosse... au fond. Elle est simplement une personne de grand talent qui ne pose pas et, souvent, je l'avoue, elle exagère et se fait prendre pour une femme mal élevée, tellement elle a peur qu'on l'élève à quelque dignité dont elle redoute les chaînes ! C'est une farouche indépendante.

Les cahiers d'une bourgeoise sont les mémoires d'une sentimentale. La femme qui a prié Jeanne Landre de les publier aurait pu lui insinuer de les intituler : *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse !* C'est, d'ailleurs, une très mordante satire de la bourgeoise en amour, si la bourgeoise en question existe ! Je voudrais donc dire à l'auteur quelques vérités sur cet *amour* qu'elle nous sort, un peu comme un canard qu'une poule a couvé ! Les femmes, en général, sont les ennemies de l'homme, encore plus que les hommes ne sont leurs ennemis à elles. Sans, justement, la sentimentalité, mère possible de tous les vices, les deux sexes s'entendraient très bien... au moins sur l'oreiller. (Qu'on me pardonne cette figure un peu hardie !) Mais, la femme est sentimentale *après*. L'homme est peut-être *triste* (voir le dicton en latin), mais il ne lui vient pas à l'idée de déplorer vainement le temps perdu (ou gagné) à cet jeu... Tant que la femme désirera se faire respecter... *ensuite*, ça finira mal. Je sais bien que je suis en train de révolter toutes les dames en déclarant cela, mais moi ça m'est égal de révolter les gens quand j'ai envie de dire tout ce que je pense. L'homme est un animal beaucoup moins civilisé que la femme, étant donné que la civilisation est une perpétuelle administration de la ruse. Pour le seul moment où il a le droit, sinon le devoir, d'être lui-même, un bon chien ou un tigre féroce, pourquoi diable voulez-vous, les dames ayant

partagé ses ébats, qu'il ratiocine sur l'événement en revenant en arrière... ce qui serait recommencer, au moins en imagination, et quand on recommence, c'est, naturellement, en vous refaisant la cour avec la ferveur de votre ex-innocence, n'est-ce pas? L'amant de la bourgeoise pervertie, le M. Marcel de l'histoire, conduit sa maîtresse dans tous les lieux de plaisirs possibles et même interdits, peut-être parce qu'il désire tuer en elle le fameux : *tu ne me mépriseras pas, dis !* Et il finit par la mépriser, sous couleur d'une amitié amoureuse se bornant à l'échange de deux fantaisies, parce que, justement, l'homme ne pardonne jamais absolument à sa compagne de devenir son égale en... malpropreté. Il lui pardonnerait, je crois, plutôt le contraire. *Où va l'amour ?* Mon Dieu, il va probablement à sa ruine sentimentale à cause de la dépravation trop apparente de l'amour féminin, qui s'ingénie à copier servilement tous les plus notoires défauts masculins. Si chacun avait seulement voulu demeurer à sa place... ou faire semblant de se contenter de celle qu'il a !... Et je voudrais bien dire à ce sujet certaines choses... mais je ne le dirai pas, parce que ce serait servir la cause masculine... Alors... laissons l'*amour aller où il va*. Et Jeanne Landre l'y conduire !

L'Infante, par Louis Bertrand. C'est l'histoire de cette jeune fille de Villefranche qui, par amour pour un officier français, trahit, dit on, son père, sa mère et tous les siens qui avaient formé, eux, le complot de livrer la ville aux Espagnols. L'auteur, en un long roman, très intéressant, brodé sur le canevas historique, remet au point cette idylle désolée d'une jeune fille très pure et très ardente qui part d'un amour presque autorisé par ses parents pour arriver à la plus logique des rebellions. Loin de vouloir trahir, Iñès de Llar s'efforça d'obtenir la grâce de son pauvre père torturé par le garot, mais arriva trop tard pour le délivrer. Elle ne voulut pas consentir à son union, enfin possible avec Louis-Hector de Parlan, parce que le remords aurait endeuillé son bonheur, et, retirée dans un couvent, elle mourut loin de lui et du monde. *L'Infante* est une belle restitution d'une époque de guerres galantes, farouchement cruelles tout en demeurant humainement pittoresques.

Jeanne Robelin, par Maurice Genevoix. Le mari, un être un peu timide, part pour le front, et, ne voulant pas inquiéter sa femme, qui est nerveuse, sentimentale, peut-être plus passionnée

qu'il ne l'imagine, lui laisse croire qu'il est dans un secteur de tout repos. Pendant ce temps si long des dangers multiples courus, un blessé de guerre, dit *blessé léger*, fait sa cour et s'aperçoit que l'absence le rend maître d'une place qui ne fut jamais bien prise et il s'en empare. La femme se donne tout entière, puis devient la victime d'un égoïsme qui atteint vite à la satiété. Elle comprend que l'amant n'a pas su s'élever jusqu'à son cœur, et, comme le mari se découvre aussi brave que l'autre, mais beaucoup plus délicat, il faut espérer la plus parfaite des réconciliations.

Une femme, par Roland Charmy. Celle-là est une veuve de guerre qui s'est dit : *jamais plus*, parce qu'elle a son fils, le petit Charles, et qu'elle ne veut pas lui donner un autre père. Elle est la femme éternelle d'un mort glorieux ; mais le songe, la hantise de l'amour est revenue et, comme, aujourd'hui, les femmes font malheureusement, à l'imitation des hommes, deux parts de l'amour, celle du cœur et celle des sens, elle devient la maîtresse d'un médecin qui sauve son petit Charles d'une grave maladie, mais se refuse à l'épouser, ne s'en reconnaissant pas le droit, étant aussi plus âgée que lui, sinon son égale en liberté d'amour. C'est là une philosophie sensuelle qu'il serait peut-être très dangereux d'essayer de développer chez les veuves de guerre.

Le feu sous la cendre, par Henri Ardel. Encore une veuve de guerre, jadis trompée par son mari et sa meilleure amie, qui apprend le drame dont son ingénuité d'honnête épouse fut victime et qui finit par consentir à se remarier avec un honnête garçon presque aveugle. Je pense qu'en cette occasion c'était bien réellement l'absent qui avait tort et que le conteur a su le prouver avec une sincère probité.

Morceau de roi, par Albert Juhellé. Une théâtreuse sans talent qui devient la fille entretenue d'un prince sans trône, espèce de rasta qui, parvenu à la couronne, continue à demeurer très correct sous le rapport de l'argent. Pourquoi cette cabotine de trente-sixième ordre éprouve-t-elle le besoin de se faire, en outre, épouser par un pauvre garçon peintre, espèce de prince consort, celui-là très épris et très gênant ? On ne le conçoit pas très bien. Les deux idylles se contrarient, et le mari, jaloux, finit par se faire tuer par l'automobile du prince régnant qui lui passe sur le corps... tel le char du véritable état social de sa femme. Les hé-

ros de cette histoire sont présentés un peu brutalement et ne parviennent pas à inspirer de la sympathie, tellement ils montrent vulgairement les ficelles auxquelles ils sont pendus.

Mémoires de l'Eunuque Béchir-Aga, par Jehan d'Yvray. Histoire des mille et un jours d'un pauvre diable qui ne demandait certainement pas à être la victime, lui, de ces excès d'honneurs ou d'indignités. Il y a là tous les drames d'un orient de rêve et de cruelles réalités datant de l'époque où les femmes des harems ne songeaient pas encore à porter les chapeaux de la rue de la Paix ! Il est piquant de constater que ces mémoires, qui vont, souvent, jusqu'aux plus osées des descriptions de mœurs, ont été transcrits par une femme, une parisienne blonde et charmante, qui semble très éloignées de ces noires tribulations de l'enfer des gynécées sauvages.

La vie inquiète de Jean Hermelin, par J. de Lacretelle. Un pauvre jeune homme non seulement inquiet, mais très, trop sensible, qui, s'analysant tout le temps, l'œil fixé sur le nombril de son moi cérébral, a peut-être le tort de faire tourner le monde autour de ce petit astre. Il a peur sensuellement de la femme et donne de l'importance à tous les jeux de l'amour, pour en arriver à redouter également ceux de son amitié. La guerre, en détruisant la vie inquiète de Jean Hermelin, lui a donné peut-être son véritable sens : à quoi bon nous poser tant de questions quand nous sommes tous si peu de chose !

Une amitié, par Pierre Lièvre. Je me permettrai de reprocher à l'auteur l'abus qu'il fait du diminutif *Lieut.* pour désigner un *lieutenant*. Cela émaille l'ouvrage d'un mot inusité et qui tire l'œil désagréablement (simple question typographique). Il s'agit d'un groupe de jeunes officiers réunis à la popote des *Canards sauvages*, glorieuse escadrille. On passe en revue, face à la mort, tous les grands sujets qui font la vie : la religion, la politique, l'amour, et, sans manquer à aucun règlement de discipline militaire, on s'y montre d'opinions aussi libres que possible. Il y a des dissertations sur les différents genres de gouvernements qui sont assez instructifs quant à l'avenir des jeunes générations. Puis les deux amis meurent aussi bravement l'un que l'autre, le lieutenant Thibaud et le lieutenant Lachaize, ce qui égalise peut-être définitivement leur chance d'avoir raison.

La Téméraire, par Pierre de Valrose. C'est une jeune

fille, bien moderne, qui consent à rejoindre un soupirant dans sa garçonnière... où il ne se passe presque rien. Première stupeur ! Le frère de la jeune fille obtient du dit soupirant la somme de 100.000 fr. pour le remboursement d'une dette de jeu. Seconde stupeur ! Puis le marquis de Caral se refuse à épouser la jeune fille, s'imaginant un chantage, et la jeune fille entre au Carmel de San-Fruttuosa. Troisième stupeur ! Je crois que le Carmel est peu visité, en ces temps dits modernes. On entre au théâtre tout au plus. Maintenant il y a une réclame pour le *Poussin bleu*, maison de rendez-vous à l'usage des gens du meilleur monde, qui, je le crains, fera dater le livre. Faut prévoir ça quand on écrit pour la postérité, toujours très ignorante des gloires de ce genre.

Le Penseur et la Crétine, par H.-R. Lenormand. A cette histoire d'un philosophe placé en face de la joie inspirée par les seuls dons... naturels je préfère la psychologie férocement compliquée du musicien incompris d'*A l'écart*. Il y a du cruellement vrai là-dedans pour et contre tous les artistes entichés de leur moi au point de vouloir imposer leurs *phobies* au monde entier. Ce malfaiteur-là ayant du génie est d'autant moins incurable, car.., le génie c'est l'ordre, et les gens désordonnés ont beau avoir du génie, c'est qu'ils n'en ont pas assez pour être tout à fait intéressants... Le vrai génie obéit à un ordre de droit divin que les simples mortels ont le tort de méconnaître, ce qui n'empêche pas que les faiseurs de tours paradoxaux ont tout à gagner dans le commerce d'un musicien pareil.

Nouveaux contes du pays d'Ouest, par Gustave Geffroy. Types curieux de paysans, les uns pervers, les autres simplement, ingénument honnêtes. A citer un récit effrayant par la bonhomie de son ton calme, où l'on voit une horrible vieille torturer un pommier et une poule. C'est à des paysans comme ceux-là qu'il aurait fallu souhaiter l'invasion...qu'ils justifieraient presque. Le style très châtié et très français de l'auteur fait accepter certains réalismes de ses études que l'on sent tout de même faites sur nature.

Au Pays blanc, par Claude Varèze. Une idylle sur les montagnes, dans le vigoureux plein air de la neige des Abrets et la mondanité malheureusement bien moderne d'un palace pour Anglais, Américains, trop bien portants, et Français malades.

Tout ce blanc d'œuf à la neige inspire cependant un amour sincère, quoique transi, à M. Frézal, mais la jeune fille préfère le bon garçon robuste au jeune penseur qui réfléchit trop avant d'agir, et ainsi doit aller le monde... pour se continuer !

Contes de la popote, par Ernest Tisserand. L'histoire du zouave qui part pour la guerre à soixante ans est des plus amusantes. C'est un héros, genre Tartarin, qui encombre tous les régiments de ses justes réclamations et qui finit bien, c'est-à-dire fort loin du front.

Femmes et maris, de Marcel Prévost, et **Vous qui faites l'endormie**, d'Edmond Jaloux, viennent de paraître aux *Œuvres inédites* de M. Ferenczi, éditeur, en un petit format à 0,95, très commode à mettre dans sa poche pour le voyage, aller ou retour. Au moment de la crise du papier et du renchérissement des œuvres de la pensée, c'est là un généreux tour de force de la part d'un éditeur allant même jusqu'à illustrer ses couvertures.

Petit bréviaire des heures, par Figuière. Des images de Ciolkowski aussi soignées que les miniatures d'un ancien missel... mais plus décolletées, et des fleurs de rhétorique, toute une bijouterie ciselée qui m'a fait croire à un pendentif quand je l'ai reçue. Et après lecture... Je suis encore plus décidée à faire monter en broche l'exquise brochure.

RACHILDE.

THÉATRE

Théatre Antoine : *L'Inconnu*, comédie dramatique en 4 actes, de M. Louis Verneuil (1er septembre). — Comédie-Française : *La Mort enchaînée*, pièce dramatique, en 3 actes, en vers, de M. Maurice Magre (11 septembre). — Un distique.

On me dit quelquefois que j'ai des ennemis. Des ennemis, à propos de ces simples chroniques ! Est-ce possible ? Pour si peu ! Faut-il que les gens soient bêtes ! Cela m'amuse beaucoup, autant que je m'en moque. S'il est vrai toutefois que j'en ai, qu'ils soient tout à fait rassurés : je ne suis pas mort et j'occupe toujours cette rubrique. Si j'ai manqué pendant plusieurs numéros, c'est pour une raison, je l'espère bien, dont on sentira toute l'importance. L'appétit vient en mangeant. De même, l'ambition littéraire, à force d'écrire. Je me suis donc mis dans la tête d'écrire un chef-d'œuvre, pour faire passer mon nom à la postérité. Je vois tant

de livres bêtes d'aujourd'hui qualifiés chefs-d'œuvre ! Je me suis dit que j'en ferais bien tout autant. Voilà à quoi j'ai travaillé, négligeant mes devoirs de critique dramatique, au lieu de me mettre à jour dans mes comptes rendus en retard. Cela ne marchait pas trop mal. Mes personnages commençaient à se dessiner, mes anecdotes à se grouper, mon histoire à prendre tournure, le tout entremêlé de considérations naturellement du plus haut intérêt. Encore un mois, un mois et demi de bonnes soirées tranquilles, et j'avais terminé et je faisais la fortune d'un éditeur. Mais quand je serai tranquille, moi, ce sera dans un autre monde. Voilà que les théâtres, dont je me passais bien, rouvrent leurs portes. Il faut recommencer les promenades habituelles, les soirées dans des salles de spectacle et le travail de ces chroniques. J'ai mis mon chef-d'œuvre de côté. Je le reprendrai quand ? Personne ne le sait. C'est fort dommage pour la postérité et pour l'éditeur.

Une chance que j'ai, dans ma malchance, c'est que les nouveautés dont j'ai à vous parler sont sans importance et ne nécessitent pas un long compte rendu. Je pourrai m'occuper ensuite de mettre à jour mon arriéré. Un arriéré composé de pièces qu'on ne joue plus, naturellement. Va-t-on me dire que c'est une singulière façon de faire de la critique dramatique ? Je répondrai ce que j'ai déjà dit une fois : c'est justement quand on ne joue plus les pièces qu'il convient le mieux d'en parler, puisqu'on ne peut plus aller les entendre et s'en faire une idée soi-même.

J'ai vu au Théâtre Antoine, direction d'été, de fin d'été plutôt, une pièce de M. Louis Verneuil : **L'Inconnu**. M. Louis Verneuil est un auteur qui joue souvent dans ses propres pièces, paraît-il ? C'est en tout cas la première que je vois de lui. Il paraît qu'on a dit pis que pendre de celle-ci. M. Louis Verneuil a probablement aussi beaucoup d'amis. Sans trouver, certes, que *l'Inconnu* soit un chef-d'œuvre, je n'en pense pas autant de mal. Au diable les considérations sur l'art dramatique parfait, quand un auteur ne prétend que nous faire passer une soirée sans trop nous ennuyer. On nous ferait croire, décidément, que le public ne se plaît qu'aux œuvres vraiment belles, aux œuvres de vraie valeur, alors qu'il en est loin. M. Louis Verneuil nous montre sur la scène une histoire d'adultère. La femme est charmante et malheureuse, le mari est un butor et l'amant est plein de séductions.

Vous voyez que ce n'est pas trop dire qu'il n'a rien inventé. Il a cependant inventé, ou trouvé, quelque chose : son amant est un personnage mystérieux, inquiétant, qui se trouve toujours là quand on le croit ailleurs, qui paraît par surprise juste aux moments qu'on parle de lui, que les coïncidences font soupçonner d'être le voleur d'une bague qui a disparu dans la maison, dont on ne sait trop d'où lui vient sa fortuue,enfin dont tout le monde, au debut de la pièce, se méfie, et que tout le monde soupçonne, sans d'ailleurs trop savoir pourquoi ni de quoi, en un mot qui est pour tous ceux qui l'environnent: l'Inconnu. L'histoire d'adultère prend ainsi,au commencement,des allures d'histoire policière qui n'est pas d'un intérêt transcendantal, certes, mais qui amuse. Le mari absent, et devenu l'amant de la femme, l'Inconnu prend l'habitude d'entrer la nuit chez sa maîtresse par la fenêtre de sa chambre, quand toute la maison est couchée et qu'elle a éteint toute lumière. Le mari revient un soir inopinément. Il lui est venu des soupçons, à cet homme. Le trouble de sa femme les augmente. Encore plus des marques de pied qu'il constate sur le bois de la fenêtre. Il oblige sa femme à ouvrir la fenêtre, à tout éteindre. Il la contraint à se cacher avec lui dans un petit cabinet, sans dire un mot. L'amant arrive, observe un moment, enjambe la fenêtre, se trouve dans la chambre... et dans une glace, dont le mari ne s'est pas méfié, tout de suite voit le couple et devine le piège. Il garde son sang-froid. Comme s'il n'avait rien vu, il tire le tiroir d'un guéridon, y prend un collier de perles dont on nous a dit précédemment la valeur: 100.000 francs, et repart comme il est entré. Le mari se trouve bien penaud, mais aussi bien heureux. L'homme qu'il croyait venir dans cette chambre comme l'amant de sa femme ne venait que pour voler. Cela lui coûte 100.000 fr., mais son honneur est sauf. C'est, comme on le voit, un mari complet. Le reste se passe ainsi : le mari veut faire arrêter l'amant. Sa femme, dans une crise d'indignation et de soulagement, lui révèle la vérité. L'amant, interrogé à son tour, soutient qu'elle dit faux, qu'il n'est, en effet, qu'un voleur, la preuve c'est qu'il a encore le collier dans sa poche. Le mari, qui s'entête, part chercher la justice, pendant que les deux amants, aidés par les comparses mis au courant de la vérité et de leur amour, filent par une autre porte pour aller vivre ailleurs leur bonheur. Tel est, en raccourci, sans les détails, le sujet de l'*Inconnu*. Je ne vois pas, quand on porte

aux nues les histoires de M. Bataille ou de M. Bernstein, qui ne valent guère mieux, pourquoi on le trouve si mauvais. La « poésie » du premier et la brutalité du second seraient-elles de telles preuves de génie ?

J'ai vu aussi, à la Comédie-Française, une pièce de M. Maurice Magre : **la Mort enchaînée**. C'est un peu une tragédie, si vous voulez. C'est d'une inspiration généreuse. Le sujet est pris à diverses mythologies que l'auteur a entremêlées. Mais, je ne sais pourquoi, cela sonne faux, cela ne touche guère, trop invraisemblable, trop loin de nous, écrit par un poète sans qu'il y ait beaucoup de poésie, enfin une de ces œuvres dont on dit qu'elles sont estimables, comme on dit de certaines femmes qui n'ont rien qui convienne, qu'elles sont convenables. On sait à quel point j'apprécie la Comédie-Française. Je l'ai fréquentée, presque quotidiennement, depuis ma plus tendre enfance jusqu'à l'âge de trente ans. Je la connais. C'est pour moi le théâtre où on joue à peu près les plus mauvaises pièces, et où on joue indiscutablement le plus mal. Les décors, les acteurs, leur débit, et jusqu'à la figuration, y composent à ce point de vue un ensemble qui touche à la perfection. L'idée que ces messieurs et que ces dames se font de la poésie, de la fantaisie, du naturel et de la simplicité est une chose inexprimable. Le sociétariat et même le pensionnariat confèrent probablement une seconde nature dont on ne peut ensuite se défaire. Quelque pièce qu'ils jouent, quelques personnages qu'ils interprètent, ces acteurs et ces actrices sont avant tout et toujours dans le même rôle : un sociétaire, ou un pensionnaire. Il y a là une solidité, une continuité, une invariabilité, j'oserai même dire une éternité qui finissent par être remarquables. Le malheur, c'est qu'à ce comique compassé un autre comique assez malheureux s'ajoute souvent. J'en ai eu tout récemment un nouvel exemple avec la *Juliette et Roméo*, une bien belle œuvre, dont je vous parlerai peut-être, de cet écrivain en vers, M. André Rivoire. Il fallait voir, dans cette pièce, au premier acte, M. Mayer, dans le rôle du Prince-Gouverneur, avec une figure ridée, sous le fard, comme une pomme cuite, l'air d'une vieille femme qui voudrait faire le jeune homme, entrant mal à l'aise sur un énorme cheval qu'une demi-douzaine de figurants maintenaient de leur mieux pour éviter une chute à son cavalier. M. Mayer est le modèle de ces acteurs qui n'ont jamais

eu aucun talent, tout comme M. Raphaël Duflos. A-t-il cru qu'il en acquerrait en se montrant ainsi à cheval ? Il n'y a gagné que du ridicule. Encore est-il probable qu'il a pris ce ridicule pour une allure imposante, destinée à faire date dans sa carrière. J'en ai eu un autre exemple au premier acte de *La Mort enchaînée*. Il y a là une jeune personne, envoyée d'Ouranos, qui vient, à travers les airs, porter un message à Sisyphe. Elle est suspendue à un fil d'acier et fait de son mieux pour rendre le vol aérien d'une envoyée du ciel. Hélas ! le sens de l'aérien, dans la poésie comme dans les attitudes, manque totalement à la Comédie-Française. Le sociétaire, le pensionnaire, toujours ! Ce qui serait presque l'illusion au Châtelet n'est là que lourdeur, gaucherie et grotesque. La jeune personne a bien plutôt l'allure d'un enfant qu'on tient en l'air suspendu par sa ceinture pour le fouetter et qui agite les bras et les jambes à tort et à travers. Je ne me rappelle pas le nom de l'actrice distinguée qui remplissait ce rôle. Mais rendons hommage à sa vertu : à la façon dont on la voit voler, on ne peut l'accuser de légèreté. Il y a aussi, dans la *Mort enchaînée*, le personnage du dieu Pan. Vous imaginez facilement tout ce que ce devrait être. Pan! Le dieu Pan ! Je n'ai pas besoin d'en dire plus. A la Comédie-Française, c'est un petit bonhomme rabougri, un vrai gnôme, avec une voix d'eunuque, qui marche d'une manière gauchement capricante, en feignant de jouer, sur une flûte, des airs qu'on entend venir de la coulisse. On se demande, d'ailleurs, comment il ferait pour jouer pour de bon avec toutes les contorsions auxquelles il se livre. Il y a encore une série de sept personnages, des morts et qui parlent, le visage couvert d'un voile, avec des yeux en vraies billes de loto... Et ne vous y trompez pas. Aux répétitions, ces messieurs, ces dames, ont certainement jugé tout cela très impressionnant, comme devant produire sûrement un grand effet. Les gens qui admirent la Comédie-Française sont dans le vrai : décidément. Ce théâtre n'a pas son pareil au monde.

Un poète, qui met quelquefois dans ses épigrammes tout le piquant de son nom, est venu me voir récemment. « Avez-vous vu *La Mort enchaînée* ? me dit-il. J'ai fait sur Magre un distique... — Ah ! mais, lui dis-je, il faut me le donner tout de suite. Je ne sais justement pas trop quoi dire de sa pièce. Cela me fera toujours deux lignes. » On connaît la faiblesse des poètes en

ce qui concerne leurs vers. Je n'avais pas plutôt parlé que j'entendais le distique en question. Le voici pour terminer :

> **Magre le solécisme a deux talents à lui :**
> **Il enchaîne la mort et déchaîne l'ennui.**

Et ne croyez pas, au surplus, que cela m'a amusé beaucoup de vous rendre compte de ces deux pièces.

MAURICE BOISSARD.

HISTOIRE

Guglielmo Ferrero and Corrado Barbagallo : *A Short History of Rome.* I : The Monarchy and the Republic. II : The Empire. Translated from the Italian by George Chrystal. G. P. Putnam's Sons, New-York and London.

Nous donnons, toujours d'après l'édition américaine qui a pour titre : **A Short History of Rome**, l'analyse, précédemment annoncée, du deuxième et dernier tome du *Précis d'Histoire Romaine* publié par MM. Guglielmo Ferrero et Corrado Barbagallo.

Ce tome contient l'histoire de l'Empire. Le point de départ de cette histoire de l'Empire a été montré par M. Ferrero, dans son grand ouvrage « Grandeur et Décadence de Rome » (tome V), en une induction très curieuse que nous avons exposée en son temps. On le retrouve dans ce Précis. Auguste, dans la thèse de M. Ferrero, n'est nullement l'ambitieux cauteleux dont les historiens ont plus ou moins fixé le type conventionnel. Il ne chercha point à se faire « roi », fût-ce en y mettant toutes les précautions imaginables ; il ne chercha pas davantage à se faire « empereur », ni lui ni les Romains de son temps n'ayant la moindre idée de la chose que nous appelons, nous, un Empereur, et le mot « Imperator », qui appartenait au vocabulaire politique de la République, n'étant pas encore devenu le titre suprême auquel correspond notre mot « empereur ». Le titre officiel d'Auguste, si tant est qu'il en eût un, était celui de « Princeps » (Princeps Senatus), titre que ne rend pas très bien, il me semble, le mot « Président », employé par M. Ferrero.

Quoi qu'il en soit, si Auguste fonda l'Empire, ce fut en quelque sorte sans le savoir, et, pour M. Ferrero, son but conscient était simplement le rétablissement de la République. En une note de ce Précis, on nous rappelle que l'idée principale, une républi-

que aristocratique, de cette histoire de l'œuvre politique d'Auguste, idée entièrement opposée à la doctrine de la « diarchie » soutenue par Mommsen, avait été déjà ébauchée par E. Meyer, dans une courte étude intitulée *Kaiser Augustus*, et par Fustel de Coulanges dans la *Gaule romaine*. M. Ferrero l'a complètement développée, et le Précis publié en collaboration avec M. Corrado Barbagallo en reproduit l'essentiel.

En ce qui concerne le rôle d'Auguste dans cette politique, ce rôle, dont déjà Cicéron se trouvait avoir tracé la théorie dans le *De republicâ*, à propos des Etats qui ont été troublés par les guerres civiles, était celui d'« un magistrat suprême, soumis à la loi commune, et par conséquent républicain, mais investi d'un pouvoir de plus longue durée et d'une autorité plus étendue que le pouvoir et l'autorité des magistrats ordinaires. Ce magistrat suprême, en vertu de sa position personnelle et légale, devait être capable d'empêcher chaque institution ou magistrature d'envahir la sphère réservée aux autres et de négliger sa fonction propre. »

Mais ceci supposait le concours du Sénat, la République, avec son chef ainsi défini, devant être aristocratique, c'est-à-dire redevenir ce qu'elle était avant que les excès de la démocratie et du militarisme ne l'eussent jetée dans l'anarchie. Or, la défaillance du Sénat fit échouer le plan d'Auguste, en d'autres termes força sa fondation politique à sortir des formules conservatrices et à se développer suivant des données incalculables, bref, à devenir l'Empire, ce « monstre » d'Empire, dont parle Tibère, qui voulut continuer l'œuvre d'Auguste, et qui la continua avec plus d'austérité politique encore, mais sans plus de succès.

Nous retrouvons, en ce qui concerne le Sénat de l'Empire, quelques-unes des idées de M. Ferrero sur ce grand corps politique. C'était un élément conservateur, latin, par excellence. Bien que plus ou moins déchu de sa formidable puissance de jadis, bien qu'entravé dans sa fonction par les guerres civiles sous la République, par la prépondérance fatale du Césarisme sous l'Empire, il fut loin d'être, au temps des empereurs, une chose insignifiante. Du moins, la réforme de Vespasien, la politique des Antonins fortifièrent-elles un certain temps son action, et dans ce long conflit entre les influences orientales et les influences occidentales qui, pour M. Ferrero, est au fond de tout le développement de Rome, le Sénat régénéré de Vespasien et des Antonins fit prédominer les

influences occidendales, favorables au vrai génie de Rome, latin et républicain. M. Corrado Barbagallo a montré pour ces idées de M. Ferrero une déférence dont celui-ci le remercie dans la Préface : mais il ne les partage pas toutes, ainsi qu'il ressort de cette même préface ; nous restons dans l'ignorance de son opinion personnelle, qu'on serait curieux de connaître. D'ailleurs, il a manqué à l'Empire, à ses débuts, une bonne aristocratie, cela est certain. On pourrait citer maints exemples à l'appui, sous Tibère, sous Claude et sous Néron.

Tacite, historien de génie et qui donna des indications décisives, a, d'ailleurs, laissé de l'histoire impériale un tableau quelque peu factice, quelque peu chargé. Cela tient à son talent même comme peintre de caractères. On ne sait dans quelle mesure les rancunes de l'aristocratie contre les premiers Césars ont pu influencer ce talent : mais la galerie de médaillons ainsi frappés présente un trait commun, qui est la monstruosité. L'impression produite a subsisté chez presque tous les historiens ; et cette impression n'est pas toujours juste. En ce qui concerne Tibère, par xemple, son règne n'avait jamais été compris ; et nous avons pour la première fois le sentiment d'y voir clair, à cet égard, en lisant l'ouvrage de MM. Ferrero et Barbagallo. Ces derniers ont planté là la peinture des « caractères », les « portraits » plus ou moins conventionnellement stylisés dans le sens de l'abus politique ; et ils ont usé d'une méthode plus souple et plus large, qui est celle de l'induction sur les faits. Les caractéristiques des périodes historiques ont été de la sorte recherchées avec une acuité intéressante. Je viens de signaler, sous ce rapport, le récit du règne de Tibère ; dans ce récit, l'interprétation de la fameuse Loi de Majesté, par exemple (cette loi qui indignait Montesquieu), montre, en de judicieux rapprochements, le sens politique de cette loi qui, promulguée cent ans auparavant pour défendre la République contre les intrigues des grands, continua d'avoir le même office, en somme, lorsque la défense de l'Etat contre une aristocratie à la fois malveillante et impuissante fut devenue le « fait du Prince ».

Mais les « portraits », les « caractères » ne manquent point non plus, çà et là. La méthode inductive, appliquée, en des occasions importantes, à la psychologie des individus, dans cette Histoire Romaine tout éclairée de vues sur les grands mouvements sociaux,

moraux et intellectuels, a donné, par exemple, ce portrait de Néron :

Dans toutes les aristocraties où le respect des traditions de famille est considéré comme le plus sacré des devoirs, il apparaît de temps en temps des esprits rebelles qui sont portés à faire tout ce que la tradition défend et à ne jamais faire ce qu'elle ordonne. Néron fut un de ces rebelles de haut lignage, et sa personnalité ainsi que son destin resteront pour nous un mystère, si nous ne saisissons pas fortement ce point... Il abandonna au Sénat le soin de bien des choses de l'Etat, non point par respect pour la constitution, mais parce qu'il trouva que guerre, législation, affaires publiques, tous les objets, en fait, désignés par la tradition comme les plus dignes d'un Patricien romain, étaient ennuyeuses et sans intérêt. Sa prédilection était pour les beaux-arts, plus particulièrement pour la poésie, la musique, le chant et la danse.

On se souvient ici de l'aperçu de Renan, qui voyait en Néron, ce « pauvre jeune homme » de Néron, le type d'une perversion essentiellement littéraire.

Le nom de Néron mènerait à un sujet chronologiquement voisin : le christianisme. Nous n'en dirons que quelques mots, la place étant mesurée.

Le point de vue économique, dans le plan des auteurs, ou plutôt de par la nature de leur sujet, semble, d'une façon générale, ne pas avoir la même importance en ce qui concerne l'histoire de l'Empire (du moins aux belles époques), qu'en ce qui concerne celle de la République et des Origines. Cela se conçoit. A mesure que l'on s'éloigne chronologiquement des causes de l'enrichissement et de la puissance des sociétés, l'élément économique n'a plus les mêmes raisons d'intéresser l'historien : la nouveauté, par exemple, où se décèlent les caractéristiques primordiales. Autre chose serait d'écrire l'histoire de Rome à l'époque de Polybe, et autre chose serait de l'écrire à l'époque de Pline le Jeune. Le chapitre économique, d'ailleurs, à mesure qu'on avance dans le développement des civilisations, se rapproche de plus en plus du chapitre des mœurs, même des croyances, et finit par s'y confondre. Ceci serait un intéressant objet pour le matérialisme historique. A Rome, un terme dont M. Ferrero use largement, « l'orientalisme », spécifie cette tendance du chapitre économique. Il appelle orientalisme un état des manières, des modes, des esprits et des mœurs, finalement un état des âmes, qui annonce une résorption plus ou moins complète de Rome, — grâce à l'afflux des riches-

ses, puis à l'apport des nouveautés de mœurs, d'idées, enfin de croyances, — par l'Orient sa conquête. Les pires empereurs, Caligula, Néron, Héliogabale, y contribuèrent puissamment par ce que leur esprit, surtout chez les deux derniers, eut de cosmopolite.

L'intérêt du point de vue économique, à cet égard, se retrouve tout entier dans l'extrême déclin des Sociétés. Les transformations morales que la richesse et la corruption cosmopolites ont produites apparaissent alors pleinement, et les ruines matérielles, en s'écroulant, laissent d'autant mieux voir à nu l'âme qui s'était formée dans le train du monde. En ce sens, les vicissitudes économiques et les vicissitudes morales achèvent, quoique dans un rapport inverse, de se montrer solidaires. Je signalerai, sous ce rapport les pages (372 et suiv.) sur « la Crise économique du troisième siècle », à l'époque d'anarchie qui s'étendit entre le règne de Septime-Sévère et le règne de Dioclétien. On songe, ici, à la crise économique d'une autre époque, la nôtre. La civilisation est en aussi dangereuse passe aujourd'hui qu'alors. Au fait, y a-t-il encore une civilisation? La fatuité optimiste, égoïste et aveugle des « classes dirigeantes », qui ne dirigent plus rien du tout, est seule à le croire. C'est au temps de cette grande crise du monde ancien que M. Ferrero et son collaborateur placent l'agonie de la culture gréco-romaine et la préférence décidée, montrée par les populations, pour les religions orientales, au détriment du paganisme gréco-latin. L'essor du mysticisme religieux, en ces temps, rappelle la recrudescence du socialisme de nos jours. Comme dit Taine, dans son étude sur Marc-Aurèle, « l'homme, autrefois père et citoyen, devint religieux et philosophe et se consola de ses misères par la contemplation de l'infini ». L'homme devint religieux, chrétien. Le christianisme, sous la forme définitive qu'il avait prise dans le sublime génie religieux de saint Paul, se dégagea d'entre toutes les croyances de l'Orient, qu'il devait supplanter toutes, parce que lui seul était infini de sa nature, et ensemença dans des âmes en nombre toujours plus grand son principe d'extase et de vie intérieure. Il fut la force impondérable épandue. Un de ses traits les plus originaux, — que ne présentaient point, du moins à un degré comparable, les autres religions orientales, — l'organisation de l'assistance, fut aperçu de tous les malheureux et lui amena les foules. Le besoin de plus en plus profond d'une vitalité d'âme détourna toujours plus in-

vinciblement les existences de l'application mondaine et pratique réclamée par l'Empire. Les réformes, depuis celles d'Hadrien succédant aux Flaviens et aux premiers Antonins, jusqu'à celles de Dioclétien, en passant par les règnes énergiques des deux Sévères, avaient pu se succéder, les tentatives de revivification de la cité antique avaient pu s'accomplir. En vain. On cherchait ailleurs. Au delà, l'essence de la croyance, vieil élixir d'Orient, avait donné sa douce et morne saveur indélébile à toutes les choses de la terre. Rome semblait n'avoir conquis le monde oriental que pour y trouver finalement, parmi mille appréhensions et mille fascinations, ce formidable principe spirituel, ce nirvâna, dont elle devait et mourir et revivre.

On gagne de la sorte une certaine émotion d'esprit à découvrir, dans ce travail d'histoire synthétique étonnamment clair, les grandes perspectives de la plus complète civilisation qui ait existé avant celle-ci, — avant celle-ci, la nôtre, aujourd'hui *en question. Pendent opera*... Il n'est pas mauvais, dans ces conjonctures confuses, de se munir de sens historique. Aussi lira-t-on la belle œuvre d'ensemble de MM. Guglielmo Ferrero et Corrado Barbagallo.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Paul Bureau : *L'Indiscipline des mœurs*, Bloud et Gay. — Berthe Dangennes : *La femme normale dans la société nouvelle*, Editions Nelson. — Ernest Tisserand : *Pour les finances d'un dictateur*, Editions Crès. — Arthur Raffalovich : *Le Marché financier, les Dettes publiques et l'Inflation pendant la guerre*, Alcan. — Memento.

Le gros volume de plus de 600 pages petit texte que M. Paul Bureau a consacré à **l'Indiscipline des mœurs** est si intéressant qu'on arrive sans peine à la dernière page et qu'on regrette même qu'il n'y en ait pas quelques centaines de plus. La question qu'il examine est de la plus instante actualité. Si nous ne rétablissons pas notre ancien taux de population et surtout si nous n'améliorons pas notre natalité, il ne nous aura servi de rien d'avoir sacrifié un million et demi de nos enfants ; dans vingt ou trente ans l'Allemagne, forte à nouveau de huit à dix millions de combattants, se ruera sur nos petites armées plus faibles de moitié ou des deux tiers, les écrasera et nous saurons ce que c'est que la Haine germanique !

Or, cette question des naissances, M. Paul Bureau affirme qu'elle est liée à celle de l'indiscipline des mœurs ; c'est parce que nos façons de vivre sont dissolues que nous ne pouvons pas ou voulons pas avoir le nombre louable d'enfants. S'il a raison, il faut approuver toutes ses ires et pourchasser avec lui tout ce qui peut, de près ou de loin, éveiller la préoccupation sexuelle : spectacles, lectures, auditions, relations mondaines. Mais a-t-il raison ? et ne faut-il pas être plutôt avec ceux qui éclatent de rire à l'idée de passer une chemise à la Venus de Medicis, de condamner les danseuses aux jupes longues et lourdes, et de promener sur un âne, par les compites et quadrivies de l'urbe les galants surpris en bonne fortune extra-conjugale ? Assurément il semble que suffiraient des mesures moins archaïques et plus efficaces, une lutte bien organisée par exemple contre les maladies vénériennes, et une autre organisation non moins bien étudiée pour honorer et favoriser les familles nombreuses. Quant aux anathèmes contre le péché de chair, qu'on les laisse aux puritains de tous les cultes ! Jamais un homme de bon sens n'admettra que la vue de belles peintures, de belles statues ou même de belles nudités vivantes et dansantes peut être pour quelque chose dans le fléchissement de nos naissances.

Et pourtant, si ces hommes de bon sens se trompaient, et s'il y avait un lien entre la volupté et l'infécondité ? La question est troublante. Dans la nature même le beau et l'utile sont distincts, les fleurs d'arbres fruitiers sont médiocres, et les splendides roses ou les merveilleux chrysanthèmes ne portent pas de fruits. Si vraiment l'indiscipline des mœurs ou seulement la recherche des plaisirs sexuels était liée à l'étiolement de la famille et à la propagation des maladies vénériennes, quel homme ayant l'âme un peu bien située pourrait hésiter à la condamner ? Ce serait la revanche du vrai bon sens, individuel et social. Au fond, d'ailleurs, ce n'est pas la pudeur, ni même la pudibonderie, qui est ridicule, c'est le contraire, c'est l'illusion de conquérir le bonheur en faisant la bête à deux dos avec des gourgandines. A la seule idée de tous les désagréments qui peuvent en résulter, et que ne compensent pas des plaisirs si fugaces et si piètres, comme on devrait conclure avec M. Bureau en faveur de la continence la plus absolue, de la chasteté la plus ombrageuse !

Sans doute, sans doute, mais le mieux est l'ennemi du bien.

Ah! si l'on pouvait réaliser la santé physique des célibataires et la santé morale des époux, comme on se résignerait à certaines imperfections, mettons à certaines immoralités, *peccato di carne peccato di niente*, disaient autrefois les abbés romains. Ce qu'il faudrait obtenir des jeunes gens, ce n'est pas tant l'absence du premier accroc à la chasteté que la non-continuation de ces accrocs; le jouvenceau qui sait enfin ce que c'est que la femme, curiosité bien naturelle et assez excusable, devrait se dire de lui-même : Ça suffit, et sans se croire désormais obligé de baisser niaisement les yeux comme un séminariste devant des images ou des réalités un peu vives, se contenter de cette simple vue; personne ne le jugera ridicule, et sa santé s'en trouvera très bien. Quant aux gens mariés, qu'ils restent tranquilles! ce qu'ils font d'ailleurs le plus souvent, n'en déplaise aux plaisantins, et ce qu'ils devraient toujours faire après la première expérience, car conquête galante est bien souvent déception. Tout ceci paraîtra peut-être bien prosaïque et n'a certainement rien du noble et intransigeant idéal de M. Bureau. Mais quoi, j'écris une chronique de science sociale et non de vertu morale. Il suffit que cette vertu soit liée à ce bien social pour qu'on la prône sans réserves, mais non peut-être sans indulgence pour ses faux pas. Une nation où les jeunes gens, même déniaisés, ne se croiraient pas obligés de courir âprement les femmes avant de se marier, se marieraient de bonne heure, entre 25 et 30 ans, auraient de trois à six enfants avant 40 ans, et n'abandonneraient jamais leurs femmes, même s'ils avaient, un jour, et à tort d'ailleurs, quitté la *diritta via*, cette nation ne serait sans doute pas composée de saints impeccables, mais enfin, elle aurait droit à une bonne note dans le palmarès social.

Ce n'est pas à ce point de vue que s'est mise Mme Berthe Dangennes quand elle a écrit **La femme normale dans la société nouvelle**, sixième volume de sa série *La femme moderne*. Nulle part n'intervient dans ces pages la préoccupation de l'enfant, ni même l'idée d'une maternité possible, et si c'est là la femme moderne, il n'y a vraiment pas lieu de lui en faire compliment. Pour nouvelle qu'on la qualifie, la société présente n'est pas différente de l'antérieure, de toutes les sociétés humaines quelconques, et la femme normale sera avant tout la femme qui remplira son rôle de mère. Mais j'ai peur que ces con-

ceptions semblent bien vulgaires à notre autrice. Pour elle, les femmes normales sont, je cite son texte, « non plus des vassales, non plus des poupées, mais des femmes qui, désireuses pourtant de dispenser autour d'elles les trésors de leur tendresse en jouissant des largesses du sort, se tiennent prêtes à faire tête à toutes les individualités, que celles-ci adoptent la forme de tyrannie, d'indifférence dédaigneuse, d'offense insupportable ou de véritable abandon ». Si je comprends bien cette phraséologie, la femme normale est celle qui, au lieu de se résigner à vivre avec un mari autoritaire ou indifférent, cherchera un riche amant qui l'entretiendra (c'est ainsi que je traduis l'art de dispenser autour de soi des trésors de tendresse en jouissant des largesses du sort) et nous voilà bien loin, en effet, de l'intransigeance morale de M. Paul Bureau ! Dira-t-on que cette façon de comprendre la vie ne fait de mal à personne et qu'une société un peu raffinée ne se passe pas de femmes galantes? Sans doute, mais tout de même il est un peu hardi de nous présenter ces aimables personnes comme les femmes normales. En vérité, et n'en déplaise à Mme Dangennes, qui me semble par ailleurs être une âme affectueuse et loyale, la femme normale, c'est la femme épouse et mère, épouse, c'est-à-dire qui ne se hâte pas de déclarer son compagnon tyran ou brutal pour lui donner un successeur ou même un coadjuteur ; mère, c'est-à-dire qui ne met rien, pas même sa vie, au-dessus de la maternité. Avoir de beaux enfants, sains, vigoureux et nombreux, c'est le seul moyen pour une femme de vivre sa vie, formule qu'on entend souvent et qui ne cache jamais que d'assez vilaines choses; quant à la stérilité, elle est aussi antiphysique que le tribadisme, et il est inacceptable de la regarder comme un attribut même possible, même involontaire, de la femme normale.

C'est à lui seul un programme que le titre du livre de M. Ernest Tisserand : **Pour les finances d'un dictateur**. On voit d'ici le sauveur national ou même international avec son orgue à décrets, pétrissant le clavier, talonnant les pédales et déchaînant sur la foule ravie la symphonie des gros dividendes et des remboursements intégraux. Mais il ne faut rien exagérer, et M. Tisserand n'émet pas l'avis que son dictateur pourrait d'une main souveraine manier l'échelle des valeurs, bousculer la loi de l'offre et de la demande et empêcher le billet de banque d'avoir une valeur réelle autre que sa valeur nominale. C'est seule-

ment contre la spéculation bancaire qu'il ferait appel à la force des pouvoirs publics, et regardant comme un fléau tout mouvement de valeurs injustifié, toute hausse effet et cause de manœuvres artificielles, il en arrive à souhaiter de tous ses vœux un krach formidable qui assainirait le marché financier et ferait s'effondrer les fortunes acquises par le dol ou le jeu.

Ce souhait part peut-être d'un bon naturel, mais certainement d'un naturel inexpérimenté. La spéculation est inévitable dans un marché libre ; elle est d'ailleurs souvent très utile, et elle est toujours légitime quand elle ne procède pas par fraude ou machination. Il ne faut donc pas chercher à la supprimer, mais seulement à la moraliser ; peut-être, notamment, y aurait-il quelque chose à faire pour prévenir les *booms*, ces hausses artificielles et contagieuses qui provoquent fatalement les krachs et causent ainsi de très fâcheuses ruines, car, n'en déplaise à notre auteur, les krachs n'ont jamais été utiles et ont toujours été funestes ; ils atteignent rarement les loups-cerviers de la finance, et par contre ruinent ces simples capitalistes hardis et même aventureux qui jouent un rôle si précieux dans le monde des affaires ; les grands krachs comme ceux de l'Union Générale et du Panama sont de vrais désastres, et les petits, comme celui qui a mis fin l'autre mois à la hausse excessive des changes, sont nuisibles, quoique justifiés. D'ailleurs, ce n'est pas par des banqueroutes plus ou moins vastes et soudaines qu'on assainit un marché, c'est par le jeu loyal et contrôlé des opérations ; plus une Bourse est sérieuse et plus les loups-cerviers que M. Tisserand a parfaitement raison de haïr y sont rares ; mais vouloir les supprimer tous serait aussi vain que de chercher à ne pas avoir un seul maître chanteur ou calomniateur dans une presse ; c'est la rançon de la liberté à quoi il faut se résigner.

Ces matières financières, si techniques, si spéciales, demandent à être traitées par d'autres que par des lettrés, même bien intentionnés ; que de mal n'ont pas fait et ne font pas chaque jour des journalistes verveux mais incertains ! Si l'on veut pénétrer dans ce domaine difficultueux et dangereux, mieux vaut prendre pour guide un homme comme M. Arthur Raffalovich, qui vient de publier le 26e volume de son annuaire financier sous ce titre : **Le Marché financier, les dettes publiques et l'inflation pendant la guerre**. Pour être écrit en style morose et dé-

pourvu d'épigraphes variées et piquantes, le volume n'en est pas moins très précieux et constitue une excellente histoire financière de ces six dernières années. Le dernier chapitre sur l'inflation monétaire éclaircit notamment un des problèmes les plus obscurs de la situation actuelle ; c'est cette inflation qui est la cause principale des hauts prix actuels et non la spéculation bancaire ni l'avidité mercantile, et cette inflation est, depuis l'armistice au moins, le fait de la mauvaise politique des gouvernements. On est effrayé, dit l'auteur, toutes les fois qu'on prend en mains un rapport parlementaire, quel que soit le pays, de ce qu'on apprend de l'incompétence financière des fonctionnaires à exercer des attributions commerciales ou financières. L'observation est exacte et chez nous plus peut-être qu'ailleurs. Que l'on fasse de la bonne politique, qu'on cesse de recourir au crédit, qu'on renonce à la planche aux billets de banque, qu'on restreigne toutes les dépenses publiques et la hausse des prix s'arrêtera ; que s'y ajoutent chez les particuliers le trava , l'ordre, l'économie, la production accrue et élargie au dehors et la baisse des prix commencera. Cette méthode est plus dure et plus malaisée que le grand krach financier de ceux-ci ou le grand soir bolcheviste de ceux-là, mais elle est plus sûre, et même elle est seule sûre.

Memento. — Pierre Dugave : *Le Problème social, solution pratique basée sur les principes de la Trinité sociale : liberté individuelle, solidarité, principe régulateur*, Berger-Levrault. Ce titre, un peu long, montre du moins la sagesse des idées de l'auteur ; le principe régulateur, c'est l'Etat, et ainsi la « Trinité » de M. Dugave rappelle la devise de la Monarchie de Juillet : liberté, égalité, ordre public ; on peut d'ailleurs, de préférence, s'en tenir à la formule classique où la fraternité complète et éclaire l'égalité ; quant à l'autorité, cela va sans dire, aucune société ne peut subsister sans un pouvoir public. — Dr Makokian : *Demos ou les Vraies bases de la Société des Nations*, Bossard. L'auteur, de nationalité arménienne, insiste avec raison en terminant son livre sur les réparations dues à ses compatriotes ; mais, comme il a été dit ici même, la création d'un État arménien soulève bien des difficultés. Quant à son projet de Société des Nations, qu'il a élaboré au début de 1916, marque de confiance en l'avenir, il a été réalisé pour la meilleure part par le traité de Versailles ; si celui-ci n'a pas organisé l'armée internationale que M. Mahokian et tant d'autres demandent, c'est que cette organisation n'est vraiment pas facile ! — Sur la *Question du pétrole*, si importante aujourd'hui, on lira un article anonyme sur notre politique du consortium dans la *Revue politique et parlementaire*

d'août et un travail de M. Francis Delais [illegible] *[illegible]ducteur* du même mois. Cette dernière revue continue à [illegible] louables idées et à réunir de très précieux documents ; elle a [illegible] d'attacher beaucoup d'attention au syndicalisme et au professionn[illegible], dont on s'exagère d'ailleurs les mérites ; chaque profession a [illegible] à sa tête des extra professionnels, et l'intérêt syndical est le [illegible] souvent opposé à l'intérêt général ; nos pères savaient bien ce qu'ils [illegible]saient en faisant sauter corporations et jurandes, et nous aurions [illegible]n tort de rétablir des sénats économiques et des parlements professionnels. — Dans le dernier numéro de *La Paix par le Droit*, un intéressant échange de vues entre M. Charles Gide et M. Th. Ruyssen s[illegible] le *Bilan de la guerre*, auquel je me trouve mêlé par mon appr[illegible] du *Mercure* du 15 mai dernier (page 217), qu'avait reproduite M. [illegible]é Lichtenberger et que critique M. Gide. Je crois que nous som[illegible] au fond, tous d'accord. M. Ruyssen, après avoir blâmé la phrase de [illegible]ichtenberger : « Mieux valent nos deuils que l'écrasement irrémé[illegible] du droit », ajoute : « Il a raison, s'il avait fallu, en effet, opter entre [illegible] douleurs innombrables et une radicale abjection morale. » Or, [illegible]est justement ainsi que la question se posait au 1er août 1914, et l'hésitation était impossible. Ici M. Gide dit avec esprit : « Je ne sais si telle est l'opinion des morts, mais telle est celle de quelques-uns [illegible]ts. » Soyons sûrs que les morts pensent de même, et q[illegible] à recommencer, ils recommenceraient. Comme dit la Fi[illegible] par les Butors et appelant ses enfants : « Et votre dévo[illegible] l'[illegible]ge joyeux ! »

[illegible] MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

La lettre et l'esprit des lois. — Amnistie. — [illegible]es à fonctionnaires. — Journal ou écrit périodique. — Droit de r[illegible] — [illegible]ropriété intellectuelle. — Droit d'auteur. — Brocantage. — Recel.

Depuis qu'il y a des lois, deux ten[illegible] contraires se font jour chez ceux qui ont charge de les appliquer.

L'une s'attache à la lettre et l'a[illegible] l'esprit du texte.

Il appartient au législateur de [illegible] la rencontre de ces deux tendances.

Il lui suffirait d'envelopper [illegible]rme claire une pensée nette.

L'art. 1er de la loi d'Amni[illegible] octobre 1919 montre à quel point le législateur mod[illegible] difficilement cette double condition. Ce n'est qu'un e[illegible] entre beaucoup, et je ne le cite pas à titre d'exemple [illegible] est intéressant, parce qu'il

oppose de façon brtale et fatale les partisans de la lettre à ceux de l'esprit.

§

L'article est ainsi conçu :

Amnistie pleine et entière est accordée pour les faits commis antérieurement au 19 octobre 1919 et prévus par les articles du Code pénal ci-après : 153 à 157 inclus ; 161 et 162 ; 192 à 196 inclus ; 199 à 208 ; 212 et 213 ; 222 à 23 ; 236 ; 249 à 252 ; 254 et 255 ; 257 à 259 ; 260 ; 271 à 276 ; 309, paragraphes 1er et 2 ; 311, paragraphe 1er ; 314 et loi du 24 mai 1834 ; 319, 329 inclus ; 337 à 339 ; 346 à 348 ; 356 à 359 ; 373 à 376 ; 402, paragraphe 3 ; 471 à 482.

Les art. 208, 23, 252, 259, etc., c'est-à-dire le dernier article des séries que ne termine point le mot *inclus*, rentrent-ils dans le bénéfice de cette disposition ?

Ou bien en sont-ils exclus ?

Ils en sont exclus, puisque certaines séries d'articles : 153 à 157, 192 à 196, etc., portent, pour le dernier article, la mention *inclus*.

Ne sommes-nous pas en matière pénale où tout est *de droit étroit* ?

— Voilà pour les gens de la lettre. Ils sont représentés par la Cour de Bourges, arrêt du 6 novembre 1919 (*Gaz. Pal.* 1919, nº 12, p. 387).

La Cour était saisie de la requête d'un condamné à 2 mois d'emprisonnement pour délit prévu et réprimé par l'art. 230 (violences contre officiers ministériels, agents de la force publique, etc. dans l'exercice de leurs fonctions), requête tendant à bénéficier de l'amnistie.

Elle a repoussé cette requête et déclaré qu'il apparaît bien que la loi a exclu de l'amnistie les faits de l'art. 230.

Mais, dans une espèce identique, la Cour de Rennes, arrêt du 20 janvier 1920 (*Gaz. Pal.* 1920, 2251), a jugé exactement le contraire.

De ce que le mot *inclus* porté à la suite du dernier article de certaines séries n'est pas inscrit après la série 222 à 230 il ne s'en suit pas, dit l'arrêt, que les faits de l'art. 230 ne soient pas amnistiés.

Les travaux parlementaires établissent, en effet, que « le législateur de 1919, animé d'intentions particulièrement généreuses, a voulu une amnistie très large » — tellement large qu'on doit

admettre que l'absence du mot *inclus*, à la suite de certaines séries d'articles, « est le résultat d'un oubli ou d'une erreur ».

Errare humanum est... et oblivisci! Le même législateur n'a-t-il pas oublié que les art. 226 et 227 qu'il a compris dans sa largesse se trouvent abrogés depuis 1894?

S'est-il souvenu que les art. 374 et 375 ont été rayés du Code par une loi plus que centenaire aujourd'hui ?

Sans aller chercher si loin, l'arrêt de Rennes n'hésite pas à taxer le législateur d'erreur et d'oubli, — ce que la Cour de Bourges n'a pas eu le courage de faire.

Mais qui admet la thèse des partisans de la lettre et déclare l'art 230 hors de l'amnistie se trouve dans l'obligation d'accuser le législateur d'inconséquence, obligation à laquelle la cour de Bourges, implicitement, s'est soumise.

En effet, pas de doute quant à l'amnistiation (si j'ose dire) de l'art. 228 du Code Pénal, puisqu'il fait partie du groupe 222 à 230.

Cet article vise les mêmes faits que l'art. 230, avec cette différence qu'ils s'appliquent à des magistrats, de l'ordre administratif ou judiciaire, et sont punis de peines plus fortes que les faits de l'espèce 230,

Avec la théorie de la lettre, le délinquant qui a frappé un préfet, un maire, un commissaire de police, voire un juge à son audience — et pour ce dernier délit la loi exige l'application du maximum de la peine, à savoir cinq ans de prison — est amnistié.

Alors que la même théorie refuse l'amnistie au délinquant de qui les violences se sont exercées sur un garde champêtre, un agent ou un huissier...

Voyons ! de même que : « qui peut le plus peut le moins », n'a-t-on pas raison de soutenir que « qui amnistie le plus amnistie le moins » ?

Qui amnistie un bœuf n'amnistie-t-il pas un œuf ? — ou, pour être plus précis : qui amnistie un œuf d'autruche n'a-t-il pas amnistié un œuf de pigeon ?

L'arrêt de Rennes ne proverbialise pas ainsi, mais considère que les législateurs de la Chambre et du Sénat « se sont beaucoup plus attachés à la nature des délits qu'à l'indication des articles du code » et que « s'ils avaient voulu poser des limites à la mesure de clémence qu'ils édictaient, ils auraient fait emploi du mot exclu ».

Mon avis... personnel ?

Si l'esprit de la loi doit être recherché, même quand la lettre est indubitable, et pourvu que la lettre choque la logique, Rennes a raison.

Mais si la recherche de l'esprit n'est à entreprendre qu'au cas où la lettre manque de clarté, Bourges n'a pas tort.

Or, la lettre, en l'art 1er de la loi du 24 octobre 1919, est-elle indubitable ou obscure ? — C'est précisément la question.

... En attendant, en présence de l'espèce Bourges, j'aurais probablement jugé comme Bourges et statué sur l'autre espèce comme les magistrats de Rennes ont fait.

Je suppose que l'appelant de Bourges — sur la moralité duquel l'arrêt ne s'explique point — n'était pas recommandable, et je vois que les appelants de Rennes méritaient intérêt.

Si la Cour a cassé le jugement qui, jugeant selon la lettre, avait déclaré non amnistiés les délits de l'art. 230, c'est que les sieurs Ferron Victor et François apportaient un casier vierge et que « des renseignements excellents et même élogieux (1) » étaient « fournis sur leur conduite tant dans la vie civile que sur les champs de bataille. »

§

Le droit de réponse, établi par l'art. 13 de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse, est général. A toute personne nommée ou désignée par un journaliste l'insertion de sa lettre ne peut être refusée qu'autant qu'elle serait contraire aux lois, aux bonnes mœurs, à l'intérêt légitime des tiers ou à l'honneur du journaliste. Mais encore faut-il que l'article entrepris ait paru dans un *journal ou écrit périodique*.

La question de savoir si une publication rentre sous cette qualité est une question de fait laissée à l'appréciation des tribunaux.

Pas de difficulté en ce qui concerne le *Journal officiel*. Ayant pour objet de reproduire, sans les accompagner d'aucun commentaire et sans avoir le droit d'en refuser tout ou partie, les documents officiels tels que le gouvernement les lui fournit, il n'est pas à proprement parler un journal ; et l'obliger à insérer la réponse éventuelle des innombrables tiers qui se trouvent désignés dans ces documents serait le faire sortir de son rôle, serait rendre moralement, et d'ailleurs matériellement, sa publication

(1) *Sic.*

impossible. Il me paraît même, quoi qu'en pense M. Le Poittevin (*Traité de la Presse*, t. I, nº 195), que la partie dite « partie non officielle » du *Journal officiel*, celle qui imprime par exemple les discours de réception de l'Académie Française, est à l'abri du droit de réponse.

Mais un bulletin où un Conseil municipal prétendait insérer, même sans commentaires, le compte rendu de ses assemblées et de ses travaux, serait soumis à l'art. 13 de la loi de 1881 ; car un conseil municipal n'a pas qualité pour créer une feuille officielle. C'est ce qu'a jugé la Cour de cassation en 1884 à propos du *Bulletin municipal officiel de la ville de Paris*.

Par jugement du 21 juin 1920 (*Gaz. Trib.* 2/3 juillet) le Tribunal de la Seine a refusé de reconnaître la qualité de journal ou écrit périodique à un *Bulletin de la section technique de l'aéronautique militaire* publié par le ministère de la Guerre.

Un sieur G... prétendait faire insérer dans ce bulletin, où il aurait été nommé, une lettre rectificative et actionnait à cet effet F..., directeur de la section technique dont émane le dit bulletin, ainsi que le ministre de la Guerre.

Ignorant en quoi consiste ce bulletin et les conditions dans lesquelles la personnalité du sieur G... y fut introduite, je ne saurais désapprouver en toute assurance l'affirmation du Tribunal qui paraît à priori fort contestable, mais ce n'est que secondairement, et comme en passant, que le tribunal a déclaré que le *Bulletin de la section technique* n'est point journal ou écrit périodique au sens de l'art. 13 de la loi de 1881.

Son jugement applique surtout le principe de la séparation des pouvoirs. Il rappelle que la responsabilité qui peut incomber à l'Etat par le fait d'un de ses fonctionnaires agissant dans l'exercice de ses fonctions ne ressortit pas aux tribunaux de droit commun, à moins qu'elle ne lui ait été attribuée par une disposition légale — ce qui n'est pas le cas en l'espèce, et il se déclare incompétent pour statuer.

§

L'ouvrage de M. Marcel Plaisant, avocat à la Cour, sur *La Création artistique et littéraire et le droit* (chez Arthur Rousseau) est un simple essai d'un peu plus de cent pages, mais substantiel, sur ce sujet de la **Propriété intellectuelle** qui attend toujours son historien et son philosophe — et qui les demande grands.

Il tente de réaliser comme « une synthèse du droit de la création » — qu'elle soit le fait du plus haut poète ou du plus humble librettiste, qu'elle ressortisse à la manière des Phidias et Rembrandt ou à celle du metteur en scène cinématographique, du dessinateur de journaux de modes, de la maîtresse de ballet.

Question brûlante aujourd'hui que le travail, l'intellectuel comme le matériel, « tend à devenir l'unique moyen d'estimation et d'échange ».

M. Plaisant donne des notions choisies de législation et de jurisprudence, les unes d'ordre historique, les autres d'actualité. Il examine en leur essence de récentes lois : celle du 3 février 1919 qui a prorogé les droits d'auteurs d'un temps égal à la durée de la guerre, celle du 10 novembre 1917 qui assujettit au droit d'auteur les reproducteurs de chants et d'airs par instruments de musique mécanique, celle du 20 mai 1920 sur le droit de suite aux artistes. Il examine le traité de Versailles par rapport à la propriété intellectuelle et le décret du 10 février 1920 relatif à l'introduction en Alsace-Lorraine des lois françaises sur la matière.

§

La Réglementation du Brocantage, fort bien étudiée sous ce titre par M. Max Gibert, juge d'instruction (Giard et Brière, éditeurs), est d'importance en droit criminel plus grande qu'il ne paraît. Elle donne une arme efficace contre le *recel;* que le législateur de 1915 a élevé de fait de complicité qu'il voulait être au rang de fait principal. Elle gêne l'écoulement des objets volés et facilite la recherche des malfaiteurs eux-mêmes par l'identification des vendeurs de ces objets. S'il n'y avait pas de recéleurs, il n'y aurait pas de voleurs : voilà une de ces vérités premières à la pluie desquelles il faut — suivant la recommandation de Courteline — tendre nos tabliers.

Avant la loi du 15 février 1898, le brocantage était régi par des règlements antérieurs au Code, vagues, de faible et mal applicable sanction, et non valables pour l'ensemble du territoire.

La loi exige que le brocanteur tienne un registre et y inscrive ses achats, sous peine de contravention. Le fait d'acheter à un mineur, sans le consentement exprès et écrit des père, mère ou tuteur et à une personne de nom et demeure inconnus, est puni de peines correctionnelles.

Quid, si en l'absence du brocanteur l'achat est fait par sa femme ou un employé?

M. Gibert estime qu'aucune sanction ne peut atteindre ni le brocanteur (ce que nous lui accorderons, tout au moins pour les délits), ni la femme ou l'employé. « La loi (déclare-t-il) dit *Tout brocanteur*. Or, les textes des lois pénales sont d'interprétation stricte. »

Voilà un partisan de la lettre.

MARCEL COULON.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Les Iles d'Aland. — Pologne et Lithuanie. [illegible] ée de la France. — Commentaires opportunistes.

Comme tous les gouvernements, la Société des nations a, outre son journal officiel, sa presse officieuse et une presse hostile. Il en résulte que les faits présentés au public subissent des déformations.

La IXe session du Conseil s'est réunie à Paris du 16 au 20 septembre. La question des **Iles d'Aland** est entrée dans une phase nouvelle. D'après trois jurisconsultes chargés de donner un avis consultatif, le différend suédois-finlandais ne porte pas sur une question que le droit international laisse à la compétence exclusive de la Finlande. Donc le Conseil est compétent pour recommander toutes solutions qu'il considère comme les plus équitables. Il faut insister sur ce point que le Conseil ne peut que faire des recommandations aux parties, la Finlande s'étant adressée à la Société à titre de consultation. On pourra juger sous peu de l'influence morale de la Société. Dès aujourd'hui un courant d'opinion favorable à la thèse suédoise semble se former en Europe. Le *Journal des Débats* (19-9-20), par exemple, dit : « La thèse finlandaise serait donc forte, si elle s'appuyait sur des faits exacts. Mais les faits qu'elle invoque sont de simples prétentions. » Et la conclusion des trois jurisconsultes ne peut qu'augmenter la force de ce courant d'opinion. Le délégué finlandais paraît l'avoir compris, puisqu'il a accepté les résolutions du Conseil, mais il a fait une déclaration assez inquiétante :

Dans la procédure qui suivra, mon gouvernement se réserve de maintenir le point de vue formulé par lui de tout temps que les « intérêts légitimes » de la Finlande se confo[illegible] son droit de souveraineté

sur les îles Aland et que, par suite, la Finlande possède le droit exclusif de prendre une décision au sujet d'un plébiscite.

D'autre part, le gouvernement des soviets a déclaré « qu'il ne se considérerait pas lié par une décision quelconque prise sans sa participation ». Si, malgré les recommandations faites par le Conseil, une des parties engageait des hostilités, c'est un nouveau problème qui se poserait à la Société. Il s'agirait alors de savoir s'il y a lieu d'intervenir et de quelle manière. Dès aujourd'hui, le principe assez vague du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes commence à se préciser. Les jurisconsultes ont pris soin d'éviter de créer un dangereux précédent ; de leur conclusion toute juridique et spécifique il ne faudrait en aucune manière considérer comme acquis que toutes les « nations » actuellement mécontentes, et qui revendiquent leur indépendance, peuvent désormais s'adresser au Conseil de la Société et demander satisfaction. La position juridique prise par la commission et approuvée par le Conseil délimite et précise l'admission des revendications à venir.

Les personnes qui comprennent quelque chose à ce qui se passe en Europe orientale ont bien de la chance. La sûreté de l'information est inversement proportionnelle aux moyens d'information et au nombre des ambassadeurs. Le roman feuilleton est sorti de son rez-de-chaussée. On s'est habitué à le trouver dans les bulletins politiques, dans la semaine financière, et jusqu'à l'éditorial. Il est proprement monté à la tête. Mais ce qu'il gagnait en grade, il l'a perdu en agrément, et M. de Jouvenel a oublié de dire que désormais la lecture des journaux tient de la divination. Seulement les journalistes sont des augures qui ne rient jamais. Il est vrai que certains conflits ne prêtent pas à rire. Le 5 septembre, le gouvernement polonais saisit le Conseil de la Société des Nations d'une demande d'intervention en vue de prévenir la guerre entre **la Pologne et la Lithuanie**. La résolution conciliante du Conseil a été acceptée par les intéressés. Le délégué lithuanien, M. Voldemar, a fait la déclaration suivante :

Au moment où vous avez été saisi du différend, la guerre paraissait inévitable. Actuellement, à la suite de vos pressantes exhortations, j'emporte le ferme espoir que le gouvernement de la Pologne et le mien sauront éviter toutes hostilités, en attendant l'application du présent

règlement. Je puis vous donner l'assurance que mon Gouvernement n'épargnera rien pour atteindre ce résultat.

Le grand Paderewski a répondu :

... La Pologne a estimé qu'il était de son devoir, non seulement d'éviter la guerre, mais de faire un bon exemple. Aussi le Gouvernement polonais s'est-il adressé à la Société des Nations pour solliciter son intervention médiatrice.

Et, d'un beau mouvement, M. Paderewski tendit la main à M. Voldemar. Malheureusement, au même moment les négociations étaient rompues à Kalwarya entre les délégués polonais et lithuaniens, « malgré la Société des Nations », dit *l'Action française* (25-9-20) avec un évident plaisir. Bien entendu *l'Humanité* (22.9.20) se réjouit aussi : « Il est plus facile, dit-elle, de régler les conflits armés sur le papier que sur le terrain. » Si l'on veut s'en tenir aux faits, il faut attendre la suite des événements. Pour aujourd'hui, il est certain que les chances de guerre ont été diminuées dès l'instant qu'une des parties, renonçant au tête à tête avec son adversaire, a soumis le cas au contrôle international. D'autre part, l'article de *l'Humanité* contient une observation intéressante et une affirmation inexacte qu'il y a lieu de relever.

Elle a paru oublier (la Société des Nations) que le conflit polono-lithuanien était un conflit beaucoup plus « social » que national, et qu'il ne pourra obtenir de solution sérieuse que le jour où il y aura à Varsovie un gouvernement qui représentera les intérêts véritables des populations polonaises et lithuaniennes...

Les journaux socialistes ont voué au gouvernement polonais une haine systématique qui a pour effet de rendre suspectes leurs critiques, dont quelques-unes cependant paraissent fondées. Mais *l'Humanité* se trompe et induit ses lecteurs en erreur quand elle prétend que le gouvernement de Varsovie ne représente pas les intérêts des populations. La réfutation de cette erreur se trouve dans le *Populaire* du 6 août. Il résulte des confidences faites par un socialiste militant polonais à M. Longuet que la prétendue réaction s'appuie sur le parti socialiste, que les paysans représentent 75 pour 100 de la population et que par « leur tactique de grèves à jet continu » les communistes « ont épuisé la classe ouvrière et démoli les syndicats ». En faisant part au pu-

blic de ces confidences, M. Longuet a servi la cause de la vérité. Quant à l'observation intéressante de *l'Humanité*, il semble, en effet, dans la mesure où on peut savoir ce qui se passe là-bas, que le conflit national entre la Pologne et la Lithuanie se complique d'un conflit social, et c'est une complication qui se présentera de plus en plus souvent à l'avenir. On ne sait pas jusqu'à quel point la Lithuanie a partie liée avec les Soviets, dont les troupes occupent la zone de Grodno et de Lida.

Le Conseil de la Société a été reçu par la municipalité de Paris le 17 septembre. Des discours ont été prononcés et l'éloquence officielle est un genre ingrat. Mais ces discours font connaître **la pensée de la France.** Le président du Conseil municipal a dit entre autres :

Et vous aurez un jour prochain, n'est-ce pas, Messieurs, la force morale et aussi la force militaire nécessaire pour faire respecter vos jugements ! Ce jour n'est pas encore venu, Messieurs, mais chacune de vos séances vous en rapproche... Paris, Messieurs, s'associe à votre œuvre, suit avec un intérêt passionné vos travaux et appelle de tous ses vœux l'heure où le droit sera souverain dans le monde et où, suivant la belle parole de M. Bourgeois, la force ne sera plus que la servante et la gardienne de la justice.

Le préfet de la Seine a dit sa confiance dans la Société des Nations. C'est en elle que « nous mettons nos espoirs pour détourner de nous et de la postérité l'affreux péril d'un nouveau conflit sanglant ». Il y a dans toutes ces paroles officielles une confiance et une bonne volonté qui n'excluent pas le sens des réalités. « Ce que nous demandons, a répondu M. Bourgeois, c'est que l'on ne nous offre pas trop de problèmes à résoudre à la fois et qu'on ne nous confie pas en bloc toutes les tâches que les gouvernements ne se sentent pas en état de réaliser eux-mêmes. »

Trois manifestations oratoires achèvent de faire connaître la pensée de la France, du moins la pensée officielle. Le 15 septembre, M. Millerand a visité le Bureau International du Travail à Genève. Il a dit, à cette occasion :

Ce n'est pas seulement en mon nom personnel, mais au nom de la République et de la France que je viens dire ici la foi et la confiance que nous avons dans les destinées de ce laboratoire de paix sociale qui est vraiment le couronnement de la paix de Versailles et de cette guerre qui, quatre ans et demi, désola le monde... la collaboration de

toutes les nations à cette œuvre est sans doute la garantie la plus sûre de la paix définitive... Vous établissez sur la base de la législation internationale du travail la Société des Nations, cette Société des Nations qui n'est encore pour la plus grande part qu'un mot dont vous travaillez à faire une réalité vivante et agissante... Je suis heureux que la France la première ait envoyé ici le chef de son gouvernement pour exprimer trop faiblement les idées et les sentiments qui, à l'heure actuelle, sont partagés par le monde entier.

M. Leygues a dit dans la déclaration ministérielle :

Au point de vue extérieur, exiger la stricte application des traités, ne laisser prescrire aucun de nos droits, faire de la Société des Nations un organisme vivant et puissant pour fermer l'ère des grandes guerres ; constituer une armée et une marine fonction de notre politique ; maintenir notre prestige à la hauteur où l'a porté la victoire.

Enfin M. Millerand a dit dans son message présidentiel :

Notre démocratie fonde de légitimes espoirs sur les progrès de la Société des Nations. Le droit n'en serait pas moins voué à l'impuissance et à la défaite, s'il ne s'appuyait sur la force.

Ces textes sont à retenir. Ils permettent au lecteur de contrôler les **Commentaires opportunistes** des gens de parti et de parti pris. Le 10 septembre, M. Gauvain (*Journal des Débats*) dit : « Garantie par la Société des Nations ou les puissances signataires des récents grands traités, la neutralisation de certaines régions donnerait à l'Italie plus de véritable sécurité... » La veille, parlant de la question du Danube, le même auteur écrivait : « Dans le cas où la commission se heurterait à des résistances injustifiées ou à l'inertie de ces autorités, elle pourrait recourir à la procédure indiquée dans le « Projet de convention sur le régime international des voies navigables » adopté le 30 mars 1920 par la Conférence générale des communications et du transit de la Société des Nations ». Mais, le 28 du même mois, dans le même journal, M. Gauvain parle de « la Société des Nations inorganique sortie du cerveau de Lord Robert Cecil », et cette Société n'est plus qu'« ombre ».

Un autre publiciste de talent, M. J. Bainville, dont la presse française vient de saluer l'entrée dans la Légion d'honneur, a publié dans l'*Action française* (26-9-1920) un article qu'on est obligé de qualifier de tendancieux. M. Bainville oppose le message présidentiel à la déclaration ministérielle. Cette opposition n'est

pas dans les textes plus haut cités. Il faut l'y mettre pour l'y trouver. Si donc « chez les chefs d'Etat d'un sexe ou de l'autre, héréditaires ou élus, ils se forme une doctrine commune sur la Société des Nations », ce n'est peut-être pas celle que croit M. Bainville, et dans ces matières il ne faut pas croire, mais s'en tenir aux textes le plus possible. « Depuis le moment, continue M. Bainville, où le seul instrument de puissance connu, qui est l'instrument militaire, a été refusé à la Ligue... depuis le moment où il a été certain que les Etats-Unis ne ratifieraient pas l'art. 10 du pacte, qui était le plus important... » Ces affirmations et d'autres semblables appellent une mise au point. L'instrument militaire n'est pas le seul instrument de puissance connu et il n'a pas été « refusé » à la Ligue, comme on sait, et comme de précédentes chroniques ont essayé de le montrer. Il n'est pas certain que les Etats-Unis refusent de ratifier l'art. 10 du pacte. Pour le moment ils sont absorbés par des besognes intérieures. Leurs délégués rôdent autour des conférences internationales, ce qui est un signe intéressant. Il est vraisemblable qu'après l'élection présidentielle les Etats-Unis rentreront en scène et entreront dans la Ligue, fût-ce avec des réserves. Quant à l'art. 10, c'est un principe général dont il s'agit de trouver l'application aux faits et possibilités. Si la Société des Nations s'était présentée au monde avec un système tout fait de solutions pratiques, c'est pour le coup que ses adversaires auraient pu lui reprocher d'être une construction dans les nuages ! Si les adversaires de la Société des Nations veulent dire qu'elle est encore faible et pour ainsi dire vagissante, et que les Etats doivent à cette heure compter beaucoup et surtout sur eux-mêmes, ils trouveront peu de contradicteurs. Mais la pensée française se dégage très nettement des textes officiels où pourtant les termes vagues ne manquent pas. Cette pensée est faite de confiance et de prudence. M. Bainville et ses amis n'ont pas confiance, et c'est assurément leur droit, mais ce sentiment conduit à de singulières interprétations de textes.

La conférence financière de Bruxelles bat son plein. Chaque journal y va chaque jour de son petit commentaire. Les uns attendent beaucoup, les autres rien de cette conférence. Nous attendons, ici, qu'elle soit finie et qu'elle nous ait fourni ses conclusions.

FLORIAN DELHORBE.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

La mobilisation féminine pendant la guerre. — Le suffrage des femmes aux Etats-Unis. — Le suffrage des femmes en Belgique.

Nous avons résumé ce que les femmes avaient fait, pendant la guerre, pour l'administration communale et pour maintenir le service du culte protestant là où le pasteur manquait. Ce ne furent point des exceptions : la femme française a toujours répondu aux appels qui lui furent faits pour assurer la vie nationale, pendant que l'homme défendait le territoire.

Une Association intitulée « l'Effort féminin français » s'est formée, après la guerre, pour étudier l'effort fait par les femmes de France et se tenir en rapport constant avec les groupements analogues existant dans les pays alliés. Elle a fait paraître, comme premier résultat de ses recherches, une brochure, **la Mobilisation féminine en France**, qu'il est extrêmement intéressant d'étudier. Les faits produits opposent, par eux-mêmes, sans qu'il soit besoin de commentaires, des réponses convaincantes aux objections tirées de l'incapacité ou de l'inaptitude féminine. Nous n'envisagerons pas l'aide apportée par les femmes dans le service de santé, ni dans les œuvres d'assistance. Personne, croyons-nous, ne conteste à la femme sa place au chevet des blessés et des malades, ni auprès des familles affligées, réfugiées, dispersées ; nous voulons seulement jeter un coup d'œil sur les emplois qui furent pour la première fois confiés à des femmes.

Dans l'administration, le ministère de la Guerre confia à des femmes les travaux de bureau et le ménage de la caserne ; il y eut des cuisinières, des femmes de service, des blanchisseuses « militaires » en même temps que des rédactrices, des dames comptables et sténo-dactylographes. Les autres ministères suivirent.

Déjà, dès la mobilisation, les banques, les compagnies de transport, les grands magasins, en un mot, les grandes administrations privées avaient donné l'exemple et remplacé les hommes mobilisés par des femmes, le plus souvent femmes, filles ou sœurs des employés partis.

Dans les chemins de fer, des femmes portèrent les bagages, firent du service de triage dans les gares de marchandises, montèrent sur les machines près du mécanicien. Au moment de l'ar-

mistice, le personnel féminin des chemins de fer atteignait 16 o/o de l'effectif total.

Dans le commerce, il n'est personne qui ne connaisse des exemples de femmes continuant le commerce du mari ; les boulangères, entre autres, surent fort bien s'organiser et défendre leurs intérêts.

Dans l'industrie, la mobilisation féminine se fit par masse, pour les usines de guerre. En 1915, 15.000 femmes travaillaient dans les usines de guerre ; elles étaient près de 1.500.000, quand l'armistice fut signé. Sans atteindre ce chiffre, il y avait sans doute toujours eu en France beaucoup d'ouvrières : le bouleversement qu'amena la guerre fut de les voir travailler dans des industries où on les croyait impossibles. On les vit tourner, tremper, vérifier, poinçonner les obus, fabriquer des fusées, des grenades, des cartouches, de la poudre, des casques, réparer les ballons dirigeables, on les vit dans les arsenaux, dans les constructions navales ; il y en eut même comme dessinatrices dans les ateliers. On vit encore des femmes travailler à l'extraction de la tourbe, à tailler des pierres... Il n'est point de branche où elle ne suppléa à l'homme mobilisé.

A la campagne, l'effort féminin agricole fut grand. Partout les femmes ont labouré, semé, fauché, vendangé, sulfaté la vigne. En Algérie, en plein bled, des femmes de colons dirigèrent l'exploitation. C'est à la femme que nous sommes redevables du rendement agricole de la France pendant la guerre.

Dans l'enseignement primaire, 12.000 femmes ont enseigné à des garçons depuis la guerre et, dans l'enseignement secondaire, plus d'un millier de femmes ont professé dans les établissements secondaires masculins de l'Etat.

Voici, en un large ensemble, le travail féminin de guerre. Cette mobilisation féminine n'étant pas prévue par une loi, se fit tout d'abord par des moyens convergents mais multiples ; puis elle s'ordonna et des organes de coordination s'unirent sous le titre « d'Entente Nationale des œuvres de recrutement féminin ». Cette Entente fit un travail de classement, de triage, de préparation et de placement des activités féminines. Elle était en rapport avec les ministères de la Guerre, de l'Armement, du Travail et de l'Intérieur.

Les ministères de la Guerre et de l'Armement lui demandaient

le personnel féminin pour tel centre de travail, hôpital ou usine. Le ministère du Travail lui faisait connaître où l'on manquait de main-d'œuvre féminine, enfin le ministère de l'Intérieur lui communiquait la liste des réfugiées. En 1918, un service central de la main-d'œuvre féminine s'installa, 95, quai d'Orsay, destiné à ne s'occuper que de placement.

Le suffrage des femmes aux Etats-Unis. — Bientôt les femmes seront citoyennes dans tous les Etats-Unis. Pour que le suffrage féminin soit inscrit dans la Constitution il fallait que 36 Etats l'aient accordé auparavant : 35 Etats avaient déjà accordé ce droit ; l'Etat de Tennessee va compléter la liste ; sa Chambre basse vient d'adopter le suffrage féminin, son Sénat va presque certainement suivre et les femmes américaines voteront aux prochaines élections présidentielles (1).

Le Suffrage des femmes en Belgique. — La discussion du projet de loi sur le vote des femmes a été chaude ; enfin un compromis s'est établi entre adversaires et partisans. Le suffrage féminin pourra être discuté et voté sans entraîner la révision de la Constitution. C'est la seule petite victoire obtenue.

THÉRÈSE CASEVITZ.

QUESTIONS COLONIALES

G. Mondaini : *Histoire coloniale de l'époque contemporaine : la Colonisation anglaise*, traduction Georges Hervo, 2 vol., Bossard. — Memento.

Devant ce monstre formidable que représente l'empire britannique au lendemain de la grande guerre mondiale 1914-1918, « l'esprit tremble et s'étonne ». Aussi, toute contribution à l'explication de ce phénomène doit-elle requérir l'intérêt, et, en particulier, celle si sérieuse et documentée de M. Mondaini, professeur à l'Université de Rome, doit-elle être la bienvenue.

Le Congrès de Vienne de 1815 parut marquer pour les contemporains le terme des conquêtes mondiales entreprises par les puissances européennes depuis les XVe et XVIe siècles. Il y a, depuis le traité de Paris de 1763, comme une décadence coloniale. Ce traité avait liquidé le vaste édifice d'outre-mer de la France. Quant à l'Angleterre victorieuse de la France, à peine s'apprêtait-elle à organiser ses nouvelles acquisitions que les anciennes se

(1) A l'heure où paraissent ces lignes, l'obtention des droits politiques des femmes aux Etats-Unis est chose accomplie.

rebellaient. L'Indépendance américaine lui portait un coup dur, tandis que, dans le même temps, s'effondrait l'empire colonial espagnol. Mais cet arrêt colonial, remarque M. Mondaini, n'était que momentané. Des causes nouvelles d'expansion vont se manifester et, en fait, le XIXe siècle marque l'époque la plus importante de l'histoire de la colonisation humaine. Parmi ces causes nouvelles, notons le développement de la population européenne contrainte à émigrer dans les pays neufs. Puis, il y a le déficit de production agricole : on demande des matières premières aux possessions lointaines.

Par ailleurs, sous la poussée de la population croissante et de l'*industrialisation* résultant de la diffusion du luxe et de l'augmentation de la capacité de consommation des classes laborieuses, se manifesta une *surproduction* rendant indispensable l'ouverture de nouveaux marchés en Extrême-Orient et en Afrique. Parallèlement, l'extension du commerce international réclamait l'élargissement des terrains d'échange. Enfin, les capitaux accumulés en Europe et cherchant un emploi dans les pays lointains, encore une cause d'expansion coloniale. En effet, si, à la colonisation surtout *commerciale* d'antan suffisait l'occupation de quelques points bien choisis, à la colonisation *capitaliste* de notre époque, plus complexe, il fallait une occupation complète et une organisation méthodique des pays où se trouvait engagé le capital. « D'où, note M. Mondaini, la nécessité du contrôle politique et financier continu de certains pays soi-disant indépendants et de l'occupation effective d'autres pays juridiquement vacants jusqu'à la fin du dernier siècle. » Ainsi s'élargit de notre temps le champ géographique, historique et ethnographique de la colonisation, et on peut affirmer qu'aujourd'hui, « dans la vie, comme dans la politique et la civilisation des pays occidentaux, *le facteur colonial* joue désormais un rôle de tout premier plan ».

Entre les différents pays d'Europe, c'est le Royaume-Uni (si on peut dire !) de la Grande-Bretagne et de l'Irlande qui sut le mieux et le premier accaparer les terres encore vacantes. Albion édifia d'ailleurs une grande partie de son Empire sur les ruines coloniales des peuples qui l'avaient précédée outre-mer. Comme le montra jadis M. Marcel Dubois, et comme le rappelle M. Mondaini, l'Angleterre ne fut pas toujours un pays colonial et maritime.

Loin d'être, en la matière, un grand précurseur, elle suivit d'abord la voie tracée par les étrangers et, notamment, par les Vénitiens Jean et Sébastien Cabot. Au temps d'Elisabeth, sous l'influence de transformations économico-sociales à l'intérieur et à l'occasion de la lutte avec l'Espagne, à l'extérieur, l'Angleterre rayonne au loin. Par contre, les Stuarts sont hostiles à l'expansion au dehors. Cromwell reprend le programme d'Elisabeth et, sous sa direction, trois faits préparent la prépondérance anglaise : l'acte de Navigation de 1651, la guerre victorieuse contre la Hollande et la guerre victorieuse contre la France close par la Paix de Paris, qui consacra la ruine coloniale de la France et de l'Espagne. Alors s'organisent en Angleterre les explorations lointaines dans un but colonial. Au moment, pourtant, où celles de Cook lui ouvrent le vaste champ d'action du Pacifique, elle perd ses plus précieuses possessions, les treize colonies de l'Amérique du Nord. Malgré cette perte sensible, l'Angleterre persévère : « Son empire colonial *de race* va devenir simplement un empire colonial *de couleur*, dont le centre de gravité se déplaçant passait de l'hémisphère occidental à l'hémisphère oriental, de l'Amérique aux Indes. » Encore une épreuve : la France révolutionnaire et impériale s'avère plus redoutable comme concurrente mondiale que la monarchie expirante. La lutte se termine définitivement par la défaite de la France, de l'Espagne et de la Hollande et, « cette fois encore, c'est dans la volonté bien déterminée de défendre son empire et son existence nationale que l'Angleterre trouve le plus fort stimulant pour apporter à l'un de nouveaux remparts et des garanties et pour donner à l'autre des sources de vie plus abondantes et de nouveaux champs d'activité et d'influence ». Sa suprématie incontestée sur mer entraîne sa suprématie commerciale, industrielle et financière qui devient un réel *monopole économique* qu'elle saura conserver jusqu'en 1870. Sans artifices douaniers ni contraintes politiques, elle était maîtresse des échanges, des industries et des finances sur toute la surface du globe. De là, la politique du libre échange et d'autonomie coloniale qu'elle adopta lors de la faillite du Pacte colonial, politique qui peut se résumer ainsi : colonisation de race dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale, de l'Afrique du Sud et de l'Australie, — domination politique et exploitation économique dans les pays tropicaux, de l'Asie et de l'Afrique, — simple pénétration

commerciale dans les pays de population dense et déjà avancée de l'Extrême-Orient.

Mais, vers 1870, la concurrence mondiale reprend. L'Angleterre ne veut pas se laisser prévenir par d'autres dans la conquête des territoires encore vacants et « l'impérialisme territorial devient encore une fois le propulseur conscient de la politique étrangère de l'Angleterre faisant des vingt dernières années de l'ère victorienne une période d'expansion plus forte que celle des vingt premières du règne de la sage et vraiment glorieuse reine ». De 1881 à 1911, l'Empire britannique passe de 306 millions à 418 millions d'habitants, de 9 millions à plus de 11 millions de milles carrés de superficie, la rivalité se poursuit avec la France, la Russie et l'Allemagne. Il s'agit surtout d'empêcher la France de redevenir une grande puissance maritime, commerciale et coloniale. Avec Edouard VII, cependant, changement radical d'orientation ; l'Angleterre « arrive à faire de la France, sa plus ancienne rivale, la collaboratrice de son œuvre impériale s'assurant comme garantie de l'Empire sur le continent l'armée la plus forte après celle de l'Allemagne ».

Donc, après 1870, la politique anglaise passe du recueillement à l'impérialisme expansionniste, de la « splendid isolation » à la politique des accords et des alliances, et cela pour sauvegarder son empire colonial. Mais la concurrence allemande rend la situation économique difficile. C'est là encore un stimulant pour nos alliés. Il ne s'agit plus, en effet, d'étendre un empire mondial déjà colossal, mais de l'utiliser au mieux des intérêts commerciaux de la vieille Angleterre menacée sur les marchés étrangers. « En vue d'une défense commune de la métropole et des colonies, il fallait resserrer les liens entre les parties constitutives de l'Empire, en créant une fédération qui absorberait métropole et colonies en un nouveau type d'Etat fractionné géographiquement mais non politiquement. » Il fallait créer un bloc qui pût se suffire à lui-même, en paix comme en guerre, et « cet *impérialisme constructeur*, œuvre du parti unioniste patroné et dirigé par Chamberlain, fut la dernière forme que l'Angleterre, dans une prévision instinctive (une vision intuitive, pourrait-on dire, de l'épreuve suprême à laquelle serait appelé l'Empire en 1914), donna à sa conception impérialiste. » Cette réaction contre la conception de la « Little England » du libéralisme manches-

térien fait prévaloir celle de la « Greater England », conception qui se formula en 1887 à l'occasion de la réunion à Londres des représentants des colonies autonomes. C'est la première des *conférences coloniales* qui se tinrent en 1887, 1894, 1897 et 1902. En 1907, nouvelle conférence coloniale présidée cette fois par le chef suprême du gouvernement impérial et dans laquelle, il est décidé que, tous les quatre ans, sera tenue une conférence dite *impériale* présidée par le Premier anglais assisté des Premiers de toutes les colonies à self government. Cette conférence de 1907 adopte également quelques résolutions augmentant l'autonomie de ces colonies. Quand Georges V devient roi en 1909, une conférence impériale est convoquée. Le mouvement impérialiste anglais y manifeste ses aspirations sous trois formes : *forme politique* qui tendait à substituer une constitution impériale du type fédéral au système qui remettait la direction générale de l'Empire au cabinet anglais, — *forme économique* tendant à la création d'un marché impérial protégé contre l'étranger, — *forme militaire* tendant à établir l'unité de défense éventuelle contre les ennemis du dehors.

La réalisation de ces tendances se heurtait, d'une part, à l'esprit indépendant des colonies autonomes et, d'autre part, aux vieilles traditions libérales de la métropole. Un facteur extérieur, la guerre de 1914, allait permettre à l'impérialisme britannique de triompher.

Dans cette lutte en apparence offensive, mais, en réalité défensive de l'Empire, l'Angleterre, une fois de plus, dans son histoire séculaire, ne sauvait pas seulement son empire, mais lui assurait pour l'avenir les plus larges assises.

Guillaume II de Hohenzollern, bien involontairement, fortifiait la suprématie anglaise. Fondé sur les ruines des empires coloniaux qui l'avaient précédé, l'espagnol, le hollandais, le français, le plus grand empire mondial de l'Europe contemporaine recevait encore l'héritage germanique, dont il prélevait les plus riches dépouilles coloniales, en Arabie et en Océanie. De graves questions semblaient, en même temps, se résoudre favorablement : la jonction du Cap au Caire en Afrique était assurée et garantie; en Asie, la continuité territoriale assurait sa domination du Nil aux Indes. Sans doute, ces nouvelles acquisitions n'ont pas le caractère de complète souveraineté et affectent la forme nouvelle du

mandat. Mais, n'est-il pas évident que ce ne sont là que des conquêtes territoriales « masquées ! »

Ces acquisitions de terres ne sont pas le seul actif laissé à l'Angleterre par la défaite allemande. Elles sont inférieures à ces conquêtes *idéales* que représente le renforcement de la conscience impériale britannique, que représentent encore, note M. Mondaini, « la manifestation tangible dans la guerre de la solidarité politique et économique unissant toutes les parties de l'Empire, le progrès ultérieur de l'Impérialisme britannique dans la forme historique revêtue par lui avant la guerre, c'est-à-dire, dans cette tendance à resserrer les liens politiques et militaires, financiers et commerciaux entre le Royaume-Uni et ses colonies... dans cette tendance à étendre en un mot de l'Ile à l'Empire les bases politiques, militaires, économiques de la *British Commonwealth* de l'Etat britannique ». C'est ainsi qu'en mars 1917 s'était réalisée la création du *Cabinet impérial de guerre*, véritable révolution dans le système colonial anglais : la métropole renonçant à l'unique supériorité qui lui restait, c'est-à-dire le monopole de la politique étrangère. Les stipulations de la paix faites par le Royaume-Uni et les Dominions concrétisaient cette révolution.

D'occasionnelle, cette institution devenait permanente, convocable chaque année pour traiter des relations inter-impériales, des intérêts d'Empire. Tous les pouvoirs constitutionnels des « self governments » étaient respectés. Quant à la politique économique et commerciale de l'Empire, elle est comprise tout entière dans l'exposé que fit M. Edouard Morris, le Premier de la plus ancienne colonie britannique, l'Ile de Terre-Neuve, au début de la Conférence impériale de 1917.

Cet Empire, a-t-il déclaré, ne peut vivre que comme un empire économique et industriel. Toutes les matières premières produites dans l'Empire doivent y être manufacturées avant d'en sortir, et rien de ce qui peut être produit dans l'Empire même ne doit y être introduit.

Qu'on rapproche cette franche déclaration de certaines autres qui exigent le maintien de la liberté commerciale... dans les colonies françaises, et qu'on réfléchisse !

En suivant le remarquable exposé de M. Mondaini j'ai montré la toute-puissance mondiale de l'Angleterre. Le colosse est formi-

dable, il domine le monde. Sans parler de difficultés intérieures réelles, n'y a-t-il point cependant des fissures menaçantes à ce formidable édifice ? C'est ce que les années qui vont venir montreront. L'histoire, qui se répète perpétuellement, *semper eadem, sed aliter*, enseigne la fragilité des hégémonies. Le principal facteur de conservation de la puissance britannique, c'est encore le maintien de l'Entente cordiale. Mais les Anglais, qui, pour forts qu'ils soient, ne « comprennent » pas toujours, sauront-ils comprendre cette fois que cette entente ne saurait durer que si elle est loyalement et généreusement pratiquée ?

Memento. — *The Anglo-french Review* de juillet 1920 a publié une remarquable étude de M. E. Wœste sur *la Colonisation et l'âme indigène*. L'auteur, étudiant l'action du colonisateur sur les peuples attardés, établit justement que le grand facteur de régénération morale est le travail. L'Etat a droit au travail de l'indigène en échange de la protection qu'il lui assure. « Exiger que, dans les colonies, l'Etat pourvoie à tous les besoins et qu'il dispense l'indigène de tout effort, est une utopie. » On ne saurait mieux dire. C'est là la vérité essentielle dans la métropole comme aux colonies. Le jour où cette vérité serait bien comprise, le problème psychologique et social de la colonisation serait résolu.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Flammarion (Camille) : *La Mort et son Mystère*, Flammarion. — Jollivet-Castelot (F.) : *Natura Mystica* ou *le Jardin de la Fée Viviane*, Chacornac.

M. Camille Flammarion a publié un volume intitulé : **La Mort et son Mystère**. *Avant la Mort. Preuves de l'existence de l'âme.* Ce livre a pour objet de « constater des preuves positives de la survivance de l'âme ».

Ses pages établissent qu'il y a dans l'homme autre chose que ce qui se voit, se touche et se pèse ; qu'il y a dans l'être humain un élément indépendant des sens matériels, un principe mental personnel, qui pense, qui veut, qui agit, qui se manifeste à distance, qui voit sans les yeux, entend sans les oreilles, découvre l'avenir encore inexistant, révèle des faits ignorés.

Le fait aujourd'hui constaté de la propagation de la pensée par suggestion mentale à d'assez grandes distances indique la possibilité d'une sorte de rayonnement de la conscience humaine, d'un astre à l'autre, au moyen d'ondulations d'une subtilité spéciale.

... *L'âme existe* individuellement, existence démontrée par des facultés spéciales, extra-corporelles, qui ne peuvent être assimilées à des propriétés du cerveau matériel, à des réactions chimiques ou mécaniques ; facultés essentiellement spirituelles, telles que la volonté agissant sans la parole, l'auto-suggestion produisant des effets physiques, les pressentiments, la télépathie, les transmissions intellectuelles ; la lecture dans un livre fermé, la vue, par l'esprit, d'un corps lointain, d'une scène ou d'un événement futur, tous phénomènes hors du cadre d'action de notre organisation physiologique, sans commune mesure avec nos sensations organiques et prouvant que *l'âme est une substance existant par elle-même.*

Notre être spirituel, notre être mental peut voir *sans* les yeux du corps.

D'autre part, « les *auditions* prémonitoires sont plus rares que les *visions* prémonitoires, mais leur nombre est assez grand pour que nous n'ayons pas le droit de le récuser ».

Nous arrivons ici à ce qui touche à la mort et à ce qui se constitue au delà de la dernière heure corporelle. Cette synthèse spiritualiste nouvelle se trouve ainsi composée de trois parties se succédant logiquement : *Avant la mort, Autour de la mort, et après la mort.*

I. Avant la mort : *Preuves de l'existence de l'Ame.*

II. Autour de la mort : *Les manifestations et apparitions des mourants. — Les doubles. — Phénomènes de l'Occultisme.*

III. Après la mort : *Les manifestations et apparitions des morts. L'Ame après la mort.*

M. Camille Flammarion doit publier la suite de ses études et elles formeront la deuxième et la troisième parties de son œuvre.

M. Jollivet-Castelot vient de faire paraître un nouvel ouvrage ; **Natura Mystica ou le Jardin de la Fée Viviane,** chez Chacornac.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première ne comprend qu'un chapitre. Il s'intitule : *Le Jardin de Merlin l'Enchanteur et de la Fée Viviane.*

La deuxième comprend six chapitres : 1° *Mysticisme naturaliste et mysticismes ;* 2° *Prière et Religion ;* 3° *De Deo ;* 4° *La Vie, la Mort et les Incarnations ;* 5° *La Morale ;* 6° *L'Amour.*

L'auteur écrit que :

Pendant des heures, il avançait, sans pouvoir sortir du labyrinthe sylvestre. Pas de lisières, point de route, la constante emprise des chênes dominateurs, des sapins, des coudriers, des bouleaux parfois quand

s'éclaircissait un peu le dôme écrasant. Je foulais, dit-il, alors une terre friable, un tapis de genêts et de bruyères.

J'étais évidemment au cœur de la forêt.

Un jeune nain, souple, chair lunaire, étroit de corps comme une poupée, aux allures de fantoche gracieux, me conduisit en sautillant à la chambre qui m'était destinée...

« Soyez le bienvenu », prononça-t-il lentement, « au logis de Merlin l'Enchanteur. J'ai su par Viviane que vous vous étiez égaré dans son jardin. Vous voici notre hôte : nous le parcourrons ensemble. »

Il passa, ainsi que la Fée, dans la salle attenante et nous nous mîmes à table...

... Je jouissais d'un bonheur sans nuages. Merlin causait supérieurement, mais avec une extrême simplicité, Viviane resplendissait de beauté par tous les pores. Elle incarnait tour à tour Vénus, Aphrodite, Flore, Pomone, Iris, Cérès, Diane chasseresse. Elle était le symbole vivant de la Nature, la personnification agissante des Energies de la Terre, la déesse de la « Sylva Sylvarum », l'Essence de toutes les fleurs, des milliers de plantes, des innombrables parfums. Sa bouche carminée était le bulbe des fruits, elle s'entr'ouvrait humide comme les fraîches sources gazouillantes et les rondeurs blanches de ses seins semblaient des colombes palpitantes.

L'esprit réalise toutes les possibilités qu'il a voulues dans son impulsion originelle. Il erre, subit les forces qui le constituent et qu'il a déchaînées, jusqu'à ce que, touché par la Connaissance, il la possède, l'épouse, s'épure grâce à elle, abandonne les zones inférieures, soit enfin entraîné dans un tourbillon qui l'arrache aux enfers, aux passions impétueuses et le jette, dégagé de sa gangue, purifié par le brasier de l'Amour et de la Sagesse, sur les bords de l'Océan divin.

Oui, murmura Viviane, l'œuvre de salvation est une œuvre d'amour. La haine engendre le mal, c'est-à-dire l'inharmonie; l'égoïsme, passion primordiale de la Volonté universelle, est la cause de l'origine de tous les désordres planétaires. Le « moi », c'est la limite, la bonne illusion qui construit le tombeau de l'Etre. En vérité, il n'y a qu'une seule conscience, une seule Essence, fragmentée dans les apparences individuelles. Tous sont donc solidaires, et vivre foncièrement dans l'Unité reconquise, c'est renaître.

Le Cosmos est l'extériorisation de la magnificence infinie. Il est l'harmonie grandiose d'une multitude inchiffrable d'instruments qui concourent à constituer chacun la mélodie universelle.

Le Grand Mystère est un seul Esprit.

L'Astrologie, prise dans un sens général, est exacte. Elle est la distributrice et la régulatrice des effluves, l'Algèbre des Principes.

Une influence électro-magnétique émane, sous forme d'ondulations, de vibrations, des centres astraux, des Soleils, des Planètes, qui se répand sur la terre, s'étend aux hommes, aux animaux, aux végétaux et minéraux.

La météorologie, la fécondation, la germination, la formation des minéraux sont en partie sous sa dépendance.

Les étoiles forment le cadran, l'immense cadran de l'Horloge d'Adonaï le Seigneur des périodes et des *Manvautaros*, l'Ancien des jours, le Propulseur des aiguilles inflexibles qui marquent les secondes, les minutes, les heures du Temps Eternel au sein des Espaces sans fin !

Voici ces formes, indiquées avec leurs teintes allégoriques, sur le sol par Viviane :

Saturne, la sombre colère noire, le désir de l'impression, la force égoïste et centripète.

Jupiter, la joie bleutée, le libre plaisir de l'éternité, la force expansive.

Mars, la rouge propriété ignée, la force combative, généreuse ou agressive et brutale.

Le Soleil, la jaune lumière de la Nature, la force unifiée et tout à la fois personnelle et rayonnante.

Vénus, double et blanc désir céleste et terrestre, mystique et voluptueux.

Mercure, reflet et combinaison de couleurs variées, analogue à la forme dont il est la vie, énergie vitale et réparative dans l'amour et dans l'angoisse auxquels il participe par sa mobilité d'archée insaisissable.

La Lune, chatoyante essence corporelle de toutes les formes, la force malléable, bénigne et mauvaise, selon qu'elle tend en haut ou en bas, vers le ciel ou vers la terre.

La signature et la correspondance universelle découlaient de l'application de ces préceptes, dit la Fée.

La créature est dominée par la propriété qu'elle a évoquée, selon l'arcane qui signifie l'identité entre le subjectif et l'objectif, faces doubles de la même encore.

Merlin ou Viviane rompait parfois le silence où nous nous plaisons, et me révélait des clartés insoupçonnées de mon intellect :

Ils me parlèrent d'Uranus et de Neptune, ces lointaines terres du

ciel, ignorées par les vieux mages et m'apprirent la caractéristique de leurs influences ; elles prédisposent au médiumisme, émanent une radiance froide, pure, qui exhausse l'âme, la sertit comme un diamant, la rend apte à refléter la lumière des sphères occultes.

Un homme saturnien aime les ruines, les vieux sites, la solitude. Il rumine son idée, savoure sa passion fixe dans un milieu qui ne change point ; tandis que le vénusien est attiré par les plaisirs, les endroits gais et riants, les femmes ; le jupitérien par les scènes imposantes, les sociétés élevées où il se fait valoir ; le mercurien ne se plaît qu'avec les bavards, dans les foules, les villes commerçantes ; le lunarien rêve partout, mais spécialement près de l'eau ; le solarien domine, dompte, il crée, il charme, ne vit que parmi les chefs-d'œuvre et les hommes de valeur ; le martien est attiré par la lutte, les combats, le bruit.

Le Mage n'est que le serviteur de Dieu, par conséquent de la véritable Nature supérieure et éternelle ou naturante.

Il ne commande donc point, jamais, aux forces universelles ; ce serait provoquer le désordre.

Il obéit aux lois immuables, il les fait intervenir, maniant les forces selon leur ordre et leur direction, groupant les atomes et les molécules des éléments, afin que l'harmonie préside à toutes ses réalisations. Il compte avec le temps, ce grand facteur principal des opérations de la Nature.

Le Mage sait qu'il ne faut rien brusquer, rien contraindre, que la hâte est nuisible, la maturation trop précoce un avortement.

Il n'existe qu'une chimie, qu'une matière, vivante et agissante, éternelle et infinie nébuleuse, dont les ions, les électrons, les atomes, sont les Soleils, les Planètes, les Satellites, gravitant selon les lois astronomiques découvertes sur terre par Képler et Newton, proportionnellement à leurs masses et en raison inverse du carré de leurs distances, les carrés des temps des révolutions ellipsoïdiques étant entre eux comme les cubes des distances.

Les Alchimistes jouirent sur la terre d'une déplorable réputation, imméritée par beaucoup d'entre eux, qui furent des chercheurs tenaces et perspicaces, des constructeurs d'une synthèse non sans valeur. Ils se transmirent leurs secrets, leurs recettes, de siècle en siècle, malgré les persécutions dont ils étaient l'objet et sous le couvert de groupes initiatiques rattachés à une antique tradition de Sagesse, d'illuminisme panthéistique.

Les vrais adeptes demeurent loin du bruit, des foules et des capitales décadentes. Ils attirent une lumière pure des influx ré-

fractés par les sphères d'en-Haut. Ils communiquent directement avec l'esprit, et les paroles du sage s'adressent à eux seuls :

Le monde des esprits n'est point fermé, vos sens sont assoupis, votre cœur est mort. Levez-vous, disciples, et allez baigner infatigablement votre sein mortel dans les rayons pourpres de l'amour.

Ils pénètrent alors jusqu'au centre de l'univers éternel. Ils s'unissent à la majesté divine, coopèrent à son œuvre, savent le langage des êtres et des choses, entendant la voix cachée du monde, perçoivent l'harmonie des Soleils, des Planètes et des Atomes.

Ils sont immortels. Que leur importe le flux perpétuel de l'océan vital ! Ils en dominent le cours, ils restent fixés au milieu du tourbillon, ils ont franchi les portes du trépas et des renaissances. Reintégrés dans l'Unité, ils contemplent d'un œil impassible, supérieur et ami, le renouvellement des formes, la course des Roues. Le songe indicible est leur réalité.

La télépathie, les états somnambuliques, l'hypnotisme, le magnétisme, décèlent l'intervention de facultés spéciales mettant l'esprit en rapport avec les autres milieux ambiants.

L'esprit, en plongeant au sein des espaces universels, en se dépersonnalisant, en se dépouillant des entraves terrestres et intellectuelles, acquiert une mentalité plus vaste, s'enfonce dans l'Océan des forces puissantes et occultes qui régissent le Monde, participe à la vie unique et universelle, transformatrice de tous les êtres qu'elle formalise tour à tour, à l'Ame une et identique du grand Tout qu'est Dieu.

L'esprit ainsi mis en contact intime, unifiant, avec la nature extra-terrestre, avec les sphères que nous appelons extra-naturelles, supranormales, par rapport à celles que nous connaissons corporellement et psychiquement ici, comprend le sens et le langage des êtres et des choses qui lui apparaissent durant ses explorations hardies à travers les domaines du Royaume secret ; il en saisit l'âme, traduit les rapports, les signatures et les correspondances, par une vision en quelque sorte magnétique et somnambulique. L'affinité existe entre lui et ce qui l'entoure, l'enveloppe et le constitue. Une attraction parfaite s'établit. Tout est immédiat, lumineux, révélé à sa subtile et supérieure conscience.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue Mondiale : Sir A. Conan Doyle apaise un esprit, renseigne sur d'autres esprits et sur les faiblesses des médiums. — *Les Facettes :* sur le talent de P.-J. Toulet. — *L'Opinion :* documents inédits sur Victor Hugo et la générale Hugo. — *Le Correspondant :* l'impératrice Eugénie dans une correspondance intime et d'après un témoignage de Jules Claretie. — Memento.

Sir Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes, n'est pas seulement le plus fameux des élèves britanniques de notre Gaboriau, il est, outre-Manche, l'un des grands pontifes du spiritisme. C'est à ce dernier titre qu'il donne à **La Revue Mondiale** « Le message vital », dont les deux premières parties ont paru le 15 août et le 1er septembre.

On m'appela récemment, — écrit Sir Arthur, — pour essayer de calmer une entité fort tapageuse. Elle fréquentait une vieille demeure où de graves raisons permettaient de supposer qu'un crime avait été commis et que le criminel était, depuis sa mort, lié à la terre. Le malheureux esprit donna des noms dont on vérifia l'exactitude, et décrivit un placard que l'on découvrit, en effet, mais dont on n'avait jamais soupçonné l'existence. M'étant mis en contact avec l'esprit, je tâche de le raisonner, de lui faire comprendre quel égoïste il est de tourmenter les gens pour satisfaire les sentiments de rancune qu'il peut avoir gardés de sa vie terrestre ; puis nous prions pour son bonheur, nous l'exhortons à s'élever plus haut, et par les coups de la table nous recevons de lui l'assurance de son amendement prochain. Des rapports très satisfaisants m'ont appris qu'il a tenu parole ; tout est désormais tranquille dans la vieille maison.

J'aime infiniment cette histoire-là, parce qu'elle est simple. On peut la préférer aux romans du pacificateur de cet esprit désincarné. S'il se décidait, un jour, à écrire exclusivement pour l'autre monde ou pour un public invisible en celui-ci, son gracieux souverain aurait une excellente occasion de le nommer pair d'Angleterre.

Pour le moment, sir Arthur Conan Doyle relate des messages transmis par des médiums, et les phénomènes ordinaires. A propos d'un médium employé avec succès par lui et par quelques journalistes, mais qui ne donna nulle satisfaction à l'un de ces derniers, notre confrère fait cette remarque :

Il faut que l'on comprenne que les pouvoirs psychiques ne viennent pas du médium, mais agissent par son entremise, et que les forces de l'au delà n'ont aucune sympathie pour un jeune et brillant journaliste

en quête de bonne copie, tandis qu'elles ont des sentiments très différents pour une mère en deuil qui implore de tout son cœur brisé l'assurance que son enfant bien-aimé ne l'a pas quittée à jamais. Quand ce fait sera bien acquis, quand il sera bien entendu que les procédés de mise en demeure n'excitent, de l'autre côté, qu'une aimable dérision, on trouvera quelque moyen plus intelligent de faire la preuve des choses spirites.

Parmi les anecdotes relatées par Sir Arthur, celle-ci a trait aux expériences conduites par M. Crookes, dans son laboratoire de Mornington Road, à Londres :

Au cours de ces merveillleuses expériences qui s'étendirent sur plusieurs années, Miss Florrie Cook, jeune personne de seize à dix-sept ans, fut, à diverses reprises, consignée dans le cabinet de travail du professeur Crookes, la porte fermée à clef, de l'intérieur. Elle était allongée sans connaissance sur un canapé. Les spectateurs occupaient le laboratoire, que séparait du cabinet de travail une ouverture masquée par un rideau. Après un bref intervalle, on vit apparaître à travers cette ouverture une dame qui, sous tous les rapports, différait de Miss Cook. Elle dit que sur la terre elle s'était appelée Katie King, qu'elle était un esprit matérialisé et qu'elle avait pour mission d'apporter la connaissance de l'immortalité aux mortels. Elle était très belle de visage, de lignes et d'attitudes. Sa taille dépassait d'environ neuf centimètres celle de Miss Cook ; elle était blonde autant que celle-ci était brune ; bref, elle s'en distinguait autant qu'une femme peut se distinguer d'une autre. Son pouls était sensiblement plus lent. Elle ne cessa pas de se mêler à la société, allant et venant, parlant à chaque personne de l'assistance et prenant un vif plaisir auprès des enfants. Elle se soumit complaisamment à la photographie, comme aux épreuves les plus diverses. On prit d'elle quarante-huit clichés, tous plus ou moins excellents. On la vit plusieurs fois en même temps que le médium. Finalement, elle partit en déclarant que sa mission était terminée et qu'elle avait autre chose à faire. Au moment où elle s'évanouit, le matérialisme aurait dû s'évanouir avec elle, si l'humanité avait prêté aux faits leur juste importance.

Sur la valeur morale des médiums sir Arthur Conan Doyle est fort intéressant. Pour lui, l'un d'eux est « une espèce de saint Antoine de Padoue ». Ceux qui cèdent aux vices ordinaires, il n'est pas loin de les apparier, comme on va le voir, aux prêtres coupables :

La plupart des médiums prennent tout à fait au sérieux leurs responsabilités et envisagent leur travail sous un jour religieux. Il n'y a pas à

nier qu'ils sont exposés à des tentations très particulières, car leur don, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs, est intermittent, et pour admettre son absence temporaire, au risque de décourager le client, il faut des scrupules que ne possède pas tout le monde. Une autre tentation à laquelle ont succombé plusieurs grands médiums est celle de la boisson. Ils y viennent d'une façon très naturelle ; car, le surmenage psychique laissant le médium dans un état de prostration physique, l'alcool, qui le stimule et le soulage, peut tendre chez lui à devenir une habitude, puis finalement un fléau. L'alcoolisme affaiblit toujours le sens moral, de sorte que le médium dégénéré s'abandonne plus facilement à la fraude ; aussi en compte-t-on un certain nombre qui, après s'être fait un nom honoré et avoir défié toute critique hostile, se laissent, dans leurs dernières années, surprendre en train de se livrer aux plus misérables supercheries. Cela est mille fois regrettable ; mais si la Cour des Arches (1) livrait ses secrets, on s'apercevrait que l'ivrognerie et la dégénérescence morale ne sont nullement limitées aux sujets psychiques.

§

Les Facettes (août) publient un très bon article de M. Paul Martignon sur « Les poètes fantaisistes ». P.-J. Toulet y est à l'honneur. Il est profondément mélancolique de songer que ce joli artiste vient de mourir, au moment même que la plus enviable gloire le reconnaissait pour un maître des Muselli, des Tristan Derême, des Salmon, des Bizet, des Vérane, des Francis Carco. Avant eux, il serait injuste de l'oublier, il y a eu Tristan Klingsor. Quand tout le monde était symboliste ou croyait l'être, Klingsor était tout simplement la Fantaisie même.

Cela dit, nous empruntons à M. Paul Martignon les passages de son étude relatifs à P.-J. Toulet :

A présent, si ouvrant la porte du jardin de la Fantaisie je voulais en compter les hôtes, je nommerai d'abord Toulet. Jusqu'à l'été 1914, Toulet n'avait pas encore réuni en volume les quatrains distiques, dizains composant son œuvre poétique et épars dans les petites revues où seuls ses fidèles savaient le chercher. Pourtant son œuvre poétique est des plus savoureuses, d'un lyrisme volontairement dépouillé, d'une subtilité précieuse. Henri Clouard a dit de Toulet : « Sa fantaisie est la meilleure qui soit ». Et quel tour vraiment français dans l'ironie ! Quel goût dans le libertinage ! Que de fines pensées, comme des joyaux enchâssés au hasard des strophes ! Quelles images !

> D'un martin-pêcheur qui s'élance,
> L'éclair n'a que passé ;

(1) Cour suprême des causes ecclésiastiques, siégeant à Canterbury.

Et la source à son pleur glacé
Alterne un noir silence.

. . . .

L'angelus à l'horizon roux
Comme un parfum s'efface.
Lilith en découvrant sa face
A tiré les verrous.

Ecoutez Toulet (à propos d'une ville d'Indo-Chine) :

Pourquoi, dis-je, ville aux eaux lentes,
Tant de messieurs en blanc
Ont-ils neigé du ciel tremblant
Sur tes berges sanglantes...

Ceci encore :

Et seul où l'œil se récréa
Brillant au toit d'un bouge,
Le violet, dans tout ce rouge
D'un bougainvillea.

Toulet joue avec le mètre. Il fait choix habituellement d'une suite de trois à quatre quatrains, chacun composé de deux vers de huit et de deux vers de six :

C'était dans les vapeurs du nard
Un cri, des jeux infâmes,
Et ces yeux fatals qu'ont les femmes
Du cruel Fragonard.

S'il s'est amusé dans la *Revue Blanche* (1898) à des jeux d'accentuation, dédaignant les syllabes, il est revenu vite à la prosodie traditionnelle, et par de savantes recherches donne souvent à l'oreille des accents neufs.

§

M. Pierre de Lacretelle publie dans **l'Opinion** (28 août) ces emprunts aux mémoires inédits de Pierre Foucher, le beau-père de Victor Hugo. C'est une heureuse contribution à la connaissance de Mme Hugo. En outre, on y verra que l'auteur ne s'est guère trompé sur Victor Hugo lui-même, dès 1820 :

Aucune femme à ma connaissance, — dit Pierre Foucher en parlant de Mme Hugo, — n'avait un caractère aussi prononcé que le sien. Elle était inébranlable dans ses opinions comme dans ses affections. Mme Hugo était une Bretonne de vieille roche ; son dévouement dans l'amitié n'avait pas de bornes. Elle n'hésita point, à son retour d'Espagne, de cacher

chez elle le général Lahorit qui avait rendu des services à sa famille, et que la police impériale poursuivait toujours avec acharnement depuis le procès du général Moreau. La fatalité voulut que M. Lahorit qui, pourtant, était un homme très prudent, ne tînt pas suffisamment compte des avertissements de celle qui s'exposait ainsi pour le sauver. S'ennuyant dans sa cachette, il se mit en tête de confier son salut au duc de Rovigo lui-même. Il alla donc trouver le duc, qui répondit à cette marque de confiance en envoyant le pauvre général à la Force.

Je ne sais si Mme Hugo était pour quelque chose dans la téméraire entreprise de Malet qui éclata deux ans après ; cette dame, qui avait passé sa première jeunesse parmi les Vendéens, s'entendait merveilleusement à garder un secret politique. Elle ne m'aurait d'ailleurs pas mis, moi, employé du gouvernement, dans la confidence d'une conspiration contre lui. Toutefois, quelques particularités parvenues à ma connaissance après les événements de 1814 me font conjecturer qu'elle avait eu connaissance des projets des ennemis de Napoléon et, dès lors, je ne serais pas éloigné de croire qu'elle goûta l'idée, si elle ne la donna pas, de faire écrouer Savary à son tour dans cette vilaine prison de la Force.

Mme Hugo avait le despotisme en horreur. Elle devint chaude Vendéenne, en haine du despotisme de la Convention ; elle était inexorable pour le libéralisme français, pour cette secte, disait-elle, dont le règne n'a été et ne sera jamais qu'une tyrannie appuyée sur des passions viles. Victor Hugo tient un peu de sa mère sous ce rapport. Les premières impressions qu'il en reçut furent une indignation profonde pour tout le sang répandu sur les échafauds, pour l'assassinat du duc d'Enghien, pour les exécutions secrètes, vraies ou supposées, dans les prisons d'Etat et, enfin, pour ce mépris complet de la vie des hommes pendant tout le régime impérial.

Victor Hugo a la même antipathie que sa mère pour le despotisme, et, s'il s'est éloigné successivement de quelques partis politiques, c'est qu'il l'y avait rencontré, contre son attente. Je suis convaincu que Victor sympathisera toujours avec ceux qui, quelle que soit la forme du gouvernement, voudront sincèrement la véritable liberté. On conçoit qu'avec de pareils sentiments Victor sera pour longtemps, en France, et peut-être pour toujours un homme d'opposition. Qu'il garde ces sentiments : ils sont louables ; mais qu'il n'y donne pas cours avec autant de roideur et d'âpreté que sa mère. Cette âpreté était communicative : j'en sentis quelque chose après la Révolution des Cent jours, qui, il est vrai, ne fut qu'un détestable guet-à-pend (*sic*). Je ne me laisserais plus ainsi impressionner aujourd'hui.

. . . .

Une carrière toute littéraire, écrit encore Paul Foucher, m'avait moi-

même effrayé d'abord ; j'y voyais beaucoup de tribulations et peu d'argent. Mme Hugo, sans doute par une raison contraire à la mienne, n'était pas disposée plus favorablement. Elle avait une grande confiance dans l'avenir de son fils qui, suivant elle, je suppose, pouvait mieux que le surintendant Fouquet se donner pour devise le *quo non ascendam*. Elle sentait plus que moi tout ce qu'il valait.

§

M. Georges Claretie donne au **Correspondant** (25 août) une série de lettres inédites de l'impératrice Eugénie à Mme Cornu et qui proviennent de la collection d'autographes réunie par Jules Claretie.

D'une lettre datée du 22 novembre 1872 :

Que de malheurs, que de crimes se sont passés ! Mon esprit et mon cœur ne peuvent s'appesantir sur tous les événements passés sans souffrir cruellement. Du reste, il n'y a pas en France un esprit sérieux qui ne soit éprouvé. L'avenir me semble effrayant. Je ne vois pas qu'on recherche les causes pour en empêcher les effets, mais dans le but, simplement, de jeter les uns sur les autres la responsabilité des fautes passées.

Je ne trouve pas trace de cette volonté ferme et calme qui a permis à la Prusse de se relever de ses désastres de 1806. Nous devenons gouailleurs, un mot ou une plaisanterie semble devoir nous venger de nos désastres.

Vous avez sans doute lu le discours du général Trochu ! Je ne puis que déplorer qu'on ne voie en lui qu'un imbécile, tandis qu'*il est un malhonnête homme !* J'ai foi pourtant que la vérité se fera jour. C'est la seule chose qui ranime mon courage.

. . . .

Mon pauvre fils va bien ; mais il n'a qu'une idée, qu'un désir, servir son pays. Pendant la guerre il voulait absolument se teindre les cheveux en rouge, pour aller dans les mobiles. Il a le cœur bien français, je vous assure.

Le 8 janvier 1873, l'impératrice écrit (Napoléon III mourait le lendemain) :

Vous dire tout ce qu'il — l'empereur — a souffert est *impossible*. Il a, je crois, résumé la plus grande part de douleurs morales et physiques qu'il est donné à un homme de supporter. Enfin, on a constaté, après examen, la présence d'une pierre grosse comme un marron. Sir H. Thompson a fait déjà deux opérations, le bulletin d'aujourd'hui est : « Les phénomènes locaux sont toujours sérieux ; les forces générales sont bonnes ». Nous avons donc de l'espoir qui peut se baser raison-

nablement sur ces symptômes rassurants. Mais, malgré tout, mon inquiétude est souvent extrême. Je passe en un instant de la tranquillité la plus *complète* à la plus complète *désespérance*. Mon pauvre garçon est, grâce à Dieu, à Woolwich, ce qui nous permet de le rassurer complètement, plus que nous ne le sommes nous-mêmes.

Après la constatation de la grosseur de la pierre, Sir Henry et Sir G. Gull ont tous deux dit qu'ils ne comprenaient pas que mon che Empereur ait pu rester cinq heures à cheval à Sedan...

Est-ce qu'il ne s'élèvera pas enfin un cri de justice, dans cette France qu'il a tant aimée et qu'il aime tant encore, pour faire taire ces affreuses calomnies qui l'ont fait tant souffrir ?

Les peuples, comme les individus, peuvent se laisser surprendre un instant lorsque les événements se précipitent, mais malheur à ceux pour qui l'heure de la justice ne luit jamais !

Quelquefois, en voyant certains enfants arracher les ailes aux papillons, et tourmenter les pauvres bêtes qui ne peuvent donner des signes de douleur, j'ai fait le rapprochement ! Et j'ai pensé aussi que les peuples quelquefois arrachent le cœur et le froissent, sans voir le mal qu'ils font, à travers l'éternel sourire qu'on a sur les lèvres.

Un mois après — 9 février 1873 — elle mande à Mme Cornu :

Mon pauvre cher fils a été bien rudement frappé, car il adorait son père ; depuis des mois, par cette prescience du cœur qui ne trompe pas, il passait des heures entières à causer avec l'Empereur au lieu de jouer avec ses compagnons, au point que je leur disais à tous deux : « Qu'avez-vous tant à vous dire ? »

Mon pauvre cher Empereur est mort sans agonie, il m'a souri et donné un dernier baiser, et puis tout était fini...

Son fils n'a pu arriver à temps... Mais je ne veux plus vous faire mal en vous parlant de mes douleurs. Nous, du moins, nous avons la triste consolation de voir une justice tardive, mais sûre, effacer ce que la haine avait voulu accoupler à son grand nom, et dans cet hommage si vrai, si simple qu'on lui a rendu, son fils puisera la force que donne l'idée d'un devoir accompli. C'est à lui à présent de porter dignement le poids d'un grand nom que la bonne ou mauvaise fortune ne peut amoindrir.

M. Georges Claretie ajoute à cette correspondance une page du « journal intime » où son père relate une entrevue que lui accorda, le 12 juin 1908, l'impératrice, à l'hôtel Continental. Tout le morceau est impressionnant. Voici la partie qui a trait au prince impérial :

Elle, qui, m'a-t-on dit, ne parle jamais de la mort de son fils, m'en a parlé et avec quelle éloquence !

— Le pauvre enfant !

Ses yeux se remplissaient de larmes, puis amèrement :

— C'est la *petite balle* qui l'a tué !

La petite balle ? Je ne comprenais pas. Elle me rappela alors la dépêche de Sarrebrück :

— Quand il est parti, il avait quatorze ans, et j'avais peur pour lui. J'avais peur, d'abord comme toutes les mères, qu'il ne fût blessé, tué... J'avais peur qu'il ne fût pas maître de lui. A quatorze ans, on est un enfant ! Est-on maître de soi ? De son cheval ? D'un mouvement involontaire ? Il était tout fier de s'être bien comporté... et la dépêche était là sur ma table. Ollivier dit : « Oh ! mais c'est superbe ! » Et il la fit imprimer. Elle n'était pas faite pour l'impression, elle était faite pour moi seule. Et toujours la petite balle, le souvenir de la petite balle le suivit... Il souffrait des plaisanteries, des caricatures... Et puis il n'était peut-être pas fâché de montrer aux Français qu'il savait monter à cheval !

Lorsqu'il voulut partir, on m'a dit que j'aurais dû l'en empêcher... Comment l'en empêcher ? « On ne dira pas que je cause la moindre complication diplomatique, me disait-il ; je vais en Afrique, combattre les Sauvages ! » Le recommander à la Reine ? Demander qu'on ne le laissât pas aller trop loin ? Il ne me l'aurait pas pardonné ! Il souffrait il souffrait tant de voir la déchéance de sa Maison !

Elle pleurait.

— Ah ! peut-être cela a-t-il mieux valu ! Il aurait trop souffert... N'être rien ! Ne pouvoir rien, et n'être rien hors de son pays ! Dieu a peut-être bien fait ! Il aimait tant son pays ! Et pendant la guerre, à Chislehurst, nous en avions passé des soirées à interroger, à suivre sur la carte, à chercher ces noms inconnus de batailles ! »

Puis, ses souvenirs lui revenant, le triste plaisir de reparler du passé, même tragique, la poussant, elle me conte son voyage en Afrique, lorsque, en compagnie de M. de Bassano, elle voulut revoir la place où était tombé son fils.

— J'interrogeais, et j'étais si sûre de lui, que j'interrogeais tous ces Anglais, des étrangers, certaine qu'ils n'auraient à me révéler aucune défaillance de sa part ! Le pauvre enfant ! Il avait reçu dix-huit blessures et toutes à la poitrine. Par devant ! Seul ! Héroïque en étant seul, lorsqu'il n'y a ni compagnons, ni galerie pour vous voir ! Et une preuve de l'effet qu'il produisit sur les sauvages : il avait au cou une sorte de collier de médailles qu'on lui avait données, que je lui avais données, quand il était tout petit... Il avait été si choyé ! Eh bien, les Zoulous, qui ont, eux aussi, des colliers de talismans, ne touchèrent pas à ces médailles, ayant eu peur de lui. Ils disaient, effrayés : « Si on les lui prenait, *il reviendrait !* »

... Pietri me dit qu'un jour, montrant au roi d'Espagne la casaque du prince Impérial (en peau de renne, achetée en Danemark), le petit roi, voyant ces dix-huit coups de sagaie, s'écria :

— S'il n'était pas mort, le sort de l'Europe eût été changé !

Memento. — *La Nouvelle Revue Française* (1er septembre) : un recueil de « Haï-Kaïs » de MM. P. L. Couchaud, Julien Vocance, G. Sabirou, P.-A. Birot, J.-R. Bloch, etc., qui forme un ensemble très curieux où l'influence prédominante semble bien celle de Jules Renard. — « Toutes choses égales d'ailleurs », roman de M. Louis Aragon. —— Un poème coloré, très neuf, de M. Henry de Montherlant : « Critérium des novices amateurs ». — La fin de l' « Antoine et Cléopâtre », traduit par M. A. Gide.

Le Crapouillot (1er septembre) : « Sur la mer »,par M. A. Obey.— « La mer sans les baigneurs »,par M. Marcel Astruc. —M. Paul Colin : « Littérature cinématographique allemande ».

Le Flambeau (25 août). — M. Jules Leclercq : « L'étoile du Sud ». — M. G. Meyer : « La Gravifique devant l'absolu ».

Le bon sens « dans les Arts, les Lettres et au Théâtre » est un cahier mensuel rédigé par M. J.-F.-Louis Merlet (99, boulevard Raspail). Le numéro 1 daté de juin nous parvient seulement aujourd'hui.

La Nouvelle Revue (1er septembre) : M. Serge Martin : « Guizot, promoteur de l'Alliance anglaise ». — M. Stéphane Pol : « L'art et la moralité publique ».

La Minerve Française (1er septembre) : M. A. Thérive : « P. Mérimée, dilettante ». — Poèmes de MM. P. Jalabert et F. Mysor. — « Une nouvelle édition d'*Adolphe* »,par M. E. Henriot.

Essais critiques (1er septembre), œuvre d'un seul rédacteur : M. Azaïs : « Pologne et Russie ». « Une opinion italienne sur nos poètes ».

Le Scarabée (août-septembre) : M. G. d'Aulan : « R. de Gourmont, poète ».

Le Monde Nouveau (août) : « La guerre et les destinées de l'art », par M. J. de Gaultier. — M. P. Lombard : « L'œuvre de Saint-Georges de Bouhélier », et sept complaintes de ce poète.— « La Symphonie héroïque », poèmes de M. Henri-Jacques.

La Revue Universelle (1er septembre) : second article de M. Maurice Barrès : « La réorganisation intellectuelle de la France ». — « La Sphère et la Croix », roman de M. G.-K. Chersteton.

L'Action Nationale (25 août) : pages inédites de Proudhon : « La nation, produit de la spontanéité sociale ».— Conclusion d'une enquête sur « L'armée après la guerre »,par M. le lieutenant-colonel E. Mayer. — M. H. Hauser : « Choses de Corse ».

La Grande Revue (août) : M. Louis Chaufferin : « Les Amours de

Georges Eliot ». — M. A. Laporte : « Une cellule de la grande souffrance humaine ».

La Revue hebdomadaire (4 septembre) : M. Emile Ripert : « Ovide ». — M. O. Strohl : « Réflexions sur les jeux olympiques d'Anvers ».

Revue des Deux Mondes (1er septembre) : « Le maréchal Joffre », par par M. G. Hanotaux et M. le lieutenant-colonel Fabry. — M. A. Lebon : « Cinquante ans de politique extérieure ». — La chronique politique de M. R. Poincaré.

Les Feuilles libres (août) : « Le Rythme ou comment du Pair l'Impair a tiré », par M. G. Polti. — « Strophes sur le temps inexorable », par M. Roger Gaillard.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'avenir de la Culture française et la crise du Livre (L'Action Française, 13 septembre). — *Beyle écrivait-il bien ?* (L'Eclair, 13 septembre).

Avec une grande précision et une exacte documentation M. Georges Valois étudie dans **l'Action Française** l'avenir de la culture française et la crise du Livre. Répondant à ceux qui protestent contre le prix des livres, il se propose, dans cet article, de rectifier des informations inexactes et d'établir que :

1° Contrairement à ce qui a été trop souvent publié un peu partout, le prix des livres français est peu élevé ;

2° Les livres français sont, à l'étranger, meilleur marché que la plupart des livres de tous autres pays ;

3° Les hauts prix du livre français à l'étranger ne sont pas la conséquence des prix pratiqués par les éditeurs français ; ils ne viennent que de l'exploitation abusive du change, pratiquée par les libraires étrangers ;

4° Les difficultés générales du livre français viennent beaucoup plus de l'*instabilité monétaire* que de toute autre cause ;

5° La situation du livre français dans le monde est meilleure qu'avant la guerre ; les possibilités offertes aujourd'hui au livre dépassent tout ce que l'imagination des plus hardis éditeurs de 1914 osait concevoir ;

6° L'exploitation de cette situation et de ces possibilités est commencée par une corporation en pleine activité. Si elle n'est pas faite plus largement, à fond, cela ne vient ni de l'inertie, ni du manque de patriotisme des éditeurs ; cela vient uniquement, *uniquement*, répétons-le, de la survie, chez quelques éditeurs, et aussi chez un certain nombre d'auteurs, des idées mortes du XIXe siècle, individualisme libéral ou

esprit socialiste, qui rendent encore très difficile l'action commune des éditeurs, ou des auteurs, ou des uns et des autres, et les empêchent de s'engager d'un même mouvement dans la direction où ils trouveraient les solutions à des problèmes qui ne sont nullement insolubles.

Le prix du livre français est bas. Après avoir rappelé cette vérité que le sort du livre intéresse tous les citoyens d'une nation, car « la vie nationale, morale et matérielle, est liée à la culture intellectuelle dont le livre est le véhicule matériel », M. Georges Valois écrit : « Mais alors que le livre est un objet de première nécessité pour les nations, il apparaît comme un objet de luxe pour les individus. » C'est cette contradiction qui explique la timidité des majorations que les éditeurs ont appliquées au livre.

Comparons l'élévation du prix du livre de littérature courant aux autres élévations de prix :

Le volume de l'ancien type du *trois cinquante* est vendu aujourd'hui, en moyenne, 5 fr. 75, s'il est de fabrication ancienne, et 6 fr. 50 s'il est de fabrication récente.

Sur les prix de 1914, cela fait une augmentation de 70 à 85 pour cent.

Si l'on considère l'ensemble de la production, on arrive à constater une majoration de 150 pour cent environ, majoration sensiblement inférieure aux majorations de tous autres produits qui vont de 250 à 1.000 pour cent.

La gloire est donc « le principal gain » des éditeurs,... des auteurs et de tous ceux qui vivent du livre : « Les fabricants de papier ne paraissent pas devoir être compris parmi ceux qui sont frappés. »

Les livres français coûtent moins cher que la plupart des livres étrangers. On peut s'en rendre compte si l'on calcule que, au cours du change moyen depuis un an :

Un livre du type 3 fr. 50, marqué 5 fr., 6 fr. 50, ou 7 francs, revient en Suisse, en Espagne, en Angleterre et en Amérique, de *2 fr. à 2 fr. 50*, c'est-à-dire 30 pour cent de moins qu'avant la guerre.

A ces prix, aucun livre étranger ne pourrait faire concurrence au livre français. Mais un fait que nous citerons tout à l'heure modifie singulièrement les conditions de vente. Avant de l'expliquer, comparons nos prix à ceux de l'édition étrangère.

En Espagne, le livre espagnol de 300 pages, fabrication nouvelle, est vendu 5 à 6 pesetas, soit 10 à 12 francs de notre monnaie actuelle. Nos

prix à nous vont de 5 fr. 75 à 7 francs, selon la qualité du papier, de l'impression et l'importance du tirage.

Le volume du même type, édité en Allemagne, et vendu en Suisse, revient à 5 ou 6 francs suisses, soit 12 à 14 francs de notre monnaie (sauf les collections Ullstein et quelques autres).

Le livre suisse vaut 4 à 5 francs, soit de 8 fr. 50 à 11 francs de notre monnaie.

Le livre anglais échappe à la comparaison, du fait qu'il est presque toujours relié toile. On peut estimer toutefois que le volume vendu actuellement 5 shellings, soit 13 francs, serait vendu chez nous 10 francs.

Nos livres, surtout nos ouvrages de littérature générale, sont donc meilleur marché que les livres des principaux pays producteurs et exportateurs.

Comment a-t-on pu croire le contraire, et fournir des apparences de preuve contre ce que nous indiquons ?

On a cité que des ouvrages allemands étaient vendus à des prix très inférieurs aux nôtres (grammaires, morceaux choisis, livres scientifiques). Ces faits doivent être interprétés.

Et M. Valois nous explique que les Allemands, après la guerre, ont été victimes comme nous, dans une proportion plus forte, de la baisse de leur monnaie. Ils ont d'abord vendu à l'exportation aux prix intérieurs, il en est résulté qu'un grand nombre de volumes sont sortis d'Allemagne à des prix très bas.

Mais les Allemands, continue M. Valois, ont augmenté leurs prix pour les ventes à l'étranger. Cependant les livres qu'ils avaient vendus à perte continuent de circuler dans le monde.

L'exportation allemande étant devenue à peu près nulle pendant la guerre, les Allemands disposaient, après l'armistice, de stocks importants d'ouvrages fabriqués avant ou pendant la guerre. Ces ouvrages, les Allemands les ont sacrifiés et soldés à l'étranger. Quelques éditeurs français ont d'ailleurs employé le même procédé pour écouler de vieux stocks invendables.

Mais, pour ses nouvelles éditions, l'Allemagne atteint des prix qui dépassent les nôtres et l'edition allemande subit une crise beaucoup plus forte que celle que nous traversons :

Les journaux allemands l'avouent aujourd'hui ; le *Bœrsenblatt* (journal de la librairie allemande) signalait, le 20 juillet dernier, que l'acheteur étranger du livre scientifique allemand doit payer le double de ce qu'il doit débourser pour un livre français correspondant, ce qui durera tant que subsisteront l'état actuel du change et la façon de calculer les prix des livres allemands.

La librairie française se trouve donc dans d'excellentes conditions pour travailler sur le marché mondial, ce que savent bien les Allemands, qui reconnaissent que « le commerce d'exportation du livre français, bien conduit, est prospère », tandis que le commerce d'exportation du livre allemand est presque mort (Bruno Conrad, *Journal des Editeurs allemands*, 1er août 1920). C'est exact. Les éditeurs français paient trop cher, actuellement, la prospérité de leur exportation, car ils n'en sont pas les bénéficiaires.

Le bénéficiaire de la vente du livre français à l'étranger, c'est le libraire-détaillant étranger et ceux des commissionnaires français qui ont créé à l'étranger des maisons de vente. Ce bénéfice est tiré d'une majoration de prix tout à fait abusive :

Mais, au lieu de tirer bénéfice du livre français par une grosse vente qui entraînerait son bas prix, le vendeur étranger en bénéficie par une majoration de prix tout à fait abusive, dont le mécanisme échappe presque toujours à l'acheteur.

En Suisse, jusqu'à l'hiver dernier, les librairies suisses, considérant que, en 1914, un franc suisse et un franc français étaient de valeur égale, vendaient nos livres en comptant nos francs de 1919 pour un franc suisse. Ils vendaient donc dix francs ce qui leur revenait à 4 francs environ, frais de port largement comptés.

En Espagne, un livre français marqué 5 francs est vendu 5 piécettes, soit, au cours actuel, 11 francs, ce qu'ils nous paient 4.

En Angleterre, la transformation du prix marqué de 5 francs en 5 shellings est fréquente.

Aux Etats-Unis, un livre de 5 francs est vendu 90 cents, 1 dollar et même 1 dollar 10.

Dans l'Amérique du Sud, les prix sont d'une fantaisie encore plus grande.

C'est ce que les étrangers appellent : bénéficier du change. Mais il ne s'agit que d'un bénéfice illégitime, réalisé sur un public qui continuait de croire à l'égalité = franc = peseta = vingt cents, etc. Les acheteurs étrangers, qui ont enfin compris la combinaison, sont nombreux à acheter directement en France. Leur mouvement a déterminé des libraires suisses à faire une réduction de 30 pour cent sur le livre français vendu au prix marqué en francs suisses (un livre à 5 francs est ainsi vendu 3 fr. 50 en argent suisse, soit environ 7 fr. 50 de notre monnaie actuelle).

Ces pratiques de l'étranger ont empêché le livre français de gagner tout le terrain qu'il aurait dû gagner à cause de son bas prix. Il était possible de les limiter. La fiction monétaire dans laquelle nous vivons a empêché les éditeurs d'agir efficacement.

—

Les difficultés de l'édition dépendent de l'instabilité monétaire et de ce que les fournitures que l'édition française fait à l'étranger sont débitées en francs, et non en dollars, en livres, etc. En un an, l'exportation du livre français a fait perdre aux éditeurs des sommes énormes.

Et M. Georges Valois conclut cet article, que j'ai tenté de résumer, par ces lignes qui sont un appel à l'union et à l'action commune de tous ceux qui vivent du Livre, éditeurs, auteurs, etc.

Si l'instabilité monétaire dure longtemps encore, l'essor magnifique auquel se prépare le livre français serait singulièrement compromis. Notre culture, notre propagande continueraient d'être mises en péril par une comptabilité et des modes de vente inapplicables dans un temps où l'unité monétaire change chaque jour de valeur. Mais que nous ayons à nous garder contre ces risques, ou que nous ayons à exploiter à fond le champ qui est ouvert au Livre français, nous ne ferons rien, ou nous perdrons un temps précieux si nous n'organisons pas d'abord l'action commune de tous ceux qui vivent du Livre.

§

Dans sa chronique littéraire de l'**Eclair**, M. Léon Treich, à propos d'une réponse d'Anatole France à cette question : Beyle écrivait-il bien ? soulève une grave question, la question du style. Anatole France écrit :

Personne au temps de Beyle n'écrivait bien, la langue française était tout à fait perdue et tout auteur du commencement du XIXe siècle, Chateaubriand aussi bien que Marchangy, écrivait mal, à l'exception du seul Paul-Louis Courier qui, s'avisant que la langue française avait péri, se fabriqua, pour son usage, un idiome avec des morceaux d'Amyot et de La Fontaine.

Puis, M. Léon Treich résume ainsi la page d'Anatole France :

Beyle écrivait-il bien ? Si on ne le compare qu'à ses contemporains, même aux meilleurs, il écrit très bien, l'emportant sur les plus habiles et sur les plus doués, sur Chateaubriand par exemple, par la simplicité du discours et la probité du langage. Mais si nous cherchons le langage français dans un chapitre du *Pantagruel*, ou des *Essais de* Montaigne, ou dans une page de ce vieil Amyot, dont Racine désespérait d'imiter la grâce, si nous prenons comme exemple du bon style la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Cannaye*, le *Roman comique*, les *Lettres* de Racine *sur les Imaginaires*, les *Caractères* de la Bruyère, les *Souvenirs* de Mme du Caylus, les *Lettres persanes*, l'*Essai sur les mœurs*, les *Contes de Voltaire*, les *Rêveries*

du promeneur solitaire ou la *Lettre sur les Aveugles*, non, Beyle n'écrit pas bien, déclare Anatole France qui écrit bien.

Faisons timidement quelques réserves...

Ces réserves, que M. Treich ne dit pas, c'est M. Charles Moulié qui les exprime, en parlant de ces livres qui sont « l'œuvre de poètes dont le langage nous semble contraint ».

Abel Hermant a toujours l'air de composer la lettre classique de Boileau à Racine, et Anatole France, qui nous confond tous en admiration, nous pipe avec des procédés vieillots dont l'habileté cache mal l'artifice. Ces deux auteurs passent pour de bons auteurs. Mais ils ne parlent pas la langue de notre temps. Quand on lit leurs ouvrages, on craint que M. André Thérive n'ait raison de se demander si le français n'est pas une langue morte.

M. André Thérive a trouvé le mot. Ecrire bien, selon le jugement des professeurs, c'est écrire en une langue morte, aussi définitivement fixée que le latin. Beyle écrivit en une langue vivante, expression de sa sensibilité et de son époque : il écrivait mal, mais il fut un grand écrivain.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Le Sauteriot*, drame lyrique de MM. Henri-Pierre Roché et Martial Perrier, musique de M. Sylvio Lazzari ; *Lorenzaccio*, drame lyrique d'après Alfred de Musset, musique de M. Ernest Moret. — Opéra National : *La Légende de Saint-Christophe*, paroles et musique de M. Vincent d'Indy.

Nos théâtres lyriques ont continué à égrener les déceptions. Cela devient décourageant, et d'autant plus que la sincérité des auteurs apparaît manifeste. On ne sait vraiment que dire du **Sauteriot** de M. Sylvio Lazzari. On s'étonne que le compositeur de *la Lépreuse* se soit accommodé d'un livret aussi faible, où la banalité le dispute à la maladresse. La musique qu'il y adapta est évidemment honorable, mais combien superflue en cette année 1920 ! Quelques réminiscences quasi-textuelles de Wagner attestaient que, même il y a quarante ans, son intérêt fût demeuré imperceptible. M. Ernest Moret eut, lui, l'heureuse idée de s'affranchir des librettistes en découpant, et assez habilement, son texte dans le **Lorenzaccio** de Musset. Il en résulte une partition qui offre une particularité assez bizarre. Soutenue par l'inspiration du poète, la déclamation, quoique un peu mélodramatique, mais pertinemment en l'espèce, est d'une justesse d'ex-

pression remarquable, tandis que la musique en soi s'avère à bien peu près inexistante, ne semble consister qu'en une sorte d'improvisation prolixe d'un lauréat d'harmonie conservatoriale saturé et féru des ficelles clémentes qui font la joie des professeurs blanchis sous le harnais. On se sent tout déconcerté qu'un drame aussi shakespearien, pour le moins d'intentions, ait suggéré une musique aussi obstinément fade ou de pathos édulcoré, farcie de lieux communs romanceux assaisonnés de poncifs tarabiscotés auprès de quoi le pire de M. Massenet lui-même acquérerait un air de robustesse et de franchise. Au théâtre, cela se dévide flou, monotone, et disparaît indifférent sous les paroles qui seules importent ; à la lecture, on ne peut aller jusqu'au bout. L'auteur doit une belle chandelle à Musset et à M. Vanni Marcoux qui fut parfait ainsi qu'il a coutume. La troupe de notre Opéra-Comique se distingua d'ailleurs tout entière et fort joliment dans la circonstance.

Ce fut un bien plus gros morceau et certes incomparablement indigeste que nous fit avaler notre Opéra avec **la Légende de Saint-Christophe**. Les deux ouvrages précédents évoquaient assez bien le plat du jour quelconque d'un feuilleton de quotidien ou de journal de modes. *Saint-Christophe* apporta la galette de plomb d'un moniteur de sacristie. On sait que M. Vincent d'Indy dédaigna de tout temps le concours des librettistes professionnels. Il opère lui-même et, sans conteste, avec une virtuosité dans le genre qui ne fut onques dépassée. Ceux du métier ne reculent mie devant cocasseries et balourdises. La niaiserie parfois pyramidale constitue leur pain quotidien. Mais du moins ne nourrissent-ils d'ordinaire que peu d'aspirations à la transcendance du sublime ou de la profondeur. C'est en ces régions empyrées que la Muse de M. d'Indy installa ses pénates et se complaît à cogiter sur de hautes matières idoines à l'édification d'une humanité misérable, proie du mensonge et du péché. Car M. d'Indy est penseur et, conséquemment, moraliste. Ainsi qu'il l'enseigna dans *l'Etranger*, « Servir » est la mission du véritable artiste et sa devise. Il paraît donc tout naturel qu'à l'instar de Wagner, son glorieux modèle, il ait tenu à « faire servir son art à l'éducation morale » de son prochain. Dans *Fervaal*, à la vérité, ses desseins se divulguaient plutôt confus, obscurs jusqu'à friser une impénétrabilité divine, et il n'est pas trop téméraire de sup-

poser qu'Œdipe en eût donné sa langue au Sphinx. L'influence de *l'Anneau* est, au surplus, flagrante en cet insondable conflit de théogonies nébuleuses. Mais, avec *l'Etranger*, l'apôtre avait trouvé sa voie. On n'en put guère douter en le voyant bafouer, en la personne d'un gabelou bellâtre, les plus sûrs fondements de notre société capitaliste : l'obéissance honteuse aux lois iniques, la discipline d'un militarisme imbécile, l'odieuse et sotte superstition de « la consigne » et la fidélité criminelle à une fonction acceptée quoique infâme. Il y avait bien aussi là une émeraude énigmatique dont on parvenait mal à pénétrer la signifiance, mais enfin le reste était clair ou suffisamment transparent. *La Légende de Saint-Christophe* ne dément nullement les promesses de cet incendiaire *Etranger*. Elle en déduit, au contraire, des conclusions d'une logique implacable qu'on ne peut manquer d'admirer dès qu'on en admet le principe. La psychologie de M. Vincent d'Indy est complexe, d'où la complexité de sa pensée. Il est croyant, et il semble que ses ancestralités cévenoles aient imprégné son catholicisme ultramontain de l'intransigeance têtue de ces moyenâgeux Vaudois qu'on appelait « Cathares », à cause de la pureté de mœurs et de doctrine dont ils poursuivaient l'absolu. Mais nul croyant ne saurait être moraliste sans devenir dialecticien, et notre vieux Descartes eût assurément contemplé d'une curiosité ébahie la table rase à laquelle aboutit, quoique à posteriori, la dialectique du directeur de la *Schola* (avec un *h*). Le souvenir de Wagner brochant tyranniquement sur le tout, on n'est point surpris qu'au soir de sa carrière le compositeur ait rêvé de réaliser un pendant à *Parsifal*. Son « catharisme » austère lui dicta toutefois certains amendements. Il y a quelque résidu de personnalité humaine dans les figures de Kundry, de Klingsor, d'Amfortas, de Parsifal lui-même. Plus brute et non moins borné que ce dernier, l'Auférus de M. d'Indy n'est entouré que d'abstraits simulacres, symboliques sosies des « Miroirs » de notre scolastique médiévale. Au lieu de *Luxuria*, *Pecunia* ou *Justicia* c'est « la Reine de Volupté », « le Roi de l'Or », « le Grand Juge », agrémentés d'un « Prince du Mal » que M. d'Indy gratifie du prénom de « Sathanaël ». Cet Auférus, qui s'imagine probablement être un « artiste », a juré de « servir le Roi le plus puissant ». Et, comme il s'en informe, « le Chœur des Anciens » lui répond : « Rien n'est plus puissant que l'amour. » Il s'en va donc « servir » la Reine de Volupté, « qui en fait son amant ».

Mais le Roi de l'Or arrive à l'improviste, soudoie ses serviteurs, « achète » son palais, ses danseuses, ses courtisans et courtisanes, et emmène en esclavage la souveraine aphrodisiaque soudain plongée en une inopinée terreur et le plus affreux désespoir. L'innocent Aufèrus a trop peu d'expérience pour broncher un instant à un si rare dénouement et, convaincu que le Roi de l'Or est plus puissant que sa maîtresse, il abandonne celle-ci pour « servir » celui-là. Mais, encore qu'on ne les sût pas en aussi mauvais termes, son nouveau Seigneur, à son tour, tremble devant le Prince du Mal qu'Aufèrus suit décidément dans « son royaume ». Là, il découvre un tas de choses singulières. Tous les sujets du Potentat du Mal et de « la Haine » défilent à ses pieds en cortèges consécutifs. Voici d'abord *les Faux Penseurs*, « précédés d'un étendard noir sur lequel on lit : *Invidia* », et qui chantent : « A bas les fanatismes ! A bas les prêtres ! A bas toute religion ! » Puis surviennent *les Faux Savants* qui portent « un étendard jaune avec le mot : *Superbia* », et qui proclament : « Nous possédons la Vérité, car notre Science est infaillible. Rions de la croyance en un Dieu créateur.., Sinus, cosinus ! Volt, ampère, hyposulfite, hydracide, bichlorate ! Radium ! » Alors résonne « une Voix » : « Peuples, écoutez : la patrie n'est plus qu'un vain mot ! La Guerre est abolie ! » Et aussitôt s'avance un autre groupe simplement qualifié de « foule nombreuse et hurlante; étendard rouge avec : *Ira* ». Et ceux-ci crient : « Guerre ! Guerre ! Guerre à nos supérieurs ! Guerre à nos maîtres ! Haine aux puissants ! Haine aux rois ! Haine aux prêtres ! Guerre ! Détruisons tout ! » *Les Arrivistes Orgueilleux* qui leur succèdent jouissent d'un « étendard mauve avec l'inscription : *Mollitia* », et avertissent : « Malheur à ceux qui nous barrent la route, et foin de tout ce qui n'est pas Nous ! » Enfin ce sont *les Faux Artistes*, dont la bannière grise étale « le mot : *Pigritia* », et qui sussurent : « Fauteurs d'un art ténu et rare, nous faisons la mode et nous la suivons. Que tout soit abaissé à notre taille ! Haine à l'enthousiasme ! Haine à l'art idéal ! Plus de règles, plus d'études, faisons petit, petit, faisons original ! » Et là-dessus rugit un chœur forcené derechef : « Haine ! Haine au Christ ! Haine à la Charité ! Que les partisans de l'Amour meurent en croix comme le Christ leur maître ! En croix ! En croix ! » Mais à ce moment s'élève tout à coup « *une Voix d'enfant* » qui profère : « O Sainte Croix,

notre espérance... », tandis qu'à ces accents ingénus les vociférations s'étouffent et qu'une immense cathédrale, surgissant au travers du brouillard, projette l'ombre d'une croix devant Sathanaël épouvanté ; de sorte qu'Auférus n'a pas de peine à s'apercevoir que « le Roi du Ciel » est encore plus puissant que le Prince du Mal, et le voilà parti à la recherche de ce monarque. Mais en dépit de ses investigations, il ne réussit point à le trouver, jusqu'à ce que, au cours de ses voyages, il rencontre « l'Ermite » qui, sans aucune difficulté, l'éclaire : « Dieu est partout, mais on ne peut le voir. » Sur quoi Auférus, un peu interloqué : « Vieillard, tu te railles de moi. Si je ne puis voir Dieu, comment saurai-je, même s'il existe? Comment pourrai-je croire ?... » Et l'Ermite condescendant : « Jeune ignorant, la vraie Science est de croire sans voir... »

C'est ainsi que le philosophe impitoyable démontre le néant de tout, sans oublier la raison raisonnante infatuée ; fait voir, à la « voix d'un enfant », s'écrouler, tels des capucins de cartes avec Sathanaël, la volupté et la finance, la trigonométrie, ses « cosinus » et ses « sinus » ineptes, la physique, son « ampère » et son « volt » saugrenus, la chimie et son « hydracide », la pharmacie avec son « bichlorate » vraisemblablement de potasse, et, par un mécréant « hyposulfite », jusques à la photographie de quoi les praticiens pourtant apprécieront la grâce d'être damnés avec le Curie du « radium ». Rien n'échappe à cette hécatombe, où gisent en bouillie inane, la pensée libre, donc sophistique, le pacifisme bêlant, le dément bellicisme, la séditieuse populace, les arrivistes, pointillistes, cubistes, modistes, petitistes. On aurait tort, malgré les apparences, de soupçonner que l'incorruptible censeur garde quelque respect pour « les rois » honnis plus haut par « une foule hurlante », car plus loin Auférus, passeur au bord de l'eau avant que de devenir Christophore, envoie froidement promener un « Empereur » très authentique. Et l'opprobre de la magistrature n'est pas moins dénoncé par l'âpre moraliste que mortifiée la vanité des honnêtes femmes, car, au dernier tableau « le Grand Juge » n'est autre que le Roi de l'Or du début, et c'est la Reine d'impureté vicieuse qui, convertie, incarne Nicéa, la sainte néophyte célébrant le martyre de Christophore. On ne saurait mieux mesurer les notables progrès du bolchevisme en France, et dans des classes où on s'y attendait le moins, qu'à l'ovation dont, pendant

un entr'acte de la répétition générale, les spectateurs des fauteuils et du balcon saluèrent l'auteur de *Saint-Christophe* modestement assis au premier rang d'une première loge de face. Si M. Vincent d'Indy fût né dans un milieu social autre que celui auquel il appartient, il serait peut-être en prison pour complot ou action directe, et, quoique seulement théoricien, on doit louer grandement son courage de n'avoir rien voulu dissimuler de convictions aujourd'hui dangereuses à professer ouvertement. On ne peut celer toutefois que, durant le couplet ci-dessus des *Faux Artistes*, le musicien s'évertua de singer quelques mélismes harmoniques et certains glissandos assez palpablement caractéristiques de l'art de Claude Debussy et de M. Maurice Ravel L'intention est niable, assurément; car c'est ici le coup de la lettre anonyme à rebours, c'est-à-dire avec signature au bas des diffamations insinuées, mais sans formelle adresse. De telles sournoiseries sont regrettablement dans les habitudes de M. Vincent d'Indy. Mais nul n'est parfait en ce monde et un dévot lui-même, voire anarchiste, n'est pas forcé de pratiquer tous les courages. Le plus intrépide peut-être est celui qu'eut l'auteur de signer de son nom le texte par quoi s'exprime une mentalité de catéchisme de persévérance inéluctablement assurée des joies que définit la première Béatitude. Le chrétien ici, certes, exagéra l'humilité du primarisme et la charité à l'égard d'un style de comice agricole. La musique de *Saint-Christophe* est profondément adéquate aux paroles et péripéties qu'elle illustre. S'il est réel que les ans qui s'éteignent en couronnant son front de neige ramènent l'homme à son berceau, on s'explique l'incohérence et la puérilité de cet art. L'émouvante lassitude de *Parsifal* devient chez l'épigone une sénilité balbutiante. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, il n'est pas une inspiration qui fût digne d'être notée. Et ces idées insignifiantes, encore qu'opiniâtrément grandiloquentes, quelquefois empruntées au répertoire liturgique et parmi le plus terne, ne fournissent prétexte qu'à des « rappels de motifs » insipides, musicalement dépourvus du plus infinitésimal intérêt. L'abus de la quinte augmentée et de la gamme par tons, usées dorénavant jusqu'à la corde, avorte à une harmonie fastidieusement clinquante. Un morcellement perpétuel, ponctué d'ambitieux silences, trahit une haleine essoufflée et l'incontinence des procédés d'école, de l'imitation machinale et du canon, marque l'irrémédiable

épuisement d'une verve pour si peu que ce soit spontanée. Le reste est fait d'une polyphonie amorphe constituée, non de mélodies entrecroisées, mais de lignes sonores impersonnelles engendrant un enchevêtrement rocailleux, arbitraire et, partant, oiseux. L'ensemble est morne, lamentable, et si nul que, malgré sa médiocrité, l'intermède symphonique de *la Queste de Dieu* en revêt presque les allures — combien inattendues ! — d'un chef-d'œuvre. L'audition, pénible, mortelle, eût été tout à fait insupportable sans l'inconscient comique des discours et l'imprévu de quelques épisodes ou traits de mise en scène. A la fin du tableau « voluptueux » mimé par ces dames choristes pâmées aux bras de leurs collègues de l'autre sexe, quand le Roi de l'Or entre et dit : « Eh ! on s'amuse ici ! » la salle s'ébroua de « mouvements divers ». Une aimable personne opina près de moi du tac au tac : « On voit bien qu'il n'était pas là. » Il advint aussi ce soir-là que ce même Roi de l'Or, dans le feu de l'action scénique, perdit le faux nez de carton ou de celluloïd qui corrigeait en lui un appendice inaquilin et dévoilait son culte avec son extraction soulignée de surcroît par « des cheveux crépus. » Les décors de M. Maurice Denis rivalisèrent heureusement avec les incidents variés pour secouer la torpeur des rates congelées. Leur laideur prétentieuse et leur puérilité quintessenciée parachevaient un tout homogène à souhait, avec les élucubrations dont ils formaient le cadre. Il faut croire que les banquiers que fréquente M. Denis logent leur coffre-fort dans la cage de leur escalier, car c'est là qu'il situa celui de Sa Majesté aurifère, et, lorsque, derrière les vitres d'une baie géante, Sathanaël parut sous l'aspect d'une tête de bouc articulée et colossale, se mit à renifler et à tirer la langue en faisant des grimaces, une unanime rigolade récompensa, reconnaissante, la gracieuse attention de l'artiste.

Tout ce spectacle était une tristesse. En présence de cet art exténué, enfantin et pédant, on ne pouvait s'empêcher de songer qu'après son génial *Cavalier à la Rose*, M. Richard Strauss vient de produire, avec *la Femme sans Ombre*, une œuvre extraordinaire à plus d'un titre, d'un souffle et d'une puissance purement musicale qu'on n'a point égalés depuis Wagner au théâtre. En tout cas, notre Opéra n'a pas de chance avec les nouveautés qu'il essaie. Il semble que, musicalement, on y erre et s'agite au petit bonheur des conseils ou au hasard des relations plutôt que

de s'y diriger d'après des visées artistiques un tant soit peu précises. On le vit dépenser sa peine et son argent pour remonter *Sylvia* bientôt à bien peu près disparue de l'affiche et, depuis l'admirable effort de *Castor et Pollux*, il paraît renier tout le passé de l'art sonore. Il laisse à son avisé concurrent de la Salle Favart le soin pieux de perpétuer les chefs-d'œuvre de Gluck et de Mozart, et dédaigne, en même temps que Weber, *Armide*, *Idoménée*, *Don Juan* et *la Flûte enchantée*, qui feraient si bien sur ses planches. Par la voix de son directeur, il demande à nos musiciens des œuvres courtes, capables de remplir une fin de soirée, et voici plus de deux années qu'ils ne joue plus jamais *Adélaïde*, tandis qu'il accueillit le mastodonte de *Saint-Christophe*. Son répertoire est d'une pauvreté qui devient presque scandaleuse. Avec *Hamlet*, *Patrie*, toutes les vieilleries, les rossignols choyés de feu Pedro Gailhard renaissent ahuris de l'aubaine. Enfin notre Opéra, pour comble et aux abois, a repris récemment *les Huguenots*. Sans doute, il ne faut pas trop faire grief à M. Jacques Rouché d'un aussi triste état de choses. On connaît ses ennuis, ses charges, sa subvention insuffisante et le mépris de nos parlementaires à 30.000 francs envers ce qui ne concerne que l'art. On sait qu'avec les sommes que l'Opéra depuis six ans lui coûte, M. Rouché eût pu bâtir et exploiter un théâtre lyrique indépendant et sûrement moins onéreux, continuant dignement son *Théâtre des Arts* d'antan. Et peut-être n'est-il point sans y penser parfois avec mélancolie. Il aurait un moyen de sortir d'embarras, d'empocher des recettes lui permettant en outre d'accepter, de nos musiciens français, des ouvrages plus longs qu'un acte économique,ce serait de rejouer les chefs-d'œuvre de Richard Wagner. Malheureusement notre Opéra si ladrement subventionné est soumis à l'autocratie d'un ministre, et j'avoue n'avoir pas été peu stupéfait en apprenant dernièrement que celui qui préside aux destinées de nos Beaux-Arts s'appelle M. Honnorat et est notre célèbre horloger national. A l'autorisation requise, M. Honnorat répondit « qu'il n'admettrait jamais que l'Opéra versât des droits d'auteur aux Allemands ». Car ce compétent fonctionnaire ignorait que, depuis le 1er janvier 1914, l'œuvre entier de Wagner est tombé dans le domaine public. Wagner, néanmoins, fera cette année sa rentrée sinon à, du moins dans l'Opéra. Les Concerts Pasdeloup, qui y ont élu domicile et ne sont

point subventionnés, n'ont besoin pour en jouer de la permission de personne, et ils ne s'en priveront pas. Et si M. Honnorat veut s'instruire, il n'aura qu'à troquer ses appointements ministériels contre les « droits d'auteur » touchés par la famille Wagner à la caisse des Concerts Pasdeloup, Colonne et Lamoureux.

MEMENTO. — A propos de *la Reine Pédauque*, j'avais naguère signalé l'exacte ressemblance d'un motif de cette partition avec un thème de *Feuersnot*. M. Charles Levadé m'écrivit alors une lettre où il déclarait n'avoir jamais ni lu ni entendu l'œuvre de M. Richard Strauss. Il s'agissait donc là, non pas d'une réminiscence, mais d'une rencontre fortuite et, à la vérité, assez curieuse. Je prie M. Levadé d'excuser le retard de cette rectification.

JEAN MARNOLD.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

A propos de Soleure.— Existe-t-il à proprement dire un art suisse ? Art public peut-être. Encore, ici, la qualification « suisse » est-elle impropre.

L'originalité architecturale de certaines villes, comme Berne, leur est trop particulière, personnelle même, pour qu'il en soit fait honneur à la Confédération tout entière. On pourrait presque en dire autant de Fribourg. Par contre, les autres cités qui gardent encore quelque originalité d'ensemble procèdent beaucoup plus de l'influence des nations proches voisines que d'un art de conception véritablement suisse. Il est donc permis de dire ici à peu près ce qu'Edouard Rod disait en contestant l'existence d'une littérature suisse et notamment d'une littérature romande ou suisse-française. Stein sur le Rhin et Schaffhouse sont bien trop rapprochées de la Souabe pour que leur art n'en procède pas très directement. Sion et Coire, pour ne pas parler des villes du Tessin, sont fortement influencées par le goût italien, comme Soleure par celui... de la France.

Ce n'est pas sans quelque hésitation que j'ai lâché ce dernier mot, et il a peut-être fallu, pour m'en donner l'audace, que j'aie recueilli récemment, dans le *Figaro*, l'écho que voici :

L'ART DE SOLEURE

Le commerce des antiquités a des raisons que la raison ne connaît pas. Et, par exemple, il est admirable que la Suisse regorge soudain de tant de merveilles des vieux âges. Il est non moins admirable que

beaucoup de ces antiquités ne présentent pas un caractère nettement helvétique, mais plutôt belge ou français. Un voyage en Allemagne ou en Autriche n'a pas réussi à leur faire perdre leur bonne mine.

Dans la langue des initiés, ces pièces singulières, que l'on offre avec précaution, sont estimées de « Soleure ». Il est merveilleux que Soleure ait produit tant de raretés. Elle devait être, cette charmante petite ville, peuplée d'artistes. Par malheur, parmi ces trésors de Soleure un de nos amis s'est vu offrir, l'autre jour, un manuscrit qui portait le cachet de la Bibliothèque de Louvain et relié aux armes de notre Pompadour.

Il ne serait pas mauvais qu'une mission française s'employât à résoudre un problème si scandaleux.

Ce n'est pas nous qui chercherons cette solution, quoique le problème soit fort tentant. Il n'exclut pourtant pas toute apparence de rapport entre Soleure et les jours d'éclat de Madame de Pompadour.

Le Masque de Fer ignorerait-il, ou bien oublierait-il que, depuis François Ier, signataire de l'*Alliance perpétuelle* entre la France et les Suisses, autrement dit depuis 1544 jusqu'à 1798, date d'expiration de cette Alliance, Soleure fut la résidence d'élection des ambassadeurs de France près les Cantons ?

Le motif de ce choix ! Eh bien, quoique depuis le règne de Charles VII les rois de France fussent en relations avec les Confédérés par l'intermédiaire d'ambassadeurs, ceux-ci n'avaient point de résidence fixe. Finalement, ayant désiré se constituer une cour de résidence stable, ils firent choix de Soleure comme de la cité qui offrait déjà alors le plus de souvenirs historiques, notamment parce que la reine Berthe de Bourgogne y avait fondé la congrégation des saints Ours et Victor, parce que des rois burgondes y avaient été couronnés et, peut-être, par-dessus tout, parce qu'à cette date de luttes religieuses Soleure était la ville catholique la plus voisine de la France.

Ce que la charmante petite cité devait subir de ce contact prolongé avec la cour de France, de nombreux écrivains nous l'ont décrit. Ce fait eut d'abord une grande influence sur le développement architectural de la ville. Si les monuments des époques burgonde et même romaine y furent mieux respectés qu'ailleurs, l'art gothique y fut en partie remplacé par les styles préférés alors en France. La cathédrale de Saint-Ours, le Palais du Gouvernement cantonal sont de pur style italien de la Renaissance. Son enceinte, conservée encore dans quelques-unes de ses parties, était

de forme romaine et très spacieuse pour une si petite cité. Elle fut adaptée au système de Vauban et un de ses bastions constitue aujourd'hui l'une des curiosités de l'antique ville celtique qui s'égale à Trèves pour l'ancienneté.

Dans sa brochure *Bilder aus der Ambassadoren Herrschaft in Solothurn*, M. J. Bloch nous dit qu'avec la présence des ambassadeurs commença pour Soleure une vie luxueuse qui empêchait son développement sérieux. Du reste, certains récits du chanoine Durrholtz (1729) parlent du « développement de luxe », de la « corruption » et même de la « bassesse » de son temps.

Quant à la richesse, nous irons en chercher un exemple jusqu'aux origines mêmes de la faveur de Soleure, dans le cas de ce menuisier zurichois Guillaume Frœlich, que ses succès à Cerisolles firent porter par le roi François au grade de colonel et dont l'historien Daguet a écrit ce qui suit :

Frœlich, aux bons avis duquel les généraux français devaient la victoire, fut fait chevalier sur le champ de bataille. Le roi voulut l'avoir auprès de lui et lui donna le commandement des Cent-Suisses de sa garde. Ce chef, dès lors, figure avec éclat pendant quarante années consécutives dans toutes les guerres des rois de France... Il passe pour avoir contribué beaucoup à la reprise de Calais (1558).

Frœlich mourut à Paris, au faubourg Saint-Germain, en 1662. Le roi et sa cour assistèrent à ses obsèques. Sa statue fut placée dans la Galerie de Versailles avec celles des héros français. Mais sa famille s'était établie à Soleure, où elle a fleuri depuis et où l'on parle encore de l'immense fortune de son chef.

D'ailleurs de ces antiques magnificences rejaillissaient aussi des éclats de vertu. Les générosités de la veuve Barbe de Roll de Soleure restent proverbiales dans l'histoire de la Suisse.

Voilà pour les apports ! Voici pour les produits. Soleure n'est-elle pas aussi la patrie de Besenval, ce fameux officier-courtisan qui laissa de piquants mémoires sur la Cour de Louis XVI et duquel le Prince de Ligne a esquissé le portrait en ces phrases :

Sa mine franche et belle lui faisait risquer des insolences qui lui allaient à merveille ; il avait un excellent ton dans son mauvais ton et ses familiarités avaient l'air d'une confiance ou d'une gaîté de bonhomie. Il racontait plaisamment et avait un style et des manières à lui...

C'est cela, l'audace et la bravoure suisse raffinées par l'habitude du dédain continu des grands et la certitude de l'indulgence

féminine ! Pourquoi, dès lors, le Masque de Fer ne voudrait-il pas qu'un manuscrit de cette Pompadour si fréquemment torturée, égratignée par ce Soleurois, n'ait pu passer par Soleure ?

De nos jours, l'exquise et calme cité qui mire ses merveilles dans le flot alenti de l'Aar et que le front du Weissenstein, ce point de vue le plus intéressant du Jura, abrite de sa muraille verdoyante, de nos jours, Soleure ne produit plus d'auteurs satiriques à l'usage des raffinés de lettres françaises. Elle est même une des villes suisses où se parle le moins notre langue. Elle fut pendant la récente guerre, par le plus répandu de ses journaux, le réceptacle des bravades des officiers germanolâtres : les Bircher, les de Loys et quelques autres y distillèrent à loisir leur venin anti-démocratique. Dernièrement encore, il est toujours permis de parler de bastions à Soleure, elle fut celui de l'opposition à l'entrée de la Suisse dans la Ligue des Nations si unanimement désirée par les citoyens des cantons latins.

Toutefois, comme on ne se refait jamais totalement, Soleure nous offre encore, peut-être bien malgré elle, cette antithèse vivante qu'elle demeure toujours « très française », sinon par l'amour de notre langue et de nos idées, du moins par le goût, la grâce, la coquetterie que lui ont apportés et légués de nombreux siècles de contact suivi avec ses voisins d'au delà du Jura. Bien que de construction très récente, son superbe musée console par son architecture athénienne de certains édifices dont l'influence germanique avait affligé les cités romandes, tels la gare de Lausanne, le « Bâtiment électoral » de Genève, et combien d'autres !

Ai-je l'air de plaider l'indulgence ? Je ne m'en défendrai pas, considérant que l'on pardonne aisément aux coquettes, surtout lorsqu'elles laissent après leur passage je ne sais quel parfum Régence ou Directoire.

Et, au fait, la coquette qui nous occupe ici n'aurait-elle voulu montrer, peut-être, que son dépit d'un oubli trop prolongé ! La façon dont la traite le Masque de Fer, cet autre exilé des cours, n'en témoigne-t-elle pas assez ?

En effet, trop impatients de s'envoler vers Genève, Lausanne, Berne, Zurich ou Lucerne, les gens qui pénétraient en Suisse par le Jura ont longtemps délaissé en le frôlant ce joyau de la vallée de l'Aar. Ils seraient impardonnables aujourd'hui que s'est frayée,

le long de cette vallée et des lacs de Neuchâtel et de Bienne, la voie des express entre Genève, Zurich et Bâle.

Sans le vouloir, on nous a montré du doigt une véritable reconquête à faire pour l'esprit latin. Elle confine à la Suisse romande; elle vaut la peine que nous aurons à prendre, et je crois avoir démontré qu'elle n'a pas la résistance tenace. Accoudée au pied de son belvédère du Weissenstein, les pieds baignés dans l'Aar, encadrée de splendides forêts, cette vieille cité de la vieille Suisse en fut de tous temps la moins guerrière. Elle affectionne sa douce tranquillité.

Assiégée par Léopold d'Autriche en 1318, elle vit un de ses ponts s'effondrer sous le passage de l'ennemi. Le premier soin des défenseurs fut de tirer les assaillants des flots. Cela lui valut la paix. Lors de l'invasion de 1798, elle se livra sans résistance aux Français, qui, en compensation, respectèrent son arsenal, resté par ce fait le plus riche musée d'armes de la Suisse. Pourquoi voudriez-vous qu'elle n'ouvrît pas ses portes pittoresques, si bien conservées, à un retour d'humeur gauloise, ne fût-ce que pour retrouver un écho de l'ironie de son fils Besenval ?

LOUIS COURTHION.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Le mouvement flamingant. — « L'Agneau Mystique » au Musée de Bruxelles. — Christophe Plantin. — Henri Vieuxtemps. — Ernest Psichari. — Georges Caillau. — Le Château de Mariemont. — Livres et Revues. — Memento.

La démission du ministre des Affaires étrangères, M. Paul Hymans, à la suite de l'attitude du gouvernement vis-à-vis de la Pologne, a rencontré une telle approbation dans toutes les sphères de la société que, sans le voyage du roi au Brésil, la chute du ministère « d'union sacrée » était certaine.

De concession en concession, de faiblesse en faiblesse, ce ministère, qui groupe, grâce on ne sait à quel miracle, les personnalités les plus discordantes, a abouti à une politique falote qui a fini par lasser ses plus ardents partisans et il est certain qu'à la fin des vacances parlementaires nous subirons une crise gouvernementale qui entraînera, espérons-le, la révision d'une série de projets impopulaires.

La question de la **flamandisation** de l'Université de Gand, qui rencontre une opposition passionnée, parce que, pour tous

les esprits avertis, elle met en péril l'unité du pays, est de celles qu'il s'agira de liquider au plus tôt.

Désireux d'affirmer l'existence d'une culture flamande, quelques ambitieux, inféodés aux méthodes germaniques de propagande, rêvent de supprimer l'enseignement du français en Flandre et prétendent imposer l'exclusivité de leur dialecte à plus de la moitié du pays.

L'Université de Gand, où tous les cours sont donnés en français et qui, par la valeur de son enseignement, attire chaque année un nombre grandissant d'étudiants belges et étrangers, gêne forcément les flamingants, qui redoutent le rayonnement de la culture latine dans une région qu'ils considèrent, suivant leur opinion politique, comme le dernier rempart du cléricalisme ou comme un fief futur de l'Internationale.

Car, contrairement à l'opinion admise, le flamingantisme est un mouvement essentiellement politique auquel se sont ralliés nombre de primaires avides de prébendes, des membres du bas clergé, ennemis de la France voltairienne, et quelques poètes épris de l'incontestable pittoresque d'une vieille langue abandonnée par les classes supérieures de la société et restée vivace dans les couches inférieures de la population.

Les signataires d'une brochure de propagande, récemment publiée appartiennent à ces différents mondes.

On y retrouve les éternels députés médiocres et bruyants, des professeurs secrètement imbus de la prééminence germanique, des médecins heureux de panacher leur rationalisme d'un peu d'idéalisme à bon marché et les inévitables israélites, toujours prêts à défendre les pires sophismes.

Le sectarisme de la bande s'avère par la ténacité qu'elle apporte à la conquête de l'Université de Gand et par le refus qu'elle oppose à la création d'une Université flamande dans une autre ville du pays.

Bien qu'ils s'en défendent, l'unique souci des Flamingants est la destruction de l'esprit français, parce que l'esprit français bouleverse le dogmatisme de leur pensée fumeuse et trahit la claudication de leur intelligence.

A leurs balbutiements, comme à leurs grandiloquentes prosopopées l'esprit français oppose la lucidité de ses idées. Et ce sont précisément les idées que redoutent les Calibans flamands, épris

de naïves images, de fantasmagories puériles ou de basses réalités.

Pourtant, sitôt qu'il parvient à déjouer les pièges de son hérédité, le Flamand découvre sans peine un monde de lumière au delà des forêts obscures où s'efforcent de le retenir ses mauvais génies, et pour exprimer la joie de sa découverte, il renonce d'instinct au patois pour adopter la langue française.

Faut-il citer Verhaeren, Maeterlinck, Eekhoud, Giraud, van Lerberghe, Elskamp, Le Roy ?

Aussi les Flamingants se gardent-ils bien de s'adresser aux intellectuels de leur pays.

Ils ne vont qu'au peuple resté fidèle, à ce que Littré appelle « un dialecte servant seulement aux usages de la vie commune ».

Aidés de quelques naïfs apôtres, des politiciens madrés, tant socialistes que cléricaux, ont imaginé, pour se faire bien venir des paysans et des ouvriers, un prétendu martyre de la Flandre qu'ils exaltent dans des discours lourds d'invectives et clinquants de promesses.

Sous le couvert du péril « fransquillion », les cléricaux, aidés de leurs habituels séides, les prêtres, cherchent à maintenir dans un milieu resté jusqu'à présent profondément croyant leur prestige d'avant-guerre.

Les socialistes, sous le même couvert, partent à la conquête de nouveaux prosélytes.

Décontenancés par les méthodes françaises qui contrecarrent leur germanisme instinctif, les professeurs sans place rêvent aux chaires rémunératrices.

Quant aux écrivains, dont les livres destinés à de simples âmes ne sont souvent que de pauvres choses impersonnelles, ils célèbrent en patois variés les traditionnels lieux communs, sans redouter la dangereuse concurrence française, et se voient sacrés grands poètes dans un royaume d'aveugles et d'estropiés.

Par pusillanimité, le gouvernement a laissé s'étendre le mouvement flamingant, qu'en politique averti von Bissing avait déjà encouragé pendant l'occupation.

La majorité du peuple belge est, faut-il le dire, hostile à cette agitation qui lui rappelle les pires heures de la domination allemande.

Neanmoins, la mollesse ministérielle et l'attitude indécise de la plupart de nos députés ont suscité des nuées de mécontents et

il est incontestable qu'en Flandre les pharamineuses harangues des braillards flamingants ont rallié de nombreux adhérents à une cause réprouvée par l'élite du pays. — Fort heureusement, l'agitation des esprits se trouva passagèrement apaisée par quelques événements extra-politiques.

Tour à tour la Belgique fêta **la reconstitution de l'Agneau Mystique** des frères van Eyck, le quatre centième anniversaire de naissance de l'illustre imprimeur **Christophe Plantin**, le centenaire d'**Henri Vieuxtemps**, que Berlioz appelait « le violoniste le plus prodigieux qu'il ait entendu », et qui fut le créateur de la célèbre école belge de violon, et enfin la pure gloire d'**Ernest Psichari**, tombé à Rossignol, aux premiers jours de la guerre.

Jusqu'en 1914, le polyptique des van Eyck n'était connu que fragmentairement. L'église de Saint-Bavon à Gand, à laquelle il fut destiné, et qui l'abrita pendant longtemps, n'en avait conservé que les panneaux centraux.

Le Musée de Bruxelles en possédait deux volets et le Musée de Berlin six autres.

Le Musée de Bruxelles a fait abandon des siens et, en guise de réparation, les Allemands nous ont restitué les leurs, si bien que l'on peut voir actuellement au Musée de Bruxelles, en attendant sa réintégration à Saint-Bavon, l'œuvre capitale de deux des plus glorieux peintres du monde.

Le rétable est admirablement conservé : à peine certains panneaux sont-ils légèrement assombris.

Dans son beau livre sur les van Eyck M. Durand-Gréville le décrit ainsi :

Le bas du rétable fermé reproduit (à droite et à gauche des statues de marbre blanc de saint Jean-Baptiste, précurseur et de saint Jean l'évangéliste, biographe de « l'Agneau ») les portraits agenouillés des donateurs, Judocus Veydt et sa femme. A l'étage moyen des volets, dans une salle dont les larges fenêtres géminées laissent voir un coin de ville (probablement un quartier de Gand), a lieu la scène de l'Annonciation ; au-dessus, dans des demi-lunes, apparaissent les prophètes juifs Zacharie et Michée, les sibylles païennes d'Erythrée et de Cumes, annonciateurs du « Roi d'Israël » qui sera en même temps l'Agneau et réalisera le mystère de la Rédemption.

Le rétable ouvert reprend et complète l'idée mystique. Aux deux bouts extrêmes de la rangée supérieure, les figures nues d'*Adam* et

d'*Eve* rappellent la faute que le sacrifice de l'Agneau pouvait seule racheter. Entre nos premiers parents, Dieu le Père bénissant, armé du sceptre et tout constellé d'or et de pierreries, trône dans sa majesté ; à sa droite, Marie, non moins richement vêtue et couronnée, murmure une prière qu'elle lit dans un riche missel ; à sa gauche, saint Jean-Baptiste, un livre sur les genoux, lève la main pour bénir ; tandis que, sur deux volets symétriques, des anges chanteurs et des anges musiciens entonnent un hymne de glorification. Au-dessous, le panneau central, avec les quatre volets qui le continuent, déroule dans un paysage, image du paradis, la scène de l'Agneau, telle que la décrivent la *Légende dorée* et l'Apocalypse. Au loin les anges et les archanges à genoux, chargés des instruments de la passion, les saints martyrs, les saintes martyres portant des palmes, entourent et glorifient le Sauveur du monde figuré par l'Agneau sur l'autel.

En avant, autour de la fontaine de vie, dont l'eau représente le sang de l'Agneau, les apôtres et les précurseurs agenouillés ; à gauche, les pieux laïques, parmi lesquels Virgile ; à droite, les saints ecclésiastiques se pressent pour adorer, pendant que les juges intègres et les Chevaliers du Christ à cheval, les Ermites et les Pélerins, dans un attirail plus modeste, se pressent à travers les profondes vallées d'un paysage rocheux et verdoyant.

Christophe Plantin, dont la demeure anversoise convertie en Musée ressuscite la vie fastueuse et enfiévrée de l'imprimeur de Philippe II, nous laissa, lui aussi, maints chefs-d'œuvre.

Tourangeau, il s'établit à Anvers, où il fit paraître en 1555 un premier livre auquel succédèrent bientôt des ouvrages de plus en plus parfaits, recherchés pour la beauté de l'illustration, la splendeur typographique et la pureté du papier.

De ses vingt-deux presses sortirent, en l'espace de quarante-cinq ans, seize cents éditions choisies que se disputent encore les bibliophiles.

C'est cet admirable ouvrier, et, à travers lui, la gloire immortelle du beau livre, que l'on célébra récemment à Anvers en présence de délégués de l'Institut de France.

Verviers s'est souvenue à son tour du lustre dont elle est redevable à Vieuxtemps : Eugène Ysaïe, qui suivit les leçons du virtuose verviétois, revint d'Amérique pour lui payer son tribut de reconnaissance, et le Roi et la Reine assistèrent à la commémoration du grand musicien, que les Parisiens de 1829 ovationnèrent follement à l'aube d'une vie de probité et de gloire.

La mémoire d'Ernest Psichari fut plus religieusement glorifiée.

Prenant prétexte de sa conversion, de jeunes écrivains catholiques firent chanter une messe à l'endroit même où tomba le poète soldat et que signalera bientôt un monument à la fois austère et magnifique.

C'est encore un jeune Français, mort pour la Patrie, que ce **Georges Caillau**, dont on put admirer l'œuvre interrompue au *Salon des Figuristes*. Caillau, qui fut élève de l'Académie de Bruxelles, et qui vécut longtemps à Tournay, avait orienté sa jeunesse pensive vers une sorte de mysticisme païen, qui lui inspira des compositions d'une parfaite eurythmie où transparaissait son culte pour Léonard de Vinci.

Outre de nombreux cartons décoratifs, Caillau laisse quelques lithographies d'un irréprochable métier et dont l'ardeur secrète se tempère du plus pur classicisme.

Nos **Revues** littéraires débordent de jeunes talents impatients, qui, sans la crise du papier, s'affirmeraient mieux encore :

Le Thyrse et la *Nervie* publient d'alertes critiques et d'excellents poèmes.

Dans la *Jeunesse nouvelle* on remarque les vers de M. Paul Champagne et de M. Jean Teugels.

Les Cahiers de juillet sont élégamment consacrés à quelques poètes français dont Willy chante la gloire.

M. Edouard Cornet publie, en une plaquette, *Pour le silence et pour le vent*, des poèmes d'un tendre lyrisme.

M. Carlo de Mey fixe dans *Un simple amour et l'Eglise mutilée* des impressions de guerre émouvantes, bien qu'un peu maladroites, et *Les Heures* de Raymond Limbosch servent de prétexte à d'aimables fantaisies sur des thèmes connus.

Quant à Madame Yvonne Hermann, sa *Triste allégresse* s'exhale en accents tour à tour douloureux et passionnés qui font songer tantôt à la tendre Marceline, tantôt à Madame de Noailles, mais qui trahissent souvent une originalité charmante et d'irréfutables dons.

Souhaitons à toutes ces âmes assoiffées d'infini un séjour prochain dans le magnifique château de Mariemont, que le ministre Destrée met gracieusement à la disposition des artistes en mal de chefs-d'œuvre !

Memento. — *Le Moniteur* publie la liste des quatorze premiers mem-

bres de l'*Académie royale de langue et de littérature française* de Belgique.

Ce sont MM. H. Carton de Wiart, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Hubert Krains, M. Maeterlinck, Albert Mockel, Fernand Séverin, Paul Spaak, Gustave Van Zype et, au titre philologique : MM. Doutrepont, Feller, Haust et Wilmotte.

M. Ch. Cardon, président de la Commission directrice du Musée des Beaux-Arts, et qui fut l'organisateur des expositions des Primitifs et de la Toison d'Or à Bruges, vient de mourir à Bruxelles. Il avait transformé sa maison du Quai au Bois-à-brûler en un véritable musée qui faisait l'admiration des artistes.

GEORGES MARLOW.

LETTRES PORTUGAISES

Antonio Ferrão : *As Causas Ideais da Conflagração*; Impressa da Universidade, Coimbra. — Antonio Ferrão : *As Impressoes de um Diplomata português na Corte de Berlim*; Impressa da Universidade, Coimbra. — Antonio Ferrão : *Gomes Freire na Russia*; Impressa da Universidade, Coimbra. — Antonio Ferrão : *A Restauração de 1640*; Diario de Noticias, Lisbonne. — Bernardino Machado : *A Politica da Victoria*; Boente e Silva, Lisbonne. — João Grave : *A Vitoria de Parsifal*; Lello e Irmão, Porto. — Affonso Lopes-Vieira : *Cançoes de Saudade e Amor*; Valentim de Carvalho, Lisbonne. — A. Lopes-Vieira : *Crisfal*; Valentim de Carvalho, Lisbonne. — Antonio Patricio : *Dinis e Isabel*; Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — Memento.

L'historien futur aura sans doute peine à comprendre comment une vague de germanolâtrie put déferler sur le monde, au moment même où s'affirmait enfin la victoire des Alliés. Etrange fin de la terrible lutte soutenue au nom du Droit ; c'est la Force qui inclinait à son autel les hommes las, à preuve le bolchévisme lui-même.

Vaincue sur les champs de bataille, l'Allemagne pouvait voir avec satisfaction qu'elle ne s'était pas appliquée en vain à fausser la mission de la Science ; car il est bien vrai, comme l'affirme M. Antonio Ferrão dans sa brochure **Les Causes idéales de la Conflagration**, que la guerre mondiale fut une conséquence directe de la science allemande et de l'école allemande. Et si le prussianisme a pu fausser la mission de la science, c'est qu'il a prétendu l'asservir à l'idée d'État souverain.

Or, les États aussi bien que les individus sont justiciables de la Loi morale et, tant que l'on n'aura pas restauré cette base essentielle de la Conscience humaine universelle, il ne saurait y avoir de paix stable, parce qu'il ne saurait y avoir de confiance entre les hommes.

C'est pourquoi M. Antonio Ferrâo pense judicieusement que les Académies scientifiques doivent être autonomes et soustraites à l'emprise de l'Etat.

Elles ont pour mission d'assurer la sauvegarde des grands principes d'idéal ; leur plus haute fonction doit être l'étude du problème moral ; ainsi pourront-elles assumer de façon progressive la haute direction de l'enseignement public.

M. Antonio Ferrâo n'est pas seulement un moraliste ; c'est un spécialiste averti des questions les plus ardues qui touchent à l'histoire diplomatique des trois derniers siècles. Dans sa brochure : *De l'importance des documents diplomatiques en Histoire*, il fait à bon droit l'éloge de la méthode de Renke et montre lui-même l'immense profit que l'on en peut tirer dans **Les Impressions d'un Diplomate portugais à la cour de Berlin**, par les éclaircissements qu'il nous donne sur la fourberie politique de Frédéric-Guillaume de Prusse. De même, dans **Gomes Freire en Russie**, M. Antonio Ferrâo définit, d'après d'authentiques témoignages, la politique de Catherine II qu'aimantaient deux objectifs essentiels en apparence séparés, mais néanmoins étroitement liés l'un à l'autre : la division de la Pologne et le démembrement de la Turquie. Indirectement nous apprenons comment ces actions lointaines pouvaient intéresser le Portugal, ce Portugal sauvé par son peuple en 1640, comme le démontre le captivant essai historique que M. Antonio Ferrâo intitule **La Restauration de 1640** (*Comment l'indépendance fut perdue et reconquise*). Quel dommage que la place ici nous manque pour analyser convenablement ces travaux orientés par une conscience supérieure !

Du moins aurons-nous signalé leur existence à tous ceux qu'agite le besoin de données précises sur l'origine des problèmes, auxquels les hommes d'Etat d'aujourd'hui cherchent à donner une solution. Et, quel que soit le caractère pressant des questions économiques, quelles que soient les rivalités de certains groupes occultes, il sera toujours nécessaire, si l'on veut faire œuvre viable, de s'incliner primordialement devant la Loi morale. C'est pour la défense de cette Loi morale que se sont dressés à côté des Alliés les interventionnistes portugais, et dans son discours du 20 novembre 1919 au Sénat M. Bernardino Machado en revendiquait hautement l'honneur.

Ce discours a été publié depuis sous ce titre **La Politique de la Victoire**. Cette politique fut d'abord la politique de guerre et, devant les pertes subies, ses adversaires prétendirent qu'elle avait été faite contre la volonté de la Nation. M. Bernardino Machado rétablit les faits ; il en appelle à la nation elle-même et, s'il exagère quelque peu lorsqu'il dit que la spéculation mercantile elle-même exprime essentiellement la résurrection de la vitalité portugaise, il affirme à coup sûr la plus salutaire des vérités, lorsqu'il déclare que toutes nos forces morales sont les « propres forces de la démocratie portugaise en marche, il ne faut jamais l'oublier ».

Au reste, le peuple de Portugal ne saurait agir que chevaleresquement ; c'est sa tradition propre. Et cette tradition, malgré la différence des tempéraments, il la possède en commun avec la France, avec toutes les nations d'hérédité celtique, cultivées au moyen âge par le grand mouvement christique de la Table-Ronde. Et c'est ce que nous avions cru opportun d'aller dire en notre conférence du 7 février dernier, à Lisbonne.

Aussi bien, notre excellent ami Vicente Risco, patriote *gallego* et penseur de large envergure, a-t-il pu, sans exciter notre scepticisme, nous révéler certaines particularités du folklore de son pays celto-lusitanien. Là où la rivière Limia prend sa source, dans le petit lac d'Antela, une ville, où régnait jadis le Roi Arthur, aurait été ensevelie sous les eaux, et parfois, la nuit, l'on entendrait sonner les cloches. Le saint Graal serait originaire de Galice. Le Monsalvat se trouverait au sommet du mont Cebreiro, dans la province de Lugo. Parsifal aurait gravi ces pentes et Klingsor ne serait autre que l'un de ces magiciens maures, autrefois enchanteurs, aujourd'hui ensorcelés et qui amoncelaient des trésors sous les ruines.

Comment s'étonner qu'un Portugais ait pu songer à écrire de nos jours un roman de chevalerie ?

Ainsi la **Victoire de Parsifal** de M. João Grave apparaît comme une fulgurante réponse à tous les négateurs de la Loi morale universelle, à tous les germanolâtres ou romanolâtres de la Science ou du Dogme pur. Symboliquement, mais avec toutes les ressources d'un art coruscant de richesses verbales et imaginatives, M. João Grave ne craint pas d'affirmer la suprématie d'un idéal de perfection humaine dans la simplicité du cœur, hors

des tentations périlleuses de la chair, de l'orgueil, de la richesse, de la puissance. Il remet la vertu à sa vraie place, qui est la plus haute et, moins soucieux d'érudition que d'art pur, il renouvelle, selon son interprétation personnelle, la légende de Parsifal, dont il fait le symbole de l'Humanité elle-même. Aux ingénieuses fictions qu'il va puiser particulièrement chez Wolfram d'Eschenbach et chez Wagner il en ajoute d'autres, qui sont le fruit de son imagination personnelle et qui complètent la figure du héros au cœur intrépide, atteignant la sainteté par le don merveilleux de son innocence incorruptible. Ainsi, explique-t-il, le *Perceval* de Chestien, de Troyes, d'origine celtique, n'est pas identique au *Perceval* portugais ; le *Perceval* de Mennessier, barde admirable qui fut au service de Jeanne de Flándre, est différent de celui de Gerbert de Montreuil, auteur du *Roman de la Violette*, incomparable de lyrisme, et de celui de Robert de Borron, poète éminent du XIIIe siècle.

Quoi qu'il faille penser de l'opposition fondamentale qui existerait entre la chevalerie mondaine du cycle d'Arthur et la chevalerie religieuse du cycle du Saint-Graal, nous sommes d'un côté comme de l'autre en face d'un courant de légendes mythiques, issues de l'Inde par l'Europe hyperboréenne. De place en place, à travers le folklore des différents peuples, certaines similitudes se révèlent, certaines analogies symptomatiques. Ainsi le corbeau de la *Prophétie de Gwenc'hlan*, qui porte au bec les témoignages sanglants de la bataille perdue, se retrouve dans *La Mère des Yougovitch*, ce chef-d'œuvre de l'épopée serbe, et dans un vieux chant de guerre lithuanien que nous rapporte M. de Labunovas (*alias* le poète O. W. Milosz) dans *La Revue baltique*.

Mais il ne s'agit pas seulement de détails de cet ordre. L'esprit de la Table-Ronde et la conception particulière de l'amour qui en est issue, conception à la fois païenne et mystique, imprègne toute la poésie portugaise. Dans ses **Chansons de Regret et d'Amour** M. Affonso Lopes-Vieira, qui s'est attelé, croyons-nous, à une adaptation de l'*Amadis de Gaule* à la manière de Joseph Bédier, s'est efforcé de retrouver la source pure de ce lyrisme, où le monde physique et le monde moral arrivent à se confondre. Son églogue musicale de **Crisfal**, inspirée du chef-d'œuvre de Christovam Falcão, est une tentative de même nature. Le paysage y prend voix ; les choses participent aux mouvements

les plus secrets de l'âme, et tout le poème n'est qu'une ardente et douloureuse aspiration vers le Monsalvat des grands regrets passionnés. Le poète espérait pouvoir faire chanter son œuvre en portugais. Il dut y renoncer pour des raisons imprévues, et la traduction italienne s'imposa. C'est grand dommage.

L'histoire d'Inès de Castro s'apparie incontestablement à ces contes d'amour et M. Antonio Patricio, dans son drame visionnaire et shakespearien de *Pierre le Cruel*, en a extrait la part la plus tragique, celle de vengeance et d'infernal regret. Avec **Dinis et Isabelle**, *conte de printemps*, il nous offre aujourd'hui un miracle des roses en vitrail, légende d'amour encore, mais d'amour perché sur un livre d'heures, tout en foi et en sainteté. L'action dramatique est toute intérieure. C'est la lutte entre l'amour de la Terre et l'amour du Ciel. Jaloux de Dieu, Dom Diniz, le Roi-poète, comprend à son tour le secret de la douleur, mais, partagée entre sa tendresse pour l'époux et sa passion de charité, la sainte Reine défaille aux bras de la mort.

Antonio Patricio abonde en effusions lyriques, où trop souvent l'action se dilue; mais quelle finesse émouvante dans l'analyse des âmes, que la pureté brûlante de la passion incline à la mysticité ! Ames portugaises essentiellement.

Pareille qualité d'art, pareille notion de l'amour illustrent le poème *Jésus*, où M. D. Joâo de Castro rejoint à la fois, dans une forme émouvante et souple, ces deux sommets de la poésie lusitanienne : Anthero de Quental et Joâo de Deus. Mais ce sera matière à prochaine étude.

Memento. — Seront analysés ultérieurement *Amor Crioulo*, roman posthume d'Abel Botelho; *Sangue portugues*, contes héroïques dus à la plume du maître dramaturge Henrique Lopes de Mendonça; *Sexo forte* de Samuel Maia; *Raça e Nacionalidade* de Mendes Corrêa. Nous insisterons particulièrement sur le très instructif travail de M. Bento Carqueja : *O Futuro de Portugal* (*Le Portugal après la Guerre*) et sur l'*Historia da Musica* de Moreira de Sa, qui témoigne d'une extraordinaire érudition et qui relie le developpement de la musique à travers les siècles à l'évolution intellectuelle de l'humanité tout entière.

Atlantida disparaît momentanément. Espérons sa résurrection prochaine.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

A. Hertzen : *Byloie i Doumy* (*Le Passé et les Pensées*), Vol.I, Berlin, 1921. — *Almanach de la littérature contemporaine*, Simféropol, 1919.

La destinée de Hertzen, l'un des plus grands écrivains russes, sinon le plus grand, est vraiment extraordinaire : on peut dire que, jusqu'à présent, il n'est pas édité en Russie. En effet, de toutes ses œuvres, un volume de ses souvenirs : **Byloié i Doumy** (Le Passé et les Pensées) et un volume de récits et de nouvelles ont seuls été publiés. En 1905, la presse ayant acquis une liberté relative, plusieurs ouvrages interdits purent voir le jour. C'est alors qu'on commença la publication de *Byloié i Doumy*, en trois volumes ; mais c'était là une édition incomplète et faite avec beaucoup de négligence. Après la chute du gouvernement tzariste on entreprit enfin une édition des œuvres complètes de Hertzen, sous la direction du littérateur et savant russe Lemké. Malheureusement cette entreprise ne put être menée jusqu'au bout : deux volumes seulement, sur les quinze que comportait cette édition, étaient parus quand éclata le coup d'Etat bolcheviste. Nous ignorons si le gouvernement des Soviets continue cette tâche, mais il est probable que Hertzen est pour lui un écrivain trop bourgeois. En tout cas, dans la collection du Musée de la Guerre, assez complète en ce qui concerne les publications bolchevistes, les œuvres de Hertzen ne figurent pas. La seule édition qui existe des œuvres complètes de Hertzen est celle que fit paraître, il y a vingt-cinq ans environ, à Genève, l'éditeur Georg. Mais quoique entreprise par les enfants de Hertzen : son fils Alexandre, professeur à Lausanne, ses deux filles : Natalie Hertzen et Olga Monod, cette édition, qui compte onze volumes, n'est pas sans lacunes, car elle est loin de contenir tous les articles de Hertzen parus dans *Kolokol* (La Cloche) et l'*Etoile Polaire*.

Maintenant que la plupart des intellectuels russes, de gré ou de force, ont émigré à l'étranger, que des publications d'œuvres russes se développent dans différents grands centres de l'Europe, on a entrepris à Berlin une édition des œuvres complètes de Hertzen, dont le premier volume est déjà paru. Il contient le tome premier des *Souvenirs*, notamment, l'enfance, l'université, la prison et la déportation. C'est la réimpression, sans aucun

changement, de l'édition genevoise. On regrette de ne pas trouver, dans ce premier volume au moins une préface de l'éditeur, indiquant quel plan il compte suivre pour mener à bien cette importante publication, quel sera l'ordre de parution des autres volumes, etc., détails qui intéressent très vivement tous les lecteurs russes. L'édition Georg est depuis longtemps épuisée, et la jeunesse intellectuelle risque fort de ne plus connaître le grand penseur, le grand cœur et le grand écrivain qu'était Alexandre Ivanovitch Hertzen, s'il ne se trouve des gens assez hardis et désintéressés pour faire paraître une édition complète des œuvres de Hertzen sur le plan établi par Lemké. Il serait aussi à souhaiter que fût faite une traduction française de *Byloié i Doumy*, les plus beaux mémoires qui aient jamais été écrits.

Le premier volume de la publication berlinoise dont nous venons de parler, bien que paru en mai, est daté 1921 ; en revanche, l'**Almanach de la littérature contemporaine**, publié à Simféropol en décembre 1919, est daté de cette même année. Cet Almanach était sans doute, dans la pensée des éditeurs, le premier d'une série, puisqu'il porte le nº 1 ; mais les suivants n'ont pas paru. Il contient quatre nouvelles signées Bounine, Sergueiev-Tzensky, Trégnev et Chméliov. Bien que la parution de cet almanach ait eu lieu au plus fort du mouvement bolcheviste, on ne trouve dans les nouvelles qui le composent aucune indication du changement que les événements politiques infligèrent à la vie russe. Ceci nous permet de supposer que les éditeurs de cet almanach ont pris tout simplement d'anciens récits de ces écrivains. Au surplus on ne voit pas ce qui les a guidés dans leur choix. Ces quatre nouvelles, dont les sujets sont tous empruntés à la vie paysanne russe, se rattachent à la vieille littérature populiste des années 80. La plus intéressante de ces nouvelles est celle de Bounine intitulée : *Compatriote*.

Cet almanach, qui se présente sous la forme d'un volume d'une centaine de pages, assez bien édité, était vendu en Crimée, à la fin de 1919, au prix marqué de 10 roubles. Actuellement les journaux qui paraissent en Crimée, sur une feuille (deux pages) de très mauvais papier, se vendent de 150 à 200 roubles le numéro. On peut juger par là de la chute de la valeur du rouble.

A noter encore que ce recueil de nouvelles est édité avec l'ancienne orthographe russe et non d'après celle qu'ont imposée les bolchevistes.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jean Maxe : *De Zimmerwald au bolchevisme ou le triomphe du marxisme pangermaniste*, Bossard. — Philippe Burrau-Varilla : *La Grande Aventure de Panama, son rôle essentiel dans la défaite de l'Allemagne*, Plon.

Le livre de Jean Maxe, **De Zimmerwald au bolchevisme**, appartient au genre de la polémique historique auquel la guerre et la paix ont donné un singulier essor. Scientifique, il prétend l'être par l'énorme abondance des références, qui interrompent à chaque ligne la lecture et qui devraient toujours, quand le volume ne s'adresse pas exclusivement à des érudits, être rejetées, pour les plus importantes au moins, en appendice. Mais comme en même temps il est la démonstration véhémente d'une thèse, on ne peut guère le classer parmi les études proprement historiques.

Passionnée, cette œuvre est passionnante, ce qui est assurément un éloge qu'on est rarement tenté d'adresser aux écrivains qui se spécialisent, comme c'est le cas, puisque les citations sont plus abondantes que le texte original, dans le document. Ici, le document est si habilement mis en œuvre que l'intérêt demeure égal tout le long de ces 236 pages. L'auteur m'excusera donc si je discute son travail avec la même ardeur qu'il a mis à l'écrire.

La lecture de cette étude laisse une impression étrange : en l'ouvrant, on croit trouver l'histoire du défaitisme d'extrême-gauche, et telle a bien dû être l'intention initiale de l'auteur. A mesure que l'on voit passer les chapitres, on découvre bien plutôt un réquisitoire contre toute la pensée socialiste, même quand elle n'a pas collaboré à ce que Jean Maxe estime, avec raison, avoir été une trahison, réquisitoire qui n'épargne même pas ceux qui ont su heureusement et normalement concilier leurs convictions avec les devoirs de la guerre. Premier point de vue, à mon avis, faux : non seulement Jouhaux, Renaudel, Thomas, pour désigner des groupes et des partis par des noms, ont été des collaborateurs de premier ordre de la défense nationale, mais encore, sous leur impulsion, le socialisme et le syndicalisme, de plus en plus débarrassés de l'emprise marxiste et de la tare bolcheviste, évoluent vers un retour à la tradition française ; ceci vaut qu'on ne les mette pas dans le même sac que des Loriot ou des Guilbeaux. L'auteur prétend démontrer le contraire. Or, je ne pense pas que les grandes idées humanitaires, qui sont les créations propres du

xviiie siècle français et qui, précisément, doivent être par une démocratie en évolution opposés constamment au matérialisme de la dictature marxiste, puissent être, quand elles savent tenir compte des réalités et des possibilités actuelles, dénoncées fougueusement à l'indignation, ce que fait Jean Maxe. Ce n'est pas de condamner la guerre qui constitue un crime. Le crime commence quand on veut appliquer cette opinion à la guerre défensive où est engagée sa patrie. A mon sens, le vrai reproche à faire à ceux qui, sans tremper dans l'indéniable conjuration qui va de Zimmerwald à Moscou, n'ont pas voulu dans la tourmente laisser périmer les droits de l'idéal humain à des familles nationales et à une société internationale meilleures, c'est de ne n'avoir pas admis qu'il y avait au centre de l'Europe un peuple barbare qui devait, peut-être pour plusieurs siècles encore, être mis hors de tout plan de fraternité humaine. Trouvez le moyen de construire une prison pour 70 millions d'habitants jusqu'à ce qu'ils aient été sincèrement touchés par la grâce démocratique et éduqués par une pratique non truquée de la liberté, et bien des utopies peuvent devenir réalités. On voit bien par là que j'eusse préféré que l'auteur bornât son livre à n'être que l'histoire limitée de la manœuvre bolchévico-allemande chez les Alliés, et le pilori de ses complices internationaux intéressés ou abusés. Point n'était besoin de flétrir en même temps ceux qui, ayant refusé d'y collaborer et ayant ressuscité les cadavres des socialismes nationaux, soutiennent que de cette ère sanglante les mots de justice, de société, de liberté, d'individu doivent tirer un sens nouveau, élargi et dépouillé d'égoïsme de classe.

Ce qu'il y a de très curieux, c'est qu'en certains chapitres, Jean Maxe paraît être, au milieu de sa diatribe, de cet avis. Celui qui a pour titre « La Paix » est cruel — et mérité — pour les impérialismes diplomatiques auxquels la guerre, loin de les supprimer, a donné un aliment nouveau. Nul ne songe à accuser la France, qui n'a rien retiré de la victoire, pas même les indispensables garanties. Mais l'Angleterre, mais l'Italie, dans l'ordre territorial, mais les Etats-Unis dans l'ordre économique ! Est-ce que, contre cette obstination dans la politique la plus criminelle et la plus périmée les théoriciens indépendants des droits et de la morale des peuples n'ont pas raison ? Jean Maxe lui-même n'oserait pas le prétendre. Peut-être, malgré lui, une conclusion

logique émane de son ouvrage : la lutte politique a été livrée et se livre encore entre deux camps, formés l'un et l'autre d'une poignée d'hommes : l'impérialisme bourgeois et l'impérialisme bolchévique. Et dans le *no man's land*, entre ces deux tranchées, la France et l'Allemagne demeurent face à face, celle-ci prenant son point d'appui dans la redoute léniniste, celle-là, bouillonnant de forces d'avenir, mais rejetée par les circonstances vers le traditionalisme, maintenue par le mensonge des autres dans l'équivoque.

N'est-il pas encore contradictoire, en face de la thèse générale, l'esprit du chapitre de Conclusion ? Les destinées des hommes, y lit-on à peu près, sont jouées dans une salle fermée, entre quelques membres privilégiés d'un cercle, où les peuples eux-mêmes n'ont pas le droit de venir substituer leur volonté au hasard, eux qui sont pourtant l'enjeu. Conclusion qui dément l'allure du reste de l'œuvre.

Ce que l'auteur a fortement et le mieux marqué, c'est l'instant où le pacifisme bourgeois, représenté par Wilson, et le pacifisme zimmerwaldien se sont rencontrés. Ce sont assurément les deux ou trois mois les plus curieux et les plus paradoxaux de l'aventure. Et du fruit de cette collaboration momentanée, qui eût pu être féconde, il n'est sorti que... le sauvetage de l'Allemagne ! La grande calamité de son unité maintenue porte la marque wilsonienne et marxiste. Pourquoi ? Comment ? Jean Maxe indique très nettement que la politique économique des Etats-Unis a besoin, comme champ de développement, d'un groupement cohérent ou d'Etats unifiés : à défaut d'un vaste empire comme le rêvait Guillaume II, de la Société des Nations, d'un Etat allemand plutôt que de républiques allemandes. Ce qu'il eût pu ajouter, c'est que le socialisme marxiste, de son côté, a toujours soutenu que la puissance une de l'Allemagne était indispensable à son développement. N'est-il pas d'essence centralisateur et unificateur ? On le voit bien dans la Constitution qu'il a donnée au Reich, on le voit bien encore dans la politique du Kremlin. Et c'est pour cette raison que tous les socialismes individualistes devraient opposer à l'idée de l'Internationale l'idée de la Fédération des partis nationaux, moins propice à l'hégémonie allemande. En tout cas, c'est un point de plus où se sont rencontrés Washington et Berlin, et les gouvernants allemands sont dans la vérité de

la pensée de leur apôtre quand ils brûlent, contre Lénine, d'entrer dans la Société des Nations où ils savent bien trouver des appuis.

Le livre soulève bien d'autres problèmes et engage à d'infinies controverses. C'est un de ses intérêts. Ce qu'il prouve à merveille, c'est l'accord qui unit entre eux les « Zimmerwald » de tous les pays et spécialement ceux qui ont réalisé le programme à leur profit, les bolcheviki, et ceux qui s'en sont servi, les majoritaires de Scheidemann. Je serais heureux que Jean Maxe poussât plus à fond ses études en Suisse. Tous ceux qui y ont vécu ont gardé l'impression que la sinistre activité des Guilbeaux, Grimm, Platten, Hartmann, de quelques autres sédentaires et de quelques passants est encore très imparfaitement connue et la mettre en lumière ne pourrait qu'aider puissamment l'historien qui écrira un jour l'histoire morale de la grande guerre.

MARCEL ROUFF.

§

M. Philippe Bunau-Varilla est un homme entreprenant, audacieux et énergique : il l'a prouvé par le rôle prépondérant qu'il a joué dans la révolution qui a séparé la république de Panama de la Colombie : il entreprend dans **La Grande Aventure de Panama** de prouver que celle-ci a eu un *rôle essentiel dans la défaite de l'Allemagne* et vise à « nous dévoiler les conspirations allemandes contre la France et les Etats-Unis dont l'œuvre de Panama a été le centre ». Si, en janvier 1902, il y eut un revirement dans l'attitude de la Colombie, qui offrait depuis un an le canal de Panama aux Etats-Unis, et qui envoya le mois suivant à Washington un ministre plénipotentiaire qui y était hostile, c'est que le Kaiser avait envoyé des « émissaires doux, huileux, appelant l'attention du peuple sur les incalculables désastres auxquels les Colombiens étaient exposés par l'américanisation du canal de Panama ». Si M. B.-V. avançait quelques indices de ce fait, sa thèse deviendrait discutable, malheureusement, non seulement il se contente d'affirmer, mais il rapporte lui-même que vers le milieu de 1903, le Dr Uricoechea, sénateur colombien, ayant demandé au baron Grunau, chargé d'affaires d'Allemagne, si son gouvernement « serait désireux d'entreprendre ou d'aider la construction du canal, dans le cas où le traité (Herran) avec les Etats-Unis ne serait pas ratifié », Grunau répondit « que, considérant

combien son Gouvernement était, *en ce moment-ci, désireux de rester en termes amicaux avec les Etats-Unis, il ne prendrait aucune mesure se référant à la construction du canal* ». Une thèse historique se prouve ou se réfute par des textes : M. B.-V. a lui-même cité celui qui réfute la sienne. Son livre est d'ailleurs d'une lecture fort agréable et rempli de renseignements intéressants.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental*, Tome V, Chapelot. — G. Palat : *Les Batailles d'Artois et de Champagne 1915*, Van Oest. — Mermeix : *Le Commandement unique. Foch et les Armées d'Occident*, Ollendorff. — Mermeix : *Sarrail et les Armées d'Orient*, Ollendorff. — Doumenc : *Les Transports automobiles sur le front français*, Plon. — Abel Ferry : *La Guerre vue d'en bas et d'en haut*, Grasset. — Mircea Djvara : *La Guerre Roumaine*, Berger-Levrault. — Paul Mégnien : *Les Chiens de France*. — Mme Louise Wachet : *La Guerre en Champagne, en Argonne et dans les Ardennes*, Bloud et Gay. — Dr Lucien Graux : *Les Fausses Nouvelles de la Grande Guerre*, l'Edition Française illustrée.

Le cinquième tome de **La Grande Guerre sur le front occidental** du général Palat est consacré à l'étude du vaste mouvement de repli de nos armées sur la Seine, qui s'effectue à partir du 24 août 1914 pour s'arrêter le 4 septembre, la veille de la bataille de la Marne. Ce tome est peut-être plus attachant encore que les précédents, car il met en lumière les actions soutenues par nos troupes au cours de leur retraite et autour desquelles le G. Q. G. fit alors le silence le plus complet. Elles étaient cependant à l'honneur des troupes harassées qui eurent à le soutenir et aux chefs, qui presque tous étaient décidés à tenir pied sans regarder derrière eux. Ces actions furent nombreuses : combat de Beaufort et reprise de l'offensive le 30 août, à la 3e armée ; combat de Cesse, de Luzy, de la Marfée, de Noyers, de Murtin, du Tremblois, de Chilly, de Signy-l'Abbaye, à la 4e armée ; la bataille de Guise-Saint-Quentin, à la 5e armée ; le combat de Proyart, à la 6e armée ; les combats du Chesnois, de Rethel, de la Retourne, de Louvercy, au détachement d'armée que commande le général Foch depuis le 29 août, etc., etc. L'ennemi n'avançait à marches forcées qu'à l'extrême-droite de son dispositif. Dans ces conditions, on peut se demander si la nécessité nous a vraiment pressés de céder tout le territoire que l'on connaît, si réellement le

salut de nos armées et celui du pays étaient au prix d'une retraite aussi rapide et d'une évacuation aussi ample. Or, voici comment s'exprime le général Palat à ce sujet :

Sans doute la retraite de notre gauche s'imposait après le 26 août, ne fût-ce que par suite de celles de l'armée britannique et du groupe d'Amade. Mais pourquoi n'avoir pas pivoté autour des 3e et 4e armées, alors à peu près intactes ? N'était-il pas du plus haut intérêt de conserver, autant que possible, un pied sur la Meuse en aval de Verdun ? Nous réduirions ainsi l'importance des ruines entraînées par la retraite tout en accroissant très sensiblement les avantages à tirer d'une heureuse contre-offensive. D'ailleurs l'ensemble de la situation, malgré nos échecs précédents, n'était pas sans avantage...

Et ailleurs, à propos de la retraite de la 4e armée :

Le G. Q. G. et l'état-major de la 4e armée, par son ordre, prenaient trop aisément leur parti de l'abandon d'une vaste région... La droite de la 4e armée n'avait pas été sérieusement attaquée, non plus que la 3e armée. Dès lors, pourquoi replier cette droite, d'un seul bond, sur l'Aisne, en renonçant à défendre les lignes de la Meuse, de l'Aire et de l'Argonne ? N'aurait-il pas été plus naturel de faire pivoter l'armée en arrière sur sa droite, en continuant de l'appuyer à la Meuse ?

Les solutions de bon sens ne sont pas, à l'ordinaire, les solutions des spécialistes. Il semble que tout serait alors trop simple. La documentation de ce volume est plus nourrie, plus satisfaisante que dans les précédents, les témoignages des acteurs se faisant de plus en plus nombreux.

Le général Palat s'excuse cependant de ce que sa principale documentation soit encore l'*Histoire illustrée* de M. Hanotaux, bien qu'il diffère de cet historien, nous dit-il, dans la plupart de ses conclusions. C'est que M. Hanotaux a joui, pendant la guerre, seul, à l'exclusion de tout autre, du privilège d'avoir communication des pièces officielles du ministère de la Guerre.

Le général Palat nous a donné, concurremment avec ce cinquième tome de son grand ouvrage, un petit volume sur **Les Batailles d'Artois et de Champagne en 1915**. C'est le procès de ces offensives de détail, où nos pertes furent toujours hors de proportion avec les succès obtenus, et qui auraient fini par épuiser toutes les forces vives de la nation, si on les avait continuées avec les mêmes modalités.

M. Mermeix vient de publier deux volumes sur le Commandement Unique, étude qui fait suite à celle sur la Crise du Com-

mandement. Le premier s'intitule : **Foch et les Armées d'Occident** ; le second a pour titre : **Sarrail et les Armées d'Orient**. C'est de la réalisation du Commandement unique, sur le terrain, et non plus seulement dans les discours des hommes politiques ; c'est plus encore du choix de la personnalité qui fut fait pour exercer cette lourde charge que sortit le salut pour les Alliés. On a longtemps attribué à M. Clemenceau le fait d'avoir réussi à imposer le général Foch à nos amis, si ombrageux en fait de commandement. La vérité serait autre, d'après M. Mermeix. Ce fut le maréchal Haig qui demanda l'unité de commandement, après la débâcle du printemps de 1918, en fixant son choix sur le général Foch. Sa demande fut transmise officiellement à M. Clemenceau, par Lord Milner, à la Conférence de Doullens, le 25 mars 1918. La décision fut prise en quelques minutes, et Foch rédigea lui-même l'ordre qui l'investissait de la charge « de coordonner sur le front occidental » les opérations des armées Douglas Haig et Pétain. Nul ne fit de réserve, sauf le général Pétain, qui demanda à remplacer l'expression « front occidental » par « front ouest ». On comprend la réserve du général Pétain, à qui ce changement eût conservé l'indépendance de son commandement, de Montdidier à Belfort. C'eût été tout à recommencer. M. Clemenceau mit bon ordre à cette singulière proposition. Il me paraît inutile d'insister sur l'intérêt de ce volume, que l'on aimerait plus nourri, plus abondant.

Quant au second volume sur **Sarrail et les Armées d'Orient**, il est bon, croyons-nous, de le confronter avec l'exposé que nous a donné récemment le général Sarrail sur les actes de son commandement à Salonique. Malgré son désir d'objectivité, il semble que M. Mermeix soit assez enclin à tourner la pointe de son argumentation contre le général Sarrail. La situation faite à ce dernier, à Salonique, était si difficile et si délicate, qu'on peut se demander ce qu'eût fait tout autre général, à sa place, dans des circonstances semblables. Il est vrai que la personnalité du général Sarrail disparaissant, certaines difficultés, crées artificiellement, perdaient leur raison d'être. C'était alors affaire du gouvernement de ne pas vouloir des choses contradictoires.

JEAN NOREL.

§

Le commandant Doumenc, directeur des services automobiles, de mars 1917 à juin 1919, raconte avec talent l'histoire des **Transports automobiles sur le front français** de 1914 à 1918 dans un très intéressant volume précédé d'un avant-propos du maréchal Foch :

A la fin d'août 1914, dit l'illustre maréchal, nos armées comptaient 6.000 véhicules automobiles, et, en novembre 1918, sur le seul front français, 92.200. — De 15.000 conducteurs et ouvriers, en septembre 1914, l'effectif du Service Automobile des Armées était passé, en novembre 1918, à 115.000, répartis en 1.400 sections, avec 2.500 officiers. Les quantités transportées ont également augmenté rapidement : sans parler du transport des blessés et de quelques autres services spéciaux, les chiffres ci-dessous, relatifs aux transports effectués dans un mois, sont caractéristiques : *septembre 1914*, 2.700 tonnes de matériel, 200.000 hommes ; *septembre 1915*, 333.000 tonnes, 460.000 hommes ; *septembre 1916*, 747.000 tonnes, 856.000 hommes ; *juillet 1918*, 1.400.000 tonnes, 950.000 hommes.

Ces augmentations exigèrent, outre des hommes et des véhicules, une organisation de plus en plus minutieuse. Fin septembre 1914, le transport de 2 divisions de Jonchery (près Châtillon-sur-Marne) à Soissons (45 kil.), oblige à rédiger le premier *Règlement* sur l'embarquement des troupes par automobiles. Puis, le 15 octobre, une *Instruction provisoire* au sujet des transports de troupes en automobiles codifie les règles inspirées par le transport d'une division territoriale et de 26.000 Anglais pour la course à la mer. Vers la même époque, l'incapacité du Grand Parc Automobile de l'arrière à fournir les pièces de rechange fait que le commandant Girard (prédécesseur de Doumenc, qui était alors son adjoint), les fait rechercher directement, ce qui amène le 11 novembre 1914 la création du *Magasin central automobile*. Puis, Girard, après autorisation de principe donnée par le ministre au général en chef, fait des commandes de matériel à toutes les usines qu'on laissait en sommeil, en même temps qu'il fait décider de faire des achats à l'étranger. Les ressources que l'on se procure ainsi permettent de constituer en avril 1915 le premier *groupement automobile*. Il y en a déjà 5 à la fin de 1915. Lors de l'attaque de Verdun, la nécessité d'effectuer des transports journaliers portant sur un minimum de 2.000 tonnes et de

12.000 hommes, par une route *unique*, fait créer la première route *gardée* et la Commission Régulatrice Automobile qui en dirige l'exploitation. L'offensive sur la Somme, en juillet 1916, donne naissance à la création de plusieurs C. R. A. L'organisation ainsi créée assure si remarquablement et si largement les services que les Anglais et les Américains y ont recours aux heures de crise.

Il n'est pas exagéré de dire que, grâce aux commandants Girard et Doumenc, nos services automobiles ont toujours été supérieurs à ceux de nos alliés. Les fatigues du personnel furent en proportion des efforts produits; M. Doumenc dit qu'il fut *héroïque*, et il en donne les preuves.

Le député des Vosges, Abel Ferry, était sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères dans le cabinet Viviani, quand la guerre éclata. Il partit immédiatement au front comme chef de section au 166e de ligne. Mais déjà, vers le 26 juillet, il avait, en l'absence de M. Viviani, de concert avec M. Messimy, *forcé* le général Liautey à envoyer en France 36 bataillons sur 64 du corps expéditionnaire du Maroc. Liautey, qui avait espéré n'en envoyer que 4, se soumit en maugréant et en protestant. Quand on se rappelle la part si importante que prirent ces troupes aux combats des armées de Foch et de Maunoury, on partage la conviction d'Abel Ferry que cet ordre a été un des éléments essentiels de la victoire de la Marne.

Après deux mois et demi passés à Verdun, Ferry adressa, le 13 octobre 1914, au président Poincaré, la lettre qui commence le recueil de ses *Lettres, Notes, Discours et Rapports* qu'il a intitulé **La Guerre vue d'en bas et d'en haut**. « La maîtrise de l'air et la supériorité de l'artillerie sont aux Allemands, y écrit-il. Maîtrise de l'air, parce qu'ils ont l'avion d'artillerie... Leur artillerie, infiniment plus nombreuse que la nôtre, gaspille les munitions, mais elle ménage les vies humaines. Nous, nous économisons les munitions, mais nous gaspillons les vies. L'artillerie française n'a aucune liaison avec l'infanterie. Jamais nous n'avons eu à transmettre un renseignement. Avant-hier, j'ai perdu la moitié de ma section. Quand tout a été fini, l'artillerie française a donné... »

Le 22 mars 1915, Ferry commence sa campagne contre le général Joffre, en expliquant aux membres du cabinet Viviani les

causes de la perte de la bataille des Hurlus (22 février 1915 et jours suivants) : *la percée fut faite, le Grand Quartier Général n'en profita pas!* Il n'y avait pas de *réserves fraîches, ni de préparation du terrain.*

Le 5 juillet 1915, il écrit de nouveau à ses collègues, en leur signalant que les opérations en Woëvre, du 5 au 16 avril 1915 ont été entreprises sans espoir de succès : « *La guerre d'usure se fait contre nous... Il semble que l'on ne se batte que pour la presse et le communiqué.* »

Après la démission du cabinet Viviani, en octobre 1915, Ferry, nommé membre de la Commission de l'armée, y continua ses dénonciations de l'incapacité et de l'inertie de Joffre. En novembre 1915, le colonel Driant l'appuya en disant : « Au début des hostilités, j'étais peu partisan que le Parlement s'occupât des choses de la guerre, mais aujourd'hui j'ai compris que le Parlement et le contrôle des commissions avaient eu une sérieuse importance et avaient fait faire de grands progrès... »

Dès le 5 juillet 1915, Ferry signale l'erreur qui fera échouer toutes les offensives de Joffre et de Nivelle, et rendra insuffisamment productives celles de Pétain : *elles excluent la surprise.* Pour la réaliser, il réclame, à partir du 30 novembre 1915, *l'organisation de tout le front pour l'offensive comme pour la défensive.* Il luttera ainsi sans relâche jusqu'au bout pour forcer les états-majors et les ministères alliés à améliorer leurs procédés. Le 15 septembre 1918, en mission à Vauxaillon pour la Commission de l'armée, il fut mortellement blessé à l'ennemi.

ÉMILE LALOY.

§

Je ne crois pas qu'il soit absolument juste de dire, comme le fait M. Mircea Djvara dans son livre sur **la Guerre Roumaine** (1916-1918), que, lorsque son pays se rangea aux côtés de l'Entente, il n'espérait aucun avantage de son intervention ; son récit même, comme on peut le penser, indique plutôt le contraire. Les Roumains avaient des revendications à formuler, une partie de leurs nationaux se trouvant sujets de l'Autriche-Hongrie ; la Transylvanie, forteresse naturelle de la région, était détenue par les Magyars, et les Roumains se trouvaient en nombre dans d'autres provinces, sinon en majorité. C'est du reste une des grandes difficultés de la question d'Orient que le mélange

des peuples réclamant les mêmes territoires ; les minorités même y sont très fortes et toujours prêtes à recourir aux armes. La Russie, d'ailleurs, se posait en adversaire du peuple qui occupait la Dobroudja, lui barrant la route de Constantinople, et, après le traité de Berlin (1877), la Roumanie avait dû s'allier aux Empires centraux pour contrebalancer ainsi la prépondérance moscovite. Aussi, lorsqu'il fallut aider les Roumains dans la guerre récente, la Russie, sur laquelle on avait compté, y mit en somme peu d'enthousiasme, et laissa tranquillement battre ses alliés de la veille. C'est la leçon qui ressort des faits ; mais l'ouvrage de M. Mircea Djvara les présente surtout à l'avantage de son pays. Après avoir parlé de la race, de ses origines, de l'histoire romaine, des luttes historiques avec les Hongrois et des démêlés de la Roumanie avec l'empire des Tsars, ainsi que de la « politique générale européenne par rapport à la Roumanie contemporaine », il arrive aux faits de la guerre : les circonstances de l'intervention, les opérations militaires, le sacrifice de la Roumanie et l'utilité de son effort, etc. Mais, contre les troupes allemandes, appuyées d'un matériel formidable, nos nouveaux alliés n'étaient pas de force. Après quelques succès en Transylvanie, ils durent reculer, défendre leur propre territoire, Le traité de Bucarest, on le sait, leur imposa de dures conditions, mais que la victoire finale de l'Entente modifia bientôt. — Le livre s'achève lorsque la Roumanie se présente à la Conférence de la Paix, réclamant surtout la Transylvanie, le banat de Temesvar, la Bucovine, etc. On y a joint des annexes où figurent la loi sur la naturalisation des Juifs ; des notes sur la Dobroudja ; la politique hongroise ; le tableau des effectifs roumains au 1er août 1916, etc.

M. Paul Mégnin, dans son livre sur **les Chiens de France,** *soldats de la grande guerre*, nous parle abondamment de l'utilisation de la bête, dès les temps historiques, comme combattant ou sentinelle, et, depuis l'époque romaine, montre quelques spécimens curieux, comme le chien de guerre du XVIe siècle, en tenue de parade avec cuirasse de mailles et plumes sur la tête, pour arriver à parler du dressage et de l'emploi du chien préparé en France et même établi dans certaines troupes, un peu avant la guerre. En août 1914, un bataillon de chasseurs partit avec six chiens ; à Toul on pouvait disposer d'une trentaine d'animaux, qui devinrent, en 1916, le Chenil de la 8e armée. L'armée alle-

mande cependant avait 6.000 bêtes. C'est que, chez nous, il faut toujours compter avec la routine des bureaux, qui acceptèrent de mauvais gré « cette innovation ». M. Paul Mégnin raconte ensuite l'organisation adoptée, parle des chiens auxiliaires des sentinelles, de leur dressage, des chiens de liaison et des chiens estafettes, des précautions qu'il fallut prendre contre les gaz asphyxiants, des chiens de trait et porteurs, bref des multiples services qu'ils rendirent pendant la guerre. — Il serait à souhaiter qu'on ait tout de même quelques égards pour les braves bêtes qui ont rendu tant de services. Mais il y a bien à penser qu'elles seront comme devant pourchassées, conduites à la fourrière, matière imposable et sujets d'expériences pour les carabins qui n'ont pas encore compris que leur martyre est une des hontes de notre civilisation.

De Mme Louise Wachet, qui possédait une vaste propriété à Servon-Malzincourt, du côté de l'Aisne et de Vienne-le-Château, on lira encore avec intérêt un récit d'impressions et souvenirs : **la Guerre en Champagne, en Argonne et dans les Ardennes.** Le pays, depuis quelque temps, était infesté d'espions et l'armée allemande devait y manœuvrer en toute connaissance. Après les premiers jours du conflit et le passage des troupes françaises, ce fut la débâcle, la retraite. On entendait la canonnade de Longwy, qui se rapprocha bientôt ; puis ce furent des convois de fugitifs, les populations chassées par l'invasion et qui encombraient les routes, — et après les dernières troupes en retraite on vit paraître l'ennemi. Mme Louise Wachet raconte l'invasion avec ses grossièretés, ses brutalités, les réquisitions et le pillage. Mais la bataille s'engagea bientôt, — sur l'Ourcq et la Marne. Le 12 septembre, les Allemands étaient en retraite, mais s'arrêtèrent sur l'Aisne. On se battit bientôt près de Servon. Le logis de Mme Louise Wachet, qui s'était réfugiée dans la cave où elle passa trente-sept jours, avait été organisé par les Allemands en poste d'observation et se trouva bombardé par l'artillerie française. On se battit même dans le village, dont l'ennemi un moment se trouva chassé. Il revint bientôt et pilla encore. Il y eut un nouvel assaut et l'église brûla, avec des blessés français qui s'y trouvaient et que les Allemands empêchaient de secourir. Bientôt ce fut la déportation, après un sac sauvage de la propriété de Mme Louise Wachet ; un général présida lui-même au vol

des effets et objets mobiliers, — d'ailleurs avec l'assistance d'un expert, et l'auteur dut gagner Autry, puis fut transférée à Vouziers, où elle séjourna longuement. Enfin les « bouches inutiles » furent rapatriées par la Suisse et elle put gagner Paris. — Son récit, dont je n'ai pu indiquer que les épisodes principaux, a la douleur des choses qu'elle dut vivre. C'est un livre de deuil, mais dont le témoignage est à retenir, car il montre une fois de plus quelle fut la sauvagerie de ce que l'empereur d'Allemagne appelait une « guerre fraîche et joyeuse ».

Le Dr Lucien Graux, dont la constance peut être au moins remarquée, a terminé la publication de son ouvrage sur les **Fausses nouvelles de la Grande Guerre**, et dont les tomes VI et VII parlent de l'offensive de paix (août-septembre 1918), ainsi que du problème financier et de la mission du prince Sixte de Bourbon, sans parler d'un chapitre rétrospectif sur les origines et débuts du conflit. Nous arrivons enfin à la « dictature » de Clemenceau, qui devait être le « père la Victoire ». Cette fois, en effet, l'offensive était prête et les nouvelles de la grande guerre ne devaient plus être des fausses nouvelles.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Suisse.

La question des zones. — Une précédente chronique a essayé de définir les points de vue suisse et français, sans se prononcer sur la question de droit. Depuis cette époque un flot de vaines redites a rempli des colonnes entières de nombreux journaux, quelques faits nouveaux sont venus au jour, un peu de lumière est tombée sur la solennité cachotière de négociations très diplomatiques et la question a fait en avant un bond de plusieurs centimètres.

Le *Temps* (28-9-20) a trouvé un nouvel argument :

Aucune des stipulations édictées par les grandes puissances victorieuses [en 1815] — ni celles qui instituaient la zone neutralisée de la Savoie — ne porte la signature de la Suisse.

Le *Journal de Genève* (12-9-20) qualifie cette thèse de « romantique » et invoque des traités antérieurs à ceux de 1815. Le *Temps* semble avoir fait un pas de clerc, comme il arrive à ceux

qui veulent avoir trop raison, — mais il a bien montré, d'autre part, un des aspects importants, sinon l'aspect essentiel de la question quand il a dit : « La zone franche, qui ne concerne guère en Suisse que les commodités d'un seul canton, affecte en France le sentiment national tout entier. » A cela il n'a pas été répondu, que je sache. Les adversaires restent courtoisement sur leurs positions. Nous maintiendrons.

Le *Journal de Genève* conclut en ces termes :

Les négociations auraient jusqu'ici marché plus vite si les mandataires du gouvernement français n'avaient pas contesté d'entrée de cause la solidité de la position juridique de la Suisse dans le débat. Nous sommes heureux de constater que plusieurs de nos amis de France arrivent aujourd'hui aux mêmes conclusions que nous.

La lenteur des négociations a d'autres causes encore, mais le brouillard dont les négociateurs s'entouraient se dissipe, on voit la thèse suisse (ou genevoise), solidement et exclusivement juridique, se heurter à la thèse française, qui s'inspire du sentiment et de l'équité. En bonne logique, le *Journal de Genève* devrait moins faire appel à l'*équité* et à la *compréhension* que s'en tenir strictement à son droit. Enfin, s'il n'est pas tout à fait exact de prétendre que « nos amis de France arrivent aujourd'hui aux *mêmes* conclusions que nous », il est certain qu'un déplacement de la question s'est produit et que la solidité de la thèse suisse (ou genevoise) s'est fait sentir à beaucoup de Français. Le *Journal des Débats* (1-9-20) dit :

Comme la bonne foi est la condition de tout règlement, nous devons reconnaître que la Suisse, si elle voulait s'obstiner, aurait pour elle le droit écrit.

Quinze jours plus tard, le même journal dit (17-9-20) :

En traitant ces sujets délicats plusieurs de nos confrères ont écrit avec entrain : « Les traités qui liaient la France ont été conclus après Waterloo ; après la Marne ils ne comptent plus. » Ces paroles sonnaient un peu comme du Bethmann-Hollweg.

Mais ces Français font connaître leur sentiment quand ils emploient le mot « s'obstiner » et qu'ils rappellent le vieil adage : *summum jus, summa injuria*, l'excès de la justice devient quelquefois l'excès de l'iniquité.

En même temps que le débat se déplaçait dans un sens favorable à la Suisse, il tendait à s'élargir. Le *Journal des Débats*

parle de « largeur de vues » et suggère une modification de la ligne douanière de la vallée des Dappes. Dans l'*Europe nouvelle* (26.9.20), M. Henri Hauser dit : « Question du Rhône, question du Rhin, question des zones, convention commerciale, certificats d'origine, ce sont les éléments d'un même problème ». Mais le *Journal de Genève* (14-9-20) ne voit pas cela d'un bon œil et fait appel au Conseil fédéral, au nom de l'intérêt de Genève « le plus vif ».

A la suite du voyage de M. Millerand en Suisse, les négociations interrompues vont être reprises. L'agence télégraphique suisse a communiqué la note suivante, où nous soulignons les mots essentiels.

Comme le dit le communiqué officiel, toutes les questions actuelles relatives aux rapports franco-suisses ont été discutées. L'entretien de MM. Motta et Millerand a été empreint de la plus parfaite et de la plus franche *cordialité*.

En ce qui concerne les zones, *le gouvernement français s'en tient toujours à sa décision* d'accepter *seulement* une solution comportant le transfert du cordon douanier à la frontière politique...

Autrement dit, le pendule des négociations, après s'être rapproché de la thèse suisse pour en reconnaître le bien fondé, revient en arrière vers la thèse nationale française qui, pour l'instant et en attendant des faits nouveaux, semble devoir l'emporter. Ce n'est plus qu'une question de marchandage, mais dans un esprit de cordialité.

A cette heure, où tant de négociations sont engagées en Europe, cet exemple franco-suisse montre le rôle de l'opinion publique, le danger des mystères prolongés, la légèreté de beaucoup de journalistes, la nécessité d'un peu de compétence, d'un peu de patience et surtout, peut-être, d'un peu d'objectivité.

F. D.

VARIÉTÉS

A propos du tour hindou de la corde rigide. — La communication de M. van Gennep sur ce tour curieux et sur son interprétation a provoqué plusieurs commentaires qu'il sollicitait lui-même (1). Je n'ai pas la prétention de prendre parti dans le débat et de discerner s'il s'agit d'un cas de suggestion

(1) *Mercure de France*, 1919, mai, p. 48 ; 1920, juin, p. 852.

collective, ou d'un tour de prestidigitation (substitution à la corde naturelle d'une tige rigide, substitution d'enfant, etc.), en un mot d'une illusion, soit psychique, soit visuelle, cette dernière obtenue par des moyens matériels qui ne sont pas encore dévoilés, mais qu'un prestidigitateur pourra peut être un jour comprendre.

Mais il est intéressant, sinon d'expliquer rationnellement ce tour, du moins d'en rapprocher des faits analogues ; peut-être que l'examen des mythes, des contes, des procédés magiques en divers pays pourrait l'éclairer. Rappelons qu'il se résume ainsi : le magicien lance vers le ciel une corde ou une chaîne (v. Gennep p. 50) qui se maintient rigide comme un mât et semble atteindre le ciel ; l'enfant ou le magicien y grimpent et paraissent se perdre dans les nuages ; parfois le magicien dépèce en haut l'enfant, en jette à terre les morceaux, puis le ressuscite.

Le fakir jette en l'air sa balle de corde qui monte et s'évanouit aux yeux en se déroulant : de nombreux contes populaires célèbrent le héros fort ou rusé qui jette vers le ciel un objet qui semble y disparaître (1) et ne redescend pas.

Ce n'est pas seulement en Inde et en Chine que l'on trouve le thème de la corde rigide. Les Australiens prétendent que leurs magiciens tirent de leur estomac une corde qu'ils érigent vers le ciel et à laquelle ils grimpent, à moins qu'ils ne sortent à cet effet de leur bouche une sorte de fil d'araignée (2). Ce thème se rattache à celui de nombreux contes populaires qu'on retrouve sur tous les continents, en Océanie (Iles Célèbes, Nouvelle Zélande), comme en plusieurs pays d'Europe, où le héros parvient au ciel en grimpant à une tige végétale qui a crû démesurément, qui va de la terre au ciel, et dont la nature varie suivant les pays, pois, haricot, fève, chou, caroubier, châtaignier (3). Il en redescend chargé de dons merveilleux, tout comme l'enfant du fakir laisse tomber des fruits du haut du jardin céleste (v. Gennep, p. 52). Parfois la plante est détruite pendant le séjour du héros au ciel, et celui-ci tresse pour redescendre une corde avec les fils de la Vierge ou avec de la paille (4). De tous temps les hommes

(1) Cosquin, *op. l*, I, p. 260, II, p. 268-70.
(2) Mauss, *L'Origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes*, Mélanges d'histoire des religions, 1909, p. 149-150, 156.
(3) Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, II, p. 18, 19, note, 168 sq.
(4) *Ibid.*, p. 171.

ont pensé atteindre le ciel par de tels moyens et entrer en communication avec lui, pour y monter, pour en faire descendre les astres (1), ou pour être en communion mystique avec la divinité (2). L'échelle sert aussi à cette ascension, que ce soit celle de Jacob, du culte mithriaque, des Egyptiens, de Bouddha, de certains Indiens d'Amérique.

Cette corde ou cette tige végétale qui atteignent le ciel conservent le souvenir de l'arbre cosmogonique, dont les racines sont sous terre et dont la tête touche le ciel, mythe universel en tous lieux, en Inde (3), en Chaldée et en Assyrie, en Grèce (chêne de Phérécyde), chez les Germains (frêne Iggdrasil), etc. (4).

L'arbre cosmogonique porte à son sommet, qui est le ciel, l'image du dieu céleste : dieu solaire chaldéo-assyrien, Bouddha, ou, à bien des siècles de distance, dans l'iconographie chrétienne, sur l'arbre du Paradis, Dieu, la Vierge (5). C'est pourquoi le prêtre et le fidèle, en divers rites religieux, grimpent au sommet de cet arbre cosmique, et les stylites chrétiens ont hérité de cette pratique des prêtres païens d'Hiérapolis. J'en ai donné ailleurs des exemples (6). La lutte moderne du mât de cocagne, certains usages des fêtes de mai, survivances agraires, dérivent de cette pratique rituelle devenue un jeu avec le temps.

C'est une loi générale de l'évolution religieuse que les rites anciens, les pratiques magiques se dépouillent avec le temps de leur contenu mystique, et ne subsistent qu'à titre de jeux, de divertissements populaires. Ce tour hindou de l'enfant qui grimpe à la corde rigide, que nous rattachons au thème de l'arbre et de

(1) Magiciennes antiques faisant descendre la lune avec une corde. Roscher, *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, s. v., Mondgöttin, p. 3166, fig. 18 ; Saglio-Lottier, *Dict. des ant.*, s. v., Magia, p. 1516, fig.

(2) Prêtres et fidèles assyriens unis au disque du soleil par des cordes, des rubans. Cf. entre autres mon article, le *Nœud gordien*, Revue des études grecques, 1918, p. 50 sq., où j'ai montré le sens céleste que prend souvent la corde, le fil, dans l'antiquité.

(3) Sénart, *Essai sur la légende de Bouddha* (2), p. 207 sq., 349 ; *Rev. hist. rel.* 1917, LXXV, p. 47 sq. ; *Journal asiatique*, 1875, 6, p. 99 ; dans un conte populaire hindou, on retrouve cet arbre qui touche de ses branches au ciel et de ses racines aux enfers, Cosquin, *op. l*, I, p. 24.

(4) Cf. Eisler, *Weltenmantel und Himmelszelt*, 1910, II, p. 585 sq.

(5) Reinach, *Répert. des peintures*, IV, 1918, p. 685, triptyque de Van Eyck Vierge avec enfant de Nicolas Froment à Aix, *L'art et les artistes*, 1911-12, XIV, p. 55, fig.

(6) L'épisode d'Aceste dans le v° livre de l'Enéide, *Rev. des ét. anciennes*, 1917, p. 106 sq.

la tige cosmogonique, est encore empreint de surnaturel ; ailleurs il est entièrement laïcisé. Ce sont ces jeux où un acrobate tient une longue perche, à laquelle grimpe un homme ou un enfant, qui exécute au sommet des tours d'adresse, tels que v. Gennep en cite pour l'Inde (p. 58), tels qu'on les voit aujourd'hui souvent dans les cirques. L'antiquité classique en connaissait déjà. L'empereur Julien y fait allusion : « Voici un arbre qui se place entre deux temples, dont la racine vit et parle avec ses fruits. En un instant il se dresse d'une manière étrange, les fruits poussent et on les cueille, tout disparaît (1). » L'arbre est la perche que le saltimbanque pose entre ses tempes, et à laquelle grimpe l'enfant, le fruit de l'homme. N'est-il pas curieux de trouver dans cette énigme le souvenir de l'arbre cosmogonique, qui porte des fruits, les enfants ?

Notons, puisqu'il s'agit dans le tour hindou d'un enfant qui grimpe à la corde infinie, que le thème mythique fait porter parfois à l'arbre cosmogonique des enfants (Turkestan), comme des têtes humaines (Inde, Arabie), ou des agneaux (Russie) ; que, suivant les Sabéens, saint Jean Baptiste, né d'une vierge, fut transporté par les anges dans le cie sur cet arbre du Paradis ; et que les enfants morts sans baptême y sont déposés, allaités par cet arbre merveilleux dont les branches produisent du lait.

Dans le tour hindou, l'enfant est parfois dépecé au sommet de la corde pour un prétexte futile et ses lambeaux sont jetés à terre où ils se reconstituent. On retrouve dans les contes populaires un détail analogue. Le héros sans peur passe la nuit dans un château hanté ; au milieu de la nuit il entend une voix qui paraît venir du haut de la cheminée et qui dit : « Tomberai-je, ne tomberai-je pas ? » puis des membres isolés tombent, l'un après l'autre, qui, sur le sol, se reconstituent (2). Mais il s'agit ici plutôt du souvenir d'un sacrifice rituel, en relation avec le thème de l'arbre cosmogonique. Dans le sacrifice, c'est tantôt le dieu lui-même qu'on immole, tantôt la victime humaine ou animale qui lui est substituée et qui, par la vertu du sacrifice, s'assimile au dieu. En Colombie, on attache la victime humaine au sommet d'un mât et d'en bas on tire sur elle à coups de flèche (3) ; on recueille le

(1) *Anthologie grecque*, trad. Jacobs, éd. Hachette, II, 1863, p. 212, n° 42.
(2) Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, II, p. 259, 261-2.
(3) Tirer des flèches contre l'arbre, le mât, la croix où est attaché le dieu ou la victime, est un rite général. Saintyves, *le Culte de la croix dans le bouddhisme*, Rev. hist. rel., 1917, LXXV, p. 43-4 ; *Revue des études anciennes*, 1917. p. 101 sq.

sang que l'on offre au dieu. Chez les Incas, on dresse dans l'enceinte sacrée un mât entouré de paille : le sacrifiant, grimpant au sommet, y abat la victime, en offre le sang à la divinité, et en mange lui-même la chair. Chez les Votiaks, on suspend à un sapin un mannequin, sans doute substitut de la victime humaine, puis on le jette à terre, et à l'endroit même on sacrifie un mouton (1).

§

C'est à de telles pratiques, à de telles croyances, qui sont universelles, que je rattacherai l'origine du tour fakir hindou, rite religieux devenu un tour de prestidigitation, de magie amusante.

W. DEONNA.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Maximin Deloche : *Autour de la plume du Cardinal de Richelieu* ; Soc. franç. d'impr. et de librairie. 30 »

Littérature

Léon Bloy : *Lettres de jeunesse 1870-1893*. Avec 21 bois dessinés et gravés par Ch. Bisson ; Edouard-Joseph. » »

Henry de Montherlant : *La relève du matin* ; Soc. litt. de France. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Elisabeth Fox Howard : *Comment les quakers ont servi pendant la guerre* ; Soc. chrétienne des Amis. 0 25

Victor Jacquet : *Lettres à une marraine*, notes d'un fantassin ; Maison franç. art et édition. 6 »

Poésie

Lucien Bec : *L'Exil* ; Figuière. 1 25

Pierre Boutin : *Larmes d'esclaves* ; Maison franç. d'art et d'édition. » »

Pierre Contras : *Les poèmes du chauffeur* ; Revue des Indépendants. 1 50

André David : *Les libellules crucifiées* ; Meynial. 15 »

Maurice Dubled : *Mouquères et moussmés* ; Figuière. 2 50

Maurice Gervais : *La lumière qui n'est plus* ; Société mut. d'édition. 4 »

Georges Guérin : *Poèmes, 1911-1913* ; Flamberge, Mons. 3 50

Maurice Valette : *Le coffret aux clous d'or* ; Les Gémeaux. 4 »

Roman

Paul Adam : *Le lion d'Arras* : Flammarion. 6 75

Christiane Aimery : *Pas à pas dans la nuit* ; Laffite. 6 75

Félicien Champsaur : *Les millions* ; Fasquelle. 6 75

Luce de Cléryan : *Sur la dune* : Maison franç. art et édition. » »

Charles Foley : *Fiançailles tragiques* ; Férenczi. 1 50

Paul Ginisty : *L'histoire singulière de Mlle Leblanc* ; Flammarion. 6,75

Edmond Hue et Robert Destez : *L'Equation au 13e degré* ; Albin Michel. 6 75

François Mauriac : *La chair et le sang* ; Emile Paul. 5 »

Emile Moselly : *Les grenouilles dans la mare* ; Albin Michel. 3 75

(1) *Revue des études anciennes*, 1917, p. 106.

Sciences

J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques* ; 2e série. Edit. définitive illustrée ; Delagrave. » »

Sociologie

Code bolchevik du mariage ; La Sirène. 3 50

Georges Deherme : *Un prolétaire :*

Jules Ravaté ; Cahiers du Centre. 2 50

Voyages

Guides bleus : *De Paris aux Alpes et à la Méditerranée.* Avec 20 cartes, 1 panorama et 61 plans ; Hachette. 25 »

Guides bleus : *De Paris à la Manche et à l'Océan.* Avec 32 cartes et 67 plans : Hachette. 25 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Prix Nobel. — Prosper Mérimée et Ponson du Terrail. — Le Monument d'Alfred de Vigny. — A propos de l'écho « Art catalan et chauvinisme français ». — Une nouvelle accusation de plagiat.— Sources.— Sur deux cartes pour le « pèlerinage » de Médan. — Rabindranath Tagore. — La maison de Mélingue. — La Jeune fille aux quatorze vertus. — Publications du *Mercure de France.*

Le Prix Nobel. — Après le *Dagens Tidningen* de Stockholm, les ournaux français annoncent que le prix Nobel pour 1919 (réservé jusqu'ici par le gouvernement suédois) vient d'être attribué à Knut Hamsun. Voilà qui complète les informations publiées dans le *Mercure de France* des 1er septembre et 16 décembre 1919.

Knut Hamsun est né le 4 août 1860 à Lom, dans le Gudbradstal (Norvège). C'est donc la seconde fois que le prix Nobel pour la littérature va à un Norvégien (Bjoernstjerne Bjoernson le reçut en 1903). De son œuvre, extrêmement variée et abondante, nous n'avons, en France, que trois traductions, celles des romans, *Pan*, *Victoria* et *la Faim.*

Ce dernier livre est d'une âpreté psychologique presque douloureuse. « C'est un chef-d'œuvre ! » dit M. Paul Léautaud, qui prête volontiers l'exemplaire qu'il possède à ses amis. Et le grand Anglais H.-G. Wells, lui aussi, professe la plus militante admiration pour *la Faim,* « un des plus grands livres qu'il eût jamais lus » !

§

Prosper Mérimée et Ponson du Terrail. — Dans un article du *Temps* M. Paul Souday rappelait, l'autre jour, que Mérimée, qui se montra très sévère pour les grands écrivains de son temps, était, par contre, plein d'indulgence pour Ponson du Terrail. Mérimée reprochait seulement à l'auteur de *Rocambole* de publier des feuilletons trop courts !

Nous irons plus loin que le distingué critique du *Temps.* On peut,

en cherchant bien, découvrir, dans Mérimée, des traces de l'influence de Ponson du Terrail. Nous n'en citerons pour preuve, aujourd'hui, que cette phrase, extraite de *Carmen* (page 79, édition Michel Lévy) :

> Carmen lui donna une commission et, dès que nous fûmes seuls, elle partit d'un de ses éclats de rire de crocodile et se jeta à mon cou...

Ce « rire de crocodile » n'est-il pas tout à fait dans la manière rocambolesque ?...

§

Le monument d'Alfred de Vigny. — L'inauguration, il y a quelques semaines, du monument Stendhal dans le jardin du Luxembourg, a remis en mémoire un projet — abandonné depuis longtemps, semble-t-il, — d'édifier, dans le même jardin, une statue à Alfred de Vigny.

Le projet avait même reçu un commencement d'exécution. Non seulement l'emplacement avait été choisi, mais le sculpteur, José de Charmoy, avait été chargé de présenter une maquette. Quand il la soumit, elle fut très critiquée. Léon Séché, notamment, dans *l'Echo de Paris* du 14 mai 1908, écrit :

> Si j'avais eu voix au chapitre, j'aurais conseillé au jeune sculpteur, pour le faire ressemblant, de ne pas donner au poète de Moïse l'air d'un matamore, d'un Barbey d'Aurevilly cambré, hautain et méprisant, quoique sans dentelles. D'abord ce n'était pas l'allure naturelle de Vigny : c'était encore moins son caractère.

Qu'est devenu ce projet dont il n'a plus été question depuis ? Seul le Baedeker crut devoir, dans son édition de 1906, inviter les touristes à admirer, « vis-à-vis de la statue de Leconte de Lisle, celle du poète d'*Eloa* » !

§

A propos de l'écho « Art catalan et chauvinisme français ». — L'*écho* publié sous ce titre dans le *Mercure* du 15 novembre a ému M. Joàn Sacs. M. Joàn Sacs ne s'appelle ainsi qu'en littérature. Dans les milieux artistes, c'est *Apa*, le caricaturiste. Et, aux yeux des officiers de l'état civil, il répond aux noms de Feliu Elias Bracons. Et nous souscrivons pleinement à l'opinion de feu Joaquim Folguera, déclarant, au *prologue* du volume *La Pintura francesa moderna fins al cubisme* (Barcelona, 1917), que M. Feliu Elias écrit « *un cas admirable d'activitat espiritual* », et, pour préciser davantage, « *un llatí d'esperit nordic, pero que una intensa cultura francesa ha atenuat* ». Pour nous, Français, nous admirons surtout en lui l'admirable satirique de *Kameraden*, où ont été recueillis — en une édition bien imparfaite, sortie des presses des *Hijos de E. Detouche* à Barcelone en 1917, — ses meilleurs dessins d'*Iberia* ; mais aussi l'éditeur, en avril 1914, de cette

admirable *Revista Nova*, défunte en novembre de la même année, et encore ressuscitée en 2me *époque*, de même que *Vell i Nou*, dont la *première phase* contient, de lui, tant de choses belles. Dans une lettre qu'il nous écrit de Barcelone, 20 septembre, M Feliu Elias proteste qu'il n'a « jamais voulu prétendre discuter la gracieuseté qu'a eue M. Fr. Jourdain en invitant chez lui les artistes catalans — qui, trois ans avant, invitaient chez eux les artistes français empêchés par la guerre d'ouvrir leurs salons annuels ». Ce qu'il insinuait, dit-il, dans *la Publicidad* était « bien visiblement dirigé contre le *Comité* organisateur de l'Exposition d'art catalan », bien qu'il y signalât aussi « l'actuel chauvinisme français comme un des nombreux obstacles à surmonter à l'occasion de cette exposition ». Ce chauvinisme, qui apparaît à notre correspondant sous forme d'une « des plus puissantes et nécessaires réactions biologiques dans l'existence de la France » et, par suite, « logique et salutaire du point de vue français », n'en crée pas moins, à ses yeux une situation délicate du point de vue d'invités étrangers, dont la réputation se trouve être en jeu et par devant l'Univers civilisé.

Il est certain qu'à lire, dans *La Vie* du 15 août, un *écho* comme celui où est vantée la campagne de M. H. Béraud dans *Bonsoir*, « pour déblayer l'asphalte parisien des rastaquouères étrangers qui encombrent la peinture », et ceux-ci sont, évidemment, les « sur-et sous-cubistes russes et espagnols » qui « font tam-tam nègre sur la place »; il est certain, aussi, que les assertions de M. Prunières, dans le dernier fascicule de la *Nouvelle Revue Française*, au sujet de la représentation des *Sept Chansons* de Malipero — pour ne pas citer deux ou trois quotidiens et un illustré satirique de Paris — ne sont pas fait pour enthousiasmer surabondamment nos amis de Catalogne, qui — et M. Feliu Elias est du nombre — furent étouffés par le torrent d'affectation et d'effectisme qui caractérisa l'*Exposition d'Art Espagnol* au *Petit Palais* et désireraient que les organisateurs de cette nouvelle montre d'art uniquement catalan fissent en sorte que cette mauvaise impression d'antan ne persistât point dans le souvenir de la critique et du public d'art parisiens. Car, — et il importe de clore sur cette affirmation un *écho* rédigé pour rendre hommage à la francophilie *éprouvée* de notre correspondant, — l'on ne sait rien, à Paris, de l'art catalan moderne et il serait déplorable que, pour des vétilles régionalistes, l'on sacrifiât des distinctions fondamentales. — C. PITOLLET.

§

Une nouvelle accusation de plagiat. — L'affaire de *l'Atlantide* va de nouveau être évoquée (devant la première Chambre du tribunal de la Seine, cette fois), M. Pierre Benoît poursuivant M. Gustave

Rudler, l'éditeur de la *French Quarterly Review*, ce périodique qui l'accusa inconsidérement de plagiat.

Un différend du même genre vient d'être appelé en Angleterre ; le jugement rendu à ce sujet par le tribunal londonien pourra sans doute être utilement cité par Me J. Ernest-Charles, qui se présentera, devant les juges français, pour M. Pierre Benoît.

C'est l'affaire du *Nothing but the Truth.*

Depuis un an et demi environ, le *Savoy Theatre* de Londres représente avec succès une œuvre d'écrivains bien connus : Gilbert Miller, Charles Hawtrey et sir Alfred Putt. Sous ce titre *Nothing but the Truth*, les auteurs ont mis en scène un personnage ayant juré de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. On devine aisément qu'il se rend bien vite insupportable à tous et que force lui est de confesser que, pour vivre avec ses semblables il faut savoir, à propos, donner des crocs en jambe à la vérité.

« Ce sujet m'appartient », est venu déclarer M. Bagge, un auteur dramatique américain, qui, en effet, a fait représenter une comédie en un acte, sous le titre *The Truth for an hour*, — comédie publiée en 1914 — et dont le sujet présente avec l'œuvre des auteurs anglais une grande similitude, il faut bien le reconnaître. Bref, M. Bagge a cru devoir saisir les tribunaux britanniques.

Ceux-ci ont débouté le demandeur, estimant « que l'idée et le sujet n'ont rien de nouveau et d'original, les auteurs des deux pièces ayant puisé dans le domaine public ».

C'est là un jugement plein de sens, que bon nombre de critiques feraient bien de méditer, qui ne sont que trop disposés à découvrir des plagiats, ou plus simplement des « sources », — oubliant que le champ des idées et que le nombre des situations ne sont pas infinis.

Dans le cas qui vient d'être soumis aux juges anglais on aurait pu aussi invoquer comme « source » ou la pièce de Labiche, le *Misanthrope et l'Auvergnat*, ou encore cette note du *Journal* des Goncourt, à la date du 2 septembre 1866 :

> Je pensais à ce grand type, pour notre théâtre, d'un homme, d'un cynique, qui ferait fi de toute politesse, penserait tout haut, dirait à chacun ce qu'on cache, et servirait à tout le monde cette franchise terrible dans de la brutalité d'esprit.

§

Sources. — Dans le *Mercure de France* du 1er juin 1907 M. Alfred de Bersaucourt nous prouvait, irréfutablement, avec textes à l'appui, que l'affabulation de *Sylvabel*, l'un des contes les plus exquis des *Nouveaux Contes cruels*, de Villiers de l'Isle-Adam, était identique à celle du « conte moral » : *Et d'une, ou manière de corriger*

une méchante femme, paru en 1756 dans un *Nouveau choix de pièces* édité par un certain M. de la Place.

Parcourant ces jours-ci le tome sixième de la *Correspondance secrète, politique et littéraire*, dont l'auteur était un nommé Guillaume Imbert de Boudeaux, bénédictin défroqué, nous tombâmes, en lisant la lettre datée du 30 mai 1778, sur un passage où Imbert, contant, d'après un écrivain anonyme, quelques traits du Régent Philippe d'Orléans, reproduit celui-ci, « qui prouve, dit-il, que Philippe connaissait bien le cœur humain » :

Un homme et une femme de la Cour s'aimaient éperdument. Il forma le projet de les guérir de leur amour en deux fois vingt-quatre heures. Il les fit enfermer ensemble. Au bout de vingt-quatre heures, les deux amants demandèrent qu'on les séparât.

Et Imbert ajoute :

Cette épreuve, imaginée par le Régent, a fourni à la Motte le sujet de la jolie fable des deux moineaux.

Elle a fourni également au même Villiers de l'Isle-Adam le sujet de la nouvelle : *les Amants de Tolède*, publiée dans *Histoires insolites*.

Le Régent est devenu Tomas de Torquemada, grand inquisiteur d'Espagne, qui ordonne que les deux amants, amenés dans la Chambre du Bonheur, soient liés ensemble « cœur auprès du cœur et lèvres sur lèvres » par « de larges rubans de cuir parfumé... »

L'instant d'après, ils étaient laissés seuls, à leur intense joie — qui ne tarda pas à dominer leur trouble — et si grandes furent alors les délices qu'ils goûtèrent, qu'entre éperdus baisers ils se disaient tous bas :

— Oh ! Si cela pouvait durer l'éternité !

Mais rien ici-bas n'est éternel — et leur douce étreinte, hélas ! *ne dura que quarante-huit heures*.

Alors des familiers entrèrent...

Mais on sait la fin de l'admirable conte, écrit en cette prose de diamant dont Villiers avait le secret — et comme quoi, désormais, les deux amants « vécurent, presque séparés, dans leurs appartements personnels et moururent sans postérité — car, s'il faut tout dire, ils ne s'embrassèrent jamais plus — de peur... DE PEUR QUE CELA NE RECOMMENÇAT ! »

Il est bien certain qu'en principe les deux sujets sont identiques, — mais le génie de Villiers de l'Isle-Adam a fait de l'informe canevas de l'auteur anonyme du XVIIIe siècle une œuvre aussi exquise que profonde qui nous fait cordialement l'applaudir, suivant le mot de Molière, d'avoir, au plus grand bénéfice des lettres françaises, « repris son bien là où il l'a trouvé ». — GEO. MAUR.

§

Sur deux cartes pour le « pèlerinage » de Médan. — On

sait que le dix-huitième anniversaire de la mort d'Emile Zola a donné lieu, comme tous les ans, à un « pèlerinage » littéraire ; comme d'habitude, les pèlerins furent nombreux et de beaux discours exaltèrent « l'écrivain social » ; car c'est plus particulièrement cet aspect du grand romancier qui est honoré aujourd'hui ; une « tradition » s'est ainsi créée ; Zola lui-même ne pourrait rien contre le sens spécial donné à cette commémoration ; et, somme toute, n'aurait-il pas lieu d'être satisfait, puisqu'il souhaitait « doubler sa littérature de la publicité d'un homme politique » ? Tout est donc pour le mieux.

Signalons seulement, cette année, le petit incident des cartes, car ceci relève de la littérature.

Deux cartes furent adressées aux invités. La première était ainsi libellée :

PÈLERINAGE LITTÉRAIRE DE MÉDAN
Sous la Présidence
e M. Victor Margueritte, de l'Académie Goncourt.

Sur la seconde, les trois derniers mots étaient supprimés.

Quelle était la bonne carte ?

La seconde. Ce n'est pas M. Victor Margueritte, mais son frère Paul, mort le 29 décembre 1919, qui appartint à l'Académie Goncourt.

Mais les organisateurs étaient bien excusables d'ignorer ce détail... Ils ne sont pas les seuls ; tous le ans, avant l'attribution du prix Goncourt, beaucoup de candidats adressent leurs livres à M. Victor Margueritte et sollicitent son suffrage...

§

Rabindranath Tagore et le monde occidental. — L'illustre poète hindou Rabindranath Tagore est, depuis quelques jours, l'hôte de Paris. Ce n'est pas la première fois qu'il vient en Europe ; il y séjourna à plusieurs reprises ; il y fit même des conférences et, surtout, il s'y renseigna sur les méthodes d'éducation de l'Occident, à une époque où il rêvait déjà la création d'une école — qu'il a réalisée depuis, à Shanti Niketan, et où plus de deux cents jeunes gens sont éduqués en plein air, sans autre discipline que celle qu'ils s'imposent à eux-mêmes.

Pour Rabindranath Tagore, poète de la nature, le monde occidental fut une révélation.

Certain après-midi d'été, peu de temps avant la guerre, il était à Londres. Il venait d'être malade et entrait en convalescence. Sa chambre était pleine de fleurs et, par la fenêtre, il regardait le spectacle de la rue londonienne grouillante et bruyante.

Rabindranath Tagore achevait alors la lecture du *Jean Christophe* de Romain Rolland ; et, soudain, résumant tout ensemble les impressions de sa lecture et celles de la vie occidentale qu'il apprenait à connaître, il dit à un visiteur :

« Vous, Européens, vous me semblez être dans un état continuel de combat. Partout ce n'est que lutte, âpre lutte pour la vie. Il n'y a pas de place pour le repos ou la paix de l'esprit ou pour ce calme méditatif que, dans notre pays, nous sentons nécessaire pour la santé de nos âmes... »

§

La maison de Mélingue. — Etienne-Martin Mélingue, le célèbre acteur romantique, avait laissé deux fils et une fille. Le dernier de ces enfants, Georges Mélingue, artiste peintre, mort à Paris, le 11 janvier 1914, a, par testament, institué la ville de Paris sa légataire universelle sous diverses conditions, notamment celle de créer dans son immeuble, 22 et 24, rue Levert, à Belleville, un asile destiné à recueillir des enfants des deux sexes de 4 à 12 ans, des 19e et 20e arrondissements. En exécution de cette clause, le préfet de la Seine vient d'être autorisé à faire vendre aux enchères publiques les objets mobiliers garnissant l'immeuble.

Cet immeuble, un pavillon de style anglais, à un étage, avait été édifié par Mélingue en 1846, dans un jardin où s'élevaient de très beaux arbres. Le jardin a été morcelé lorsqu'on a tracé, parallèlement à la rue Levert, une voie qui — rencontre singulière — porte le nom d'un autre grand acteur de cette époque : Frédéric Lemaître.

Quant à l'habitation qui ne comporte pas moins de quatre ateliers (Mélingue, sa femme et ses deux fils étaient tous peintres et sculpteurs), c'est un véritable musée.

On y trouve des pastels de Giraud, notamment un très beau portrait de Mélingue, dans le rôle de Salvator Rosa ; plusieurs portraits de famille, par Raffet, des tableaux de l'Ecole française du XVIIIe siècle ; des peintures de Diaz ; des gravures originales de Deveria et de Célestin Nanteuil ; les œuvres de Mélingue lui-même, etc., etc.

Dans sa biographie de Mélingue Mirecourt rapporte que presque toutes les statuettes de Mélingue lui avaient été commandées par Susse.

— Il ne m'a jamais donné d'argent, disait l'acteur ; mais chaque fois que je vais chez lui, je prends quelque bibelot et je me trouve toujours lui redevoir quelque chose !...

§

La jeune fille aux quatorze vertus. — Ce n'est pas le titre d'un roman ironique, c'est la jeune personne que l'on a recherchée à Providence, dans l'état de Rhode Island, pour satisfaire aux dernières volontés du comte Bainotti, de Turin, ancien ministre plénipotentiaire. Ce bon vieillard en mourant avait décidé deléguer dix mille dollars à la jeune fille qui posséderait en plus de treize vertus, dont la sobriété, la bonté, la pureté, celle plus rare encore : la modestie.

Le Syndic de Providence, exécuteur testamentaire, fit pendant six mois des recherches aussi délicates que vaines et a définitivement aban-

donné l'intention de réaliser, dans son pays du moins, le vœu extravagant du défunt.

« Il me semble, a-t-il dit philosophiquement dans son rapport, que la jeune fille qui mérite le plus les dix mille dollars doit posséder une telle modestie que, précisément, elle n'a pas osé se faire connaître. »

Le Conseil communal de Providence a donc renoncé à l'héritage qu'il devait attribuer et va se décider à demander à la ville de Turin, dont le comte Bainotti était originaire, de trouver la jeune fille aux quatorze vertus.

Et déjà la ville italienne est en émoi. La réputation de ses jeunes filles est en jeu !

Publications du « Mercure de France » :

TOUTE LA FLANDRE. II. *Les Hérôs. Les Villes à pignons.* Vol. in-16, 6 francs. La première édition a été tirée sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma à 1.650 exemplaires, savoir : 1.625 numérotés de 648 à 2272, à 12 francs ; 25 marqués de A à Z, hors commerce (647 hollande à 25 francs).

VERHAEREN EN HAINAUT, par André M. de Poncheville. Vol. in-32 jésus, 4 francs (100 exemplaires vergé pur fil des Papeteries Lafuma, numérotés de 7 francs).

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

LES LIVRES COUTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISI

A cet effet, lisez :

Le Carnet Critique

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

Fondée en 1917

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : **M. Gaston RIBIÈRE-CARCY**

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

208, rue de la Convention. — Paris XVe

Téléphone : SAXE-82-41

Impartial, **Le Carnet Critique** signale à l'attention du public les ouvrages les pl intéressants de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique* : MM. Henri Barbusse. — Jean de Bonnefon. — Albert Cim. J. Ernest-Charles. — Victor-Emile Michelet. — Charles Saunier. — Edouard Schuré. — Albert Thibaudet. Willy, etc.

ABONNEMENTS

FRANCE	Un an.	18 »
	Six mois.	9 50
	Trois mois.	5 »
ETRANGER	Un an.	21 »
	Six mois.	11 »

L'abonnement au **Carnet Critique** *se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.*

Les abonnés du **Carnet Critique** reçoivent **gratuitement** notre **Bulletin Bibliographique** mens et liste complète des ouvrages parus pendant les dernières semaines avec prix, formats, noms d'éditeurs, e

Il faut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles

LA BIBLIOTHÈQUE DU CARNET-CRITIQU

répond à ce besoin en prêtant ses livres (France et Étranger) à des conditions exceptionnellement avantageuses

ABONNEMENTS :

	(1re série)	(2e série)	(3e série)	(4e série)
de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
Pendant 1 an	12 francs	23 francs	34 francs	45 francs
Pendant 6 mois	6 » 50	12 »	17 » 50	23 »
Pendant 3 mois	3 » 50	6 » 50	9 »	12 »

Catalogue gratuit avec notice explicative

LE TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et multiplicité des opérations.

LA LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQU

canalise les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'*achat de livres* ou d'*abo nement aux périodiques* à des conditions uniques. — Demander spécialement **notice gratuite.**

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe

Téléphone SAXE-82-41

---

enri Barbusse........
par Henri Hertz.

-Georges de Bouhélier
par Paul Blanchart.

aurice Barrès.........
par Gustave Louis-Tautain.

omain Rolland........
par Jean Bonnerot.

harles Maurras.......
par Gustave Louis-Tautain.

natole France.........
par Georges-Armand Masson.

aul Bourget............
par Jean Pellerin.

aurice Maeterlinck...
par Louis Richard-Mounet.

aurent Tailhade.......
par Louis de Gonzague-Frick.

olette Willy...........
par Roger Allard.

aul Fort................
par Georges-Armand Masson.

enri Bergson...........
par Georges-Armand Masson.

enry Bataille..........
par Paul Blanchart.

ourdelle..............
par Waldemar-George.

int-Saëns..............
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprend :

1º Un portrait de l'auteur commenté ;
2º Une biographie ;
3º Une étude générale ;
4º Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série : **15 MONOGRAPHIES**

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**30 fr.**
	Étranger.	**35 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numerotée).	**France...**	**110 fr.**
	Etranger.	**111 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

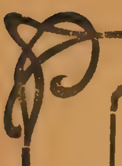
Édition ordinaire	**France....**	**2.50**
	Étranger..	**3 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Viennent de paraître :

Henri BARBUSSE
Son œuvre
Étude critique, par **Henri HERTZ**

St-Georges de BOUHELIER
son œuvre
Étude critique,
par **Paul BLANCHART**

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs





LE LIVRE DES LIVRES

Anthologie critique mensuelle des nouveaux ouvrages littéraires

Cette revue, d'une lecture attrayante et variée, contient la critique, l'analyse et des extraits (texte et illustration) des volumes récemment parus.

Le n° :	France,	**1 fr. 50.**	Étranger,	**1 fr. 70.**
3 mois :	—	**4 fr.** »	—	**4 fr. 50.**
6 mois :	—	**7 fr. 50.**	—	**8 fr. 50.**
Un an :	—	**14 fr.** »	—	**16 fr.** »

Service de librairie très rapide. — Envoi franco.

Adresser la correspondance au Bureau de M. Gaston ***MOUSSÉ, 3, rue du Marché-des-Patriarches, PARIS (Ve)***

Compagnie des Messageries Maritimes

Paquebots-poste français

Italie — Grèce — Turquie — Egypte — Syrie — Indes — Indo-Chine Chine — Japon — Océan-Indien — Madagascar — La Réunion — Australie — Nouvelle-Calédonie.

DIRECTION GÉNÉRALE : *Paris, 8, rue Vignon — 9, rue de Sèze.*

Exploitation : *Marseille, 3, place Sadi-Carnot.*

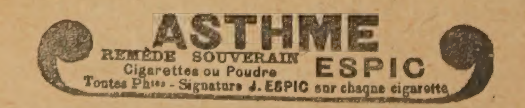
OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

Vente au Palais, le 23 octobre 1920, à 14 heures.
GRAND TERRAIN **LIBRE DE LOCATION** de 3.000 mètres environ. **RUE OLLIER, 8** à **16** (15e), **avec constr. en cours d'édification.** **Mise à prix : 200.000 fr.** S'adresser à Me Thorel, avoué, 4, rue de la Paix, Burckhardt et Legrand, avoués.

Maison Angle **RUE DALOU** **12, et r. Edmond-Guillout** (15e), rev. br. 11.405 fr. Prêts à cons. M. à pr. : **130.000 fr.** A adj. ch. not. Paris, 19 octobre. S'ad. à Me Cousin, not. 6, Pl. St-Michel.

Vente au Palais, à Paris, le 16 octobre 1920, 3 h.
IMMEUBLES A SCEAUX (Seine) : 1° **MAISON**, rue Houdan, n° 55. Rev. br. : 1.820 fr. M. à pr. : **25.000 fr.** 2° **PROPRIÉTÉ**, rue des Cheneaux, n° 24. Rev. br. : 1.000 fr. M. à pr. : **25.000 fr.** ; 3° **PAVILLON**, rue Achille Garnon, n° 11. Libre. M. à pr. : **40.000 fr.** ; **PAVILLON**, même rue, n° 11 bis. Rev. br. : 1.100 fr. M. à pr. : **25.000 fr.** Rev. suscept. augm. S'ad. à Mes Vallet, av. à Paris, rue de Londres, 46, et Perrot, notaire à Bourg-la-Reine.



BULLETIN FINANCIER

Le souci de se procurer des disponibilités en vue du nouvel emprunt français 6 o/o nous a ıcore valu des séances de réalisation, car, bien que la souscription ne soit pas encore ouverte, les ıpitaux affluent aux guichets des banques, étant assurés d'un revenu de 5,75 o/o en attendant clôture de cette vaste opération qui se terminera fin novembre.

Il était aussi naturel que la Bourse fasse état d'événements sensationnels, comme ceux d'Italie, Angleterre et de Russie et soit disposée à faire moins bonne contenance, Londres nous envoyant équemment, en ce qui concerne les titres cotés sur cette place, des cours en baisse.

Chez nous, ce sont principalement les valeurs du Parquet qui se sont le plus alourdies, et cela conçoit aisément, si l'on considère qu'un grand nombre de valeurs industrielles y sont traitées que les craintes d une grève des mineurs anglais n'ont pas été étrangères à leur récente baisse.

Nos Rentes sont résistantes aux environs de leurs cours précédents et les transactions nombreus sur le marché spécial créé en vue des Emprunts de guerre destinés à la souscription du noul emprunt 6 o/o. On y cote les 5 o/o 1915-1916, 86,45; le 4 o/o 1917, 69,60; le 4o/o 1918, 89,25, ; 5 o/o 1920 amort. libéré 101,25.

A l'exception des emprunts russes, qui, à la faveur des succès remportés sur les armées rouges, gagnent quelques points, les autres fonds d'Etat ont été plutôt réalisés. L'Extérieure espagnole tombe à 181,25, le Turc Unifié à 67,70, l'Italien à 42 francs.

Nos grandes banques, après des hauts et des bas, ont finalement perdu quelques points, subissant s effets de l'ambiance ; Comptoir d'Escompte, 1020; Société Générale, 738 ; Banque de Paris, 1640. es Chemins Français, actions et obligations, se sont à peu près maintenus..... et c'est déjà un sultat, mais, ainsi que nous le disions récemment, les cours actuels, ceux surtout des obligations, nt, semble-t-il, des cours d'achat. On a réalisé diverses affaires de Sucreries ; Sucreries Say, 960 ; creries d'Egypte, 960, ainsi qu'un certain nombre de titres de produits chimiques. Kuhlmann a rdu le cours rond de 1000 fr.; Gafsa revient à 1075 francs.

En valeurs métallurgiques et assimilées, on trouve Péñarroya à 1390, mal influencée par la grève clarée à Bilbao et qui intéresse plus de trente mille ouvriers de la métallurgie. Les Usines de la sse-Loire varient peu à 288 fr., l'action ordinaire de Dyb et Bacalan est ferme à 485, certains uits faisant présager que le dividende pourrait être légèrement supérieur à celui du dernier ercice, qui fut de 16 francs. Les titres cuprifères restent lourds, le Rio perdant encore plus de nt francs à 1550; la hausse du dollar fait progresser l'Utah Copper à 926 francs.

Aux firmes pétrolifères, la Royal Dutch est en baisse à 38,000, ainsi que la Shell à 397 ; les pé-les russes sont sans grandes variations. Les Phosphates Tunisiens, coupon détaché, s'inscrivent 550; la production de septembre s'est élevée à 34.200 tonnes contre 12.100 en septembre 1919.

Tenue satisfaisante des Mines Mexicaines et du Sud de l'Afrique. Diamantifères réalisées ains e les valeurs de caoutchouc qui esquissaient cependant une légère reprise.

Hors cote, on a traité l'action Franco-Polonaise des Pétroles aux environs de 630 fr.; cette va-ır est à la veille d'être introduite au Marché en Banque. Sur ce marché viennent aussi d'être roduites les actions de la Société L'Azote Français à 153 fr., et les actions Etablissements rminck qui étaient jusqu'ici cotées seulement aux Bourses de Lille et de Marseille. Le titre s'est scrit à 240 francs.

LE MASQUE D'OR

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.